This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

270.9
A65

270.9
A 65

Bd. March, 1891.

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 9 Dec. 1890.

Deposited in
ANDOVER-HARVARD LIBRARY

Sem. 376

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME FASCICULE

LA LÉGENDE SYRIAQUE DE SAINT ALEXIS, L'HOMME DE DIEU,
PAR ARTHUR AMIAUD

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
EMILE BOUILLON, Succr
67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1889

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, publiée sous les auspices du Ministère de l'instruction publique par les professeurs et les élèves de l'école.

1. La Stratification du langage, par Max Müller, traduit par L. Havet. — La Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par G. Curtius, traduit par A. Bergaigne. 4 fr.
2. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon, 1re partie: l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois, avec 2 cartes. Epuisé.
3. Notes critiques sur Colluthus, par E. Tournier. 1 fr. 50
4. Nouvel Essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par S. Guyard. 2 fr.
5. Anciens glossaires romans, corr. et expl. par F. Diez, trad. par A. Bauer. 4 fr. 75
6. Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero. 10 fr.
7. La vie de Saint Alexis, textes des xie, xiie, xiiie et xive siècles, publiés par G. Paris, et L. Pannier. 15 fr.
8. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par G. Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 6 fr.
9. Le Bhâminî-Vilâsa, texte sanscrit, publié avec une trad. et des notes, par A. Bergaigne, 8 fr.
10. Exercices critiques de la Conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
11. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon. 2e partie: les Pagi du diocèse de Reims. Avec 4 cartes. 7 fr. 50
12. Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero, 10 fr.
13. La Procédure de la Lex Salica. Etude sur le droit Frank (la fidejussio dans la législation Franke; — les Sacebarons; — la glosse malbergique), travaux de M. R. Sohm, professeur à l'Université de Strasbourg, trad. par E. Thévenin. 7 fr.
14. Itinéraire des Dix mille. Etude topographique par F. Robiou, avec 3 cartes. 6 fr.
15. Etude sur Pline le Jeune, par T. Mommsen, traduit par C. Morel. 4 fr.
16. Du C dans les langues romanes, par C. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. 12 fr.
17. Cicéron. Epistolæ ad Familiares. Notice sur un manuscrit du xiie siècle, par C. Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
18. Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par R. de Lasteyrie. 5 fr.
19. De la formation des mots composés en français, par A. Darmesteter. Epuisé.
20. Quintilien, institution oratoire, collation d'un manuscrit du xe siècle, par E. Châtelain et J. Le Coultre. 3 fr.
21. Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par E. Grébaut. 22 fr.
22. Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibliothèque nationale par l'abbé E. Auvray. 3 fr. 75
23. Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par J. Darmesteter. 4 fr.
24. Précis de la Déclinaison latine, par M. F. Bücheler, trad. de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. Epuisé.
25. Anis el'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddin-Râmi, traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50
26. Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal. Accompagné d'un album de 13 pl. photogravées. 30 fr.
27. Questions homériques, par F. Robiou. Avec 3 cartes. 6 fr.
28. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1re partie. 9 fr.
29. Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. 12 fr.
30. Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, trad. par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 pl. 12 fr.
31. Histoire de la ville de St-Omer et de ses institutions jusqu'au xive siècle, par A. Giry. 20 fr.
32. Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.
33. Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiiie et au xive siècle, par G. Fagniez. 12 fr.
34. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 2e partie. 10 fr.
35. Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'école des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation. Avec 10 planches gravées. 15 fr.
36. La religion védique d'après les hymnes du *Rig-Veda*, par A. Bergaigne, Tome 1er. 12 fr.
37. Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovech, par M. Junghans, traduit par G. Monod, et augmenté d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38. Les Monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), par E. Ledrain, 1re livraison. 12 fr.
39. L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon. 1re partie. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME FASCICULE

LA LÉGENDE SYRIAQUE DE SAINT ALEXIS, L'HOMME DE DIEU,
PAR ARTHUR AMIAUD

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

EMILE BOUILLON, Succ[r]

67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—

1889

376

HARVARD COLLEGE
DEC 9 1890
LIBRARY.

Minot Fund.
Deposited in
the Harvard Library.

LA

LÉGENDE SYRIAQUE

DE

SAINT ALEXIS

Slav. 376

HARVARD COLLEGE
DEC 9 1890
LIBRARY.

LA
LÉGENDE SYRIAQUE
DE
SAINT ALEXIS

Chartres. — Imp. Durand, rue Fulbert.

LA
LÉGENDE SYRIAQUE
DE
SAINT ALEXIS
L'HOMME DE DIEU

PAR

ARTHUR AMIAUD
Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
ÉMILE BOUILLON, Succ[r]
67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
—
1889

A MON MAÎTRE

MONSIEUR AUGUSTE CARRIÈRE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS

Bien que la rédaction de ce mémoire n'ait été terminée qu'en juillet 1887, cependant la plus grande partie — le texte, la traduction et les 48 premières pages de l'introduction — était déjà tirée en 1882. C'est donc, en somme, l'œuvre d'un débutant. Le lecteur voudra peut-être trouver dans ce fait quelque raison d'indulgence pour des défauts qui n'échappent point à l'auteur.

J'adresse ici mes tardifs remerciements aux savants anglais et français qui m'ont aidé de leurs livres et de leurs conseils, ou dont la bienveillance a facilité ma tâche. Je remercie surtout mon maître, M. Auguste Carrière, qui m'a donné le sujet de mon travail et qui a bien voulu en guider l'exécution et y apporter son secours précieux.

Paris, 3 mars 1889.

INTRODUCTION

I. — Les manuscrits

La légende syriaque de Saint Alexis, dont la publication fait l'objet principal de ce mémoire, nous a été conservée par huit manuscrits dont six appartiennent au British Museum et deux à la Bibliothèque nationale de Paris. Les manuscrits de Londres, un seul excepté, sont les plus anciens. Trois d'entre eux, dont l'exécution remonte jusqu'au VIe siècle, sont surtout précieux, tant par leur date, assez proche du temps où la légende fait vivre son héros, que par ce fait, en rapport étroit avec leur ancienneté, qu'ils donnent seulement ce que j'appellerai la première vie d'Alexis et terminent leur récit aux circonstances de sa mort à Edesse. A la suite de cette première vie, dont la fin laisse en effet supposer la résurrection du saint, les cinq autres manuscrits en ajoutent séparément une seconde, racontant sa fuite d'Edesse, son retour providentiel à Rome, et les faits de son séjour et de sa mort dans cette ville. Cette division de la légende en deux parties et l'absence de la seconde dans les textes les plus anciens sont d'une grande importance. Il suffit de dire ici, sans entrer dans les détails d'une étude qui a sa place dans la seconde moitié de cette introduction, que la première partie de la légende, ou, comme quelques manuscrits l'appellent avec raison, la *première histoire* de l'Homme de Dieu, est sans doute l'histoire véritable, originale et par elle-même complète, du saint auquel on a donné le nom d'*Alexis;* la *seconde histoire,* d'origine étrangère au dire du traducteur syriaque lui-

même, n'a été ajoutée que plus tard au premier récit et provient peut-être d'une confusion entre deux saints différents.

L'un des deux plus anciens de nos huit manuscrits, et celui qui certainement a le mieux gardé le texte primitif de la légende, se trouve à Londres, au Musée Britannique, où il est coté add. 17177. C'est un in-4° sur vélin, écrit en un bel estranghelo, et qui paraît remonter au VIe siècle [1], plutôt à la première moitié. Il est tout entier composé d'histoires de saints. La vie d'Alexis y occupe 7 feuillets, du f° 119 r° au f° 125 r°. Mais il manque au moins un feuillet entre les f°s 118 et 119, et avec lui sont perdues environ les dix premières lignes de notre légende. Ce texte a été fidèlement et soigneusement copié; la comparaison des manuscrits y révèle à peine quelques fautes. L'emploi d'un petit nombre de formes rares et quelques particularités d'orthographe le distinguent des textes plus modernes. Les points diacritiques y sont très-peu et très-inégalement répandus. Le point unique est le seul signe employé dans l'interponctuation. Je désigne ce manuscrit par la lettre A.

— C'est aussi à la première moitié du VIe siècle que je voudrais rapporter la copie d'un manuscrit in-8° écrit en caractères estranghelo sur vélin, classé dans la collection du Musée Britannique sous le n° add. 14644. M. Wright dit de ce manuscrit : « it is written in a fine, regular, Edessene hand of the Vth or VIth century [2]. » Quel que soit son âge précis, et fût-il en effet plus vieux que A, on verra qu'il est doublement inférieur à celui-ci : la classification des manuscrits le place à un degré plus éloigné de l'auteur commun, et la comparaison des textes montre qu'il reproduit l'original avec beaucoup moins d'exactitude. Parmi les fautes qu'on y relève, il en est qui ont peu d'importance ou qui existaient déjà dans le manuscrit suivi par le copiste; ce sont des mots ajoutés ou retranchés, quelques expressions changées, parfois le sens d'un passage modifié. Mais il y en a de plus considérables, et qu'on doit certainement imputer au copiste. Elles consistent la plupart dans l'omission de courtes phrases, qu'il semble n'avoir pas toujours bien comprises ou

1. W. Wright, *Catalogue of syriac manuscripts in the British Museum* (London, 1870—73), n° DCCCCXXV.

2. *Op. cit.*, n° DCCCCXXXVI.

qu'il a jugées inutiles au récit. Ce texte est d'ailleurs d'une exécution soignée. Il présente lui aussi quelques formes devenues rares, et l'orthographe et les ponctuations y sont les mêmes que dans A. L'histoire d'Alexis va du f° 87 v° au f° 92 v° du manuscrit. J'appellerai B cet exemplaire.

A la dernière page du manuscrit (f° 93 r°), une note à demi effacée mais encore intelligible, et qu'il est d'ailleurs aisé de restituer exactement puisque beaucoup de manuscrits du British Museum la reproduisent, nous apprend qu'*il fut acquis, en même temps que deux cent cinquante autres, par Moïse surnommé le Nisibite, abbé du monastère syrien de la Mère de Dieu au désert de Sceté, pendant le voyage qu'il fit à Bagdad pour les intérêts de ce saint monastère et de ses moines, en l'année 1243 de l'ère des Grecs* (de J.-Chr. 932). Voici cette note : ܠܐܝܩܪܐ ܘܗܕܪܐ ܘܬܘܕܝܬܐ ܕܡܪܝܐ
ܗܢܐ ܡ̄ܪ ܕܝܘܡ ܡܚܝܠ ܠܟܠܗ ܕܫܘܬܦܘܬܐ ܕܡܗܝܡܢܐ ܕܐܬܦܢܝܐ. ܐܬܥܗܕ ܗܘܐ ܡܘܫܐ
ܗܢܐ ܒܫܢܬ ܐܠܦܐ ܘܡܐܬܝܢ ܘܐܪܒܥܝܢ ܘܬܠܬ ܕܝܘܢܝܐ ܘܫܬܝܢ ܕܡܕܒܪܐ
ܠܝܘܢܝܐ. ܕܐܬܐ ܫܢܝܐܘ. ܘܐܬܬܚܡܝ ܠܗ ܒܡܕܝܢܬܐ ܡܢ ܐܠܩܦܐ. ܒܚ ܐܠܐ
ܠܥܘܪܢ ܟܠ ܐܩܦ ܡܥܒܪܐ ܗܢܐ ܡ̄ܪ ܘܕܝܬܝܐ ܕܒܗ. ܕܟܠܗܘܢ ܗܘ ܕܡܟܬܒܐ ܠܡܩܦܐ[1]
ܘܡܩܕܘܢܝܐ ܕܐܡܟܝܢ ܕܡܢܝܢ ܗܘܘ. ܠܢܣܚܐ ܠܗ ܘܠܟܠܟܝܢ[2]. ܘܟܠܗܘܢ ܕܐܬܬܟܝܠ
ܗܘܘ. ܘܠܐ ܥܠܝܗܘܢ ܠܐܠܦ ܡܬܩܕܡܝܢ ܢܘܟܪܝܐ ܕܟܠܗ ܕܒܚܡܫܝܢ ܟܠ ܡܢ ܡܟܬܒܗܘܢ
ܘܡܢ ܡܢ ܐܠܦܝܢ. ܘܠܐ ܕܢܟܣܐ ܟܡܘܢܐ ܗܢܐ ܐܘ ܠܝܗܘܕ ܐܘ ܠܥܒܘܕ ܐܘ ܠܥܒܕ
ܠܐܣܬܪܝܢ. ܘܠܟܠܗܝܢ ܐܠܗ ܡܢ ܕܢܬܐ ܗܢܐ. ܘܗܘ ܕܩܕܡ ܕܠܒܐ ܕܡܬܩܪܝܢ ܐܡܝܢ. ܐܡܝܢ
ܡܠܟܐ ܗܘܝܢ ܟܠ ܕܡܫܟܚܐ ܡܠܟܘܬܐ ܕܐܡܝܢ ܡܢ ܟܠܒܐ ܡܠܟ ܟܠܗܐ ܘܡܟܬܒܝܢ
ܘܐܬܦܠܚܝܢ ܘܟܬܒܐ ܕܬܘܠܡܐ[3].

— Le troisième manuscrit, que je désignerai par C, appartient aussi au British Museum, où il porte le n° add. 12160. C'est un grand in-8° survélin, écrit en un bel et régulier estranghelo, et qui d'après le caractère de l'écriture doit dater de la dernière moitié du VIe siècle[4]. Notre légende part du f° 128 v° et finit au f° 134 v° du manuscrit. Le texte y est traité généralement avec plus de liberté qu'en aucun autre exemplaire. Le

1. Lisez ܬܘܩܢܗ.

2. Lisez ܘܡܟܠܟܠܝܢܗܘܢ.

3. Différentes rédactions de cette même note, dont quelques-unes presque identiques à celle de notre manuscrit, ont été publiées et traduites par les Assemani : *Bibliotheca Orientalis*, t. II, p. 118, — et *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum Catalogus*, (Romæ, 1756—1759), Ire partie, t. III, pp. 31, 39, 80, etc.

4. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.

scribe a sans scrupule interverti l'ordre des mots, remplacé des locutions par leurs équivalents, changé des tournures, modifié des leçons, et il n'est pas rare que ses variantes affectent le sens même de la phrase. Déjà le texte qu'il avait sous les yeux ne valait pas celui suivi par le copiste de B. Sa copie est donc moins fidèle encore que celle de ce dernier. Pourtant elle offre des avantages. Elle a très-peu d'omissions, et elle prête au critique un secours précieux en quelques endroits où seule avec A elle a gardé la bonne leçon. A la fin de l'histoire, immédiatement avant l'explicit, le scribe a inséré quelques lignes sans importance où il appelle sur lui, sur le lecteur et les auditeurs de la légende le secours des prières du saint et de tous les saints ses compagnons .. etc. Je reproduis ces lignes aux *Variantes des manuscrits.*

Cet exemplaire a été très-soigneusement exécuté. Surtout l'interponctuation y est plus riche et plus étudiée qu'en aucun des autres, à l'exception peut-être de D. Le scribe ne s'est pas borné, comme les précédents, à séparer également par des *posuqe* les phrases et leurs diverses propositions. L'emploi du *taḥtoyo,* du *'eloyo,* des *šewayo* ne lui a même pas suffi et il a encore voulu marquer les intonations moindres par ces sortes de *'eloyo* et de *taḥtoyo* mineurs que Barhebræus appelle ܥܠܝܐ, ܣܡܟܐ et ܡܫܠܡ ܣܡܟܐ [1]. Enfin le récit a été coupé au moyen du signe ⁘ en longs paragraphes. Les points diacritiques, surtout auprès des verbes, sont plus fréquents dans ce texte que dans les deux premiers.

Comme l'a remarqué M. Wright[2], ce manuscrit (au moins dans sa première partie, car l'écriture change et devient plus moderne après le f° 153,) est le même que celui du monastère de Sceté où Assemani lut l'histoire d'Alexis, le «*vetustissimus codex scriptus a Thoma diacono Edesseno in monasterio Gubæ Baraicæ, die XXIX Julii, anno Græcorum 895, Christi 584, quem nullo pretio extrahere licuit*»[3]. On ne peut douter de cette identité. Outre que la table des matières du manuscrit de Sceté, donnée par Assemani dans un autre passage de sa *Bibliotheca Orientalis*[4],

1. Voir la IVe partie, ch. 6, sect. 4 du *Ktovo d'ṣemḥe* (*edid.* abbé Martin, Paris, 1872), p. 258.
2. *Op. cit.,* p. 1090, b, en note.
3. Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. I, p. 401, note 4.
4. T. III, part. I, p. 19, en note.

concorde absolument avec celle de notre manuscrit C[1], on retrouve encore au recto du f° 107 de ce manuscrit la note même que releva l'illustre orientaliste pendant sa mission de 1715, et où il lut le nom du scribe et la date de son travail. Cette note est ainsi conçue :

܀ ܨܠܘ ܥܠ ܬܐܘܡܐ ܡܫܡܫܢܐ ܐܘܪܗܝܐ ܕܟܬܒ ܦܢܩܝܬܐ ܗܕܐ ܕܐܠܗܐ ܠܫܘܒܚܗ
ܣܘܡ ܕܫܢܐ ܐܠܦ ܒܫܢܬ ܕܡܩܕܡܐ . ܡܢ ܫܘܠܡܐ ܕܟܬܒܘܗ ܕܝܠܗ ܫܡܫܐ ܘܡܩܪܝܢܐ
ܘܡܟܬܒܢܘܬܗܘܢ ܡܬܡܢ· ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ܀

··:·· ܘܕܒܪܢܘܗ ܕܚܝܐ ܥܡ ܡܝ̈ܬܐ ··:··

܀ ܐܫܬܠܡܬ ܦܢܩܝܬܐ ܗܕܐ ܕܐܘܪܝܬܐ ܬܡܢܐ ܡܐܡܪ̈ܝܢ ܘܬܫܥܐ ܒܗ ܕܝܠܗ ܬܫܒܘܚܬܐ
ܘܬܘܕܝܬܐ ܘܣܓܕܬܐ ܠܡܘܡܝܢܐ ܩܕܝܫܐ ܕܝܗܒ ܚܝܠܐ . ܐܫܬܠܡܬ ܕܝܢ ܒܚܕ ܒܫܒܐ
ܗܕܐ ܦܢܩܝܬܐ܆ ܒܝܪܚܐ ܕܬܫܪܝܢ ܩܕܡ ܕܫܢܬ ܐܠܦ ܘܬܫܥܝܢ . ܡܛܠ ܕܐܬܐ ܘܦܫܛ
ܠܗܘܢ . ܘܐܫܬ ܐܫܬܐ ܒܪܫܡܠܐ ܡܢܗ . ܬܐܘܡܐ ܦܘܪܫܢܐ ܕܡܠܬܐ ܕܟܬܒܢܐ . ܟܠ
ܡܢܐ ܕܡܬܬܢܐ ܘܡܬܬܚܡܢܐ ܘܐܫܬܐ ܟܠܗ ܕܟܬܒܗ . ܗܟܢ ܕܝܗܒ ܫܘܒܚܐ
ܕܡܫܝܚܐ܆ ܘܡܛܠ ܡܬܟܠܢܐ ܕܡܟܝܢ܆ ܫܘܒܚܐ ܐܠܗܘܬܗ ܘܐܫܬܘܬܗ܆ ܘܐܫܬܘ
ܗܘܝܢ ܠܒܢܝܢܐ ܘܫܘܪܐ ܘܒܚܘܒܐ ܐܠܗܝܐ ܕܦܓܪܐ . ܕܐܠܗܐ ܗܘ ܕܡܬܗܦܟ ܒܫܘܒܚܗ܆
ܘܒܟܠܗܘܢ ܩܕܝܫܘܗܝ ܡܪܝܐ ܒܟܠܗ . ܠܟܠ ܦܘܪܩܢܐ ܢܦܫܐ ܒܒܟܝܢܬܗܘܢ . ܘܐܒܘܗ
ܐܠܗܐ ܕܡܫܝܚܐ ܗܘ ܒܪܐ ܡܢ ܐܦܝܬܐ ܕܐܠܗܐ܆ ܕܬܬ ܒܪܝܬܗܘܢ ܕܐܦ ܐܡܝܢ ܘܬ
ܡܟܬܒܢܐ ܗܘ ܕܡܬܚܫܒ ܗܘܬ ܒܗܘܢ ܡܢ ܩܕܡ ܬܪܥܝܬܗ ܕܥܠܡܐ[2] . ܡܢ ܟܠܗ
ܟܠܗ ܟܪܬ ܩܕܝܫܬܐ ܀ ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ܀

܀ ܀ ܀ ܀ ܀

ܟܠ ܕܝܢ ܕܩܪܐ ܒܗ ܒܦܢܩܝܬܐ ܗܕܐ ܕܢܩܪܐ ܐܘ ܕܢܦܫܩ ܐܘ ܕܢܬܠܡܕ ܡܢܗ
ܘܢܐܡܪ ܒܟܠܗ ܐܘ ܦܫܘܩ ܡܢܗ ܡܕܡ܆ ܗܘܐ ܩܪܐ ܕܢܩܪܐ ܫܠܡ ܕܢܚܬܐ ܕܐܠܗܐ
ܢܗܘܐ ܦܘܪܩܢܐ ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ ܫܡܗ ܡܬܩܪܝܐ ܀

« Priez pour le diacre Thomas, d'Edesse, qui a écrit cet exem-

1. Voir W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.
2. *Matth.*, XXV, 34.

plaire. Que Dieu lui fasse miséricorde au jour du jugement comme au larron sur la croix, par le secours des prières de toute sa sainte église et par vos prières, mes frères[1]! Amen et Amen.

Mémoire soit faite du vivant qui a écrit cet exemplaire, lorsqu'il sera parmi les morts! Amen.[2]

Cet exemplaire a été fini d'écrire au mois de tamouz, le vingt-neuvième jour, en l'année 895, dans le saint monastère de Guba Baraia. Le scribe s'est appliqué à composer ce trésor spirituel pour la lecture et dans l'intérêt de toute la communauté des fidèles : du prieur de ce monastère, l'éminent et pieux Thomas, moine par amour du Seigneur, ainsi que des autres prêtres et diacres et de tous les frères qui sont avec lui; de ceux qui pour l'amour du Christ et pour obéir à son précepte ont quitté leurs parents et leurs frères, et ont aimé les jeûnes prolongés et les veilles, et toutes les fatigues du corps. Que Dieu, quand il apparaîtra dans sa gloire, entouré de tous ses saints anges, leur accorde une bonne récompense de leurs œuvres et les juge dignes d'entendre cette délicieuse parole qui dira : «Venez, les bien-aimés de mon père! Entrez en possession de ce royaume qui vous a été préparé dès avant la création du monde!» Par le secours des prières de toute la sainte église. Amen et Amen.

Quiconque demandera cet exemplaire pour le lire, ou le collationner ou le copier, et se l'appropriera ou en déchirera rien, qu'il sache que devant le tribunal terrible de Dieu il en rendra compte comme d'un vol sacrilège.»

Nous avons fini avec les manuscrits qui connurent seulement la première partie de la légende. Un intervalle de près de trois siècles les sépare des cinq autres qui restent à décrire.

— Le premier de ceux-ci est le ms. add. 14649 du Musée Britannique. C'est un grand in-8° sur vélin, qui paraît avoir été exécuté au IXe siècle[3]. Il est écrit encore en un bon et régulier estranghelo, mais où la transition s'accuse par la forme de quelques lettres. Les ܐ sont plus relevés; les ܡ sont fermés,

1. Littéralement : messieurs.

2. Je ne sais si j'ai bien rendu le sens de cette petite phrase. La concision apprêtée du texte et sa disposition bizarre, en forme de croix, empêchent d'en donner une traduction précise.

3. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCL.

les ܘ fermés et ronds; le ܕ et le ܪ sont arrondis; le ܗ est presque moderne. Le texte de ce manuscrit est soigné et généralement assez exact, malgré de nombreuses variantes inévitables dans une copie aussi éloignée de l'original. Ce qui le caractérise, c'est, surtout pour la première partie de l'histoire, une certaine surcharge d'épithètes et de détails que nous retrouverons bientôt dans un autre texte et qui est le fait d'un scribe antérieur. On distingue dans la seconde partie un petit nombre de corrections sans importance et d'une main plus récente. Le système d'interponctuation appliqué dans C se retrouve ici presque le même. Les points diacritiques se font plus nombreux. Mentionnons une singulière orthographe, plusieurs fois répétée, les futurs singuliers avec suffixe : ܢܩܒܠܘܗܝ, ܢܫܡܫܘܗܝ, ܐܫܡܫܘܗܝ, ܢܕܟܪܘܗܝ et même ܐܚܙܘܗܝ. Mais on rencontre aussi l'orthographe habituelle. L'histoire d'Alexis occupe les folios 25 v° à 33 r° du manuscrit. Une table des matières, inscrite au verso du premier feuillet, l'annonce sous les titres suivants : ܬܘ̄ ܕܬܫܥܝܬܐ ܕܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܗܘܡܐ ܕܐܬܩܪܝ ܡܢ ܡܪܝܡܘܬܗ ܘܡܢ ܡܠܟܘܬܐ ܫܘܒܚܗ. ܕܐܘܪܚܐ: ܟܠܗܘܢ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ: ܡܢ ܢܫܡܬܗ ܢܦܩܬܐ ܕܐܠܗܐ: ܘܩܒܪܐ ܟܠܗܘܢ ܐܬܚܘܝܘܗܝ ܒܚܙܘܪܬܐ. Je désigne ce manuscrit par la lettre D.

— Au cinquième rang se place par sa date un petit manuscrit de format in-16 sur vélin, conservé au British Museum sous le n° add. 14655. Son écriture, du caractère appelé jacobite, est du XIe siècle environ [1]. Il doit avoir été copié rapidement et sans beaucoup de soin, comme en témoignent des mots omis et d'autres altérés ou mutilés et qui n'offrent plus aucun sens. Cependant malgré ses fautes et ses variantes, je n'hésite pas à placer cet exemplaire immédiatement après A pour la première partie de la légende. Pour la seconde partie, les changements qu'on est en droit d'y présumer, quelques paraphrases et quelques interpolations qu'on y devine, surtout les altérations graves qui se rencontrent dans l'introduction et la rendraient incompréhensible en partie sans le secours des autres textes, empêchent de le présenter dans son ensemble comme la copie exacte de l'original. Mais il mérite encore, par la fidélité avec laquelle il a seul conservé certaines leçons, dont quelques-unes des plus importantes, d'être regardé comme le représentant le plus autorisé

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCLVII.

de la rédaction primitive. Il est d'autant plus regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu absolument complet. Des 25 feuillets que remplissait l'histoire du saint (f° 54 v° à f° 77 v°) deux sont perdus : l'un après le f° 65 vers la fin de la première vie, et l'autre après le f° 70 dans le milieu de la seconde. Le scribe a réparti fort inégalement les points diacritiques, et n'a guère employé pour l'interponctuation que le *posuqo*. J'appellerai E ce manuscrit.

— Les sixième et septième manuscrits font tous deux partie du fonds syriaque de la Bibliothèque nationale de Paris, et portent au catalogue les n° 234 et 235. Ce sont des recueils d'Histoires pieuses et de Vies des Saints. De format in-8° sur papier, l'un et l'autre ont été écrits en bons caractères jacobites, le second par un scribe plus habile. Le ms. 234 est daté : « Les deux parties de ce manuscrit, destinées primitivement à former deux volumes séparés, sont de la main d'un seul et même copiste, nommé Constantin, fils de Jacques, qui a terminé la première partie à Antioche, au mois d'iloul de l'an 1503 d'Alexandre [1]. » Du manuscrit 235 l'on sait seulement qu'il a été exécuté par un scribe nommé David [2]. La note qui nous apprend ce nom se tait sur la date de l'exécution du manuscrit, mais l'opinion de M. Zotenberg est qu'il doit remonter aussi à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Ces deux textes ont été copiés avec soin et on les trouvera encore passablement conservés, si l'on a égard au grand nombre d'intermédiaires qui les séparent de l'original. Le meilleur est le ms. 235, que je désignerai par G. A coté de passages altérés il garde de très-bonnes leçons et peut aider parfois utilement à la restitution de la seconde vie. Quant à 234, qui sera désigné par F, il n'est sans doute qu'une copie nouvelle d'un texte perdu, dont D nous donnait déjà la reproduction, et il est moins fidèle que D. — Les signes d'interponctuation sont assez variés dans ces manuscrits, et les points diacritiques y sont fréquents. La fin de la seconde vie manque dans 235, dont quelques feuillets sont perdus entre les f°s 18 et 19.

— Nous arrivons enfin au huitième et dernier exemplaire de

1. H. Zotenberg, *Catalogue des mss. syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), n° 234.

2. *Ibid.* n° 235.

notre légende, au ms. add. 14728 du Musée Britannique. Ce petit manuscrit de format in-12 sur papier a été copié au XIIIe siècle [1], en jacobite courant et d'une main rapide. Ses fautes les plus ordinaires sont des omissions et des mots estropiés, surtout parmi ceux de provenance grecque. Mais on les corrige toutes aisément par la comparaison des manuscrits et je ne veux faire remarquer dès lors que la conservation générale de son texte, qui le place en première ligne, concurremment avec E, pour la seconde vie. Les ponctuations sont peu soignées et parfois fautives; le scribe n'a employé que le *posuqo*. L'histoire d'Alexis va du f° 55 v° au f° 71 v° de ce manuscrit, que j'appellerai H.

Il n'est besoin que de parcourir les différents textes de notre légende dans ces huit manuscrits pour reconnaître, à travers les fautes et les variantes multiples qui donnent à chacun sa physionomie propre, une seule et même rédaction, parvenue jusqu'à nous dans tous sans modification importante. Nous n'avons pas affaire, comme il arrive pour les légendes latine et grecque de notre saint, à des compositions personnelles dans le genre de ces μεταφράσεις, d'où le *logothète* Siméon a tiré en même temps son nom et sa renommée [2]. Si l'on entreprenait de publier une famille de telles œuvres, où chaque auteur respectant seulement les grandes lignes de la légende l'a traitée pour tout le reste avec une liberté presque absolue, aussi peu soucieux des omissions et des transpositions que prodigue d'interpolations et de développements, tout ce qu'on pourrait faire serait de donner chacune entièrement et séparément. Mais ici où nous n'avons, je le répète, que des copies plus ou moins exactes mais toujours sincères d'un même texte, le devoir de l'éditeur est de chercher à retrouver l'original ou à le restituer au moins dans la mesure du possible, et c'est là le but que nous allons poursuivre maintenant au moyen de la comparaison et de la classification de nos manuscrits.

Toutefois, dans le cas présent, la question est complexe et notre tâche sera doublée. J'ai dit déjà, et il me faudra revenir encore sur ce fait, que la légende qui nous occupe se com-

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCXLII.

2. Siméon Métaphraste, qui vécut à Constantinople au Xe siècle selon les uns, au XIIe selon les autres. Je reviendrai plus loin sur cet écrivain.

posé de deux parties d'origine bien distincte et dont l'une doit être antérieure à l'autre de plusieurs siècles. Cette dernière est inconnue des trois plus anciens manuscrits. En réalité, nous nous trouvons donc en face de deux travaux séparés : la première vie du saint, représentée par huit exemplaires, et la seconde vie, reproduite par cinq seulement. Mais faut-il séparer aussi l'étude de ces deux questions : Dans quel rapport sont entre eux les huit exemplaires de la première vie? — Dans quel rapport sont entre eux les cinq exemplaires de la seconde? On pourrait croire tout d'abord qu'il suffira de résoudre celle-là pour obtenir en même temps la solution de celle-ci. Il est possible en effet que le rapport soit le même pour les deux vies entre les cinq derniers manuscrits, auquel cas tout travail de comparaison des textes de la seconde vie serait superflu, et ne servirait tout au plus qu'à faire la preuve du résultat obtenu par la comparaison de ceux de la première vie. Mais il peut arriver aussi, et, nous le verrons plus loin, c'est justement notre cas, que ce rapport soit différent. Alors deux examens séparés seront nécessaires et nous amèneront à deux classifications distinctes, qu'il restera enfin à raccorder dans une classification générale.

Commençons donc par chercher dans quelles relations de parenté sont les huit exemplaires de la première vie.

Je ne suivrai pas dans l'exposé de mes recherches la même marche par laquelle je suis arrivé à établir ces relations. Il était impossible de remettre sous les yeux du lecteur toute la minutieuse comparaison des variantes et de reprendre avec lui la suite des tâtonnements et des hypothèses au moyen desquels a été atteint le résultat. Je procèderai plutôt en sens inverse et, partant de ce résultat comme d'un fait acquis, je me bornerai à en exposer les preuves, à noter les variantes qui le justifient et à rendre raison de celles qui semblent le contredire. Je donnerai d'ailleurs à la suite du texte de la légende une liste complète des *Variantes des manuscrits* qui mettra le lecteur à même de refaire au besoin mon travail et de vérifier mes conclusions [1].

1. Les principes de la critique des textes ont été exposés par M. Gaston Paris, dans sa préface de la *Vie de Saint Alexis, poème du XIe Siècle* (Paris, 1872), p. 7 et suivv. Mon travail doit beaucoup à cette excellente exposition.

Et d'abord il est constant que nous ne possédons pas l'original de la légende. Le seul de nos textes qui pourrait prétendre à ce titre et qui mérite qu'on le discute est celui du ms. A. Or on y relève deux fautes corrigées par C: l'omission des mots ܗܘܘ ܡܫܡܫܝܢ à la p. ܗ, l. 10, et à la ligne précédente la leçon ܕܢܬܟܬܠܡܣܗܘܢ pour ܕܢܐܬܟܬܠܡܣܗܘܢ. Mais ce texte est du moins la meilleure copie et la plus rapprochée de l'original perdu, que j'appellerai O.

Si nous passons maintenant à la comparaison rigoureuse des variantes, le premier fait qu'il faut constater est l'accord assez fréquent des mss. A B D E F G que je réunirai sous la désignation générale *a*, en opposition avec l'accord de C et H, que je comprendrai sous l'appellation *c*. Notons par exemple : p. ܓ, l. 5, *a* ܡܫܡܫܘܬܗ ܡܫܩܠܝܢܗ, *c* ܡܫܡܫܘܬܗ ܡܫܩܠܝܢ; — p. ܓ, l. 23, *a* ܘܐܬܩܢܝ ܕܝܢ ܐܣܬܩܘܗܝ ܡܢ ܒܬܫܡܫܬܗܘܢ, *c* omet; — p. ܗ, l. 8, *a* ܡܢ ܠܫܡܫܘܬܗ, *c* ܠܫܡܫܘܬܗ ܗܘ ܡܢ[1]; — p. ܘ, l. 12, *a* ܒܓܕܝܢ ܢܦܫܗ, *c* ܒܓܕܝܢ ܦܓܪܗ; — p. ܛ, l. 9, *a* ܘܠܐ ܡܫܟܚܝܢ, *c* ܘܠܐ ܫܡܥܝܢ ܡܫܟܚܝܢ; — p. ܛ, l. 17, *a* ܘܡܢ ܕܚܛܝܐ ܥܘܠܐ, *c* ܘܡܢ ܕܚܛܝܐ ܥܘܠܐ; — p. ܛ, l. 19, *a* ܗܕܐ ܚܙܬܐ ܘܟܠܗ, *c* ܗܕܐ ܚܙܬܐ ܘܟܠܗ; — p. ܙ, l. 6, *a* ܡܢ ܣܓܝ ܡܬܠܗܘܢ, *c* ܡܢ ܣܓܝ ܡܢ ܡܬܠܗܘܢ[2]. On peut ajouter encore les variantes suivantes, auxquelles la fidélité générale de nos copies donne de l'importance, bien qu'elles ne consistent que dans l'omission de simples particules : p. ܓ, l. 11, *a* ܡܢ ܗܝܕܝܢ ܣܓܝ, *c* omet ܣܓܝ; — p. ܓ, l. 14, *a* ܗܫܐ ܐܦ, *c* omet ܐܦ; — p. ܗ, l. 19, *a* ܐܦ ܐܡܠܗ ܒܘܬ, *c* ܘܐܡܠܗ ܒܘܬ; — p. ܚ, l. 12, *a* ܐܬܡܠܟܘ, *c* ܘܐܬܡܠܟܘ; — p. ܚ, l. 17, *a* ܗܘ ܗܢܐ ܡܩܕܡ, *c* ܗܘ ܕܝܢ ܗܢܐ ܡܩܕܡ; — p. ܛ, l. 11, *a* ܠܐ ܢܦܫ, *c* ܘܠܐ ܢܦܫ; — p. ܝܕ, l. 24, *a* ܘܬܠܡܝܕܗ, *c* ܗܘܝܢ ܬܠܡܝܕܗ.

Mais avant de chercher à tirer aucune conclusion de ce classement de nos manuscrits en deux groupes A B D E F G et C H, je crois préférable de présenter une nouvelle liste de variantes qui, tout en maintenant encore l'opposition de C H, d'un

1. Cette variante est plus importante qu'elle ne le paraît au premier abord, car elle entraîne un changement de sens. Dans *c*, ܘܡܢ ܗܘ ܠܫܡܫܘܬܗ commence la phrase qui suit; dans *a*, ܡܢ ܠܫܡܫܘܬܗ achève la phrase qui précède.

2. Je ne donne pas ici les cas où l'accord n'est pas complet entre tous les mss. du groupe *a*. On devra pourtant reconnaître qu'ils sont encore très-probants, venant après les premiers. Deux entre autres : p. ܝܒ, l. 3, *a* ܐܬܕܒܪܘܢ (B E ܐܬܕܒܪܘܢ, G omet), *c* ܕܒܪܘܢ; p. ܝܒ, l. 5, *a* ܡܢ ܣܓܝܐܐ (F seul ܡܢ ܡܫܡܫܘܬܗ), *c* ܡܢ ܡܫܡܫܐ.

coté, avec B D E F G, de l'autre, va cette fois réunir A aux deux premiers et le séparer des derniers. Dans cette liste je désignerai par *a'* le nouveau groupe composé de B D E F G, et par *o* celui composé de A C H. Ainsi :

p. ܗ, l. 9, *o* donne ܡܫܒܠܐ, *a'* ܫܒܠܐ[1]; — p. ܘ, l. 11, *o* ܡܢ ܨܘܪ ܕܐܝܟ ܕܗܘܐ ܐܨܛܠ, *a'* ܡܢ ܨܘܪ ܕܐܝܟ ܕܪܘܚܐ; — p. ܛ, l. 11, *o* ܐܬܦܘܪܫܬ, *a'* ܡܬܡܠܠܢܘܬܐ; — p. ܛ, l. 21, *o* ܘܡܢ ܢܦܫ, *a'* omet; — p. ܝ, l. 1, *o* ܘܡܬܟܬܫ ܗܘܐ ܠܗ, *a'* ܠܗ ܘܡܬܟܬܫ ܗܘܐ ܘܡܬܟܬܫ; — p. ܝ, l. 5, *o* ܠܗܠܟܝܢ ܕܡܢܩܢܘ, *a'* ܡܢܩܢܘ ܕܡܢܝܢ ܠܗܠܟܝܢ; — p. ܝܐ, l. 3, *o* ܘܡܠܟܐ ܠܟܠ ܒܟܢ ܡܢ, *a'* ܡܢ ܒܟܢ ܣܢ ܠܟܠ ܘܡܠܟܐ[2]; — p. ܝܐ, l. 15, *o* ܕܢܦܫܘܢ, *a'* ܕܠܒܢ; p. ܝܕ, l. 3, *o* ܒܟܠ ܕܝܫܘܥ (ou ܠܝܫܘܥ) ܐܬܕܒܪܬܘܢ, *a'* (ou ܕܐܬܩܪܝܬܘܢ) ܘܐܬܕܒܪܬܘܢ ܒܟܠ ܕܝܫܘܥ; — p. ܝܕ, l. 18, *o* ܕܬܬܦܠܛܘܢ, *a'* ܘܐܬܦܠܛܘ; — p. ܐ, l. 14, *o* ܘܡܢ ܗܠܝܢ, *a'* ܘܡܢ ܗܘ ܗܠܝܢ; — p. ܝ, l. 3, *o* ܡܠܘܗܝ, *a'* omet; — p. ܝܕ, l. 7, *o* ܐܡܪ ܠܗ ܡܠܟܝܫܘܥ, *a'* ܐܡܪ ܠܗܘܢ ܡܠܟܝܫܘܥ.

En résumé, il ressort de ces deux listes de variantes : 1° que les groupes de mss. B D E F G et C H sont toujours opposés l'un à l'autre; 2° que A est tantôt d'accord avec le premier groupe contre le second, tantôt d'accord avec le second contre le premier.

Rien que ce dernier fait permettrait déjà de présumer l'existence d'un auteur commun pour chacun des deux groupes B D E F G et C H. Car étant donné, ainsi que nous l'avons avancé plus haut, que le ms. A est un représentant très-proche et très-fidèle de l'original perdu et que l'on peut à priori considérer ses leçons comme les vraies leçons, chaque fois que ce manuscrit sera d'accord avec l'un des groupes, il y aura beaucoup de chances pour que la variante offerte par le groupe opposé soit une faute, et une faute commune ne peut guère dériver que d'une source commune. Il est aisé d'ailleurs de vérifier cette présomption. Reprenons quelques-uns des passages où nous avons trouvé C H contre A B D E F G. La leçon de C H ܡܢܝܫܘܥ ܘܡܫܝܚܗ est moins bonne que ܡܢ ܡܫܝܚܗ ܘܡܫܝܚܗ; l'omission par ces deux manuscrits des mots ܡܢ ܐܠܗܘܬܗ ܕܝܢ ܘܐܬܚܙܝ

1. Le ms. H, du groupe *o*, donne pourtant ici ܫܒܠܐ, d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Mais nous verrons plus loin (p. XVII) comment doit s'expliquer ce fait, qui ne peut rien prouver dès lors contre mon raisonnement.

2. Dans ce cas encore H est d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Voir la note précédente.

ܒܥܡܠܗܘܢ est sans aucun doute une faute; la leçon ܙܘܥܐ ܕܚܫ̈ܐ ܘܕܝܠܕ̈ܬܐ pour ܙܘܥܐ ܕܚܫ̈ܐ ܘܚܝܪ est une erreur causée par le ressouvenir d'une phrase antérieure de la légende, où se retrouve cette expression ܕܚܫ̈ܐ ܘܕܝܠܕ̈ܬܐ; cette autre ܗܘܐ ܒܡܘܬܢܐ ܢܨܐ ne vaut pas ܗܘܐ ܒܚܝܠܬܐ ܗܕܐ. On ne peut donc douter de l'existence d'un ms. *c*, auteur de C et de H. — Qu'on examine à présent les leçons données par B D E F G contre A C H : ܡܚܒܠܐ pour ܡܚܒܠܐ est certainement fautif; la modification ܡܛܝ ܡܢ ܕܡܢ ܕܢܘܪܐ pour ܡܛܝ ܡܢ ܕܡܢ ܗܘܐ ܐܦܠܐ s'explique plus naturellement que la correction inverse; la suppression des mots ܘܡܢ ܢܦܫ et le changement de construction qu'elle entraîne n'altèrent pas il est vrai le sens de la phrase, mais du moins son allure est plus régulière avec ces mots; enfin les insertions ܡܛܠܐ, ܕܡܚܝܡܢ, ܗܢ peuvent à bon droit passer pour des surcharges. Il faut donc admettre que B D E F G proviennent à leur tour d'un même texte perdu *a'*.

Cela posé, combien d'hypothèses sont possibles? A peut-il avoir été l'intermédiaire entre l'original et les manuscrits *a'* et *c*? — Ou bien A, *a'* et *c* proviennent-ils chacun indépendamment de l'original, et avons-nous trois familles de manuscrits? — Ou n'avons-nous enfin que deux familles et, dans ce cas, auquel des groupes *a'* ou *c* doit-on adjoindre le manuscrit A?

A n'est pas l'auteur de *a'* et *c*. — Il n'est pas l'auteur de *c*, car nous savons que C et H comblent tous deux la lacune de A, ܡܚܝܢ ܗܘܘ (p. ܡ, l. 10), et en corrigent la faute ܕܢܒܠܥܘܢܗ (p. ܡ, l. 9) par la bonne leçon ܕܠܐ ܢܒܠܥܘܢܗ. Il ne l'est pas non plus de *a'*, puisqu'un des membres du groupe auquel *a'* a donné naissance, B, est peut-être plus ancien que A, et que d'ailleurs tous, d'accord en cela avec les manuscrits C et H, corrigent de légères fautes de A, comme l'omission de ܢܨܐ (p. ܡ, l. 8), comme ܢܘܝܐ pour ܐܦܐ (p. ܗ, l. 17), ܡܬܡܨܝܢ pour ܡܬܡܨܠܝܢ (p. ܘ, l. 20), etc.

A, *a'* et *c* constituent-ils trois familles dérivées indépendamment de l'original? Il faut pour cela que dans tous les cas où deux de ces familles se trouveront d'accord entre elles, cet accord nous donne la bonne leçon. Une seule exception suffirait pour improuver notre hypothèse, et pourrait même présenter assez d'importance pour rendre au contraire certain un classement de nos manuscrits en deux familles seulement. Cette exception, on la chercherait en vain dans les deux listes de variantes fournies plus haut. Je crois pourtant l'avoir rencon-

trée, sinon dans une faute commune, au moins dans un système de fautes offertes par le ms. A et les représentants du ms. *a'*, qui s'expliquent toutes aisément par la faute antérieure d'un auteur commun et ne peuvent s'expliquer autrement. Que l'on se reporte à la phrase suivante, p. ܣܗ, l. 8 de notre texte : ܡܢ ܒܬܪ ܩܝܡܬܐ ܩܕܡ ܬܠܡܝܕܘܗܝ ܐܝܟ ܕܠܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ ܡܣܝܒܪܐ ܕܡܕܒܚܐ ܫܡܫܬܐ ܡܫܡܫ ܗܘܐ. Le seul exemplaire qui la donne entièrement ainsi et d'après lequel je l'ai restituée, car il n'y a aucun doute que ce soit là la vraie leçon, est le ms. C. Voici pour cette phrase les variantes des autres manuscrits, excepté H, dont nous n'avons pas à nous occuper présentement et sur lequel je reviendrai plus loin :

A ܕܠܡܫܡܫܘܬܗܘܢ pour ܕܠܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ et omet ܡܫܡܫ ܗܘܐ ; — D F ܡܫܒܚܐ pour ܡܕܒܚܐ et ܠܗ ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ pour ܡܫܡܫ ܗܘܐ ; — E G ܕܠܬܫܡܫܬܗܘܢ pour ܕܠܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ, ܡܫܒܚܐ pour ܡܕܒܚܐ ; — E omet les mots ܡܫܡܫ ܗܘܐ, G les remplace par ܡܬܬܡܫ ܗܘܐ ; — enfin B change toute la phrase et écrit : ܡܢ ܒܬܪ ܩܝܡܬܐ ܩܕܡ ܬܠܡܝܕܘܗܝ ܡܕܡܘܗܝ ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܐ.

On ne peut se rendre autrement compte des leçons diverses de ces manuscrits qu'en admettant qu'ils dérivent d'une source commune, *a*, où la phrase était déjà fautive et privée de son verbe ܡܫܡܫ ܗܘܐ. Ils n'ont plus alors compris cette phrase et chacun d'eux l'a arrangée à sa façon. A et *a'*, directement sortis de *a*, ont maintenu l'omission de ܡܫܡܫ ܗܘܐ en y ajoutant l'un et l'autre une faute nouvelle. A, qui lisait peut-être ܕܠܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ, a remplacé ce verbe par son synonyme ܕܠܡܫܡܫܘܬܗܘܢ, tandis que *a'* a écrit ܡܫܒܚܐ pour ܡܕܒܚܐ, sans doute par suite d'une erreur de lecture très-explicable dans l'estranghelo. A leur tour, les manuscrits qui proviennent de *a'* et que nous connaissons déjà, B D E F G, placés en face d'une phrase doublement défectueuse, l'ont traitée chacun à sa manière. B l'a complètement modifiée, tout en gardant dans son verbe le sens de ܡܫܒܚܐ ; — D et F se sont bornés à combler la lacune résultant de la perte de ܡܫܡܫ ܗܘܐ par l'insertion des mots ܠܗ ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ ; — E et G ont remplacé tous deux l'expression ܕܠܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ par ܕܠܬܫܡܫܬܗܘܢ ; mais le premier a laissé la phrase incomplète par la chute de ܡܫܡܫ ܗܘܐ, tandis que le second l'a complétée par l'addition de ܡܬܬܡܫ ܗܘܐ.

En un mot, l'omission du verbe ܡܫܡܫ ܗܘܐ dans A et dans E, la substitution de différents verbes à sa place dans les autres

manuscrits dérivés de *a'* peuvent être à bon droit considérées comme une faute commune. Cette faute commune, une fois constatée, renverse l'hypothèse d'un classement des manuscrits en trois familles, confirme celle de leur division en deux familles seulement, et, tranchant du même coup la question subsidiaire : à laquelle des deux familles faut-il adjoindre le ms. A? — nous permet enfin d'établir cette division comme il suit : famille *c*, composée des mss. C et H, famille *a*, composée de tous les autres manuscrits.

Passons à l'étude de la famille *a*.

Nous possédons déjà dans les recherches qui précèdent la preuve complète qu'il faut subdiviser cette famille en deux branches, l'une représentée seulement par A, l'autre comprenant les cinq manuscrits B D E F G, qui proviennent du texte perdu *a'*. En effet, je le répète, ces cinq manuscrits ne peuvent ensemble ni séparément venir en ligne directe de A, puisqu'ils corrigent tous, d'accord avec C et H, quelques négligences de ce manuscrit. Il n'est pas possible non plus de les séparer en deux ou plusieurs branches remontant chacune d'une façon indépendante et concurremment avec A au ms. *a*, car toutes les leçons relatées plus haut, où nous les trouvons d'accord entre eux contre A et C H réunis, sont des fautes communes qui exigent un auteur commun, et cet auteur ne peut être *a*. Il peut seulement venir de *a* et c'est *a'*.

Dans quels rapports maintenant sont entre eux les cinq textes qui constituent la branche *a'*? La comparaison de leurs variantes nous les montre se groupant en deux rameaux : l'un *b*, composé des mss. B D F, l'autre *e*, composé des mss. E G.

Voici la liste des variantes les plus décisives :

p. ܠ, l. 15, *b* ܡܬܩ̈ܛܠܢܘܬܐ, *e* ܡܬܩܛܠܢܘܬܐ; — p. ܢ, l. 23, *b* ܐܠܨܘ ܗܘ ܕܝܢ, *e* omet ܗܘ; — p. ܣ, l. 5, *b* ܠܐ ܫܪܐ ܗܘܐ, *e* ܠܐ ܗܘܐ ܡܚܣܢܕ ܠܐ ܫܪܐ ܗܘܐ; — p. ܣ, l. 9, *b* ܕܠܐܬܟܟܠܗܘܢ, *e* ܕܠܐܬܟܠܗܘܢ; — p. ܣ, l. 18, *b* ܘܗܦܟ ܡܠܟܘܬܗܘܢ, *e* ܘܗܦܟ ܐܩܘܗܝ ܡܠܟܘܬܗܘܢ; — p. ܥ, l. 11, *b* ܡܢ ܣܦܪ ܕܡܢ ܕܢܘܪܐ, *e* ܡܢ ܣܦܪ ܕܡܢ ܗܠܟܢ ܕܢܘܪܐ; — p. ܦ l. 14, *b* ܗܘ ܐܠܐ ܕܢܦܩ, *e* ajoute ܐܝܟ ܕܡܩܘܕܡ; — p. ܨ, l. 13, *b* ܕܒܫܡܝܐ ܟܠܟܘܠܐ, *e* omet ܟܠܟܘܠܐ; — p. ܨ, l. 15, *b* ܡܫܡܠܝܐ ܕܡܫܡܠܝܐ ܘܟܠ, *e* ܡܫܡܠܝܐ ܕܡܫܡܠܝܢܘܬܗ ܘܟܠ; — p. ܩ, l. 20, *b* ܡܫܡܠܝܐ, *e* ܡܫܡܠܝܘܬܗ plus une variante de sens; — p. ܪ, l. 9, *b* omet ܕܦܫܛܐ; — p. ܫܝ l. 2, *b* ܥܡܐ, *e* ܥܡܐ; — p. ܫܝ, l. 11, *b* ܘܦܩܕ, *e* ܦܩܕ.

L'existence des deux intermédiaires *e* et *b* n'est pas douteuse, puisque les bonnes leçons, — que nous avons un moyen certain de reconnaître : leur accord avec les leçons des mss. A et C H, — nous sont offertes tantôt par un groupe tantôt par l'autre. Chaque groupe s'accorde donc à son tour sur une leçon défectueuse, comme par exemple E G p. ܗ, ll. 9, 18; p. ܐ, l. 14; p. ܕ, ll. 13, 15; p. ܙ l. 20; — comme B D F p. ܠ, l. 15; p. ܗ, l. 5; p. ܟܐ, l. 9; p. ܢܒ, l. 2.

Il nous reste à étudier, pour en finir avec la famille *a*, l'arrangement intérieur des rameaux *b* et *e*.

Le rameau *b* comprend, nous l'avons vu, les trois mss. B, D et F. L'âge de B ne permet même pas au critique de se demander si ce texte a été copié sur D ou sur F. Ceux-ci de leur côté ne peuvent venir de B, dont ils comblent les lacunes assez nombreuses. On ne doit pas non plus admettre que les trois manuscrits soient autant de copies indépendantes du texte *b*, car les variantes et les fautes communes à D et F sont si fréquentes que je me dispenserai d'en relater aucune, me contentant de renvoyer le lecteur aux *Variantes des manuscrits*. Mais c'est ici une question assez délicate de décider si D et F sont deux copies d'un même intermédiaire perdu *b'*, ou si F n'est pas plutôt une simple copie de D. Les fautes de D que l'on ne retrouve pas dans F sont si rares et de si faible importance qu'il est permis d'hésiter. Quelquefois c'est l'auxiliaire ܗܘܐ omis ou ajouté par D, contrairement à la leçon générale des textes. Ou bien ce sont des négligences comme les leçons ܐܘܪܒ (p. ܕ, l. 15), ܡܣܬܥܪܐ ܗܘܬ (p. ܠܕ, l. 11), au lieu desquelles F a rétabli avec raison ܐܘܪܥ, ܡܣܬܥܪ ܗܘܐ, et qui étaient faciles à corriger. La seule faute un peu importante est à la p. ܕ, l. 21, où D altère en ܡܚܘܙܐ la leçon ܡܚܘܪܐ que F a restituée d'accord avec tous les autres manuscrits. L'examen du texte de la seconde vie, pour laquelle D et F sont dans le même rapport que pour la première, nous fournit aussi bien peu de données qui puissent faciliter la solution du problème[1].

1. Voici ce que j'ai relevé : p. ܢܕ, l. 2, E H G F ܘܩܕܝܡ ܠܗ, D omet ܠܗ; — *ibid.*, l. 6, E H G F ܕܡܘܬܗ, D ܕܡܘܬܗ̈; — p. ܢܘ, l. 9, E H G F ܘܡܛܐ, D ܘܡܛܝܐ; — p. ܟܐ, l. 12, H G F ܕܢܝܚܐ, D ܢܝܚܐ; — p. ܠܕ, l. 8, E H G F ܗܘܬ ܡܫܡܫܐ, D omet ܗܘܬ; — p. ܢܓ, l. 13, E H G F ܐܝܟ ܕܐܡܝܪ ܠܗ, D ܐܝܟ ܗܘܐ ܕܐܡܝܪ ܠܗ; — p. ܢܗ, l. 10, H G F ܡܘܕܝܢܐ ܦܓܪܐ, D ܦܓܪܐ ܡܫܒܚܐ; — p. ܢܘ, l. 19, E H F ܡܚܘܬܡܢܘܬܐ ܦܠܚܘܬܐ ܘܝܕܥܗ, D omet ܦܠܚܘܬܐ; — enfin

D'ailleurs cette solution présente un minime intérêt, puisque D et F sont placés tout à fait au dernier degré de l'échelle des manuscrits. Le plus sûr est de les regarder comme deux copies indépendantes d'un intermédiaire *b'*.

Quant au rameau *e*, sa bifurcation en E et G est absolument certaine, car le plus récent de ces manuscrits, G, a des phrases qui manquent dans le premier.

Enfin, nous n'avons fait plus haut que constater l'existence de la famille *c*, composée des mss. C et H, sans nous demander si ces textes sont entre eux dans un rapport de filiation ou, si l'on me permet ce mot, de collatéralité. C pourrait seul par son âge être la source de H; mais il a commis des omissions qui ne se retrouvent pas dans H. Telles sont : p. ܐ, l. 7, ܠܒ; p. ܗ, l. 7, ܐܘ ܢܫ̈ܝܢ ܒܥܠܡܗܘܢ; p. ܝܛ, l. 6, ܡܚܝܪܗܘܢ ܡܢ ܡܣܬܪ̈, etc. Nous avons donc dans C et H les représentants de deux branches distinctes.

Mais un fait curieux s'est produit pour H. Sans aucun doute ce manuscrit appartient à la famille *c;* cela ressort de la comparaison de tout son texte avec le texte de C, en particulier des variantes communes à ces deux manuscrits contre l'ensemble des autres et dont j'ai eu à fournir la liste plus haut. Et pourtant, à côté de telles variantes, on relève dans H des leçons qui le rapprochent incontestablement de E et de G. Il suffit de citer: ܕܠܟܘܠܗܘܢ pour ܕܠܐܟܟܠܗܘܢ (p. ܗ, l. 9); ܡܟܠܬܐ pour ܡܟ̣ܠܬܐ (même ligne); l'insertion du mot ܐܩ̈ܘܗܘܢ (p. ܗ, l. 18) et l'addition du verbe ܣܡ (p. ܟ, l. 3) et des mots ܐܡܪ ܡܩ̈ܘܕܡ (p. ܐ, l. 14). Il est impossible d'expliquer ce fait autrement que par des corrections. Mais comme le ms. H ne porte aucune trace de retouches, nous sommes forcés de supposer entre lui et *c* un intermédiaire *c'*, où un scribe a introduit ces corrections, d'ailleurs erronées, d'après un manuscrit de la famille *e* qui lui était tombé sous la main[1]. On verra plus loin que dans la classification des exem-

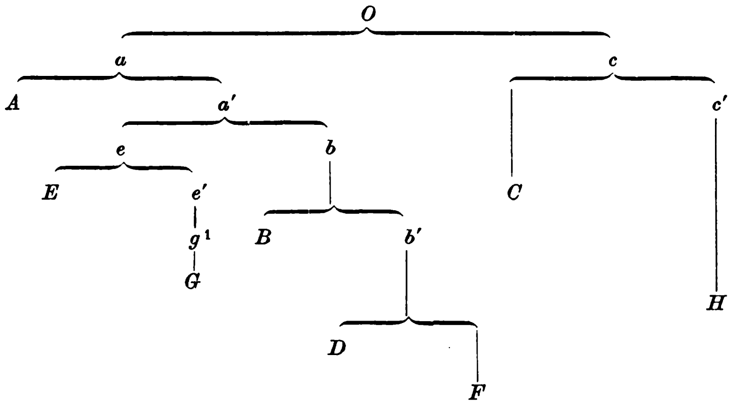
D altère invariablement le nom d'Euphémianus en ܐܘܦܡܝܢܘܣ; deux fois seulement il a écrit ce nom ܐܘܦܝܡܝܢܘܣ et ܐܘܦܝܡܝܡܢܘܣ. F donne partout ܐܘܦܝܡܝܢܘܣ comme les autres manuscrits.

1. La collation des manuscrits devait être d'un usage assez commun chez les scribes et les lecteurs syriens. Beaucoup de textes montrent des corrections postérieures qui ne peuvent s'expliquer que par là. Voyez d'ailleurs la note du ms. C, que j'ai donnée plus haut (p. V—VI) et où il est dit : «quiconque empruntera cet exemplaire pour le lire, *ou le collationner,* ou le copier . . . . .»

b

plaires de la seconde vie le ms. H vient se rattacher à un ms. *e'*, dérivé de *e* concurremment avec E. C'est donc du ms. *e'* que le scribe a tiré ces corrections, en même temps sans doute qu'il lui emprunta le texte de la seconde vie pour l'ajouter à la suite de la première vie que *c'* donnait seule auparavant.

J'ai figuré les résultats obtenus dans le tableau suivant. Les manuscrits y sont échelonnés non d'après leur âge, mais d'après leur valeur relative, qui se mesure à leur éloignement plus ou moins grand de l'original.



Mais on me reprocherait à bon droit de dissimuler les objections possibles contre mon argumentation, si je gardais le silence sur un certain nombre de passages où les variantes semblent établir entre les manuscrits des relations contraires à celles résumées dans le tableau précédent. Il me reste donc, avant de quitter les textes de la première vie, à relever ce nouvel ordre de variantes et à montrer comment les coïncidences qu'elles attestent n'ont pas nécessairement leur cause dans un auteur commun, mais peuvent s'expliquer soit par une même habitude de style chez divers copistes, soit par des erreurs ou des corrections identiques qui sont naturellement sorties du contexte. Les seules de ces coïncidences qui méritent attention rapprochent ou bien les mss. B et G réunis, ou bien le ms. B seulement de la famille *c*, et contredisent ainsi doublement notre

1. L'existence des manuscrits intermédiaires *e'* et *g* sera démontrée par la classification des textes de la seconde vie.

répartition des textes. Elles valent d'ailleurs plus par le nombre des leçons que par leur importance. Parcourons ces leçons :

p. ܠ, l. 12, B G C (H omet) ܫܬܘܪܐ ou ܫܬܪܐ, contre D E F (A manque) ܫܬܘܪܗ; — p. ܠ, l. 17, B G C (H omet) ܘܗܘܐ ܠܛܘܪܐ, contre A D E F ܗܘܐ ܠܛܘܪܐ; — p. ܩ, l. 12, B G C ܕܠܥܠܡܝܢ ܘ, ܠܗ ܐܠܗܐ, contre A D E F H ܕܐܠܗܐ ܠܥܠܡܝܢ ܘ, ܠܗ; — p. ܩ, l. 18, B G C H ܢܦܩ ܗܘܐ, contre A D E F ܢܦܩ; — p. ܨ, l. 21, B G C ܡܢ ܕܠܥܠܡ, contre A D E F H ܕܠܥܠܡ; — p. ܫ, l. 13, B G C omettent ܦܘܩܕܢܐ, A D E F H le donnent; — p. ܬ, l. 8, B G C (H omet) ܠܗ ܠܡܦܪܣܐ ܕܢܘܗܪܐ, contre A D E F ܠܗ ܠܡܦܪܣܐ ܡܢܗ ܕܢܘܗܪܐ; — p. ܬ, l. 2, B C (H omet) ܫܘܠܛܢܐ ܕܡܫܝܚ, contre A D E F G ܫܘܠܛܢܐ ܡܫܝܚ; — p. ܬ, l. 6, B C H ܠܟܠܗܘܢ ܠܗ ܐܘ, contre A D E F G ܠܟܠܗܘܢ ܕܝܠܗ ܐܘ; — p. ܬ, l. 11, B C H ܦܩܪܐ ܠܝ, contre A D E F G ܦܩܪܐ; — p. ܬ, l. 5, B C H ܠܗܘܢ ܠܡܣܒ ou ܠܡܣܒ ܠܗܘܢ, contre A D E F G ܠܗܘܢ ܡܣܒ ܠܡܣܒ ou ܠܡܣܒ ܠܗܘܢ; — p. ܬ, l. 6, B C H ܐܢܐ ܕܠܡܣܒܘܬܐ, contre A D E F G ܐܢܐ ܐܦ ܕܠܡܣܒܘܬܐ; — p. ܬ, l. 15, B C ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܗܘܬ ܕܐܢܐ, contre A D E F G H ܗܘܬ ܐܢܐ ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ; — p. ܬ, l. 10, B C ܕܡܢ ܠܡܠܟܐ ou ܠܡܠܟܐ ܐܢܐ, contre A D E F G H ܠܡܠܟܐ ܗܘܐ ܕܡܠܟܐ ܐܬܝܗܒ ܐܢܐ; — p. ܬ, l. 18, B C ܠܗ ܐܬܚܫܒܬ ܠܐ ܘܡܢ, contre A D E F G H qui omettent ܠܗ; — p. ܬ, l. 1, B C ܗܘ ܐܬܩܪܝ (H ܗܘܐ), contre A D E F G qui omettent ܗܘ. Chacune de ces coïncidences prise à part est sans valeur. Mais en voici quelques-unes plus remarquables :

p. ܬ, l. 2, B G C (H omet) ܢܦܫܐ, contre A D E F ܢܦܫܬܐ. C'est là le point le plus délicat. Pourtant, si l'on admet qu'il y eût dans la leçon primitive ܐܡܪ ܕܢܦܫܬܐ ܕܚܝܐ ܡܣܟܢܐ ܗܘܬ quelque chose qui pût choquer les copistes des mss. B G et C, on comprend alors que tous trois aient séparément pensé à la correction ܢܦܫܐ. Ce mot est assez semblable à ܢܦܫܬܐ par l'écriture et la prononciation ; il complète aussi très-naturellement pour le sens la figure commencée avec le verbe ܡܣܟܢܐ ܗܘܬ[1]. — p. ܬ, l. 17, B G C ܐܢܐ ܐܢܐ ܘܡܫܡܫܢܗ, contre A D E F H ܐܢܐ ܐܢܐ ܠܡܫܡܫܢܘܬܗ. L'emploi de l'une ou l'autre tournure était indifférent, et le contexte prouve d'ailleurs que la rencontre des trois copistes s'est produite d'une façon indépendante. — p. ܠ, l. 17, B C (H omet) ܐܡܪܐ, contre A D E F

1. On s'explique surtout clairement l'erreur commune des trois copistes par l'hypothèse qu'ils auraient écrit sous la dictée d'un tiers. Et ce n'est pas ici le seul passage des manuscrits où les fautes font supposer entre l'original et la copie l'intermédiaire de l'oreille plutôt que de l'œil.

G ܐܗܝܢܐ. Je crois que ces deux expressions ont ici le même sens de « circonspect ». Mais la bonne leçon ܐܗܝܢܐ était d'un usage plus rare dans cette acception. Deux des copistes ont donc pu la remplacer par ܐܗܝܪܐ, d'autant plus facilement que ces mots sont très-proches par l'écriture. — Enfin p. ܟܐ, l. 6, B C ܘܐܬܦܝܣ ܕܡܦܝܣܢܘܬܗ, G ܘܐܬܦܝܣ ܗܘܐ ܠܗ ܡܦܝܣܢܘܬܗ, H ܘܠܦܝܣ ܒܡܦܝܣܢܘܬܗ, D F ܘܐܬܦܝܣ ܕܡܦܝܣܗ, A E ܘܐܬܛܦܝܣ ܡܢ ܡܦܝܣܢܘܬܗ. La leçon primitive me semble être ici, comme toujours, celle de A E; car l'ethpa'al du verbe ܦܝܣ est rare dans les textes, tandis que les formes ܕ ܦܝܣ, ܦܝܣ ܠܗ, ܦܝܣ ܒ, ܕܦܝܣ ܠܗ, ܦܝܣ, sont d'un emploi commun. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que plusieurs copistes aient adopté concurremment l'une ou l'autre de ces formes dans leur correction de l'original. — Je n'ajouterai que pour mémoire la coïncidence suivante : p. ܢ, l. 17, B H ܐܘܡܢܐ ܡܩܡܬܢܐ (H donne par erreur ܐܘܡܢܐ), contre A C D E F G ܐܘܡܢܐ.

La classification des textes de la seconde vie, auxquels je passe maintenant, nous retiendra moins longtemps et sera aussi plus aisée. En effet, nous n'aurons affaire désormais qu'à cinq manuscrits au lieu de huit, et le nombre et l'importance des variantes sur lesquelles nous pourrons appuyer nos raisonnements seront d'autre part plus grands.

Rappelons que les cinq textes de la seconde vie sont les mss. D, E, F, G et H.

En premier lieu, c'est chose facile d'établir que nous n'avons pas parmi ces manuscrits l'original syriaque de la seconde vie, et qu'aucun d'eux non plus n'est une copie de l'un des autres [1]. Il n'en est point qui n'ait des lacunes comblées par les autres. Telles sont les omissions du plus ancien, D, p. ܣܢ, l. 13; p. ܟܐ, l. 5 et l. 8; — de E, p. ܟܛ, l. 3; p. ܟ, ll. 13 et 14; — de G, p. ܢܗ, l. 16 et p. ܢܘ, l. 1; p. ܟܨ, l. 7; — de H, p. ܢ, ll. 19 et 20; p. ܢܛ, l. 2; p. ܟܨ, l. 3 et l. 6; p. ܟ, ll. 1 et 2. Tous aussi offrent de mauvaises leçons pour lesquelles ils se corrigent mutuellement. Le lecteur devant en retrouver la plupart dans les différentes listes de variantes que j'aurai à produire par la suite, il serait superflu d'y insister ici.

1. Sauf le ms. F, où l'on pourrait être tenté de voir une copie de D. Mais c'est là une question sans importance et qui a déjà été examinée à la page XVI; je n'y reviendrai pas.

Il n'y a donc de parenté directe entre aucuns de nos manuscrits. Mais en combien de familles se divisent-ils ? Pour cette recherche, la comparaison avec les légendes grecque et latine nous fournit un point de départ excellent. J'ai fait observer que, d'après le témoignage même de son rédacteur, la seconde partie de la légende syriaque, en d'autres termes la seconde vie, est d'origine étrangère, et j'espère prouver plus loin qu'elle est la traduction suivie, peut-être littérale, d'une vie grecque perdue dont les vies grecques et latines que l'on possède sont aussi les représentants plus ou moins fidèles. Or, de nos cinq textes syriaques, il en est un plus rapproché de l'ensemble ou, selon les passages, de la majeure partie de ces vies, et par conséquent de l'auteur commun grec et de l'original syriaque (O'). C'est le ms. E. La confrontation des leçons suivantes en fait foi :

Tous ceux des textes grecs ou latins qui donnent un nom au *chartularius* chargé de lire l'écrit qu'on peut appeler le testament d'Alexis, le nomment Ἀετίος, *Aetius, Ethius*. De même le ms. E le nomme ܐܛܠܘܣ, altération évidente d'une leçon ܐܛܝܘܣ, d'où G H ont fait ܐܛܝܩܘܣ (Ἀττικός), écourté plus tard par D F en ܛܝܩܘܣ.

— Les objets remis par Alexis à sa femme au moment de son départ sont, d'après tous les textes grecs et latins qui en font mention, son anneau et sa ceinture. Vie Romaine[1] : *Annulum suum aureum et rendam, id est caput baltei quo cingebatur;* — Surius[2] : *annulum aureum et caput baltei;* — ms. de Munich[3] : τὴν δόσιν τῆς ζώνης τε καὶ τοῦ δακτυλίου ; — Agapius[4] : τὴν ζώνην αὐτοῦ καὶ τὸ δακτυλίδιον. Le ms. E dit à peu près de même : ܘܟܕ ܝܗܒ ܠܗ̇ ܥܙܩܬܐ ܘܐܦ ܐܙܪܐ «quand il lui donna son anneau et son pallium», tandis que les quatre autres manuscrits ont la leçon ܥܙܩܬܐ ܘܡܫܟܠܬܐ «son anneau et ses bijoux».

— Après ces passages les plus importants, on peut remarquer encore que seul des textes syriaques le ms. E a conservé la phrase

1. Je nomme ainsi la vie latine donnée par les Bollandistes, juillet, t. IV, p. 251.

2. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), t. III, p. 208.

3. Cette vie grecque a été publiée par H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben* (Quedlinburg und Leipzig, 1843), p. 201.

4. Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι Βίοι τῶν Ἁγίων ἐκ τοῦ Μεταφραστοῦ Συμεῶνος εἰς κοινὴν μεταφρασθέντες διάλεκτον παρὰ Ἀγαπίου μοναχοῦ τοῦ Κρητός (Ἐνετίῃσι 1755), p. 255.

ܡܢ ܡܩܥܝܢ ܡܪܝܐ ܕܢܚܘܣ ܥܠܝܢ (p. ܨܚ, l. 14), donnée par tous les textes grecs et latins. Vie romaine : *clamantes Kyrie eleison;* — Surius : *clamantes miserere nostri Domine;* — Vie dite de Métaphraste[1] : καὶ μηδὲν ἕτερον μετὰ δακρύων βοᾶν, εἰ μὴ τὸ, κύριε ἐλέησον; — ms. de Munich : ἔλεγον τὸ, κύριε ἐλέησον; — Agapius : ἐβόων τὸ κύριε ἐλέησον.

— Enfin d'autres leçons du ms. E, qui seraient insuffisantes par elles-mêmes, sont pourtant bonnes à relever après celles qui précèdent, à cause du rapport plus étroit qu'elles présentent avec les leçons correspondantes des vies grecques ou latines. Par exemple : p. ܝܛ, l. 18, E ܘܐܬܐܬ ܐܡܟܝܢ ܕܐܝܟ ܗܘܐ ܟܕ ܟܠܗ ܘܐܬܩܒܪܘܗܝ ܘܐܬܟܣܝܗ (cf. Surius, Métaphraste, Agapius), contre D F G H ܘܡܢ ܐܠܗܐ ܟܠܗ ܘܐܝܟ ܕܢܦܩ ܟܕ ܟܠܗ ܘܐܬܩܒܪܘܗܝ ܗܘܐ; — p. ܨܚ, l. 3, E ܒܣܘܕܪܐ (cf. vie Romaine : *in sudario,* et Surius : *in velo*), D F G H omettent; — p. ܨܐ, l. 19, E fait mention de la fiancée, ܘܡܟܝܪܬܗ, à côté du père et de la mère (cf. Surius, Agapius), D F G H omettent, etc.

De cet accord constaté du ms. E avec les textes grecs et latins sur des leçons qui sont forcément les bonnes, et de l'accord opposé des quatre autres manuscrits syriaques, il ressort déjà une première division de nos manuscrits en deux familles, l'une représentée seulement par le ms. E, l'autre composée de D, F, G et H, dérivant d'un auteur commun perdu *e′*. Mais s'il était nécessaire, les passages suivants, où la comparaison des variantes va nous montrer encore les textes D F G H s'accordant contre E, et celui-ci donnant sûrement en plusieurs cas la bonne leçon, fourniraient une preuve nouvelle de cette division. Ainsi : p. ܨܗ, l. 16, E ܣܓܝ̈ܐܐ ܠܘܬܗ ܕܗܘܘ ܡܬܟܢܫܝܢ ܐܚܝ̈ܢܝܗ, contre *e′* (c'est-à-dire D F G H réunis) ܗܘ ܠܘܬܗ ܕܗܘܐ ܡܬܟܢܫܝܢ ܐܚܝ̈ܢܝܗ (les mots ܘܗܕܐ ܥܒܕܐ ܐܡܝܢ, gardés dans la phrase suivante, p. ܨܘ, l. 3, par tous les manuscrits, prouvent manifestement que la leçon primitive était celle de E; *e′*, après avoir remplacé dans la première phrase le pluriel par un singulier, a négligé de faire le même changement dans la seconde); — p. ܨܛ, l. 11, E ܕܠܘܬܟܘܢ ܠܐ ܡܬܒܥܝܐ ܐܢܫܐ ܠܐܬܚܡܨܘܬܗ, *e′* ܕܠܘܬܟܘܢ ܠܐ ܢܬܒܥܐ ܥܠ ܐܘܟܡܘܬܗ, et p. ܨܝ, l. 3, E ܥܡ ܥܡܐ ܕܡܬܠ ܫܘܒܚܐ ܥܡܐ, *e′* ܥܡ ܥܡܐ ܫܘܒܚܐ ܕܐܬܠ ܕܡܬܠ (ces deux variantes ont peu d'importance; cependant la comparaison des vies grecques et de Surius semble prouver en faveur des leçons de E); — p. ܝܛ,

1. Publiée par Massmann (*op. cit.*, p. 192), d'après un manuscrit de Vienne.

l. 16, E ܘܕܘܟܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܠܗ ܘܐܬܝܬ ܠܒܝܬܐ ܗܘ̈ܝܐ, D F ܠܗ ܐܬܝܬ ܘܡܢ, G H omettent (la bonne leçon est celle de E; le copiste de *e'* a omis la phrase, trompé par la répétition des mots ܕܡܫܝܚܐ ܘܕܘܟܬܐ qui précédaient immédiatement; D F ont comblé plus tard la lacune par une leçon nouvelle); — p. ܟܒ, l. 1, E ܢܦܫܐ ܡܢ ܗܘܝܢ ܗܘܬ, *e'* ܢܦܫܗ ܘܡܢ (ce cas est douteux); — p. ܟܒ, l. 5, E ܐܬܪܐ ܡܢ ܕܢܦܩܘ ܠܬܠܡ̈ܝܕܘܗܝ, *e'* ܐܬܪܐ ܡܢ ܠܬܠܡ̈ܝܕܘܗܝ (la leçon de E doit être la vraie); — p. ܟܓ, l. 11, E ܡܪܝܐ ܠܡܘܬܐ ܗܘܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ, *e'* ܠܗ ܡܢ ܘܣܒܠ ܗܘܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ (autre cas douteux); — p. ܟܓ, l. 13, E ܕܟܠܗ ܕܡܪܬܐ ܕܝܠܟܘܢ ܠܕܝܪܘܬܐ ܗܘܐ ܘܐܬܟܠܝܢ, *e'* ܗܘܐ ܘܐܬܟܠܝܢ ܕܟܠܗ ܕܡܪܬܐ ܕܝܠܟܘܢ ܠܕܝܪܐ (je crois la leçon de E préférable); — p. ܟܕ, l. 4, E omet les mots ܘܫܒܩܘ ܡܪܕܘܬܐ, que donnent les quatre autres manuscrits (le contexte et les vies grecques et latines justifient E); — p. ܟܕ, l. 4, E donne seul les mots ܒܪܫܝܬ ܒܝܫܬܐ ܕܝܠܗ ܡܚܘܬܐ (douteux); — p. ܟܕ, l. 5, E ܘܡܠܟܐ ܗܘܬ ܡܢܐ ܘܡܢܗ, *e'* ܡܠܟܘܬܐ ܡܢ ܗܘܬ ܡܢܐ ܡܚܘܬܐ ܡܢ (douteux); — p. ܟܗ, l. 10, E ܕܣܒܘܢ ܗܘܘ, *e'* ܗܘܘܢ ܕܣܒܘܢ (douteux); — p. ܟܗ, l. 24, E omet ܘܕܝܢ ܐܦܣܩܘܦܐ donné par les autres manuscrits (douteux); — p. ܟܘ, l. 11, E ܡܢܗ ܐܬܛܠܒܬ ܕܢܘܚܡܐ ܐܝܟ ܐܢܐ ܘܐܡܪ ܗܘܐ ܘܡܬܬܠܝܢ, *e'* ܘܡܬܬܠܝܢ ܡܢܗ ܐܬܛܠܒܬ ܕܐܢܐ (je donne la préférence à la leçon de E); — p. ܟܙ, l. 9, E ܕܫܠܝܚ, *e'* ܕܫܕܪ (la bonne leçon est celle de E); — p. ܟܛ, l. 2, E ܡܫܝܚܐ ܠܗ ܠܡܘܕܝܘܬܗ ܗܘܝ, *e'* ܡܫܝܚܐ ܠܗ ܠܡܘܕܝܬ ܗܘ (la vraie leçon est incontestablement celle de E); — p. ܟܛ, l. 2; E ܐܢܫܐ, *e'* ܐܢܫ (la leçon de E me paraît encore la meilleure).

Il est inutile de noter un assez grand nombre d'autres passages où la même opposition se manifeste entre les textes, mais qui n'offrent que des variantes insignifiantes, ou bien qui assignent la bonne leçon aux mss. D F G H et ne prouvent ni pour ni contre l'existence du ms. *e'*. On peut donc considérer l'existence de ce manuscrit comme démontrée, et la division de nos textes en deux familles comme un fait acquis.

A son tour, la famille *e'* se divise en deux branches : d'un côté le seul ms. H, de l'autre les trois mss. D, F et G. La preuve de ce classement résulte des variantes dont voici la liste:

p. ܝ, l. 20, E H ܠܦܘܩܕܢܗ ܫܡܥܬ ܘܐܬܐ, D F G ܠܦܘܩܕܢܗ ܫܡܥܬ ܘܐܬܐ; — p. ܝܐ, l. 17, E H ܢܦܫܗ ܡܢ, D F G ܢܦܫܗ ܕܡܢ; — p. ܟܒ, l. 8, E H ܗܘܐ ܐܒܘܗܝ ܡܢ, D F G ܐܒܘܗܝ ܡܢ; — p. ܟܕ, l. 8, E H ܒܫܘܠܡܐ ܕܬܫܒܘܚܬܐ, D F G ܒܬܫܒܘܚܬܐ; — p. ܟܕ, l. 16, E H ܫܘܒܚܐ ܠܗ, D F G ܫܘܒܚܐ ܠܡܪܝܐ; — p. ܟܕ, l. 17, E H ܗܘܐ ܡܢܟ, D F G ܡܢܟ; —

p. ܦܙ, l. 20, E H ܠܗܘܢ ܕܐܬܠܗܘܬܗ, D F G ܠܗܘܢ ܕܠܐܬ; — p. ܦܙ, l. 22, E H ܘܫܡܫ, D F G ܫܡܫ ܠܒܪ; — p. ܦܗ, l. 3, E H ܠܡܠܟܐ, D F G ܡܢܟ ܠܡܠܟܐ; — p. ܦܘ, l. 14, E H ܕܐܡܪ ܡܫܝܚܘܬܗ ܠܥܡܐ ܡܢ, D F G ܕܐܡܪ ܠܥܡܐ ܡܢ; — p. ܦܘ, l. 21, E H ܐܡܪ ܠܗ ܘܗ, D F G ܐܡܪ ܘܗ; — p. ܦܚ, l. 3, E H ܠܥܠܡ ܐܘ, D F G ܠܥܠܡܐ ܐܘ; — p. ܦܚ, l. 5, E H ܦܪܝܫܐ ܗܘ ܠܗܘܢ, D F G ܦܪܝܫܐ ܗܘܐ. Dans les trois passages suivants, la concordance de E et H n'est plus absolue, mais leurs leçons sont très-rapprochées : p. ܦܛ, l. 12, E ܕܝܠܟ ܗܘܐ ܠܟ ܡܢ ܘܡܢ ܡܠܟܐ, H ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܘܬܟ ܗܘ ܠܟ ܡܢ, D F G ܡܠܟܐ ܘܡܠܟܘܬܟ ܗܘ ܠܟ ܡܢ; — p. ܨ, l. 14, E ܕܡܪܬܐ ܘܕܬܫܒܘܚܬܗ, H ܕܡܪܬܐ ܘܕܬܫܒܘܚܬܗ, D F G ܕܡܪܬܐ ܘܬܫܒܘܚܬܐ; — p. ܨ, l. 22, E ܡܫܡܫܝܢ ܐܝܬ, H ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܐ ܐܝܬ, D F G ܡܫܡܫܝܢ ܠܗ ܐܝܬ; — p. ܨܐ, l. 6, E ܘܫܡܫܐ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܝܚܐ ܘܐܬܐܡܪ, H ܕܫܡܫܐ ܗܘ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܝܚܐ ܘܡܫܝܚܐ, D F G seulement ܘܡܫܝܚܐ.

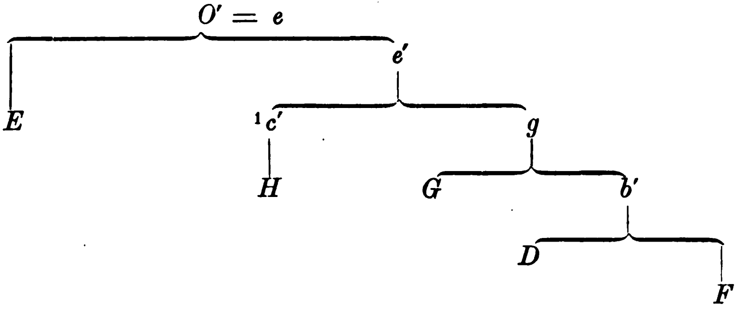
Il est évident que, dans tous ces cas, la bonne leçon ne peut se trouver ailleurs que dans les mss. E et H, ou dans l'un des deux, puisque la raison de l'accord ou du rapprochement de ces textes, à moins qu'on admette autant de coïncidences fortuites, est dans le texte original lui-même. Les variantes communes à D F G tirent donc leur origine d'un intermédiaire perdu *g*, dérivé comme H de *e'*, ce que je voulais établir.

Dans quelle relation enfin sont entre eux D, F et G? On pressent, après tout ce qui précède, que la branche *g* va se bifurquer elle-même en deux rameaux, l'un G, du nom du seul manuscrit qui le constitue, l'autre *b'*, du nom de l'intermédiaire perdu, source de D et de F. Des nombreux passages où s'affirme cette séparation je ne veux citer que les plus probants:

p. ܨܒ, l. 1, E H G ܐܢܫ ܕܝܠܗ ܘܦܪܨܘܦܗ ܐܝܟ ܕܐܬܡܘܣܦ ܠܘܬ, D F ܡܢ ܘܦܪܨܘܦܗ ܐܢܫ ܠܘܬ ܐܬ; — p. ܨܒ, l. 6, E H G ܡܪܝܡܐ ܘܠܗ, D F ܡܫܠܡܢܐ ܠܗ; — p. ܨܒ, l. 12, E H G ܕܢܡܠ ܡܠܟܘܬܐ ܗܘ, D F ܕܢܡܠ ܗܘ; — p. ܨܒ, l. 13, E H G ܠܗ ܡܢܐ ܗܘ ܫܡ, D F omettent; — p. ܨܓ, l. 4, E H G ܠܗ ܗܘܐ ܦܩܕܢ, D F ܠܗ ܗܘܘ ܦܩܕܘܢ; — p. ܨܓ, l. 10, E H G ܗܘܐ ܕܝܢ ܠܒܪ, D F ܕܝܢ ܠܒܪ; — p. ܨܓ, l. 13, E H G ܡܠܟܐ ܕܝܢ ܡܢ, D F ܡܠܟܗ ܕܝܢ ܡܢ; — p. ܨܕ, l. 1, E H G ܡܠܟܐ ܠܗܘܢ ܡܠܟܗ ܕܐܬܡܠܟ, D F ܡܠܟܐ ܠܗܘܢ ܡܢ ܡܠܟܗ ܕܐܬܡܠܟ; — p. ܨܕ, l. 11, E H G ܐܢܐ ܡܠܟܘܢ, D F ܡܬܡܠܟܢܐ ܐܢܐ ܡܠܟܘܢ; — p. ܨܕ, l. 16, H G (E manque) ܠܡܫܘܚܬܐ ܗܘܬ, D F ܠܡܫܘܚܬܐ ܗܘܬ; — p. ܨܗ, l. 11, E H G ܡܬܦܪܫܢܐ ܘܡܬܬܪܝܡ, DF ܕܡܬܦܪܫܢ ܕܬܪܝܢ; — p. ܨܗ, l. 14, E H G ܐܠܝܢ ܕܫܡܥ ܡܠܬ ܡܢ, D F ܐܠܝܢ ܕܫܡܥܬܐ ܡܠܬ ܡܢ; — p. ܦܙ,

l. 23, E H G ܕܐܦ ܣܡܟ ܫܡܫܬܐ, D F ܕܐܦ ܣܠܩ ܕܫܡܫܬܐ; — p. ܩܗ, l. 3, E ܐܣܛܬܘܣ, H G ܐܘܣܛܬܝܘܣ, D F ܣܛܬܝܘܣ; — p. ܩܝ, l. 12, E H (G manque) ܕܪܗܘܡܐ ܘܡܫܥܐ, D F omettent ܘܡܫܥܐ.

Le tableau suivant donnera une idée sensible de la généalogie des manuscrits de la seconde vie.



On ne relève dans les textes qu'un petit nombre de coïncidences qui semblent à première vue attaquer ce classement. Je dois l'explication de celles qui ne sont pas tout à fait insignifiantes.

p. ܩܝ, l. 18, E D F ܘܡܢ ܢܦܫ, G H ܘܡܢ ܦܓܪ (la bonne leçon est celle de G H, ܦܓܪ, que E et *b′* ont remplacée par l'expression plus habituelle ܢܦܫ); — p. ܩܝ, l. 16, E ܘܐܠܐ ܗܘ ܡܫܝܚܐ ܘܐܡܪ ܠܗ ܡܫܝܚܐ ܘܕܡܘܬܐ, D F ܘܡܢ ܐܡܪ ܠܗ, G H omettent (j'ai eu occasion déjà, p. XXIII, d'expliquer la production des variantes de ce passage et de montrer que l'accord, imparfait d'ailleurs, de E et de D F n'est que fortuit); — p. ܩܝ, l. 10, E G ܡܬܗܕܪܢܐ, H D ܡܬܬܗܕܪܢܐ, F ܡܬܗܪܢܐ (la vraie leçon me paraît avoir été celle de H D, ܡܬܬܗܕܪܢܐ, mot qui marquait une nuance moins vulgaire et que les copistes des trois autres textes ont remplacé par des mots voisins pour le sens et pour le son; deux se sont rencontrés sur ܡܬܗܕܪܢܐ); — p. ܩܝܓ, l. 1, E G ܘܠܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ, D F ܘܠܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ ܘܠܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ, H ܘܠܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ (le texte primitif avait la leçon gardée par E G; H, par l'effet de l'habitude, a écrit ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ pour ܟܗ̈ܢܐ; *b′* n'a pas compris que l'expression de ܪ̈ܝܫܝ ܟܗ̈ܢܐ «les princes des prêtres» était ici une dénomination générale, comprenant aussi bien les patriarches que les évêques, et il a ajouté inutilement les mots ܘܠܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ); — p. ܩܟܗ, l. 19, D F ܠܐܠܗܐ

1. L'existence de cet intermédiaire est assurée. Voir la page XVII.

ܘܡܬܚܫܠܐ ܐܘܩܕܢܐ, E G omettent ܘ ܡܢ ܐܠܗܐ, H ܡܢ ܐܠܗܐ ܫܠܝܚܐ ܘܡܐܘܩܕܢܐ (la bonne leçon est la leçon de D F, dont la variante de H n'est qu'une modification; c'est peut-être la répétition de ܡܢ ܐܠܗܐ à la fin de la même phrase qui a choqué les copistes de E et G, et leur a fait retrancher ces mots).

Si l'on veut maintenant se rendre compte de la classification d'ensemble des textes des deux vies, il suffira de se reporter au tableau où a été résumée la classification des textes de la première vie, en remarquant

1° que l'original de la seconde vie ne peut s'être trouvé que dans le ms. perdu *e* ou dans un manuscrit intermédiaire entre *e* et *a'*;

2° qu'il faut admettre entre *e* et G l'existence des deux manuscrits intermédiaires *e'* et *g*, le premier d'où *c'*, source de H, a tiré le texte de la seconde vie, le second auquel *b'*, auteur commun de D et de F, a emprunté ce même texte.

Une fois la classification des manuscrits arrêtée, il était relativement aisé d'établir le texte de nos deux vies. Pour la première, il n'y avait qu'à suivre le plus ancien et le meilleur des manuscrits, celui que j'ai désigné par A, sauf corrections à y apporter qui pouvaient être de deux sortes : des corrections certaines et obligées, toutes les fois que *a'* et *c* se trouvaient d'accord contre A, puisque la leçon de *a'* et de *c* était alors nécessairement la bonne; — des corrections seulement probables et arbitraires, en quelques-uns des cas où A était d'accord avec *a'* contre *c*, ou bien quand chacun des trois, A, *a'* et *c*, était en désaccord avec les deux autres. Dans ces cas, heureusement fort rares, il fallait choisir entre les diverses leçons et se décider par toutes autres raisons que celles à tirer de la classification des textes. Pour la seconde vie, je devais prendre pour base le manuscrit E, qui est généralement le meilleur. Mais il ne pouvait plus être question de corrections obligées et certaines. Le manuscrit E restant seul pour représenter une famille de textes, il n'existait aucun moyen de faire la part, dans ses leçons, des fautes qui ne remontaient pas à ses auteurs et qui lui étaient propres, ni de les corriger, — comme j'avais pu le faire pour le manuscrit A, — par l'accord d'un ou de plusieurs textes appar-

tenant à la même famille que E avec les textes de la famille *e'*. Ma tâche devait donc se borner à choisir entre les leçons de E et de *e'*, dans les cas nombreux où ils se montraient en désaccord. Elle n'en devenait pas plus facile, pour être simplifiée; car cette nécessité de se prononcer à l'occasion entre des variantes également autorisées passe à bon droit pour la partie la plus délicate de la critique des textes. Aurai-je toujours su, dans mes choix, éviter l'erreur? Je n'oserais m'en flatter, au moins pour la seconde vie.

A part les corrections, dont j'ai toujours averti par des notes au bas des pages, j'ai tenu à reproduire le texte des manuscrits — A pour la première vie et E pour la seconde — aussi exactement que possible. J'ai gardé leurs particularités d'orthographe, quand elles n'étaient pas insoutenables, et j'ai respecté jusque dans leurs fautes assurées les ponctuations diacritiques. Au contraire, je n'ai pas cru devoir m'asservir, à l'exemple de quelques auteurs récents, à l'interponctuation des manuscrits. Celle de A était tout à fait grossière. Le scribe, qui n'a employé que des points uniques, les a semés d'une main toujours avare et souvent maladroite. Des pages entières ne présentaient pas un seul point, même à la fin des phrases; ailleurs un point inattendu séparait deux mots unis par un lien étroit. J'en ai supprimé quelques-uns et ajouté beaucoup d'autres, en me fondant sur le sens du texte et la ponctuation générale des manuscrits. En cinq endroits, le scribe avait tracé une suite de petits cercles, en nombre variable, mais autant, semble-t-il, pour remplir une fin de ligne que pour indiquer une pause plus longue. Je les ai laissés de côté. J'ai seulement reproduit aux dernières lignes du texte une suite de quatre points qui marquent dans le manuscrit la fin de la légende et le commencement de l'explicit. L'interponctuation de E était d'ordinaire assez bien comprise et je n'y ai fait que très-peu de changements.

II. — La légende

Il n'y a peut-être pas de saint dont l'histoire ait été plus populaire par tous les pays que l'a été celle de Saint Alexis, l'*Homme de Dieu.* Du syriaque qui a servi à sa rédaction originale, elle est passée par le grec et le latin dans toutes les littératures de l'Europe chrétienne[1]. Il est fort probable qu'elle a été traduite aussi en arménien; un savant français[2] en a publié une traduction, ou, pour mieux dire, une rédaction très-remaniée en langue géorgienne; enfin on en possède plusieurs versions éthiopiennes et arabes. Tour à tour simple récit, homélie, hymne ou poëme, elle a revêtu toutes les formes : le moyen âge y a pris le sujet de mystères et de miracles; et encore aujourd'hui, dans une grande partie de l'Europe, surtout en Russie où le saint fut toujours l'objet d'une vénération particulière, l'imagerie continue de la vulgariser avec le secours du cantique ou de la complainte.

Il était inévitable que dans sa large diffusion l'histoire de Saint Alexis subît des modifications diverses et successives. S'il est vrai de dire qu'un fait historique livré à l'imagination du peuple devient infailliblement légendaire, cela sans doute est particulièrement vrai des vies des saints. Pour la vie d'Alexis, cette transition de l'histoire à la légende dut s'opérer de fort

1. Outre les vies françaises, provençales, italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises, russes, qui sont nombreuses et connues, mentionnons une vie de Saint Alexis en vieux-norrain, publiée, sous le titre de *Fabella Alexii confessoris*, par Konr. Gislason dans ses *Pröver af oldnordisk Sprog og Literatur* (Kiöbenhavn, 1860), p. 438.

2. Brosset jeune, *Éléments de la langue géorgienne* (Paris, 1837), en appendice.

bonne heure. La vie syriaque, probablement authentique [1], et qui ne raconte que des événements vraisemblables jusqu'au moment de la mort du saint, offre déjà une première apparition du merveilleux dans le récit de la visite du tombeau, quand l'évêque constate que le corps du saint a disparu et qu'on ne retrouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. Mais ce fut sans doute lors du passage de la légende en Europe que le surnaturel dut l'envahir décidément. En tout cas, le plus vieux texte grec que nous en ayons, l'hymne de Josèphe, nous montre le travail de pénétration déjà entièrement accompli, et le merveilleux en pleine possession de la part qu'il gardera désormais et qui lui revient de droit dans toute légende.

D'autres atteintes devaient être portées au texte primitif de l'histoire d'Alexis. Avant tout, ce fut le remaniement considérable qui doubla la légende et la transforma peu de temps encore après qu'elle eut passé l'Hellespont : remaniement en partie inconscient et provenu peut-être d'une confusion entre deux saints, Alexis et Jean Calybite, qui amena la fusion de leurs deux vies. Il y eut ensuite les renouvellements partiels. Les rédacteurs nouveaux, en respectant toujours la trame des faits principaux qui constituaient dès lors le fond de la légende, en varièrent souvent la forme et les détails, les modifièrent selon les exigences des mœurs nationales ou des croyances locales, conformèrent leur œuvre à l'esprit et au goût du jour. Tandis qu'on développait certains traits, qu'on en ajoutait même que les textes anciens n'avaient pas connus, d'autres au contraire étaient atténués, d'autres complètement effacés. On peut dire qu'aux derniers temps du moyen-âge la vie d'Alexis, dans ses grandes lignes, en vint à n'être plus en quelque sorte qu'un thème pieux, traité par les auteurs avec plus ou moins de talent, mais toujours d'une manière personnelle et qu'ils jugeaient la plus propre à plaire au lecteur, à frapper les auditeurs ou à édifier les fidèles.

Faut-il déplorer ces variations qu'on retrouve dans l'histoire de toutes les légendes? Ce serait au moins inutile et contraire d'ailleurs aux intérêts de l'esprit humain. S'il est presque toujours permis au rêveur, en face de ces inégales métamorphoses, de regretter les traditions primitives et le récit simple et tou-

1. Je n'entends parler évidemment que de la première vie syriaque, la seconde étant d'origine étrangère et entièrement fabuleuse.

chant de la vie de ces hommes que leur force, ou, qui sait? leur faiblesse, a jetés hors des voies communes de la positive humanité, le savant au contraire y trouve une source fructueuse d'études. Elles ont souvent une grande valeur pour l'histoire des langues ou des littératures; quelques-unes sont même des monuments précieux. Et si l'on remonte aux sources, et que, partant de la tradition originale, on suive chacune de ses diverses transformations, elles peuvent fournir de curieux témoignages sur les mœurs, les idées, l'état général des sociétés et des temps où elles se sont produites. On en trouverait peu qui ne renferment pour l'historien de profitables enseignements. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'article très-intéressant, bien qu'il soit parfois inexact, qu'un écrivain russe, M. Dachkof, a consacré à l'étude des formes diverses de la légende d'Alexis [1]. Je ne pouvais songer à reprendre ici dans toutes ses parties une semblable étude. Je dois borner mon travail à rechercher quels éléments nouveaux la vie syriaque, inédite jusqu'aujourd'hui, fournit pour la solution de ces questions, que je n'ose plus dire pendantes : Quelle est la source de la légende de Saint Alexis, et dans quels rapports sont entre elles les vies syriaques, grecques et latines? — Quelle est la valeur historique de cette légende?

Toutes celles des vies européennes d'Alexis que, d'une manière relative et en songeant aux langues dans lesquelles elles sont écrites, j'appellerai modernes, proviennent soit d'une rédaction grecque, soit d'une rédaction latine. Ainsi la légende byzantine a donné naissance au groupe slave[2], la légende romaine aux groupes germanique et roman. C'est là un fait que la séparation religieuse à laquelle aboutit le schisme grec eût permis de présumer, et qui pourrait presque se passer de preuve. Mais la preuve en ressort du reste par la publication d'un grand nombre des versions modernes, ainsi que par les études dont on les a accompagnées [3]. Je ne m'arrêterai pas à ce point qui est indis-

1. Dans les *Bésiédy v Obchtchestvié lioubitéleï Rossiiskoï Slovesnosti pri Impératorskom Moskovskom Ouniversitétié. Vypousk vtoroï. Moskva, 1868.*

2. Moins le rameau occidental : polonais, tchèque, etc.

3. Voir H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben,* Quedlinburg und Leipzig, 1843; — P. Bezsonof, *Kaliéki pérékhojie,* Moskva, 1861—64; — Dachkof, *op. cit.;* — Gaston Paris, *La vie de Saint Alexis,* Paris, 1872; cf. un article

cutable. Il était pourtant utile de l'établir, afin de restreindre et de préciser les limites où devront se mouvoir nos recherches. C'est seulement à la comparaison des vies syriaques, grecques et latines que nous demanderons de nous révéler le secret de l'origine et des premières vicissitudes de notre légende.

On connaît quatre vies grecques de Saint Alexis, si l'on peut compter comme une vie le canon attribué à Josèphe l'hymnographe [1]. Ce document, le plus ancien des textes grecs et latins consacrés à la mémoire du saint que nous possédions, est de la seconde moitié du IXe siècle. Une traduction en a été donnée par les Bollandistes [2]. C'est une sorte d'hymne, composée d'une série d'odes, la plupart de quatre strophes dont trois racontent les mérites d'Alexis, la dernière strophe, dite *Mariale,* étant toujours réservée à la louange de la vierge Marie. Il est évident qu'on ne doit pas attendre d'une œuvre semblable, destinée uniquement aux chants de l'église le jour de la fête du saint, un récit complet et suivi des événements de sa vie. Tout ce qu'elle peut nous donner, ce sont des indications sur le degré de développement qu'avait atteint la légende à l'époque de Josèphe.

Les autres rédactions grecques sont:

— Une vie attribuée à Siméon Métaphraste, et publiée par Massmann [3] d'après le ms. 153 de la Bibliothèque de Vienne. Elle est fort maltraitée dans l'ouvrage des Bollandistes [4], qui en avaient une copie et l'ont jugée indigne de l'impression;

— une vie sans nom d'auteur, conservée par un manuscrit grec de Munich (n° 3). Elle était inconnue avant Massmann, à qui l'on en doit aussi la publication [5];

du même auteur dans le tome VIII de la *Romania* (Paris, 1879); — Carl Horstmann, dans le *Herrig's Archiv,* vol. LI, pp. 101—110 et vol. LVI, pp. 393—401; — J. Schipper, *Englische Alexiuslegenden,* Strassburg und London, 1877; — etc.

1. Sur les deux Josèphe qui se disputent dans l'opinion des auteurs la paternité des hymnes dont fait partie ce canon, voir les *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 247.

2. *Ibid.* Le texte se trouve dans les *Menologia seu Menæa Græcorum per totum annum, edita cura et studio Theophylacti Hieromonachi Tzanphurnari* (Venetiis, 1639), au 17 mars.

3. *Op. cit.,* pp. 192 et 34.

4. Juillet, t. IV, p. 251.

5. *Op. cit.,* pp. 201 et 36.

— enfin la version qu'a donnée le moine Agapius dans son *Recueil des plus remarquables Vies des Saints, traduites en dialecte vulgaire d'après Siméon Métaphraste* [1]. Cette vie diffère pourtant notablement de celle dite de Métaphraste. Les Bollandistes faisaient aussi peu de cas de l'une que de l'autre. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de ces différents textes.

Il serait superflu de rentrer après les Bollandistes dans le détail des nombreuses vies latines manuscrites de Saint Alexis. Nous laisserons aussi de côté et ne noterons que pour mémoire quelques rédactions en vers [2], dont les auteurs ont dû nécessairement faire plus d'un sacrifice aux exigences du mètre. Trois vies latines seulement doivent retenir notre attention.

— L'une est la version généralement dite de Surius [3], bien que cet auteur n'ait fait que l'emprunter, avec beaucoup d'autres vies de son ouvrage, au grand recueil de l'évêque Lipomanus [4]. Elle mériterait peut-être d'être rangée parmi les textes grecs de la légende, s'il faut s'en rapporter au dire de Lipomanus qui présente les trois derniers volumes de ses Vies des Saints comme des traductions de Métaphraste. En tout cas, elle s'éloigne beaucoup de la rédaction grecque du manuscrit de Vienne.

— La seconde est celle qu'on peut appeler la vie Romaine, et qui a été publiée par les Bollandistes [5]. Ils en ont constitué le texte en prenant pour base celui d'entre plusieurs manuscrits qu'ils ont jugé le meilleur et en le corrigeant seulement en quelques endroits par la comparaison des autres. Le texte ainsi obtenu est généralement bon sans doute. Il serait néanmoins à désirer qu'on reprît l'étude des divers manuscrits de cette vie pour en donner une édition vraiment critique.

1. Déjà cité : Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι βίοι τῶν Ἁγίων, κτλ. (Ἐνετίῃσι, 1755), p. 255. — Une traduction fidèle de cette vie, en langue arabe, a été publiée dans un petit recueil intitulé : سير ابائنا الابرار يوحنا الكوخى واكسينفون وابنيه يوحنا واركاديوس والكسيوس رجل الله، فى اورشليم سنة ١٨٦٨،

2. Deux entre autres ont été publiées : l'une par les Bollandistes (*Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 254); l'autre par Massmann (*op. cit.*, p. 176).

3. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), Juillet, p. 208. — Cette vie a été reproduite par Massmann, *op. cit.*, p. 172.

4. Aloysius Lipomanus, *Vitæ Sanctorum priscorum Patrum* (Venetiis, 1551—58), t. VII, p. 23, au 17 mars.

5. Juillet, t. IV, p. 251. Elle a été donnée aussi par Massmann, *op. cit.*, p. 167.

— En dernier lieu vient une vie fournie par deux manuscrits de Munich, et que Massmann eut encore le mérite de découvrir et de publier pour la première fois [1]. Mais son tort fut d'attacher à cette rédaction, d'ailleurs très-curieuse [2], une importance de premier ordre, et M. Gaston Paris a parfaitement dit qu'elle était « un remaniement assez récent et, sans doute, spécialement italien ». Aussi la désignerai-je du nom de Vie Italienne.

Voici maintenant, résumée dans ses traits principaux et telle qu'elle ressort de l'ensemble des vies grecques et latines, la légende de Saint Alexis :

Il y avait à Rome un homme noble, riche et puissant, maître de trois mille esclaves et le premier à la cour de l'empereur. Euphémianus, c'était son nom, était très-pieux et extrêmement charitable. Sa femme Aglaïs était très-pieuse comme lui. Mais elle était stérile, et ils étaient tristes parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. A force de prier, il leur vint un fils qu'ils baptisèrent sous le nom d'Alexis. Dans la suite, ils lui firent donner une instruction large et brillante dont l'enfant profita vite, grâce aux dons de Dieu, et il devint un jeune homme très-savant et très-sage. Alors, malgré son éloignement des choses de ce monde et sa résolution de se consacrer tout à Dieu, ses parents le fiancèrent à une jeune fille accomplie et du sang royal, et l'on célébra le mariage dans l'église de Saint-Boniface.

Le soir des noces venu, le père conduisit son fils à la chambre nuptiale. Mais Alexis, seul avec sa fiancée, commença à l'entretenir et à la conseiller sagement ; puis, enveloppant dans un voile de soie pourpre son anneau et sa ceinture et les remettant à la jeune femme, il lui dit : « Prends ceci et conserve-le tant qu'il plaira au Seigneur. Et que le Seigneur soit entre nous ! » Là-dessus il rentre en sa chambre, prend de l'argent, descend au port, s'embarque sur un vaisseau qui le conduit à Laodicée de Syrie, et de là gagne la ville d'Edesse où l'on gardait une image miraculeuse du Christ [3], envoyée par Jésus même au roi Abgar. Il distribue aux pauvres de la ville tout ce qu'il possé-

1. *Op. cit.*, p. 157 et 29.

2. Elle est, en effet, la source de quelques-unes des vies allemandes. — Voir Massmann.

3. τῆν ἀχειροποίητον εἰκόνα τοῦ Δεσπότου Χριστοῦ (Agapius).

[illegible] tous les pauvres [illegible] pendant dix-sept ans, demeure [illegible] dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu, [illegible]

Sa mère et sa fiancée [illegible]

Un jour, une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu [illegible] d'introduire l'Homme de Dieu. Alexis, découvert sur les indications de la voix, est introduit dans le temple, et bientôt sa vertu devient célèbre et le fait vénérer de tous. Alors, pour échapper à la gloire terrestre, il prend le parti d'aller à Tarse de Cilicie au temple de Saint-Paul, où il pourra demeurer inconnu. Il quitte Édesse, puis s'embarque. Mais voilà qu'une tempête emporte le vaisseau et l'amène à Rome.

Alexis reconnaît dans cet événement la Providence divine. Il ne sera plus à charge aux étrangers et vivra chez ses parents, car eux-mêmes ne pourront plus le reconnaître. Il se rend donc chez son père et justement le rencontre en chemin. « Serviteur de Dieu, lui dit-il, je suis pauvre et étranger ; reçois-moi par grâce dans ta maison. Dieu te bénira et avec toi ceux des tiens qui sont à l'étranger. » Euphémianus, touché de ses derniers mots qui le font ressouvenir de son fils, emmène l'inconnu, lui fait dresser un lit dans le vestibule de son palais et promet la [illegible] et la [illegible] à l'esclave qui voudra le servir. Alexis passe encore dix-sept années dans la maison de ses parents, sans cesse occupé de prières et de mortifications, en butte aux coups et aux outrages de ses propres esclaves, qu'il supporte avec patience et d'un cœur joyeux. Enfin, averti que le moment de sa mort est venu, il demande à l'esclave chargé de le servir du papier et de l'encre ; puis il écrit l'histoire de toute sa vie, les secrets connus seulement de son père et de sa mère et de lui, son entretien la nuit des noces avec sa fiancée, le don qu'il lui fit de son anneau et de sa ceinture, sa fuite, son retour et tout

ce qui pouvait convaincre ses parents que c'était bien lui leur fils regretté.

Or, un dimanche que l'archevêque de Rome venait d'offrir lui-même le sacrifice de la messe en présence des empereurs, une voix s'éleva qui sortait de l'autel et disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous soulagerai. » A cette voix, les assistants remplis de terreur tombèrent prosternés en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Et la voix reprit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome ! Car vendredi au matin il quittera ce monde ! » Le jeudi soir, les empereurs, l'archevêque et tout le peuple se réunirent au temple des saints apôtres Pierre et Paul[1], et demandèrent à Dieu de leur révéler où ils trouveraient le saint. Alors pour la troisième fois une voix se fit entendre : « Cherchez l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus. » Les empereurs appelant aussitôt Euphémianus : « Quoi », lui dirent-ils, « tu possédais un si précieux trésor et tu ne nous l'as pas révélé ! » Celui-ci jura qu'il ne savait rien. Les empereurs décidèrent donc d'aller à la maison d'Euphémianus pour chercher l'Homme de Dieu, et tout le monde s'y rendit précédé par Euphémianus qui fit préparer aux princes et à l'archevêque une réception digne d'eux.

Alors l'esclave attaché au service du saint s'approcha d'Euphémianus et raconta tout ce qu'il avait remarqué des mérites de l'étranger et de ses œuvres merveilleuses : son entière abstinence rompue seulement le dimanche après qu'il avait communié, ses veilles, ses prières et sa résignation aux injures. N'était-il pas l'homme qu'on cherchait ? A ces paroles, Euphémianus court au lit de l'étranger ; mais il trouve qu'il est mort : son visage est brillant comme la face d'un ange, et il tient dans sa main un papier. Euphémianus veut prendre ce papier, mais le mort refuse de le laisser prendre. Stupéfait, il revient vers les empereurs : « Nous avons trouvé celui que vous cherchiez », leur dit-il, et il les instruit de ce qu'il a vu. Les empereurs ordonnent d'apporter un riche brancard et y font déposer le corps du saint. Puis s'avançant avec l'archevêque : « Tout pécheurs que nous soyons, Homme de Dieu, nous sommes les rois, et

1. Dans quelques vies : au temple de Saint-Pierre.

voilà le prince des évêques. Donne-nous le papier qui est dans ta main, que nous voyions ce qui y est écrit. » Et aussitôt le saint leur donna ce papier, et ils le remirent au greffier de l'église, Aetius, pour qu'il en fît lecture.

A peine Euphémianus l'a-t-il entendu qu'il reconnaît son fils, et, déchirant ses vêtements, s'arrachant les cheveux et la barbe, il se jette sur le corps du saint. A ses cris, la mère se précipite comme une lionne qui sort de sa cage, et vient tomber sanglotante sur la poitrine de son enfant. Sa fiancée aussi accourt désolée; et tous trois exhalent leur douleur dans les tendres reproches qu'ils lui font de son abandon.

Tous les assistants pleuraient avec eux. Les empereurs et l'archevêque ordonnèrent alors de porter au milieu de la ville le brancard où reposaient les restes du saint, et l'on fut témoin de nombreux miracles. Les malades s'en approchèrent et furent guéris; des muets parlèrent, des aveugles virent, des lépreux furent purifiés. Puis les empereurs et l'archevêque voulurent porter eux-mêmes le corps du saint pour se sanctifier. Mais la foule se pressait en si grand nombre qu'ils ne pouvaient avancer. En vain ils firent jeter par les rues de l'or et de l'argent pour détourner le peuple : tout le monde n'avait plus qu'un désir, qui était d'arriver à toucher le saint. Ils n'atteignirent qu'à grand' peine le temple de Saint-Pierre [1]; et là on célébra des fêtes en l'honneur d'Alexis pendant sept jours, en présence de ses parents et de sa fiancée. Enfin les restes précieux de l'Homme de Dieu furent placés dans une châsse brillante d'or et de pierreries, et aussitôt il en découla un chrême parfumé qui guérissait de tous les maux.

C'est au jésuite Jean Pien *(Joannes Pinius)* [2] qu'est due la première étude critique et la plus considérable qui ait été faite de la légende de Saint Alexis. Elle parut en 1725, dans le IVe volume de juillet du recueil des Bollandistes. S'il n'est pas exact de dire que Pien ait présenté le canon de Josèphe comme la source de la légende, cependant il n'a voulu rien voir ni rien chercher au-

1. Dans la vie romaine et la vie dite de Métaphraste : l'église de Saint-Boniface.

2. Voir les *Acta Sanctorum*, septembre, t. III, page 1 : *Elogium Rev. Patris Joannis Pinii,* auctore J. Periero.

delà de ce canon. Faute surprenante, car la forme seule de cette hymne, les allusions et les sous-entendus dont elle est remplie et qui sautent à l'esprit du lecteur, attestent l'existence d'une tradition antérieure fixée déjà et différant assez peu sans doute des vies grecques et latines que nous connaissons. Faute incompréhensible, si l'on observe que Pien, à défaut de la primitive légende syriaque, avait en son pouvoir les moyens de la reconstituer dans ses traits et avec ses différences caractéristiques, — moyens qu'il a pris soin d'indiquer, — et que même, par un témoignage d'une autorité irrécusable, il avait la preuve que cette légende existait déjà au VIe siècle, trois cents ans avant le canon de Josèphe.

En effet, en appendice à son étude sur les Actes grecs et latins et sur le Culte du saint, et sous le titre de *Acta arabica,* Pien a donné la traduction d'une vie d'Alexis écrite en carschouni, contenue dans le ms. 55 de la Bibliothèque du Vatican, et l'a accompagnée d'un commentaire. Il y établit que cette vie est vraiment une vie d'Alexis, bien que le saint n'y soit jamais appelé de ce nom, mais toujours *Mar Riscia* (ܡܪܝ ܪܝܫܐ)[1], et qu'elle est la traduction d'un texte syriaque[2] dont l'auteur vivait au temps de l'évêque d'Edesse Raboula, c'est-à-dire au commencement du Ve siècle[3]. Il cite le témoignage d'Assemani, qui avait eu occasion de voir une vie syriaque d'Alexis dans un manuscrit du monastère de Sceté, manuscrit qu'il affirmait, d'après une note du scribe, avoir été exécuté en l'année du Christ 584. A de plus précises informations qu'il fit prendre auprès du célèbre Maronite, celui-ci répondait qu'il avait lu toute entière cette vie

1. C'est-à-dire : *Monsieur le prince.* Ce nom, disent les Bollandistes, fut sans doute inventé par les habitants d'Edesse, qui avaient appris que le saint était un patricien romain, fils d'un illustre sénateur. Ils le comparent très justement au nom de *Mar Scialitha* (ܡܪܝ ܫܠܝܛܐ), que les Syriens donnèrent à Saint Artémius parce qu'il avait été préfet d'Égypte, et encore à celui de *Sainte Doula* (δούλη).

2. Nous verrons que peut-être c'est d'un texte grec qu'a été directement traduite la vie carschouni. Mais l'erreur est ici sans importance. Que le premier rédacteur de cette vie ait été un grec ou un syrien, il est constant qu'il n'a fait qu'interpoler la légende syriaque, dont il a reproduit autant que possible le fond et parfois la forme même.

3. Raboula, d'après la chronique d'Edesse, fut élevé à l'épiscopat en l'an 723 des Grecs (412 ap. J.-Ch.) et mourut en l'an 746 (435). Voir Assemani, *Bibl. Orient.*, t. Ier, p. 197; cf. p. 401 et 403.

syriaque, qu'à la différence de la vie carschouni elle ne racontait ni la résurrection du saint, ni son retour à Rome, ni sa vie inconnue et misérable chez ses parents, et se terminait après sa mort à Edesse; il ajoutait même, par un défaut de mémoire bien excusable et par une erreur qui ne pouvait contribuer d'ailleurs qu'à prévenir davantage Pien en faveur de l'authenticité et de la priorité de la légende syriaque, qu'elle ne faisait aucune mention de la disparition du corps du tombeau; il constatait enfin qu'elle présentait en substance l'histoire du saint telle qu'elle était reproduite dans la première moitié de la vie en carschouni et que, comme celle-ci encore, elle indiquait expressément le *paramonarius* de l'église d'Edesse comme l'auteur premier de l'histoire.

Pien avait donc par la version carschouni d'une part, de l'autre par les renseignements d'Assemani, toutes les données que nous avons aujourd'hui par la possession du texte syriaque lui-même. Il semble pourtant n'en avoir pas su tirer parti ou ne l'avoir pas osé. S'il a été frappé de l'importance que présentait en faveur de la légende syriaque la grande priorité de sa date, il n'a pas remarqué quelle valeur elle tirait en outre de ce fait que, débarrassée de la seconde partie de la vie, elle ne faisait plus au merveilleux qu'une place minime et presque nulle [1]. Cette seconde constatation, jointe à la première, aurait dû suffire pour faire entrevoir la vérité. Il n'y avait de là qu'un pas à reconnaître la vie syriaque pour l'originale et véritable légende d'Alexis, et à réduire les vies grecques et latines au rang de contrefaçons, si l'on permet ce mot injuste à certains égards. Mais loin d'arriver à cette conclusion et de dénoncer comme une fable toute la seconde partie de l'histoire du saint, Pien s'est borné à condamner la version carschouni. Ce qui dans cette version lui paraît surtout choquant, et à juste titre, il faut en convenir, c'est la résurrection d'Alexis après sa mort à Edesse; c'est là qu'il voit « une fable absurde à reléguer au rang des contes de vieilles femmes », le moyen misérable imaginé par un compilateur pour réunir les légendes gréco-latine et syriaque, et se tirer de la difficulté

1. Si l'on excepte la disparition du corps du tombeau, le merveilleux est même totalement absent de la première vie syriaque. Mais dans le renouvellement carschouni, seul connu des Bollandistes, il intervient une fois, par suite d'un emprunt à la légende byzantine. La sainteté d'Alexis est révélée au *paramonarius* de l'église d'Edesse par une voix d'en haut.

que présentait leur contradiction. On trouvera peut-être qu'il a accordé plus d'attention qu'elle n'en méritait à cette résurrection du saint, qui n'est racontée expressément par aucun des textes, qui ressort seulement de leur juxtaposition et n'est, comme lui-même l'a vu, qu'une hypothèse personnelle du compilateur. On trouvera, au contraire, qu'il a traité bien vite d'« inepties » les curieuses phrases qui servent de transition entre la première et la seconde vie du renouvellement carschouni, et dans lesquelles le rédacteur a pris soin de constater l'origine distincte des légendes qu'il a voulu raccorder: « *Ceterum quæ de magno sancto Viro Dei hactenus retulimus, ea ex venerabilis Pirmunaræ testimonio accepimus : qui S. Risciæ familiaris fuit atque ab eodem sanctissimo Viro totius anteactæ vitæ seriem intellexit, ejusdemque historiam conscripsit . . . . . Cetera, quæ sequuntur, ex ejusdem sancti servi Dei historia Romæ conscripta subtexemus* [1]. » On pourra trouver aussi qu'il s'est montré bien sévère pour ce rédacteur, quelque simple clerc, j'imagine, qui le premier se trouvant en présence de deux versions autorisées et cependant contradictoires de la vie d'un même saint, et ne sachant douter ni de l'une ni de l'autre, a cherché dans sa foi un moyen de les mettre d'accord, et adopté naturellement celui que la version syriaque, par l'incident de la disparition du corps du tombeau, semblait lui avoir d'avance préparé.

Pien n'a guère montré lui-même plus de décision, puisqu'en reconnaissant qu'il y avait « d'habiles et de remarquables preuves » à présenter en faveur de la légende édessienne, il a craint de se prononcer entre elle et la légende gréco-latine et « laissé au jugement des érudits la solution d'une question si grave et si pénible ». Est-il possible qu'il ait pensé là-dessus plus qu'il n'a dit? Il avait certes quelques motifs de prudence et devait se souvenir des accusations qu'avait values naguère à Papebroeck de la part de Sébastien de Saint-Paul la seule hypothèse qu'Alexis pouvait être mort à Constantinople et non à Rome [2]. En tout cas,

1. *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 264.

2. Voy. *Ephemerides græco-moscæ,* dans les *Acta Sanctorum,* mai, t. Ier, p. XVIII; — Sébastien de Saint-Paul, *Exhibitio errorum quos Papebrochius in notis ad Acta Sanctorum commisit* (Coloniæ Agrippinæ, 1693), p. 222; — Papebrochius, *Responsiones ad exhibitionem errorum* (Antverpiæ, 1696—1699), t. Ier, p. 263.

Le passage suivant donnera un exemple des sévérités de Sébastien de Saint-Paul : « *Hoc præmissis addo, quod Theophilus Reynaudus, præclaris-*

s'il n'a pas vu la vérité, il a parfaitement reconnu la voie qui devait y mener, et il l'a enseignée dans une phrase qui termine son étude et que j'ai le plaisir à rappeler ici comme la preuve peut-être de sa perspicacité, au moins de sa bonne foi, en même temps comme la raison et la justification du présent travail : « *Postremum est, ut horter quanta possum contentione curiosos omnes antiquorum monumentorum eruderatores, ut eo saltem titulo pretiosissimum atque æstimatissimum primigeniæ Vitæ Syriacæ thesaurum, quia a Latinis hactenus non visum, ac jam orbi litterario detectum, e tenebris tandem eruant, et in publicam lucem proferant; ad cujus fidem quidquid in Vita Arabica interpolatum est, quidquid depravatum, quidquid corruptum, tamquam ad puros atque illimes primævi fontis latices reduci debet : quos lutosis historiæ vulgaris sordibus auctos infectosque postea increvisse, atque ad nos manasse putamus* [1] *!* »

Plus d'un siècle après les Bollandistes, MM. Massmann en Allemagne, Dachkof en Russie [2], ont repris l'étude de la légende de Saint Alexis, mais sans avancer d'un pas vers la découverte de la source. Il semble qu'ils n'ont même pas soupçonné ce que Pien avait aperçu, malgré ses critiques, l'intérêt offert par la version carschouni, unique représentant d'un texte syriaque qu'on pouvait espérer de démêler à travers elle. A peine s'ils en mentionnent l'existence. M. Dachkof penche à admettre que la vie d'Alexis a été écrite pour la première fois à Constantinople, et place le canon de Josèphe à la tête de toute la littérature sur l'Homme de Dieu. Quant à Massmann, il ne s'est pas prononcé sur l'âge ni l'origine première de la légende. Je me hâte d'ajouter, pour n'être pas injuste, que l'examen de ces deux savants n'a porté qu'accessoirement sur cette question de la source. Le but de Massmann a été d'abord d'étudier les rapports des vies allemandes avec les vies latines du saint, et seulement ensuite de réunir le plus de textes possible pour servir,

simus societatis scriptor, lib. de Scapul. Parthen. Carm. p. 2. q. 1. afferat, eum, 'qui vitam S. Alexii esse figmentum effutiret, non sibilo sane, sed fuste esse excipiendum'. An autem Papebrochius, negans S. Alexium mortuum Romæ, dignus censendus sit tali censura aut alia, judicandum iterum relinquo Sanctæ Sedi. » *Op. et loc. citt.*

1. *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 265.

2. *Opp. citt.*

comme il le dit dans la préface de son livre, à une histoire complète de la légende. M. Dachkof s'est intéressé surtout aux formes diverses qu'elle a traversées, et, par l'analyse successive de chacune des rédactions, s'est appliqué à nous montrer ici l'influence d'un temps, là l'empreinte d'une église ou d'une nationalité, là encore le cachet personnel d'un auteur. Rien qu'un exemple. Dans les vies grecques, les empereurs ont le pas sur l'archevêque de Rome et reçoivent le testament du saint; dans la vie romaine, l'archevêque de Rome est devenu le Pape et c'est à lui que le testament est remis; il est remis à la fiancée dans la vie italienne, comme dans les vies en vieil-allemand qui en sont dérivées; il est remis au père dans les vies russes [1].

M. Gaston Paris le premier, à l'aide de la traduction donnée par les Bollandistes, est arrivé à la solution du problème. Il a résumé en une page, dans un récent article de la *Romania* [2], les résultats de ses recherches, et, sauf quelques points secondaires, mieux éclairés par les textes syriaques que par la version carschouni, nous ne voudrions rien changer à cet historique de la légende. M. Gaston Paris a parfaitement reconnu l'origine syrienne des actes d'Alexis et le caractère authentique d'une vie d'où le merveilleux était dans le principe totalement absent et qui se terminait naturellement par la mort du saint à Edesse. Il indique comment cette vie, portée à Constantinople, y reçut des embellissements, et comment un nouveau rédacteur, supprimant la mort à Edesse, supposa le retour du saint dans sa ville natale, chez ses parents, et toute la seconde partie de la légende, telle que la racontent les versions grecques et latines.

1. M. Dachkof a raison en somme et son observation est juste. Il se trompe seulement quand il veut voir la tradition primitive dans celle qui donne la primauté aux empereurs et leur fait remettre le papier de préférence à l'archevêque de Rome (vie dite de Métaphraste). Ce n'est là, à mon avis, que la tradition byzantine. La tradition primitive est au contraire celle qu'il regarde comme une transaction entre la tradition byzantine et la tradition romaine, comme «un pont aux ânes» de l'invention de Surius; il n'y est pas distingué entre les empereurs et l'archevêque, qui s'avancent *ensemble* pour prier le saint de leur donner le papier : *et confestim chartam ipsis tradidit.* Ce n'est pas Surius seulement qui parle ainsi. C'est aussi le ms. grec de Munich : καὶ εὐθέως προὔτεινεν αὐτοῖς οἷάπερ ζῶν τὴν χεῖρα ὁ ἅγιος · καὶ λαβόντες . . .; c'est encore, et ce point est décisif, la seconde vie syriaque (voy. la traduction, p. 15).

2. T. VIII (Paris, 1879), p. 163.

Il montre enfin la légende revenant sous sa nouvelle forme en Syrie où l'on raccorda tant bien que mal la seconde partie au récit primitif, tandis que d'autre part elle passait de Constantinople à Rome et de là pénétrait dans tout l'Occident. Ce sont là, nous le verrons, autant de faits incontestables et dont ma tâche est à présent d'exposer les preuves.

La légende syriaque de Saint Alexis, que nous connaissons aujourd'hui par huit manuscrits, se présente à nous sous deux formes. Dans les trois plus anciens textes (VIe et peut-être Ve siècles), on la croirait au premier coup d'œil incomplète ou mutilée. Il n'y est pas question du retour à Rome et de la vie du saint dans la maison de ses parents; il meurt et est enseveli à Edesse; et même le récit des évènements qui remplissent sa vie diffère en bien des détails de ce que racontent dans leur première moitié les légendes grecque et latine. C'est là pourtant la vraie et primitive légende d'Alexis. On n'aurait pour établir ce fait ni les trois précieux manuscrits dont je viens de noter la date éloquente, ni même les renseignements communiqués à Pien par Assemani, qu'on pourrait encore le déduire du plus rapide examen des cinq autres textes syriaques (du IXe siècle au XIIIe). Si ces textes, en cela plus conformes à la légende gréco-latine, complètent le récit de la vie du saint à Edesse par celui de son retour et de sa mort à Rome, ils n'en gardent pas moins entre les deux parties de l'histoire, ou, selon le titre qu'elles portent quelquefois, entre la première et la seconde histoire, une entière distinction. Elles n'ont pas été fondues ensemble, mais rapprochées seulement bout à bout, et comme soudées par quelques phrases de transition où le compilateur nous a avertis franchement de la provenance diverse des deux récits, déclarant le premier d'origine édessienne, le second d'importation romaine [1]. Il prenait là d'ailleurs un soin superflu. Comme, dans un louable sentiment de respect pour les textes, il a reproduit, sans y rien changer, le vieux récit syriaque aussi bien que la seconde moitié de la légende gréco-latine, la simple lecture de cette composition hybride accuse un défaut complet d'unité. A l'étonnement du lecteur, le saint meurt deux fois, à Edesse, puis à Rome, ce qui a obligé le compilateur à supposer dans sa transition que

1. Voy. la traduction, p. 10 et 11.

sans doute il était ressuscité la première fois. On n'est pas moins surpris lorsqu'on voit la seconde vie syriaque faire allusion à des faits entièrement inconnus de la première vie, mais racontés dans la première partie de la légende gréco-latine. Tel est le passage où le saint rappelle dans son testament toute la scène de la chambre nuptiale, son entretien avec sa fiancée, le don qu'il lui fit avant son départ de son anneau et de son pallium, passage inexplicable pour un lecteur qui ne connaîtrait la légende d'Alexis que par les textes syriaques, puisque la première vie ne fait mention de rien de semblable; le saint au contraire quitte la maison paternelle au moment de la *deductio,* au moment où va entrer la fiancée, et il s'enfuit sans l'avoir vue. Nulle part dans la première vie ne se lit le nom d'Euphémianus, donné par la seconde au père d'Alexis. La plus choquante contradiction éclate aussi entre les données historiques de chacune des vies. La première place la mort du saint à Edesse sous l'épiscopat de Mar Raboula, c'est-à-dire entre 412 et 435. Dans la seconde vie, l'empereur ou les empereurs, car il y a le pluriel, ne sont pas nommés, et le nom du Pape est altéré; mais s'il faut restituer, comme cela est probable et comme j'ai pu le faire par le plus simple changement, le nom d'Innocent, lequel occupa le siège pontifical de 402 à 417, on s'étonnera qu'Alexis, fût-il mort à Edesse en la première année du sacerdoce de Mar Raboula, ait pu après sa résurrection vivre dix-sept ans à Rome et y mourir à temps pour être enseveli par Innocent. Que signaler de plus après une pareille incohérence? Il y a intérêt pourtant à remarquer que leur style encore différencie les deux vies syriaques. La première est un bon texte araméen; les seuls hellénismes qu'on y relève sont ceux qui, naturalisés par l'autorité de la *Peschito,* figurent dans les meilleurs écrits de la bonne époque. Au contraire, l'influence d'une source grecque est souvent sensible dans la seconde; et, pour noter en passant un fait curieux que je me garderais bien d'ailleurs de présenter comme concluant à lui seul, dans un passage où elle avait à reproduire une idée exprimée déjà par la première vie, elle a, de préférence au mot sémitique qu'employait celle-ci, gardé l'expression grecque offerte par le texte qu'elle traduisait[1].

1. Cf. p. ܗ, l. 5 : ܒܣܢܐ ܩܠܝܠ ܕܟܢܘܫܬܐ, et p. ܨܛ, l. 15 : ܐܬܟܢܫ ܐܘܠܘܡܦܝܣ ܠܟܢܘܫܬܐ.

Ainsi, des deux vies syriaques, la seconde n'est qu'un complément postérieur, la première seule est la véritable légende syriaque d'Alexis. Elle est plus encore, elle est la légende originale du saint. C'est dans cette vie, telle que la donnent seule les trois plus anciens manuscrits et telle qu'on peut la lire dans la première moitié de ma traduction, c'est dans ce récit sans apprêt d'évènements naturels, qui va de la naissance du saint à Rome jusqu'à sa mort à Edesse, dont les données historiques sont vraies ou vraisemblables, et qui se présente à nous signé d'un témoin oculaire et même d'un ami du saint[1], c'est là sans aucun doute qu'il faut voir la forme primordiale de toute la légende d'Alexis.

Les manuscrits qui nous ont conservé cette vie syriaque sont du VIe siècle; un d'entre eux paraît même remonter jusqu'à la fin du Ve. Or nous savons que le plus ancien des textes grecs et latins de notre légende, le canon de Josèphe, ne peut être en aucun cas antérieur au IXe siècle. Mais la preuve qui ressort du rapprochement de ces dates n'est pas absolue, et de ce qu'on ne connaît pas de texte grec antérieur aux manuscrits syriaques, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un semblable texte n'ait pu exister. Il nous faut chercher d'autres preuves qui heureusement ne font pas défaut. Etant donné que toutes les versions sont d'accord pour placer à Edesse la partie incontestée de l'histoire, il y a déjà en faveur de la priorité de la légende édessienne une présomption, que viennent fortement accroître le style tout araméen et, par endroits, la couleur orientale du récit. La comparaison de cette légende édessienne avec la légende gréco-latine changera notre présomption en certitude. Que le fond d'une légende soit ou non authentique, la marche régulière de son développement n'est jamais du merveilleux au naturel, de la recherche à la simplicité; elle tend à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre. Cette loi va nous fournir un sûr criterium. D'après les versions grecques et latines Alexis quitte Edesse fuyant la célébrité et revient à Rome,

1. Non pas que j'admette que le *paramonarius* soit réellement l'auteur de notre légende. Elle est l'œuvre d'un écrivain plus habile et plus instruit que pouvait l'être un frère portier. Mais elle a dû, je le montrerai, être rédigée peu de temps après les évènements qu'elle raconte, et je crois très-possible qu'elle l'ait été en effet sur les indications et le témoignage du *paramonarius;* toutefois, après sa mort.

où il vit et meurt inconnu dans la maison de ses parents. « *Meri-* » *tum te sancta conversatione laudes Christus, vir gloriose, iterum* » *reddit patriæ tametsi nolles ac temporalem honorem fugeres. Tu* » *nulli prorsus cognitus, vir sancte, perseverasti ad portas tuorum* » *parentum sedens* . . . » (Josèphe, odes 6 et 7 du Canon). Si c'eût été là la tradition primitive, croit-on qu'il en fût jamais sorti une histoire du saint le faisant mourir à Edesse et sacrifiant ainsi sans motif toute une méritoire moitié de sa vie? Quand la légende gréco-latine raconte que c'est une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu, qui révéla au gardien du temple d'Edesse l'existence du saint et lui ordonna de l'amener devant elle (« *Te latentem. . . . Virgo nuptias non experta, Christique* » *tabernaculum, manifestat et gloriosum reddit latere volentem* » Josèphe, ode 6), est-il possible qu'on voie là le trait primitif? Et le passage correspondant de la légende syriaque, où le saint qui passait toutes ses nuits sous le vestibule du temple, « de- « bout près d'une colonne, les bras en croix et priant », est accidentellement découvert par le gardien, sorti à une heure inaccoutumée de la nuit pour voir si c'était le temps de l'office, — expliquera-t-on ce passage comme une correction de quelque auteur fanatique de la vraisemblance? Je ne parlerai pas des faits miraculeux où semble se complaire la seconde moitié de la vie gréco-latine, puisqu'elle était inconnue de la vraie légende syriaque. Il suffira de parcourir rapidement la première partie, de montrer comme elle vise à l'effet dans chacun de ses détails, et de lui opposer la simplicité, je dirais presque la vulgarité du récit édessien. Chez le biographe syrien, qui ne connaît même pas le nom du saint, l'Homme de Dieu [1] est tout bonnement le fils unique et longtemps désiré de nobles et riches Romains.

1. Telle est la plus ancienne et d'abord l'unique appellation d'Alexis. Le nom de *Riscia,* qu'on trouve dans de très-anciens calendriers syriens, ne fut adopté que plus tard. Celui d'*Alexis* est encore plus récent et date seulement de l'introduction de la légende en Europe. L'appellation d'*Homme de Dieu* ne cessa d'ailleurs jamais d'être en usage. Nos vies syriaques, même les dernières, n'en connaissent pas d'autre, et dans les vies européennes elle accompagne habituellement le nom du saint : *Alexis, l'Homme de Dieu.* — Que l'expression ܓܒܪܐ ou ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ pût occasionnellement s'appliquer à n'importe quel saint, j'ai à peine besoin de dire que de nombreux exemples l'attestent. Mais prise absolument, dans la littérature hagiographique et surtout dans le titre d'une légende, elle désigne toujours Saint Alexis.

Le légendaire grec sait le nom d'Alexis, celui de son père et celui de sa mère, et le contraste ne lui semblerait pas suffisant entre la vocation du fils et la condition des parents, si le père n'était sénateur et le premier à la cour du prince, s'il n'avait trois mille esclaves en vêtements de soie avec des ceintures dorées. Il fait d'Alexis un jeune homme d'une prompte et haute intelligence, instruit en toutes sciences; pour l'auteur syriaque c'est un bon élève, tranquille, appliqué et si modeste que ses parents le croient simple et s'ingénient pour le dégourdir. Ils le marient enfin; mais le jour des noces, au moment où la fiancée va venir, Alexis prie un de ses paranymphes de l'accompagner jusqu'au port pour une promenade. Celui-ci s'étonne et d'abord résiste à ce qui lui paraît une étrange fantaisie. Il cède pourtant et Alexis s'embarque. Reprenons dans la légende gréco-latine le récit des derniers faits. C'est une fille de roi que les parents d'Alexis lui donnent en mariage après une longue insistance. Et il ne la quitte pas avant la cérémonie : où serait alors le merveilleux et le touchant du sacrifice? Il faut que le mariage soit célébré, que la nuit de noces soit venue, et qu'Alexis, conduit par son père à la chambre nuptiale, entretienne sa jeune femme de l'époux céleste et lui fasse partager le mérite de la séparation. Je m'arrête dans ces rapprochements, que le lecteur pourra poursuivre aisément lui-même. Plus on comparera les deux légendes, plus on remarquera l'allure égale et franche du récit syriaque, le caractère naïf et vrai des relations du saint avec le portier, le cours et l'issue logiques de sa vie, de sa maladie et de sa mort. L'intervention de l'évêque Raboula n'a rien que de vraisemblable, et les traits sous lesquels il est présenté semblent bien d'accord avec ce que l'histoire savait déjà de lui. C'était, d'après la vie d'Alexis, un grand bâtisseur. Or le goût des monuments paraît avoir été commun à presque tous les évêques ses prédécesseurs et ses successeurs, à en croire la Chronique d'Edesse qui nous apprend de Raboula lui-même « qu'il édifia le temple de Mar Stephanos, qui était auparavant » la synagogue des Juifs[1] ». On pourra se refuser à croire que la cause de sa remarquable charité ait été réellement la mort de notre saint; mais cette charité du moins devra rester hors de

1. Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 401.

doute. Enfin un dernier détail concernant l'évêque ne porte-t-il pas avec lui la marque d'une tradition précise et toute récente encore? En ce temps-là, dit notre texte[1], «l'évêque » Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du » corps ». Il n'y a absolument qu'un point dans toute la vie syriaque où l'on se sente en présence d'une légende. Dieu a pris sous sa protection l'humilité de l'Homme de Dieu, et, par un hasard providentiel, le portier son ami n'a pu l'assister à l'heure de sa mort. On le porte en hâte à la sépulture commune. Et quand l'évêque, averti par le portier, fait rouvrir son tombeau pour lui rendre les justes honneurs, le corps du saint a disparu et l'on ne trouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. De cette fin miraculeuse, évidemment imitée de la résurrection du Christ et racontée même par les manuscrits qui ne connaissent pas la seconde vie, je ne saurais donner d'autre explication que sa nécessité. Elle était indispensable pour faire une histoire populaire de la vie de l'humble ascète inconnu qui fut plus tard Saint Alexis. Sans cette fin, l'histoire d'ailleurs véridique de l'Homme de Dieu serait sans doute restée voilée sous la poussière des manuscrits, à peine lue de quelque savant ou de quelque curieux, et n'aurait jamais eu l'immense vogue qui en a fait pendant mille ans un des sujets les plus répandus et les plus goûtés.

On peut fixer avec une satisfaisante précision l'époque de la composition de la vie syriaque. Rappelons-nous que la plus vieille copie que nous en possédions (dans le ms. add. 14644 du British Museum) est du VIe *ou peut-être du Ve siècle*[2]. Si nous remarquons après cela qu'il y avait eu déjà trois intermédiaires au moins entre cette copie et le texte original, nous ne nous tromperons guère en admettant que ce dernier n'a pas été écrit passé l'an 475. D'autre part, les termes dans lesquels notre vie parle de l'évêque Raboula[3] ne permettent pas de douter qu'il fût mort, et même depuis un certain nombre d'années, quand on la rédigea. Cet évêque mourut en 435. C'est donc de 450 à 475 que notre légende doit avoir été composée. J'ose presque dire qu'elle l'a été plutôt vers 475; car il est croyable que le *paramonarius*

1. Voyez la traduction, p. 8.
2. Voir plus haut, p. II.
3. Il est qualifié dans tous nos textes le ܛܘܒܢܐ et de ܩܕܝܫܐ.

ne vivait plus au moment de sa composition. L'épisode de la disparition du corps du tombeau n'a pu prendre naissance et crédit qu'après la mort des principaux témoins de l'histoire du saint.[1] Enfin tout porte à croire que la légende a été écrite à Edesse ou dans un des couvents qui entouraient cette ville.

Que la cause en soit dans la disparition mystérieuse qui plaçait comme une pierre d'attente à la fin de la vie syriaque, ou qu'il faille la chercher plutôt dans la coïncidence fortuite de deux légendes sur laquelle je reviendrai, on imagina plus tard que le saint, ramené à Rome, y avait vécu longtemps encore ignoré et misérable dans la maison de ses parents et par suite qu'il n'était pas mort à Edesse. En même temps, on remania dans beaucoup de ses parties le premier récit. On s'étendit davantage sur les parents du saint, sur leur fortune et leur charité; on laissa de côté, au contraire, d'intéressants détails concernant son éducation, comme l'épisode des esclaves chargés par son père de l'accoutumer à la hardiesse, celui des jeunes filles réunies par sa mère pour le servir; on modifia les circonstances de son mariage et de sa fuite, celles de sa découverte à Edesse; enfin la suppression de sa mort dans cette ville entraîna celle de sa maladie, et il ne fut plus question de l'évêque Raboula.

Où a pris naissance cette nouvelle forme de la légende? En Syrie, à Constantinople, ou à Rome? Et à quelle époque s'est-elle produite? Si nous interrogeons l'âge des textes, le canon de Josèphe atteste qu'elle existait déjà en Europe au IXe siècle. Elle existait aussi dès cette époque en Syrie, car un des cinq manuscrits syriaques qui donnent la seconde vie du saint est du même siècle que le canon. Mais le défaut d'unité, que nous avons relevé plus haut dans la composition particulière reproduite par ces manuscrits, écarte toute idée d'une origine syrienne pour la forme nouvelle de la légende. Cette forme, à en juger par les textes que nous avons, ne fut même jamais adoptée en bloc par les Syriens. Ils gardèrent toujours pour la première

1. J'ajoute que les éloges donnés au *paramonarius* en quelques endroits de la légende (voyez la traduction, p. 6, l. 16, et p. 7, l. 13) me paraissent peu convenir, dans la forme où ils sont conçus, à une personne encore vivante. Au moins défendent-ils absolument d'accepter le *paramonarius* pour l'auteur de notre texte.

moitié de la légende le vieux récit syriaque avec la mort du saint à Edesse, et se bornèrent à le faire suivre de la seconde partie de la vie nouvelle, qu'ils y raccordèrent tant bien que mal. L'auteur même de cette compilation sans artifice a constaté, on l'a vu, la provenance diverse des deux parties qu'il rapprochait. D'ailleurs une étourderie incontestable, qui s'est glissée dans la seconde vie syriaque et que tous les manuscrits ont laissée passer[1], nous est un sûr garant de l'origine étrangère de cette vie. Dans les versions grecques et latines, la voix surnaturelle qui ordonne de chercher le saint se fait entendre deux fois le dimanche aux fidèles, et c'est seulement le jeudi soir qu'elle parle une troisième fois au peuple assemblé dans le temple et lui révèle la retraite du saint dans la maison d'Euphémianus. Selon la version syriaque, les trois allocutions de la voix se produisent ensemble dès le dimanche, et néanmoins le peuple se réunit de nouveau le jeudi soir pour implorer une révélation inutile, puisque la voix ne fait que répéter ce qu'elle a dit déjà : « Cherchez l'Homme de Dieu chez Euphémianus! »

On peut l'affirmer hardiment, la seconde vie n'est point de source syrienne. Vient-elle donc de Rome, comme l'a cru le compilateur syrien? « Longtemps après, dit-il, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite à Rome, dans la patrie du saint . . . . » et plus loin : « Voici comment les Romains ont écrit l'histoire de ce qui arriva après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux[2]. » Certes, la légende romaine, telle que nous l'a conservée la vie latine des Bollandistes, est une des versions avec lesquelles la seconde vie syriaque montre les plus grandes ressemblances. Mais on sait maintenant que « le culte de Saint Alexis était inconnu à l'Occident jusqu'à la fin du Xe siècle ». Ce fut « l'archevêque

1. Je dis tous les manuscrits, quoique le passage où je relève cette étourderie manque aujourd'hui dans le manuscrit E, dont un feuillet est perdu. On pourrait se demander si ce manuscrit, resté seul d'une famille à part, et qui justement nous a conservé le meilleur texte de la seconde vie, ne différait pas ici des quatre autres. Mais, en calculant le nombre de lignes que comporte une page de E et le nombre moyen de mots que comporte une ligne, on s'assure aisément que le contenu des deux pages du feuillet absent avait la même longueur et devait offrir essentiellement la même leçon que le passage correspondant des autres manuscrits.

2. Voyez la traduction, p. 10 et 11.

de Damas, Serge, réfugié à Rome à cette époque, qui, surpris de ne trouver dans cette ville aucune connaissance d'un saint que la Syrie considérait comme romain, y répandit sa merveilleuse histoire, en la rattachant à l'église de Saint-Boniface, que lui avait donnée le pape Benoît ». Ces faits ont été établis « par M. l'abbé Duchesne dans une monographie qui, il faut l'espérer, verra bientôt le jour, avec une compétence et une sûreté de critique telles qu'il n'y a pas lieu de revenir sur ce sujet[1] ». Ainsi tombe l'hypothèse d'une provenance romaine de la seconde vie, puisqu'un des manuscrits syriaques qui la donnent remonte, on l'a dit, au IXe siècle. L'opinion du compilateur syrien n'avait sans doute pas d'autre base que le raisonnement suivant : la seconde vie d'Alexis s'est passée à Rome, par conséquent elle a été écrite à Rome[2].

C'est donc à Constantinople, à sa première étape sur la route de l'Occident, que l'histoire de l'Homme de Dieu reçut ses embellissements merveilleux. Et, en effet, la légende nouvelle porte en plusieurs passages le cachet grec. Tous les noms des personnages, noms qui apparaissent alors pour la première fois, sont grecs; ceux du saint et de ses parents : *Alexios, Euphemianos, Aglaïs*[3]; celui du greffier de l'église : *Aetios*[4]. Parmi les traits qu'on eut aussi l'idée d'ajouter à l'ancien récit, il en est deux relatifs au culte des saintes images. Si Alexis se rend de préférence à Edesse, c'est qu'on y garde l'image miraculeuse du Christ envoyée par Jésus lui-même au roi Abgar; et la voix qui révèle le saint au gardien du temple sort d'une image de la Mère de Dieu. N'est-ce pas là une trace évidente de l'icono-

1. Gaston Paris, dans la *Romania*, t. VIII (Paris, 1879), p. 163 et 164.

2. On appréciera plus loin les raisons qui m'empêchent de croire que le compilateur ait entendu désigner par Rome Constantinople.

3. La vie carschouni du Vatican nomme la mère d'Alexis *Aglamades*. Cette forme étrange paraît être simplement une corruption du génitif grec Ἀγλαΐδος. Une vie carschouni de la Bibliothèque nationale de Paris porte en effet la leçon suivante : ܘܟܐܢ ܠܗ [ܐܘܦܝܡܝܐܢܘܣ] ܘܐܡܪܐܬܗ ܡܟܬܘܒܗ ܐܣܡܐ ܠܗ ܐܓܠܐܘܣܕܝܣ. Si l'on remarque que les caractères jacobites ܣܘ, réunis par une négligence d'écriture, donnent un ܡ, il paraîtra évident que la transition d'Ἀγλαΐδος à *Aglamades* s'est faite par l'intermédiaire de cette leçon carschouni ܐܓܠܐܘܣܕܝܣ.

4. La légende romaine connaît un nom de plus, celui de la fiancée, *Adriatica*. Naturellement, cette fois, c'est un nom latin.

lâtrie en faveur chez les Byzantins et qui s'est transmise aux Russes?

J'incline à voir encore un indice de l'origine grecque de notre seconde vie dans la leçon qui fait mourir Alexis un vendredi saint[1]. La date à laquelle les versions grecques et latines placent soit la mort du bienheureux, soit plus généralement sa mise au tombeau, qui eut lieu, racontent-elles, sept jours après sa mort, — cette date se trouve être toujours la même que celle de sa fête. Évidemment l'une des deux a été la raison de l'autre. Ou bien l'église a adopté, pour y instituer la fête du saint, la date que la tradition donnait comme celle de ses funérailles, ou bien plutôt la légende a utilisé, dans le récit des funérailles, la date à laquelle l'église fêtait la mémoire du saint. Cela posé, ce n'est que dans l'église grecque, où la fête d'Alexis est célébrée le 17 mars, qu'on a pu le faire mourir le vendredi saint, sans se mettre trop manifestement en contradiction avec les lois de la chronologie. La contradiction existe toutefois. Car Pâques ne peut pas être plutôt que le 22 mars; si donc on voulait placer la mort d'Alexis le vendredi saint, il n'eût pas fallu fixer la date de cette mort avant le 20, ni celle de la sépulture avant le 27. Mais l'écart entre ces dates et celle du 17 mars est minime, si grave qu'il soit toujours au point de vue chronologique, et l'inconséquence qu'il accuse a pu échapper à un hagiographe irréfléchi, comme elle est passée sans doute inaperçue de maints lecteurs ignorants ou légers[2]. Au contraire, l'inconséquence devient tout à fait choquante dans la légende romaine. Ses auteurs ont cru devoir abandonner la date du 17 mars, pour faire ensevelir le saint le 17 juillet, jour de sa fête chez les Latins. De là entre les données de cette légende un désaccord que les

1. On ne saurait entendre d'un vendredi ordinaire les mots κατὰ τὴν παρασκευήν et *die parasceve* des vies grecques et latines. Dans la seconde vie syriaque c'est *le dimanche de la semaine sainte,* notre dimanche des Rameaux, que se produisent les révélations qui annoncent pour le vendredi suivant la mort d'Alexis.

2. Je suis peut-être injuste ici envers l'hagiographe byzantin, si, dans son esprit, la date du 17 mars était celle de la mort du saint et non de sa sépulture. Car je raisonne d'après les règles de notre calendrier grégorien. Mais sous l'empire du calendrier julien, et à l'époque où a dû être composée la légende grecque, le vendredi saint pouvait très-bien tomber au 17 mars, ou même quelques jours plus tôt.

Bollandistes n'ont pas manqué de relever. «*At si illucescente die parasceve obiit, prout dicitur, quomodo fuit sepultus XVII Julii? Etenim res ista tota narrari videtur peracta intra septem dies post mortem*[1].» Le désaccord est plus grand encore dans la légende syriaque. Il y est à la vérité moins apparent, parce que la seconde vie ne précise l'époque ni de la sépulture, ni de la mort du saint. Mais il est très-vraisemblable qu'une tradition primitive fixait sa mort au 3 novembre. Divers calendriers, anciens et récents, nous apprennent que l'Homme de Dieu était honoré le 3 novembre par les Syriens, ceux du rite melkite exceptés, qui avaient naturellement reçu de l'église grecque la date du 17 adar (17 mars). En résumé, le légendaire grec a pu choisir pour la mort de son héros le jour anniversaire de celle du Christ, sans commettre plus qu'une légère étourderie. Mais si l'on devait faire remonter la responsabilité de ce choix au légendaire romain ou au second légendaire syrien, l'un ou l'autre aurait été vraiment plus distrait qu'il n'est permis. Il faut donc reconnaître que tous deux ont simplement fait œuvre de seconde main et aggravé, par inattention, la faute du premier auteur.

La légende byzantine, — nous pouvons maintenant lui donner ce nom, — et la primitive légende syriaque sont en réalité deux œuvres distinctes. Ces étonnantes différences qu'on remarque entre elles, l'apparition de la seconde moitié de la vie dans la légende byzantine, et, plus encore peut-être, les changements faits au vieux récit dans la première moitié, me portent à conjecturer que l'histoire de l'Homme de Dieu passa de Syrie à Constantinople par la simple tradition orale. Transplantée dans un nouveau terrain, la légende se modifia, s'accrut et se fixa enfin sous sa forme nouvelle à une époque que je ne saurais préciser. Ce n'a pas été, en tout cas, avant les dernières années du VIe siècle; car elle fait demeurer le saint à Edesse dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu[2]. Or ce temple ne fut bâti que vers l'année 505, selon le témoignage de Josué le Stylite[3]; et il dut s'écouler encore un assez long espace de temps

1. Juillet, t. IV, p. 254, note *p*.

2. *Sic* dans le canon de Josèphe, — dans la vie carschouni de Paris, — dans la vie romaine, — dans Surius, — dans le manuscrit de Munich.

3. Voyez la *Chronique de Josué le Stylite*, à l'année 816 des Grecs (édition de l'abbé Martin, § 88) : «L'empereur donna à l'évêque vingt livres,

avant qu'il devînt célèbre à l'étranger. D'autre part, on ne peut douter qu'il ait existé une rédaction grecque de la nouvelle légende avant le canon de Josèphe, avant le IXe siècle. On s'en convainc rien qu'en lisant le canon. Il saute aux yeux que ce n'est pas là un récit de la vie de notre saint, mais seulement un éloge poétique, dont l'auteur, s'inspirant d'une histoire déjà familière à tous, s'est contenté de faire de brèves allusions aux plus marquants des événements qu'elle racontait. L'hymne de Josèphe est à la légende byzantine d'Alexis à peu près ce que l'*Adeste fideles* et l'*O filii* sont aux récits de la nativité et de la résurrection du Christ. C'est par une rédaction grecque antérieure au canon que la légende d'Alexis revint en Syrie, où elle marqua dans la seconde vie syriaque les traces de son retour. Car il faut se rappeler qu'une des cinq copies que nous possédons de cette seconde vie syriaque paraît remonter, par son type d'écriture, au IXe siècle, et être déjà aussi ancienne que le canon. Or la classification des manuscrits nous a appris qu'il y avait eu au moins quatre intermédiaires entre cette copie et le texte original étranger dont elle reproduit la traduction. C'est aussi de cette rédaction grecque antérieure au canon que dériva plus tard la légende romaine. En effet, la seconde vie syriaque et la seconde moitié de la vie romaine présentent souvent, et entre des phrases entières, une telle similitude, qu'il est impossible de n'en pas chercher l'explication dans un auteur commun. A qui la chercherait ailleurs, — soit qu'il voulût voir la source de la seconde vie syriaque dans la vie romaine, soit que, prévenu par l'origine syrienne de l'archevêque Serge, qui

pour frais de réparations faites au rempart, et l'eunuque Urbicus, dix livres, pour la construction d'un *martyrium* en l'honneur de la bienheureuse Marie.» Un passage de la lettre de Siméon de Beit-Arsam sur les Nestoriens prouve que Josué n'a point voulu parler d'une reconstruction, mais bien d'une fondation de ce *martyrium* : «*Defuncto autem Iba, omnes Persæ una cum reliquis Edessenis scriptoribus, qui ejusdem persuasionis erant, excedere Edessa jussi sunt : Item schola, ubi Persæ literas Edessæ edocebantur, opera ac studio beati Mar Cyri Edesseni episcopi, jussuque Zenonis Romanorum imperatoris funditus eversa est, cujus loco templum nomini S. Mariæ Dei genitricis excitatum*» (Assemani, *Bibl. Orient.*, t. I, p. 353 et 204). Il faut donc rejeter comme fabuleuse la donnée de la vie de Saint Ephrem (Assemani, *op. laud.*, t. I, p. 52), d'après laquelle l'empereur Jovien aurait été averti, par une vision miraculeuse dans le temple de la Mère de Dieu à Edesse, de la mort de son prédécesseur Julien l'Apostat (363 de J. Chr.).

introduisit à Rome le culte de Saint Alexis, il préférât supposer de même à la légende romaine une origine syrienne immédiate, — il a été d'avance répondu plus haut. Je crois l'avoir bien prouvé, c'est à Constantinople qu'on doit placer le point de départ de la légende nouvelle, le centre d'où rayonna tout ce qui n'est pas dans la légende d'Alexis l'antique récit édessien. Le canon de Josèphe, les vies grecques, les vies latines, la seconde vie syriaque, tous les textes que nous possédons, proviennent à des degrés différents de la rédaction grecque antérieure au IXe siècle, dont il faut admettre l'existence, et c'est par la comparaison méthodique de ces textes que nous essaierons tout à l'heure de retrouver les lignes les plus intéressantes de cette rédaction perdue.

Mais, auparavant, il convient de parler d'un curieux remaniement de la légende, qui ne peut être classé ni parmi les versions gréco-latines, ni avec les versions syriaques : c'est la vie carschouni du Vatican[1], dont la première partie et la plus importante pour nous a été traduite et donnée par les Bollandistes. Cette vie dut son existence à la même raison qui détermina la formation de la légende syriaque composite. Celle-ci était née, nous le savons, du désir de diminuer l'énorme écart qui séparait la légende byzantine de la vieille légende édessienne. Le but que se proposa, à son tour, l'auteur de la vie carschouni, fut d'atténuer les différences qui étaient demeurées entières entre la première moitié de la légende byzantine et la première vie de la légende syriaque composite, et, par suite, le désaccord qui existait souvent entre les deux vies de cette dernière. Pour cela faire, il a assez habilement amalgamé les légendes byzantine et édessienne. Il a d'ailleurs pris pour base de son travail la légende syriaque et l'a suivie pas à pas, conservant sa division en deux parties, et reproduisant la transition qui les réunit. Autant que possible, il a tout gardé des légendes qu'il fondait ensemble, la nuit de noces à côté de l'épisode du paranymphe, la maladie et la mort à Edesse à côté de la révélation miraculeuse

1. Dans le manuscrit n° LV, à la page 53. Ce manuscrit a été exécuté par un moine nommé Abraham, du couvent de Saded, aux environs de Damas, l'année 1856 de l'ère des Grecs (1545 de J. Chr.). La vie d'Alexis y porte le titre suivant : *Acta Sancti Viri Dei, qui et Mar Riscia, filii Euphemiani, ex urbe Roma.*

qui tire le saint de son obscurité. En quelle langue a été d'abord écrit ce remaniement? Peut-être en syriaque, comme l'ont pensé les Bollandistes; peut-être directement en arabe [1]. La vie carschouni du Vatican n'a plus pour nous, sans doute, la même valeur qu'elle avait autrefois, tant que les vies syriaques furent inconnues. Mais elle peut encore nous aider utilement à ressaisir les traits primitifs de la première moitié de la légende byzantine.

Présentons en même temps au lecteur une autre vie carschouni, inédite, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris [2]. Nous verrons que ce texte a, pour notre étude, un prix spécial. Non qu'il soit, plus que d'autres, exempt de fautes et d'altérations; mais il est le seul représentant de la légende byzantine qui n'ait pas subi d'influence étrangère. Son auteur n'a rien connu de la vie romaine et, ce qui surprend davantage, semble n'avoir pas utilisé les vies syriaques.

S'il a été nécessaire plus haut de procéder d'abord à la classification des manuscrits, avant d'établir sur cette base une édition critique du texte de la légende syriaque, ici encore nous ne saurions rechercher avec certitude les données originales de la légende byzantine, sans commencer par opérer le classement des versions qui en sont directement dérivées, vies grecques et latines, seconde vie syriaque et vies en arabe-carschouni. Certaines de ces versions sont malheureusement restées hors de ma portée. Il y aurait eu sans doute profit à consulter les vies arabes

1. Je crois devoir abandonner l'opinion que j'ai avancée plus haut (p. XXXVII, note 2). Il n'y a qu'en Syrie qu'on ait pu éprouver le besoin de corriger par des emprunts faits à la légende byzantine les discordances des deux vies syriaques. C'est donc dans ce pays, sans doute à une époque assez tardive, que notre remaniement a été composé; et l'on ne saurait soutenir dès lors qu'il a été écrit en grec. La présence dans la version carschouni du Vatican de quelques hellénismes m'avait amené à ma première opinion. Mais ces hellénismes peuvent être aussi bien un legs du texte byzantin, dont l'auteur de la version carschouni s'est inspiré pour son travail.

2. Voir H. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), n° 197, 3°, j : ܣܝܪ̈ܗ ܘ̈ܠܝ ܐܠܠܗ ܐܠܓܪܝܒ ܐܒ̈ܢ ܐܠܐܡܝܪ ܐܘܦܝܡܝܢܘܣ ܐܠܪܘܡܝ .

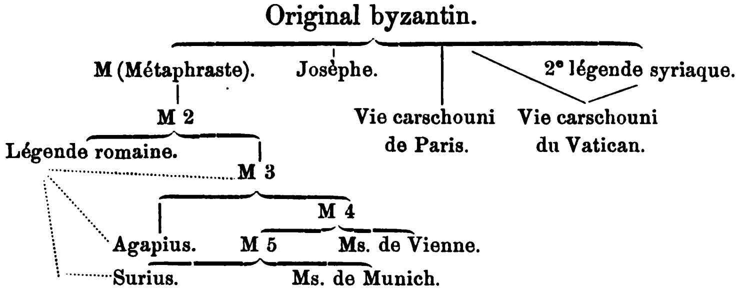
qui existent à la Bodléienne, à la Vaticane et dans quelques autres bibliothèques. Je regrette encore plus de n'avoir pu me procurer la copie d'une vie grecque attribuée à Siméon Métaphraste et faisant partie d'un manuscrit conservé autrefois dans la Bibliothèque des Missions urbaines de Gênes [1]. Enfin j'aurais aimé pouvoir faire une étude directe de la vie en slavon ecclésiastique, que je ne connais que par les renseignements de M. Dachkof. Néanmoins, les secours que nous eussent apportés ces nouveaux éléments de comparaison ne sont pas absolument indispensables. Les versions dont nous pouvons interroger le texte, et que j'ai fait connaître, sont déjà assez nombreuses, elles remontent à des âges et proviennent de pays assez divers, pour qu'il y ait chance de déterminer, par l'examen de leurs divergences, le rang de chacune et sa valeur relative, et d'établir l'échelle de filiation nécessaire pour arriver à leur auteur commun. Autant que j'ai pu m'en convaincre par un dépouillement minutieux de leur contenu, ces versions doivent se relier entre elles comme le montre le tableau ci-contre [2].

Prenons un à un, pour les justifier, les différents énoncés de ce tableau. C'est le meilleur moyen de refaire rapidement, en compagnie du lecteur, l'analyse des variantes les plus intéressantes de nos versions.

1. Voyez Edouard de Muralt, *Essai de chronographie byzantine* (Saint-Pétersbourg, 1855), p. XVI. — Il n'est guère probable que cette vie soit seulement un double de celle, attribuée aussi à Métaphraste, que reproduit le manuscrit de Vienne. La date du *17 juillet,* qu'elle assigne à la célébration de la fête d'Alexis, ferait présumer plutôt qu'elle s'écarte de tous les textes grecs connus et même du texte latin de Surius, pour se rapprocher de la légende romaine. Cette date peut n'être cependant qu'un emprunt isolé fait à cette dernière légende.

2. Je n'ai pas jugé utile de faire figurer dans ce tableau la vie latine italienne, non plus que les vies des *Gesta Romanorum* (1473?), de Jacobus de Voragine (*Legenda aurea Sanctorum*, XIIIe siècle), de Petrus de Natalibus (*Catalogus Sanctorum*, 1493), de Boninus Mombritius (*Sanctuarium*, vers 1479), de Vincentius Bellovacensis (*Speculum historiale,* XIIIe siècle). La première n'est, comme il a été dit, qu'un remaniement de la légende romaine; les cinq autres ne sont que des abrégés plus ou moins succincts de cette légende. De toutes, on ne tire à peu près aucun renseignement que la vie romaine des Bollandistes ne fournisse avec plus d'autorité. Il suffira de les citer, dans les cas très-rares où elles nous auront gardé la leçon d'un manuscrit différent de celui suivi par les Bollandistes.

1° La seconde vie syriaque et la légende romaine (représentée par la vie latine des Bollandistes) proviennent toutes deux de la rédaction grecque primitive à laquelle doit être spécialement réservé le nom de légende byzantine, et elles n'en proviennent pas l'une par l'autre. — C'est là un fait acquis déjà. Il a été établi, quand on a recherché la source de la seconde vie syriaque et démontré l'existence d'une légende byzantine originale.



NOTA. Je marque par —— les rapports directs, par ········ les influences indirectes.

2° L'hymne de Josèphe provient aussi indépendamment de la légende byzantine, et aucune des autres versions ne provient d'elle. — Cela a à peine besoin d'être prouvé. Voir dans cette hymne, comme on l'a voulu, la source de toutes les vies d'Alexis, ou seulement de quelques-unes, est une erreur insoutenable. Sa date la fait sûrement postérieure à deux d'entre elles, à la seconde vie syriaque et par conséquent à la légende byzantine. Et d'ailleurs, sa nature même et sa forme devaient la rendre stérile. Elle ne peut non plus procéder d'un autre texte que la légende byzantine. Il n'y avait, en dehors de celle-ci, que la seconde légende syriaque qui existât déjà du temps de Josèphe. Or il est peu probable qu'il l'ait connue, et il serait tout à fait invraisemblable que, la connaissant, il l'eût choisie pour s'en inspirer, de préférence à la légende byzantine ou aux copies grecques de cette légende qu'il devait avoir sous la main.

3° La vie carschouni du Vatican procède à la fois de la seconde légende syriaque et de la légende byzantine ou d'une copie perdue de cette légende. — Je ne retiendrai pas longtemps le lecteur sur ce point, qui a été éclairci plus haut. Il me reste seulement à montrer que c'est bien une copie perdue de la lé-

gende byzantine, et non quelqu'une des versions qui nous en sont parvenues, que la vie carschouni du Vatican a utilisée. Toutes ces versions, en effet, sauf la vie carschouni de Paris, placent dans l'église de Saint-Boniface la cérémonie du mariage d'Alexis. C'est au contraire dans l'église de Saint-Pierre que notre vie fait couronner le saint, en langage moderne, qu'elle fait célébrer son mariage. Cette dernière leçon est évidemment la vraie et la plus ancienne; l'autre n'a pu prendre naissance qu'après l'introduction du culte d'Alexis à Rome et son instauration dans l'église Saint-Boniface. D'ailleurs, on songerait en vain à expliquer la leçon de notre vie carschouni par une préférence donnée ici à la leçon du texte syriaque sur la leçon de l'autre source, quelle qu'elle fût; car, dans la première vie syriaque, aucune mention n'est faite d'une célébration religieuse du mariage et aucune église n'est par conséquent indiquée[1].

4° La vie carschouni de Paris tire elle aussi son origine d'une copie perdue de la légende byzantine. En effet, elle ne connaît pas, non plus que la vie carschouni du Vatican, l'église de Saint-Boniface et fait célébrer le mariage du saint dans l'église de Saint-Pierre. Mais elle se sépare nettement de la vie du Vatican et de la seconde légende syriaque en ce qu'elle n'est pas divisée comme celles-ci en deux parties, qu'elle supprime la mort du saint à Edesse et ne dit absolument rien de l'évêque Raboula. Une autre curieuse leçon nous la montre encore en opposition avec ces deux textes et d'accord avec les versions grecques et latines. D'après la première vie syriaque et d'après la vie du Vatican, l'Homme de Dieu, parti de Rome, débarque à Séleucie, pour se rendre de là à Edesse. D'après toutes les autres vies, il débarque à Laodicée. Si mon classement des textes est le bon, l'accord de la vie carschouni de Paris et des versions grecques et latines nous assure la leçon de la rédaction byzantine originale, et c'est celle-ci qui a dû changer Sé-

1. La première vie syriaque ne parle que d'une *deductio* de la fiancée dans la maison de l'Homme de Dieu. Preuve de plus en faveur de son exactitude. Car il suffisait alors, selon le droit romain, pour la formation du mariage, qu'il y eût consentement des parties et que la femme fût mise à la disposition du mari. S'il pouvait suivre une cérémonie religieuse, celle-ci avait un caractère purement privé. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du IXe siècle, où Léon le Philosophe, par la novelle 89, exigea une célébration religieuse pour la validité du mariage.

leucie en Laodicée. Ce changement s'explique parfaitement. Séleucie, dont le port fut longtemps le plus fréquenté de la Syrie septentrionale, était entièrement déchue au VIe siècle de l'ère chrétienne. Un texte composé avant l'an 500, comme la primitive légende édessienne, a bien pu encore faire atterrir un vaisseau romain dans cette ville; mais il est tout naturel qu'à Constantinople, quelques centaines d'années plus tard, on ait renouvelé ce détail et remplacé Séleucie par sa rivale plus heureuse, Laodicée.

Un passage, où notre vie se range au contraire du côté de la légende syriaque et de la vie carschouni du Vatican, m'avait fait croire d'abord qu'elle avait dû avoir connaissance de l'une ou de l'autre. Elle reproduit en effet, tout en le modifiant et l'abrégeant, l'épisode du paranymphe, inconnu de nos versions grecques et latines. Au sortir de la chambre nuptiale, le saint rencontre un de ses amis et se fait accompagner par lui jusqu'au port. Il me paraît décidément plus vraisemblable de rapporter cette leçon, comme les précédentes, à l'original byzantin, qui la tenait lui-même naturellement de la primitive légende édessienne. C'est donc par un canal pur de tout affluent que la vie carschouni de Paris dérive de la légende byzantine.

5° La légende romaine, les vies grecques du manuscrit de Vienne, du manuscrit de Munich et d'Agapius, et la vie latine de Surius proviennent de la légende byzantine par un intermédiaire commun. — On doit admettre cela comme certain, si réellement la légende byzantine faisait une place dans le récit à la scène du paranymphe. La suppression de cette scène, également absente de nos cinq versions, remonterait alors à cet intermédiaire commun. Ce serait encore lui qui, à la seule donnée historique offerte par la légende byzantine, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome dans le temps de la mort du saint, aurait ajouté dans l'explicit de son récit une indication nouvelle, inconnue, cela va sans dire, de la seconde vie syriaque et de nos deux vies carschouni, lesquelles sont issues par d'autres branches de la légende byzantine. Cette indication a été diversement modifiée par deux des trois versions au bas desquelles nous la retrouvons[1]; mais on est sans doute autorisé à

1. Surius : *in eaque [arca] corpus sanctissimum posuit [imperator] XVI. Calendas Aprilis, Archadio et Honorio imperatoribus, Innocentio autem primo*

en rétablir comme il suit la teneur primitive : « . . . . . et dans cette châsse on déposa le corps précieux du saint le dix-septième jour du mois de mars, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat d'Innocent. »

Ainsi conçue, cette seconde donnée historique n'a rien que de plausible. Tout ce que l'on savait de l'époque d'Alexis se bornait à ceci, que sa mort était arrivée au temps d'Innocent; nulle raison ne s'opposait donc à ce qu'on plaçât aussi cette mort au temps d'Honorius et d'Arcadius, ces trois personnages ayant tenu simultanément le pouvoir pendant six ans environ, de 402 à 408. Mais il n'en va pas de même pour un troisième renseignement que prétendent nous apporter quatre de nos versions. Elles débutent par une phrase qui trahit la plus naïve inconséquence, dès qu'il est certain que la légende byzantine faisait assister Innocent aux funérailles du saint : « Il y avait à Rome, au temps des empereurs Arcadius et Honorius, un homme du nom d'Euphémianus . . . . .[1] » Remarquons que c'est Euphémianus, qui est donné comme le contemporain des deux empereurs. Sa femme est d'abord stérile, et Alexis naît assez longtemps après leur mariage. Or il ne s'est écoulé entre l'avènement des fils de Théodose et la mort d'Innocent que vingt-deux années, laps de temps tout à fait insuffisant pour les événements de notre histoire. Évidemment ce ne doit pas être le même auteur, qui á ajouté

pontifice; — Manuscrit de Munich : Τὸ τίμιον Ἀλεξίου σκῆνος . . . . . . τῇ σορῷ δίδοται · ἐν τῷ τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου ναῷ τιμίως κατατεθὲν. Ἐπὶ Ἀρκαδίου καὶ Ὁνωρίου τῶν βασιλέων Ῥώμης ἑκατέρας · καὶ Μαρκιανοῦ ἐπισκόπου · ἑπτακαιδεκάτην τηνικαῦτα τοῦ μαρτίου μηνὸς ἄγοντος. — Agapius : Ἐκοιμήθη δὲ ὁ Ὅσιος τῇ ιζ′ Μαρτίου μηνὸς, ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ τετρακοσιοστῷ, καὶ δεκάτῳ, ἐν τοῖς χρόνοις Ὁνωρίου βασιλέως Ῥώμης καὶ Μαρκιανοῦ ἀρχιεπισκόπου, καθὼς τινες γράφουσι, ἕτεροι δὲ Ἰννοκεντίου. Ἐν δὲ Κωνσταντινουπόλει βασιλεύοντος Θεοδοσίου υἱοῦ Ἀρκαδίου.

1. *Sic* dans Surius et Agapius. Le manuscrit de Munich dit seulement : « au temps de l'empereur Honorius ». Pour la légende romaine, le manuscrit suivi par les Bollandistes omet la phrase, mais elle existait dans d'autres manuscrits; voyez les *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 250, B. Nous sommes de même fondés à croire que, si elle manque dans le manuscrit de Vienne, c'est par suite d'un oubli ou d'une suppression. Certaines variantes, qu'on trouvera discutées en leur lieu, sont là pour nous assurer que le texte de ce manuscrit a la même source immédiate que ceux de Surius et du manuscrit de Munich.

au texte de la légende byzantine ces données contradictoires du commencement et de la fin. La meilleure, et je suis tenté de dire la seule manière d'expliquer leur réunion dans quelques-unes de nos versions est de supposer entre celles-ci et l'original byzantin deux intermédiaires au lieu d'un seul. Au rédacteur du premier, — Siméon Métaphraste, si je ne me trompe, — remonterait l'addition finale, soit qu'il ait mis à profit des traditions répandues de son temps, soit qu'il ait seulement avancé des hypothèses personnelles, basées sur la fixation au 17 mars de la fête du saint et sur la coïncidence partielle du pontificat d'Innocent avec les règnes d'Arcadius et d'Honorius. Ce serait l'auteur du second intermédiaire, habitué sans doute à associer au souvenir d'Alexis les noms de ces princes, qui les aurait inscrits au début même de la légende, comme une date s'appliquant dans son esprit à l'ensemble de l'histoire du saint, plutôt qu'au fait spécial de la faveur et de la puissance d'Euphémianus.

6° Ce second intermédiaire, M 2, a donné naissance à deux versions au moins. D'une part à la légende romaine, marquée par les modifications suivantes : mariage et funérailles célébrés dans l'église Saint-Boniface, non plus dans l'église de Saint-Pierre; — date des funérailles reportée du 17 mars au 17 juillet[1]; — Innocent, jusqu'alors qualifié d'archevêque de Rome et présenté sur la même ligne que les empereurs, prenant maintenant la préséance et décoré du titre de *pontifex maximus;* — Honorius et Arcadius nommés dans le cours du récit et figurant ensemble, en dépit de l'histoire, à la mort du saint. Il a donné naissance, d'autre part, à une version grecque, M 3, d'où sont dérivés, à des degrés différents, nos quatre derniers textes : Surius, Agapius, les manuscrits de Vienne et de Munich. Cela nous est assuré par deux variantes. D'après la seconde vie syriaque et la légende romaine, dont l'accord a sa cause dans l'original byzantin lui-même, Alexis, fuyant d'Edesse, se rend à Laodicée, où il s'embarque pour Tarse. D'après ces deux textes encore, Euphémianus, à qui les empereurs reprochent de leur

1. Pour quelles raisons la fête de Saint Alexis, célébrée d'abord le 3 novembre chez les Syriens (*Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 263, C et D), a-t-elle été fixée au 17 mars par l'église grecque et plus tard au 17 juillet par l'église latine? Les Bollandistes l'ignorent, et je ne suis pas plus qu'eux en mesure de l'expliquer.

avoir caché la présence du saint dans sa maison, fait venir le chef de ses esclaves pour l'interroger; et seulement après la réponse de celui-ci, qu'il ne sait rien, on décide d'aller faire des recherches dans la maison d'Euphémianus. Agapius, Surius, les manuscrits de Vienne et de Munich ne font aucune mention du chef des esclaves; ils ne nomment pas Laodicée et disent seulement que le saint se rendit au bord de la mer, où il prit place sur un vaisseau qui allait à Tarse. Omissions communes, donc auteur commun. A cet auteur je fais aussi remonter la responsabilité d'une faute plus grave, qui a persisté dans deux versions et laissé sa trace dans une troisième. Il avait, dans le cours du récit et dans les indications historiques de la fin de la vie, remplacé le nom d'Innocent par celui de Marcien : par une erreur surprenante, car un archevêque de ce nom n'a existé ni à Rome, ni à Constantinople. Le manuscrit de Vienne a retranché les indications finales, mais gardé le nom de Marcien dans le récit. Au contraire, le manuscrit de Munich a supprimé ce nom dans le récit et l'a conservé dans la formule finale : «sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat de Marcien.» Agapius et Surius, qui semblent bien avoir connu la légende romaine et s'en être inspirés parfois pour modifier le texte grec qu'ils suivaient, ont corrigé la faute en question. Le premier a rétabli le nom d'Innocent au lieu de celui de Marcien dans le cours de la légende; mais, comme il lui restait peut-être quelques scrupules, il a rédigé ainsi l'explicit : «Le saint mourut le 17 du mois de mars, l'année du Christ 410[1], au temps d'Honorius, empereur de Rome,

1. Les *Menœa magna Græcorum* nomment dans l'éloge d'Alexis l'empereur Honorius. Le ménologe slavo-russe dit que le saint vécut en l'an 400, sous les empereurs Honorius et Arcadius. Mais, hors Agapius, on ne trouve indiquée l'époque précise de la mort du saint que dans les vies qui se rattachent à la légende romaine. Jacques de Voragine et Mombrizio disent : vers 398; — Pierre des Natalles : vers 388; — les *Gesta Romanorum* et la vie italienne : vers 328 *(sic)*; — Vincent de Beauvais : *anno Archadii et Honorii VIII, Romæ Alexis vita mirabilis declarata est.*

Il me paraît très-vraisemblable qu'Agapius, qui connaissait la légende romaine, a connu aussi et utilisé l'inscription de la chapelle fondée par la famille Savelli, dans l'église de Saint-Alexis, à Rome : «*Sub gradu isto in paterna domo B. Alexius, Romanorum nobilissimus, non ut filius, sed tamquam pauper advena receptus, asperam egenamque vitam duxit annis XVII; ibique purissimam animam creatori suo feliciter reddidit anno CCCCXIV,*

et de l'archevêque Marcien, selon les uns, Innocent, selon les autres; et sous le règne de Théodose, fils d'Arcadius, à Constantinople.» Surius, plus résolu, a rejeté décidément le nom de Marcien. Il a tu, dans le récit, le nom de l'archevêque et, dans l'explicit, il est revenu, par une correction qui s'imposait, aux données primitives : «*Archadio et Honorio imperatoribus, Innocentio autem primo pontifice.*»

On a noté tout à l'heure, comme une des innovations de la légende romaine, la substitution de l'église Saint-Boniface à l'église Saint-Pierre, dans les deux circonstances du mariage et des funérailles d'Alexis. Or trois de nos textes, Surius, le manuscrit de Munich et Agapius, tout en gardant Saint-Pierre pour la cérémonie des funérailles [1], placent à Saint-Boniface la célébration du mariage; et si le quatrième, le manuscrit de Vienne, passe sous silence tout ce qui touche à cette célébration, en revanche c'est dans l'église de Saint-Boniface, au lieu de l'église de Saint-Pierre, qu'il fait déposer les restes du saint. Faut-il voir là un emprunt direct fait par chacun de ces textes à la légende romaine, et doit-on conclure que non seulement Surius et Agapius, mais encore les auteurs des textes de Munich et de Vienne ont connu cette légende? Je ne le crois pas. Ce serait un hasard trop étonnant que trois rédacteurs soient tombés séparément d'accord, sans aucune raison pressante, pour modifier une même leçon dans un passage et la garder dans un autre. Mieux vaut admettre que l'emprunt, dans le cas présent, a été fait par M 3, l'auteur commun de nos quatre textes, qui par suite doit n'avoir été rédigé que postérieurement à la formation de la légende romaine. Entre cette légende et la version du manuscrit de Munich, il n'y a pas eu le moindre rapport direct. On ne saurait être aussi affirmatif pour la version du manuscrit de Vienne. Pourtant, le désir d'effacer la contradiction qu'il y avait à faire célébrer le mariage du saint dans l'église placée sous son

Innocentio I, PP., et Honorio et Theodosio II imperantibus.» (Voyez *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 242, B.) C'est sans doute à cette inscription, qui nous a été conservée par une vieille description de la ville de Rome, que le moine grec a emprunté la date de 410 pour la mort du saint, et la mention de Théodose II au lieu d'Arcadius.

1. Agapius dit : «la grande église»; mais quelle autre église que Saint-Pierre pouvait-il entendre par ces mots?

invocation auxiliaire et ses funérailles dans une autre église, a bien pu suffire pour décider l'auteur de cette version à rattacher la seconde cérémonie au même lieu qu'on disait déjà témoin de la première, à l'église de Saint-Boniface.

7° Les textes provenant de M 3 se divisent d'abord en deux branches : l'une avec le seul Agapius, l'autre avec le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius. L'origine commune de ces trois dernières versions, ou, en d'autres termes, l'existence de M 4, est assurée par les variantes qui suivent. Dans Agapius et la légende romaine, comme aussi dans les vies carschouni de Paris et du Vatican, après le mariage d'Alexis, l'ordre du récit est celui-ci : départ du saint de Rome, son arrivée à Edesse, sa vie dans cette ville; inquiétude d'Euphémianus, qui envoie des esclaves dans tous les pays pour chercher son fils, insuccès des recherches et retour des esclaves; douleur et lamentations de la mère du saint et de sa fiancée. Le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius, après nous avoir décrit la vie du saint à Edesse, passent de suite à la douleur de sa mère et de sa fiancée, et seulement alors nous racontent comment son père le fit chercher vainement par tous pays. J'appelle l'attention du lecteur sur l'importance d'une semblable variante : elle me paraîtrait décisive à elle toute seule. Mais en voici deux encore qui vont témoigner dans le même sens. Agapius, la légende romaine, les vies carschouni de Paris et du Vatican, disent simplement que le saint, débarqué à Laodicée, se rendit à Edesse; Surius et les manuscrits de Vienne et de Munich ajoutent qu'il se joignit à des voyageurs pour faire la route. Ailleurs, tandis que dans la légende romaine et les vies carschouni une image de la Mère de Dieu parle deux fois au portier, d'abord pour lui ordonner d'introduire le saint dans le temple, ensuite pour lui révéler où il trouvera le saint, dans Surius et le manuscrit de Munich[1], il n'y a plus qu'une seule allocution de l'image.

8° La division en deux nouvelles branches des textes dérivés de M 4 et l'existence de M 5, source du manuscrit de Munich et de Surius, sont des faits non moins certains que celui que nous

1. Agapius et le manuscrit de Vienne ont supprimé toute révélation miraculeuse. Mais ce n'est là qu'une rencontre accidentelle et, si l'on peut dire, un accord négatif.

venons d'établir. Nous en avons pour preuves différentes modifications, opérées par le rédacteur même de M 5 dans le texte qu'il suivait. Il a, dans un passage, interverti l'ordre du récit. Jusqu'à lui, toutes les versions racontaient ainsi les événements qui accompagnent dans la légende la mort du saint: «Cependant Alexis, connaissant que sa mort approchait, demanda à l'esclave qui le servait de lui apporter du papier et de l'encre, et il écrivit toute l'histoire de sa vie . . . . .; — or un dimanche, comme l'archevêque de Rome célébrait l'office de la messe en présence des empereurs, une voix partie de l'autel se fit entendre par deux fois, qui ordonnait de chercher l'Homme de Dieu et annonçait sa mort prochaine . . .; et, tout le monde étant de nouveau réuni dans l'église, le jeudi soir, la voix se fit entendre une troisième fois et dit qu'on trouverait l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus . . . . .» M 5 et, par suite, le manuscrit de Munich et Surius ont fait du second de ces paragraphes le paragraphe premier, et réciproquement. Dans toutes les versions encore, c'est à Euphémianus que le serviteur d'Alexis s'adresse pour sa déclaration : «Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir?» Il s'adresse à la mère du saint dans le manuscrit de Munich et dans Surius. Je soupçonne enfin que c'est M 5 le premier qui a écrit partout dans le récit «l'empereur», au lieu de la leçon primitive «les empereurs». Agapius, qui se trouve ici d'accord avec Surius et le manuscrit de Munich, a bien pu faire ce changement *proprio motu*, en vue de la vraisemblance historique. Autrement, il en faudrait faire remonter l'origine jusqu'à M 3, et il resterait alors à expliquer comment l'ancienne leçon «les empereurs» peut se retrouver dans le manuscrit de Vienne.

Voilà, j'espère, démontrées toutes les propositions qu'énonçait notre tableau, sauf une, qui n'est pas la moins intéressante. Il est certain que Siméon, surnommé Métaphraste, a composé une vie de notre saint. Mais quelles sont les raisons qui confirment à cette vie la place marquante que je lui ai assignée parmi les autres? Et d'abord, pourquoi rejeter le témoignage autorisé d'Allacci[1], qui attribue positivement à Métaphraste la vie

1. Leo Allatius, *De Symeonum scriptis diatriba* (Parisiis, 1664), p. 125.

grecque du manuscrit de Vienne? Il semble que Lambeck eût déjà conçu quelques doutes sur le bien-fondé de cette attribution, quand il a noté que cette vie différait beaucoup de la narration latine de Surius (lisez : Lipomanus), narration annoncée par son auteur même comme une traduction de Métaphraste[1]. On peut ajouter qu'elle ne diffère pas moins de la narration du moine Agapius, qui lui aussi, d'après son dire, a tiré du recueil de Métaphraste ses Vies des saints. Ces simples remarques, jointes à la certitude que les versions de Surius et d'Agapius ne proviennent pas de la vie du manuscrit de Vienne, nous amènent à deux conclusions. La première, que la vie du manuscrit de Vienne n'est point, à parler strictement, la rédaction de Métaphraste, qu'elle procède seulement de cette rédaction, comme en procèdent aussi Agapius et Surius; la seconde, que nous ne pouvons placer la rédaction de Métaphraste plus bas que M 3, le dernier auteur commun du manuscrit de Vienne, de Surius et d'Agapius. Mais on a vu plus haut que M 3 était postérieur à la légende romaine, à laquelle il avait emprunté la mention de l'église Saint-Boniface. L'auteur de cet intermédiaire ne peut avoir vécu avant le XIe siècle, car la légende d'Alexis ne fut apportée à Rome que dans les dernières années du Xe. Au contraire, Siméon Métaphraste a sans doute vécu avant la formation de la légende romaine, sous les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, dans la première moitié du Xe siècle. C'est là du moins l'opinion généralement admise[2] et, à mon sens, la plus solidement étayée. Le très-ingénieux Casimir Oudin, qui a voulu rapprocher jusqu'au XIIe siècle, sous Manuel Comnène, l'existence de l'hagiographe grec, n'a fourni en faveur de sa thèse que des arguments spécieux et point décisifs[3]. Pour qui ne se rallie pas à l'opinion isolée de ce critique, il est donc clair que la rédaction de Métaphraste, antérieure à la légende romaine, est antérieure aussi à

1. Petrus Lambecius, *Commentarii de Bibliotheca Cæsarea Vindobonensi* (Vindobonæ, 1665—1690), t. IV, p. 137, sous le n° CLIII.

2. Voyez Baronius, *Annales ecclesiastici,* t. XV, année 902 et suiv.; — Leo Allatius, *op. cit.*; — *Acta Sanctorum Boll.,* janvier, t. I, p. XVI et suiv.

3. Voir *Dissertatio de œtate et scriptis Symeonis Metaphrastæ,* dans l'ouvrage d'Oudin: *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis* (Lipsiæ, 1722), t. II, col. 1300.

M 3, et l'on n'a plus le choix dès lors, pour identifier cette rédaction, qu'entre les intermédiaires M et M 2.

Disons-le tout de suite, on ne peut même plus songer qu'à M. Le lecteur n'a pas oublié sans doute comment j'ai été amené à supposer ces deux intermédiaires, M et M 2, au lieu d'un seul, entre la primitive rédaction byzantine d'une part, la légende romaine et M 3 de l'autre part. J'ai raisonné ainsi. La seule donnée historique offerte par la légende byzantine était, à en juger d'après la seconde vie syriaque et les vies en carschouni, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome, c'est-à-dire comme pape, dans le temps de la mort d'Alexis. Dans la légende romaine et dans M 3, ou, pour parler plus exactement, dans les vies sorties de M 3, nous relevons côte à côte deux nouvelles informations, contradictoires entre elles. L'une, qui est vraisemblable historiquement, nous confirme que le saint mourut sous l'épiscopat d'Innocent et ajoute : sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes. L'autre, qui est tout à fait insoutenable, voudrait que, déjà avant la naissance du saint, son père Euphémianus eût été puissant à la cour des mêmes princes. J'ai montré comment la coexistence de ces données inconciliables s'expliquerait encore, si la première remontait à un intermédiaire M, et si la seconde provenait seulement d'un intermédiaire M 2; mais qu'il était difficile de supposer, sans preuve aucune, qu'elles fussent toutes deux le fait d'un même auteur, ignorant ou irréfléchi. Quand cet auteur a nom Siméon Métaphraste, une telle supposition devient impossible. Quelques jugements dédaigneux qu'on ait portés, à tort ou à raison, sur l'œuvre de ce célèbre hagiographe, il était à coup sûr un écrivain habile et érudit. Il n'a pu tomber dans cette inconséquence de faire naître et mourir un saint qui, d'après la légende grecque, aurait vécu au moins 48 ans[1], sous deux empereurs montés au trône le même jour, pour compter seulement l'un 13 et l'autre 28 années de règne. Et s'il eût trouvé cette faute déjà commise dans les documents qu'il suivait, il n'eût pas manqué de la corriger. Je ne saurais donc placer ailleurs qu'en M la vie composée par Métaphraste. En

1. Alexis n'a pu se marier avant 14 ans, âge de la puberté en droit romain, et la légende grecque le fait vivre 17 ans à Edesse et 17 ans à Rome.

perdant cette vie, je crois que nous avons perdu un des meilleurs et des plus anciens intermédiaires entre le texte primitif de la légende byzantine et les vies grecques et latines que nous possédons. Celles-ci sans aucun doute la représentent utilement, mais elles ne sont toutes, en réalité, que des reproductions plus ou moins altérées. L'évêque Lipomanus, réédité par Surius, et le moine Agapius ont beau s'annoncer, dans les titres ou les préfaces de leurs recueils, comme des traducteurs de Métaphraste, le scribe du manuscrit de Vienne a beau inscrire ce nom en tête de la vie d'Alexis, leurs versions n'ont pas plus de droits à être reconnues pour l'œuvre elle-même de l'hagiographe grec, que celles des Bollandistes et du manuscrit de Munich, qui se taisent sur leurs auteurs [1].

Voulons-nous interroger sur la primitive légende byzantine les textes que nous venons de classer et dont nous pouvons maintenant peser justement les témoignages? Ils nous révèlent qu'en somme elle a peu varié à travers ses remaniements successifs et qu'elle était au fond, à peu de chose près, telle que je l'ai résumée à priori plus haut (p. XXXIII et suiv.), d'après l'ensemble des vies grecques et latines. Pour en avoir une restitution aussi exacte que possible, il n'y aurait qu'un tout petit

1. Ce que M. Dachkof nous apprend de la vie en slavon ecclésiastique me paraît cadrer absolument avec l'exposition qui précède. Le titre de cette vie la dit abrégée de Métaphraste et du Ménologe grec. Cependant, elle est une traduction presque interlinéaire de la rédaction de Surius. (A cela rien d'étonnant, puisque Surius dérive de Métaphraste.) A la vérité, elle offre quelques additions tirées de la rédaction du manuscrit de Munich, et une autre, sans grande valeur, tirée de la rédaction du manuscrit de Vienne. (Ces additions sont tirées tout simplement de Métaphraste, d'où dérivent également les manuscrits de Munich et de Vienne.) Des additions beaucoup plus importantes proviennent de la vie latine des Bollandistes, en d'autres termes, de la légende romaine, ainsi que de la vie italienne et des poésies allemandes. (Non; elles proviennent directement de Métaphraste, d'où dérivent encore la légende romaine et, par elle, la vie italienne et les poésies allemandes.) M. Dachkof termine ainsi : «Tout cela et aussi la mention du pape, au lieu de l'archevêque romain, (mais j'ai montré que le pape Innocent devait figurer dans la primitive légende byzantine,) atteste que l'auteur de la vie en slavon ecclésiastique a eu beaucoup plus de relations avec la littérature occidentale qu'avec la littérature orientale de la légende, et diminue l'importance de cette vie pour nos recherches.» Je ne crois pas qu'on puisse admettre une semblable conclusion.

nombre de changements à faire dans le résumé auquel je renvoie. Il faudrait y introduire l'épisode du paranymphe, dans la forme où il est raconté par la seconde vie syriaque; — remplacer partout l'église de Saint-Boniface par l'église de Saint-Pierre; — garder au pontife, comme je l'ai fait, le titre d'archevêque de Rome, mais lui donner aussi son nom d'Innocent. Je passe sur d'autres modifications sans importance, pour arriver à cette remarque, que les représentants de deux branches indépendantes de nos textes, la seconde vie syriaque et la vie carschouni de Paris, ne connaissent pas le nom d'Alexis; mais que cela ne prouve rien contre la présence de ce nom dans la légende byzantine primitive. Je crois que c'est celle-ci, au contraire, qui la première a appelé le saint Alexis, pour des raisons qu'il est malaisé de déterminer. Les vies en syriaque et en carschouni ont supprimé ce nom, parceque le saint n'était connu des Chrétiens de Syrie (les Melkites peut-être exceptés) que sous celui d'Homme de Dieu ou de *Mar Rîchâ.* D'ailleurs, les deux autres branches de la légende, celles de Josèphe et de Métaphraste, ont un droit égal de représentation et m'autorisent à maintenir dans le résumé ci-dessus le nom d'Alexis.

L'étude des formes successives de la légende de Saint Alexis ne serait pas encore complète, si je ne proposais de l'origine de sa seconde partie une explication qui a au moins pour elle quelque vraisemblance. On sait que certains auteurs[1] ont voulu voir dans Alexis et Jean Calybite un seul et même saint. Leurs vies, en effet, telles que les racontent la légende de Saint Jean Calybite[2] et la légende byzantine d'Alexis, présentent une assez grande analogie. Tous deux sont dits romains[3], de noble et riche maison; tous deux quittent leur famille et passent en Asie; tous deux rentrent plus tard dans leur patrie et vivent inconnus et humiliés à la porte du palais de leurs parents. Même la mort de Saint Jean Calybite, qui diffère dans la généralité des textes

1. Adrien Baillet, *Vies des Saints* (Paris, 1701), t. II, au 17 juillet; — Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles de l'Eglise* (Paris, 1705), t. X, p. 666 et 834.

2. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1029 et suiv.

3. Mais Jean était certainement de la nouvelle Rome et non de l'ancienne.

de la mort de Saint Alexis en ce qu'il se fait reconnaître de sa mère et de son père avant de mourir, est racontée par un manuscrit syriaque de Paris[1] tout à fait de la même manière que celle d'Alexis : Jean n'est reconnu qu'après sa mort, et par un papier qu'on trouve dans sa main. Mais les deux légendes se séparent dans les détails, surtout pour les événements de la première partie de la vie et les circonstances du retour des saints. Jean Calybite n'est pas fils unique; il n'est pas marié; ce qui détermine sa vocation est la rencontre d'un moine de l'ordre des Acémètes, qui a reçu chez son père l'hospitalité. Jean, par ses supplications, décide ce moine à l'emmener avec lui dans son couvent. Il y reste six ans, dans la prière et les mortifications de toutes sortes, sans sortir de sa cellule et sans voir personne que le prieur. Il revient à Rome, averti en songe par une voix qui lui ordonne d'aller retrouver ses parents et de recevoir leurs prières avant de mourir. Il part, muni de la bénédiction des moines et du prieur, et fait le voyage dans la compagnie d'un pauvre en guenilles, avec qui il échange par charité ses vêtements. De retour à Rome, il s'assied à la porte de ses parents, en est plusieurs fois chassé, mais finit par obtenir la permission de s'y construire une cabane et d'y demeurer; là, il mène encore pendant trois ans une vie misérable et toute méritoire, jusqu'à ce qu'un jour Jésus-Christ lui apparaît dans une grande lumière et l'avertit que sa mort est proche. Il fait demander sa mère, qui vient enfin, et il lui remet un évangile richement incrusté d'or, écrit autrefois pour lui de la main de son père, et qu'il avait toujours gardé précieusement. La mère montre cet évangile à son mari, et tous deux accourent aussitôt pour interroger le saint. Jean, d'après la version commune,[2] se

1. C'est le manuscrit décrit par M. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), sous le n° 234.

2. D'après la version isolée du manuscrit de Paris, Jean refuse de répondre immédiatement aux questions de ses parents. «Demain, leur dit-il, je vous ferai connaître où est votre fils.» Laissé seul, il prend un papier et met par écrit tous les événements de sa vie. Puis, gardant ce papier à la main, il se couche sur la terre et s'endort dans la paix du Seigneur. Le lendemain, ses parents reviennent dès le point du jour, voient qu'il est mort, mais ne peuvent obtenir le papier. Le patriarche vient aussi, accompagné de tous les prêtres et les diacres; il prend le papier et le lit à haute voix. On reconnaît Jean, et son père, sa mère, ses frères, les

fait alors reconnaître de ses parents et meurt, en emportant leurs prières et leur promesse de le faire enterrer avec ses haillons et dans la cabane même où il a vécu. Sa mère, folle de douleur, oublie sa promesse et veut l'ensevelir dans les plus beaux habits; mais le père l'en empêche et fait selon la volonté du saint. Plus tard seulement, il fait élever au dessus de son tombeau un temple magnifique, qui devint un lieu de guérisons et de miracles.

Je ne crois point qu'Alexis et Jean Calybite soient le même saint. Et comment le croire, en effet, quand il a été établi plus haut que la légende byzantine n'est qu'une composition de seconde main, et que l'originale et seule vraie légende d'Alexis se terminait à sa mort à Edesse? L'opinion contraire avait pourtant sa raison d'être, lorsqu'on ne connaissait que la légende byzantine de Saint Alexis. De fait, celle-ci n'est peut-être pour une partie que l'histoire de Saint Jean Calybite, et il me semble qu'on la décomposerait sans peine en ces deux éléments : la première vie édessienne, plus la fin de l'histoire de Saint Jean. Représentons-nous la vie primitive de l'Homme de Dieu apportée à Constantinople par un moine grec ou syrien, et répandue par des copies ou simplement d'abord par la tradition orale. Qu'un auditeur ou qu'un lecteur, peut-être l'introducteur lui-même de la vie édessienne, familier déjà avec la légende de Jean Calybite, ait été plus particulièrement frappé des ressemblances que présentaient les vies des deux saints; qu'il les ait comparées dans son esprit : sans aucun doute, il a dû trouver l'histoire de Jean bien plus merveilleuse et bien plus édifiante que la simple histoire de l'Homme de Dieu. Il a donc pu être tenté de donner à celle-ci le lustre qui lui manquait; et, dans ce but, il aura supprimé la mort de l'Homme de Dieu à Edesse et l'aura fait revenir, comme Jean, chez ses parents. Qui sait même si, en agissant ainsi, il n'a pas cru corriger une erreur ou

esclaves de sa maison, tombent à ses pieds et pleurent amèrement. Toute la ville accourt au bruit de leurs cris. Lamentations de la mère. Ensuite, le patriarche et les prêtres portent le saint à l'église; mais la foule se presse autour du corps, et l'on est obligé de jeter par les rues de l'or et de l'argent, sans réussir pourtant à la détourner. On arrive enfin à l'église. Là, la mère oublie la promesse qu'elle a faite à son fils de l'ensevelir dans ses haillons et le revêt de ses riches vêtements de noce; mais son père ..... Suit la fin comme dans la version commune.

réparer une mutilation; s'il n'a pas confondu les deux saints? Quoi qu'il en soit, une nouvelle légende était dès lors formée, et c'était la légende byzantine d'Alexis.

Certes, je ne présente cette explication que comme une hypothèse. Avant de pouvoir décider si les choses se sont réellement passées ainsi, il faudrait au moins étudier la légende de Saint Jean Calybite plus complétement que je ne l'ai fait. Il m'a semblé cependant que cette hypothèse était assez séduisante pour n'être pas passée sous silence. Grâce à elle, en effet, le développement surprenant de la légende de l'Homme de Dieu n'a plus rien de mystérieux; on connaît la source dont il provient, et l'on voit comment il s'est fait, par la confusion volontaire ou inconsciente des vies des deux saints. J'ai montré qu'une confusion analogue s'est certainement produite une autre fois : le récit de la mort de Jean Calybite, telle que la raconte un des manuscrits syriaques de Paris, a été évidemmeut calqué sur celui de la mort d'Alexis dans la légende byzantine. Ainsi, il y aurait eu influence réciproque des deux légendes, qui, sans jamais s'identifier entièrement, se seraient emprunté tour à tour des développements plus édifiants, des traits plus marquants et des détails plus pittoresques.

Appréciée au point de vue de la créance qu'elle mérite, la légende édessienne de l'Homme de Dieu me paraît plus véridique, au fond et dans la majeure partie des détails, qu'on ne l'attendrait peut-être d'une légende. Il est vrai qu'il faut rejeter le miracle de la disparition du corps du tombeau, dont le récit rappelle, jusqu'en quelques-uns de ses termes, la visite de l'apôtre Pierre au sépulcre du Christ. Je ne saurais non plus admettre que ce soit le *paramonarius* de l'église d'Edesse qui ait écrit notre légende, au moins dans sa forme actuelle, comme il est dit dans l'explicit. Enfin, on peut penser qu'il y a une part d'invention ou d'exagération, si minime qu'elle soit, dans l'épisode de la rencontre du saint avec ses esclaves, dans les détails touchant son enfance, son éducation, sa fuite et peut-être encore ses œuvres d'austérité à Edesse. Mais tout le reste paraît entièrement acceptable. Même, pour ce qui est des œuvres du saint, je me fierais sans aucune difficulté à l'auteur de la légende, car c'est dans la narration des faits qui se sont passés à

Edesse que sa véracité est surtout évidente. La raison en est simple, puisqu'il a écrit très-probablement dans cette ville, où avait vécu l'Homme de Dieu, à la source des informations, et peu de temps après les événements qu'il s'est chargé de nous raconter. Mais notre légende est d'ailleurs fort pauvre en données historiques. Sur Edesse, sur l'évêque Raboula, elle ne fournit que des indications très-vagues, ou n'apprend rien que nous ne sachions déjà par d'autres documents plus autorisés ou plus précis.

En ce qui concerne l'évêque, elle insiste tout particulièrement, dans ses derniers paragraphes, sur la protection qu'il accordait aux orphelins et aux veuves, sur sa charité envers les pauvres et les étrangers. Une très-ancienne vie syriaque de Mar Raboula[1], que je n'hésite pas à croire sur ce point, loue plusieurs fois son héros des mêmes vertus. Nous y lisons, par exemple, que sa vigilance et son autorité étaient si grande et si respectée, que « tous les orphelins et les veuves de son diocèse demeuraient, pleins de confiance en lui, comme dans un port tranquille, à l'abri duquel ils n'étaient pas exposés à souffrir des assauts du flot exécrable des pillards[2] ». Le même auteur anonyme dit plus loin : « Ce n'est pas seulement en cela qu'il ressembla à Saint Paul. Il s'appliqua encore à remplir la grande mission qui lui avait été confiée par les apôtres ses prédécesseurs, de prendre soin des pauvres. Comme il convenait à qui avait reçu des apôtres, avec Saint Paul, cet ordre de prendre soin des pauvres, il l'observa avec zèle. Qui pourrait dire toute la sollicitude qu'il apportait à pourvoir aux besoins des pauvres, et surtout l'amour exalté qu'il avait pour les pauvres saints?[3] »

1. Elle a été publiée par Overbeck, *Sancti Ephræmi Syri aliorumque opera selecta* (Oxford, 1865), p. 159 et suiv., d'après un manuscrit du Musée Britannique, pouvant dater du VIe ou du VIIe siècle. — Il ne faudrait pas accepter également et sans discernement tous les dires de cette vie. Par exemple, elle fait prier Mar Raboula (p. 163, l. 25) dans le *martyrium* des Saints Cosme et Damien, qui ne fut construit, selon la Chronique d'Edesse, que par son second successeur, l'évêque Nonnos. S'il fallait admettre des relations entre elle et notre légende édessienne, je pencherais à croire que c'est la vie de l'évêque qui est la moins ancienne et qui a pu s'inspirer de celle du saint.

2. *Op. cit.*, p. 188, l. 13.

3. *Ibid.*, p. 201, l. 5.

Il serait sans profit de citer tous les passages où il est question de cette bienfaisance de Raboula, qu'il affirmait de tant de manières, et de sa prédilection pour les humbles. Notre légende édessienne rapporte que, lorsqu'il apprit du portier la mort de l'Homme de Dieu, il fut enthousiasmé, « car il avait la passion de ce qui est noble et beau ». On croirait que son biographe a songé précisément à des émules de notre saint, quand il a écrit cette phrase : «Ceux qui, par volonté ou par pauvreté, passaient leur vie dans la souffrance, humbles en toute vérité, il les élevait, les exaltait et les aimait[1].»

Sur Raboula constructeur, il est difficile au contraire de concilier ensemble les données de sa biographie, de la Chronique d'Edesse et de notre légende. D'après celle-ci, il aurait entrepris, sinon mené à fin, beaucoup de travaux. Frappé des circonstances de la mort de l'Homme de Dieu, « il interrompit de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables ». La Chronique d'Edesse dit seulement qu'il fit bâtir, par ordre de l'empereur, l'église de Saint-Etienne, qui était auparavant la synagogue des Juifs[2]. Quant au panégyriste de l'évêque, il assure que, « tout le temps de sa vie, il ne put se résoudre à rien édifier sur la terre, à la seule exception de la moitié du mur septentrional du *haiklâ* de l'église d'Edesse. Il y fut forcé par suite du mauvais état de ce mur et il le restaura en peu de jours[3] ». L'exagération paraît sensible dans ces dernières lignes, et, d'autre part, la Chronique d'Edesse a pu commettre des oublis. Je me déciderais donc ici en faveur de notre légende, si ce différend valait la peine de le trancher.

Le dernier renseignement que les actes de l'Homme de Dieu nous apportent sur Raboula, c'est qu'il fut frappé de cécité vers la fin de sa vie. En quelle année, on l'ignore. Nous savons seulement, par un fragment de l'Histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur[4], qu'il était aveugle lors d'un concile qui se tint

1. *Op. cit.*, p. 175, l. 12. Cf. aussi p. 201, l. 14 et suiv.

2. Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 387 et suiv.

3. Overbeck, *op. cit.*, p. 190, l. 11.

4. Migne, *Patrologia græca*, t. LXXXVI, 1e partie, col. 205. — Cf. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1020; et Baronius, *Annales ecclesiastici*, t. VII, année 435. — Il est curieux que la vie de l'évêque ne dise rien de sa cécité.

en Arménie et auquel il assista, pendant la dernière année de son épiscopat (435).

Les seuls édifices d'Edesse dont notre légende fasse mention sont l'église et le *xenodochium* ou l'hôpital. Elle ne nous donne malheureusement aucun détail sur l'église, où le saint, raconte-t-elle, passait ses journées. Mais les termes même dont elle se sert — « le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium* »[1] — me persuadent qu'elle a voulu parler de l'église cathédrale, fondée en 313 par l'évêque Connos et que la Chronique d'Edesse appelle l'ancienne église, pour la distinguer de l'église nouvelle ou église des Apôtres, bâtie par le successeur de Raboula, l'évêque Hîba[2]. Quant à l'hôpital, je crois que la mention qui en est faite dans notre vie est la plus ancienne que fournissent les textes. D'après le biographe de Raboula, cet établissement existait déjà avant le charitable évêque, « mais de nom seulement et pas de fait »[3].

J'arrive enfin à la dernière question qui se pose à propos de notre légende. Lorsque les vies d'Alexis nous disent que le saint était de Rome, que faut-il croire? Qu'il était de Rome ancienne, ou bien de Rome nouvelle, c'est-à-dire de Constantinople? Quelques savants se sont prononcés dans ce dernier sens. Je

1. Voyez la traduction, p. 4, et la note 2.

2. Le nom de cette ancienne église cathédrale était, je crois, l Église Saint-Thomas. Cela me paraît résulter d'une phrase du Pèlerinage aux lieux saints de Sainte Sylvie d'Aquitaine, pèlerinage accompli sans doute vers la fin du IVe siècle. «Unde denuo proficiscens (scilicet Batnis in Osdroena), pervenimus in nomine Christi Dei nostri Edessam : ubi cum pervenissemus, statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ.» (Voyez J. F. Gamurrini, *S. Hilarii tractatus de mysteriis et S. Silviæ Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta,* Romæ 1887, p. XXVII et 64.) Cela résulte aussi d'un passage de Socrate (*Hist. Eccl.,* l. IV, c. 18), cité en note de la p. 64 par M. Gamurrini. Je ne puis m'empêcher de comparer la façon dont s'exprime Sainte Sylvie : «Statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ», avec ce passage de notre première vie d'Alexis : «le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium*». Je n'admettrais donc pas sans quelque réserve l'argument que M. Gamurrini a tiré de ces mots. «Distinguit Peregrina ecclesiam a martyrio sancti Thomæ, nam, aliquanto post ejus adventum, anno 394 translatum est sepulcrum in ecclesiam a Cyro episcopo (Chron. Edess. ed. ab Assemano, *Bibl. Orient.,* I, p. 399) : ante igitur eum annum accidit ejus peregrinatio».

3. Overbeck, *op. cit.,* p. 202, l. 19.

crois que le premier fut Papebroeck. Il avait été surpris de ce que l'histoire n'offrait aucune trace du culte de Saint Alexis à Rome avant le XIe siècle, alors qu'il était depuis longtemps en honneur chez les Grecs. Il supposa donc que le saint avait vécu et était mort à Constantinople et que, si la légende le dit romain, c'est qu'il était arrivé pour lui comme pour Saint Jean Calybite et plusieurs autres saints, dont on a cru qu'ils avaient vécu à Rome, parce qu'on y avait apporté leurs reliques et qu'on leur avait consacré des églises. Papebroeck appuyait son opinion sur d'autres raisons : la forme grecque des noms d'Alexis et de ses parents; les circonstances de sa fuite et celles de son retour dans sa ville natale, vraisemblables s'il s'agit de Constantinople, située au bord de la mer et à proximité de la Syrie, difficilement admissibles s'il s'agit de Rome, à cause de son éloignement et de sa situation méditerranée [1].

Papebroeck ne connaissait que la légende byzantine. Mais nous savons, nous, qu'il y a eu deux légendes distinctes; nous devons donc interroger d'abord la première, la légende édessienne. Seulement ensuite, nous pourrons rechercher accessoirement comment l'auteur du remaniement byzantin a compris les données de sa source, et s'il les a conservées ou bien modifiées.

On est très-embarrassé pour décider dans laquelle des deux capitales la vie syriaque primitive plaçait la patrie du saint. Au premier coup d'œil, le récit de sa fuite ferait songer plutôt à Constantinople. Malgré la mention que le saint et son paranymphe prirent des chevaux pour se rendre au port, il ne semble pas qu'ils soient partis pour une course aussi longue que celle de Rome à *Portus Augusti,* ni même qu'ils aient eu à sortir de la ville[2]. Mais notre hagiographe se piquait-il de tant de précision? Et était-il bien instruit de la topographie de Rome? Papebroeck a remarqué aussi avec raison que Rome devait avoir avec l'Asie des relations commerciales bien moins fréquentes que Constantinople, et qu'il n'y avait guère que dans celle-ci qu'on pût trouver, à toute heure du jour ou de la nuit, un vais-

1. Voyez *Acta Sanctorum* (première édition), mai, t. I, p. XVIII; — et Papebrochius, *Responsiones*, t. I, p. 263.

2. Remarquer pourtant ces mots, mis dans la bouche du paranymphe : «Quoi! nous irions courir les chemins déserts!»

seau prêt à se mettre en route. Cependant, cet argument n'est pas non plus sans réplique. Notre légende ne dit en aucune façon que le saint se proposât justement la Syrie pour but de sa fuite. On peut croire plutôt que c'est le hasard seul qui le conduisit dans ce pays, et qu'il ne voulait, en quittant Rome, que gagner la première terre venue favorable à ses projets de vie solitaire[1]. La rencontre fortuite, dans le port de Rome, d'un vaisseau en partance pour la Syrie n'a plus rien de surprenant. Quant au nom de ܪܗܘܡܐ, que l'auteur de la vie édessienne a employé par deux fois, d'abord dans le titre : «Histoire de l'Homme de Dieu, qui était de Rome», puis dans le cours du récit : «ses parents étaient de la ville de Rome», — sans doute ce nom n'est pas par lui-même absolument probant. Je ne voudrais pas nier qu'il ait pu être usité, comme le grec Ῥώμη, pour désigner Constantinople; au moins dans la littérature hagiographique. Mais je ne me rappelle aucun exemple d'un semblable emploi de ܪܗܘܡܐ chez les historiens, et je trouverais difficile d'admettre sans autre preuve, pour ce nom, la traduction de Constantinople, dans un texte aussi ancien que le nôtre et non traduit du grec.

Si je montre quelque insistance à conclure pour Rome contre Constantinople, c'est que l'auteur de la légende byzantine, un Constantinopolitain, a conclu lui-même contre sa patrie. Ici il n'y a plus aucun doute, et je crois pouvoir ajouter une preuve

1. Les anachorètes ne manquaient point alors à l'Occident. C'est précisément au temps d'Alexis que Rutilius Namatianus, revenant de Rome en Gaule et passant devant l'île Gorgona, écrivait ces vers connus sur un solitaire dont le portrait ressemble fort à notre saint :

> Adsurgit ponti medio circumflua Gorgon
>   Inter Pisanum Cyrnaicumque latus.
> Aversor scopulos, damni monumenta recentis:
>   Perditus hic vivo funere civis erat.
> Noster enim nuper juvenis majoribus amplis,
>   Nec censu inferior, conjugiove minor,
> Impulsus furiis, homines terrasque reliquit,
>   Et turpem latebram credulus exul adit.
> Infelix putat illuvie cœlestia pasci,
>   Seque premit læsis sævior ipse deis.

De reditu suo, l. I, v. 515.

Cf. encore v. 439 et suiv.

décisive aux arguments qui ont fait revenir Papebroeck, après un nouvel examen, sur sa première opinion. Ceux-ci sont peut-être en effet moins convaincants que ce savant ne l'a jugé. Il a été converti, dit-il, par une lecture et une étude attentives du canon de Josèphe, qui nomme la patrie d'Alexis seulement Ῥώμη, et qui donne à l'évêque présent aux funérailles du saint le titre de πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος. Est-ce bien suffisant, lorsqu'on connaît les efforts ambitieux et constants des patriarches de Constantinople pour s'élever au second rang dans l'Eglise et pour obtenir les mêmes privilèges en Orient que les évêques de Rome possédaient en Occident? Même, si je n'avais, pour me décider, que les paroles par lesquelles les empereurs, dans la seconde vie syriaque et dans la légende romaine, s'annoncent et annoncent l'évêque en présence du cadavre du saint : « Nous sommes les Empereurs et voilà le Père de toute la terre habitée » [1], je ne serais pas encore sûr qu'ils aient entendu désigner le pape. Car on reconnaît là la traduction d'une leçon grecque πατὴρ ou πατριάρχης οἰκουμενικός, qui était le titre usurpé par les évêques de Constantinople. Mais ce qui tranche définitivement la question, c'est que le texte original de la légende byzantine devait donner à ce patriarche œcuménique le nom d'Innocent. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer, étant admis mon classement des versions issues de la légende byzantine, comment ce nom se retrouve à la fois dans la seconde vie syriaque, dans la légende romaine et chez Surius et Agapius. Il est vrai que c'est au moyen d'une correction que nous l'obtenons dans la vie syriaque; mais au moyen d'une correction extrêmement simple, et je dirai nécessaire, puisqu'elle est la seule qui soit possible en même temps au double point de vue de l'écriture et de l'histoire. Sans cette correction, on ne peut lire en syriaque qu'*Anaclîtos*. Il faudrait donc ou bien supposer aussi dans l'original grec la leçon Ἀνάκλητος, qu'aucune considération ne justifierait, ou bien se mettre en quête d'un troisième nom, d'où auraient pu également sortir d'un côté Ἀνάκλητος, de l'autre Ἰννοκέντιος, et que j'avoue n'avoir pas trouvé. Tout considéré, je préfère admettre que l'introduction dans notre légende d'un évêque de Rome Innocent remonte au premier auteur grec et

1. La légende romaine dit : *Pontifex Pater universalis;* mais le mot *pontifex* a pu être ajouté à Rome.

non pas seulement, comme on l'a conjecturé, au rédacteur de la vie romaine. Naturellement, cet évêque n'est autre que le pape Innocent Ier.

On comprendra sans doute que je n'attache nulle importance à un dernier argument présenté par Papebroeck en faveur de Constantinople, et qui est tiré des circonstances de la rentrée du saint dans sa patrie. Alexis vient de s'embarquer à Laodicée pour se rendre à Tarse; mais un grand vent s'élève et l'emporte jusqu'à Rome. Comment croire à une tempête si longue et si violente qu'elle fait doubler à un vaisseau l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, « alors que la vie du saint ne mentionne aucune navigation, même courte » ? Il suffit de répondre que nous sommes ici sur le terrain de la seconde légende, toute fabuleuse, et que le retour d'Alexis chez ses parents est présenté comme un fait miraculeux. Or il n'y a pas de degrés dans le surnaturel. Ou il faut l'écarter entièrement, ou il faut l'admettre tel qu'il nous est présenté.

En résumé, la primitive légende édessienne ne fait pas connaître avec certitude dans quelle Rome elle voyait la patrie du saint; cependant je croirais plutôt qu'elle songeait à Rome ancienne. C'est ce qu'a jugé aussi l'auteur du remaniement byzantin, puisqu'il a introduit dans sa rédaction nouvelle le pape Innocent.

III. — L'office melkite de Saint Alexis

L'office melkite de notre saint, dont je publie le texte en appendice, est le seul document syriaque qui appelle l'Homme de Dieu par son nom d'Alexis, et le seul aussi qui procède uniquement de la légende byzantine. Cet office n'est d'ailleurs que la traduction pure et simple de l'office de l'église grecque, constitué pour sa plus grande partie par le canon de Josèphe. Car, en même temps qu'ils adhérèrent à la foi et au rite des Grecs, les Melkites leur empruntèrent leurs heures canoniques, leurs chants et jusqu'à leur musique. J'aurais donc pu me dispenser de surcharger mon travail d'un chapitre à peu près inutile, si l'occasion ne m'avait semblé bonne pour faire connaître, par un court extrait, la littérature liturgique des chrétiens grecs de la Syrie.

L'office melkite de Saint Alexis m'était offert par deux manuscrits du *menœon* syriaque du mois d'adar, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris (n°s 137 et 138). Le texte que j'ai pu établir par leur comparaison est loin sans doute d'être parfait, et l'on trouverait à y apporter bien des améliorations, si l'on prenait la peine de le collationner avec d'autres manuscrits du *menœon*, par exemple avec ceux qui appartiennent à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Mais il ne m'a pas été donné de m'acquitter de cette tâche complémentaire, qui eût été au reste sans grand profit.

Dans un but de clarté, j'ai distribué les chants qui composent notre office suivant la manière dont on imprime aujourd'hui les œuvres poétiques, en allant à la ligne à chaque vers. Cependant,

il eût peut-être mieux valu de me conformer à l'usage des scribes syriens, qui écrivaient les vers à la suite les uns des autres et les séparaient seulement par des points. Ils n'allaient même pas toujours à la ligne après les strophes et se contentaient d'en marquer la fin par un signe d'interponctuation particulier. J'aurais pu adopter ce système avec d'autant plus de raison, que je ne suis pas absolument convaincu que nous ayons affaire ici à des vers. Sauf un certain nombre d'exceptions, toutes les hymnes qui forment l'immense recueil des livres ecclésiastiques grecs sont, à parler véritablement, en prose. Mais, comme cette prose était destinée à être chantée, on devait forcément la soumettre à des mesures et à des coupes alternativement régulières; et cette nécessité créa une sorte de versification spéciale, qui ne fut rien qu'un accessoire de la musique, et qui était fondée sur l'unique loi du nombre des syllabes [1]. Bien que la poésie syriaque n'obéît pas à une autre loi, et que le nombre des syllabes y déterminât seul la longueur des vers, il me semble pourtant difficile de voir de réelles compositions poétiques dans les chants des Melkites syriens. Traduits des cantiques grecs et calqués sur eux, obligés à la fois d'en garder le fond et d'en reproduire autant que possible la forme métrique, leurs vers, si ce sont des vers, devaient être forcément très-prosaïques; et le lecteur jugera, par l'office de Saint Alexis, qu'ils le sont en effet. A mon avis, les hymnes syllabiques des mélodes grecs, comme celles des Syriens melkites, ne sont que de la prose mesurée, et je crois qu'on les comparerait justement, à part la rime qui leur manque, aux proses ou séquences de l'église latine. Elles montrent seulement une bien plus grande variété de combinaisons que ces dernières. Leurs strophes peuvent avoir depuis trois jusqu'à trente vers, et les vers, depuis deux jusqu'à quinze syllabes.

Il n'a pas été toujours facile de déterminer le mètre ou, en d'autres termes, le *schema* de chacun des différents cantiques de notre office. Dans les plus anciens manuscrits grecs ou syriaques, les points diacritiques qui séparaient chaque vers et qui, « sans aucun égard ni au sens, ni aux périodes, fixaient

1. Voyez l'ouvrage du cardinal J. B. Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome, 1867. Le cardinal se prononce cependant en faveur d'une nouvelle et véritable poésie.

uniquement la métrique syllabique »[1], ces points devaient être placés avec une extrême exactitude. Mais, par la négligence ou l'ignorance des copistes successifs, beaucoup de ces points sont tombés ou ont été dérangés. Pour retrouver les coupes primitives, il fallait recourir à la méthode de comparaison. D'abord, il fallait comparer entre elles toutes les strophes du cantique étudié; comparer ensuite le cantique à son *hirmos* et au cantique type dont cet *hirmos* formait le début; le comparer encore à un nombre plus ou moins grand de cantiques composés sur le même *hirmos;* le comparer même enfin à la série correspondante des cantiques grecs originaux. Expliquons, pour être bien compris, ce que c'est que l'*hirmos.*

Si l'on ouvre un recueil de chants, de noëls, par exemple, on trouve presque toujours, en tête de chaque pièce, cette indication : sur l'air de . . . ., suivie des premiers mots ou du premier vers d'un chant qui est supposé généralement connu. Ce premier vers, ou plutôt la strophe qui commence par lui, voilà l'*hirmos* du chant qu'on va lire; c'est cette strophe qui fixe la mélodie du nouveau chant, par conséquent, le nombre et la mesure de ses vers[2]. Les Grecs et, à leur exemple, les Syriens, avaient un livre qui contenait toute la collection des *hirmi* et qui portait le nom d'*hirmologion.* Le passage suivant de Goar nous explique la raison d'être de ce livre. *Libros notis musicis exaratos, inter cantandum rarissime conspiciunt vel etiam habent Græci: communesque ideo et verbis et cantu, memoriæ tenaciter infigunt hymnos, ad quorum normam alios pari syllabarum numero constantes, cantando inflectunt, quorum ideo primordia canticis aliis inscribunt, ut ad eorum regulam sequentes indicent esse decantandos. Hi vocantur* Ἑιρμοὶ *sive* tractus, *ut qui sequentes modulos ad suam musicam inflexionem trahant*[3]. La Bibliothèque Nationale de Paris possède un *hirmologion* syriaque (n° 131). Mais, à la différence de l'*hirmologion* grec, qui donne dans leur totalité

1. Cardinal Pitra, *op. cit.*, p. 11 et 12.

2. On lit dans l'Épitomé d'Hephestion : «Si quelqu'un veut faire un canon, qu'il se préoccupe d'abord de choisir l'*hirmos,* qu'ensuite il dispose les tropaires en conformant à l'*hirmos* le nombre des syllabes et le ton musical, et qu'il atteigne ainsi son but.» Cardinal Pitra, *op. cit.*, p. 31. Je renvoie pour la dernière fois à cet excellent travail, qu'il me faudrait citer à chaque page.

3. Goarus, *Euchologium Græcorum* (Paris, 1647), p. 434.

les hymnes types, le recueil syriaque ne donne que la première strophe de ces hymnes. Pour les avoir en leur entier, il faut alors recourir à un autre livre ecclésiastique, appelé par les Syriens *octoêchos*.

L'*octoêchos* grec, ou livre des huit tons, est, dit le cardinal Pitra, « l'œuvre spéciale de Jean de Damas. Si l'on ne peut lui attribuer l'honneur d'avoir le premier emprunté les huit modes (ou tons) de la musique ancienne, on lui doit d'avoir groupé sous ces mélodies, d'une pâque à l'autre, une exposition huit fois répétée de la maternité divine, du Verbe fait chair, circoncis, baptisé, conversant en terre, crucifié, ressuscité, monté aux cieux ». Mais l'*octoêchos* syriaque, dont quatre exemplaires sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (nos 127 à 130), n'est pas la même chose que l'*octoêchos* grec. Il rappelle plutôt « l'ouvrage qui, dans la liturgie grecque, porte ordinairement le titre de παρακλητικόν ou παρακλητική, et qui renferme les hymnes, rangées dans l'ordre des huit tons, pour les dimanches et les autres jours de la semaine »[1]. De là vient le nom que lui ont donné les Syriens, et qui pourrait prêter à l'équivoque. D'autant plus qu'on rencontre dans l'*octoêchos* syriaque des hymnes signées de Jean Damascène et qui ont été prises à l'*octoêchos* grec.

Ces observations présentées, je puis maintenant terminer par une brève synthèse des recherches qu'il m'a fallu faire pour établir les mètres de notre office, et formuler quelques conclusions auxquelles ces recherches m'ont amené.

Si le lecteur veut se reporter à la page ܩܘ de ce mémoire, à la note 7, il y verra que la comparaison des στιχηρὰ προσόμοια qui commencent l'office de Saint Alexis avec le στιχηρὸν type et avec d'autres στιχηρὰ composés d'après ce type, m'a obligé d'admettre une série de *schemata* différents, que je résume dans le tableau suivant :

στιχηρὸν type,	13 vers :	6 . 2 . 7 . 9 . 6 . 5 . 7 . 6 . 5 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ divers	13 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 6 . 6 . 7 . 9 . 4 . 7 .
	12 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 12 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ d'Alexis,	11 vers :	7 . 7 . 10 . 6 . 6 . 10 . 9 . 7 . 9 . 4 . 7 .

Et j'ai constaté encore presque toujours des variations analogues entre les *schemata* des odes du canon de notre office[2],

1. H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits syriaques*, etc.
2. Voyez mes notes en tête de chaque ode.

de leur *hirmos* respectif et d'odes diverses composées sur cet *hirmos*. J'ajoute que, en plus d'un cas, il n'y a pas non plus identité rigoureuse entre les *schemata* des hymnes types syriaques et ceux des hymnes grecques dont elles ont été traduites. Voici, par exemple, et pour permettre la comparaison, les *schemata* des στιχηρὰ et des odes du canon de l'office grec de notre saint :

	στιχηρὰ,	11 vers :	9 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 11 . 6 . 9 . 4 . 7 .
Canon,	ode 1ère,	9 vers :	9 . 7 . 4 . 8 . 7 . 5 . 8 . 6 . 11 .
»	ode 3,	5 vers :	8 . 7 . 8 . 10 . 12 .
»	ode 4,	6 vers :	4 . 11 . 7 . 9 . 7 . 13 .
»	ode 5,	6 vers :	5 . 11 . 7 . 11 . 7 . 8 .
»	ode 6,	4 vers :	11 . 13 . 8 . 11 .
»	ode 7,	6 vers :	12 . 7 . 8 . 13 . 9 . 11 .
»	ode 8,	8 vers :	5 . 7 . 10 . 7 . 9 . 8 . 7 . 9 .
»	ode 9,	8 vers :	7 . 8 . 13 . 9 . 4 . 6 . 7 . 9 .

Que doit-on conclure de ce qui précède, sinon que les Syriens trouvèrent le moyen de s'affranchir, dans une certaine mesure, des lois sévères que les hymnographes grecs s'étaient imposées et que, d'après le cardinal Pitra, ils ont toujours suivies religieusement? Expliquer par des fautes de copistes les variations que j'ai relevées dans presque toutes les hymnes syriaques serait impossible; car ces variations se retrouvent régulièrement les mêmes, pour chaque hymne, dans toutes les strophes. Certainement, elles ont été préméditées; et, pour en comprendre la raison, il suffit de songer à la difficulté que devaient éprouver les Syriens à garder en même temps, dans leurs traductions des hymnes grecques, le sens des paroles et la mesure exacte des vers. D'ailleurs, les modifications qu'ils ont apportées, pour faciliter leur tâche, aux mètres originaux n'empêchaient sans doute aucunement d'adapter leurs compositions nouvelles aux mélodies consacrées. Ces modifications sont de trois sortes. Ils ont retranché ou ajouté une ou deux syllabes au mètre primitif d'un vers; — ils ont réuni deux vers en un seul : par exemple, de deux vers de 7 et de 5 syllabes, ils en ont fait un de 12; — ou bien, au contraire, ils ont coupé un vers en deux parties : par exemple, d'un vers de 9 syllabes, ils en ont fait deux, l'un de 7 et l'autre de 2. Dans les deux derniers cas, il est probable qu'ils prenaient occasion de repos secondaires de la phrase

musicale, soit pour abréger, soit pour prolonger ces repos[1]; l'air et les paroles ne cessaient donc point, après les changements opérés, de marcher du même pas. Dans le premier cas, on pouvait peut-être rétablir l'accord entre les paroles et la mélodie, dérangé par la suppression ou l'addition de quelques syllabes, soit en chantant plusieurs sons sur une seule syllabe, soit en prononçant plusieurs syllabes sur un seul son.

Je ne puis ici qu'indiquer des questions. Elles ne sauraient être résolues à moins d'une étude approfondie de la musique grecque; et je suis trop incompétent pour avoir songé un moment à une pareille entreprise.

1. Voici qui semblerait prouver qu'en effet tous les vers d'une strophe n'étaient pas terminés par des repos de durée et d'importance égales : dans les éditions du *menœon* grec que j'ai pu consulter, les vers sont inégalement séparés, tantôt par des points, tantôt seulement par des virgules.

TRADUCTION

HISTOIRE DE L'HOMME DE DIEU, DE LA VILLE DE ROME,

qui acquit la gloire et la couronne des saints à Edesse, par ses œuvres de pauvreté, au temps de l'illustre et saint prêtre Mar Raboula, évêque de cette ville d'Edesse.

Nous allons dire l'histoire d'un homme admirable, si c'est encore du nom d'homme qu'il faut appeler un homme pareil, et si l'on ne doit pas plutôt nommer un ange celui qui méprisa toutes les voluptés du monde. Voici son histoire :

Cet homme était né très-riche, mais il choisit pour sa part la haine des richesses, qu'il changea en amour de la pauvreté; non pas de la pauvreté ordinaire, mais de cette pauvreté complète qui est une honte et un opprobre. Il terrassa l'orgueil par son humilité, et la vanité par son esprit de renoncement. Il fut l'apôtre du dépouillement[1] et de l'humilité. Il fut un jeûneur accompli, qui sevrait sa bouche d'aliments et ne s'abaissa pas à être l'esclave de son ventre, comme Esaü. Il fut pour son

1. C'est évidemment ainsi qu'il faut traduire ܫܠܝܚܘܬܐ. Le sens ordinaire d'« apostolat » ne saurait convenir dans notre passage. D'ailleurs on lit dans le lexique de Jésus Bar-Ali (mss. 252, 254 et 255 de la Bibliothèque Nationale) : ܫܠܝܚܘܬܐ. ܡܫܠܚܢܘܬܐ. الرسالة البعثة ويكون العرى ...

corps un gardien si vigilant et circonspect[1], qu'il s'abstint absolument du mariage et de la fornication : la virginité et la sainteté habitaient, par une règle adorable, en son corps pur. Comme Abraham, il quitta avec joie sa famille et son pays, dans son désir d'être inscrit et d'être célèbre dans la Jérusalem d'en haut, et dans sa hâte d'atteindre au but de son désir. Mais qu'ajouterai-je encore à sa louange, alors que son extrême perfection est au-dessus de toute langue qui la dirait? Voici donc sur cet homme, de qui l'histoire dépasse nos forces et dont nous ne pouvons parler qu'imparfaitement, le commencement de notre récit.

Ses parents étaient de la ville de Rome; — il est juste de commencer par là. — Ils étaient riches et renommés pour leur famille et leur noblesse. Mais ils étaient privés d'enfants. Et à mesure que leur fortune croissait et s'augmentait, leur tristesse aussi croissait avec leur fortune, parce qu'ils ne voyaient pas d'héritier de leurs trésors, et ne savaient pas pour qui ils amassaient. Car si Abraham, le père de tous les croyants, disait au Seigneur avec tristesse : « Seigneur, que me donneras-tu, à moi qui suis sans enfants[2]? » — combien plus devaient-ils s'affliger, eux dont l'esprit était tout entier à leur richesse!

Donc, à force de larmes, de prières nombreuses et de vœux, il leur naquit un fils, qui est le sujet de notre histoire. Il fut aimé de Dieu, et de ses parents, et de qui le voyait. Ses parents furent consolés de leur chagrin. L'enfant était encore à la mamelle que déjà affluaient sur lui les honneurs de la noblesse; mais ces vanités étaient du fait de ses parents.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'étude, il allait à l'école en grande pompe avec un nombreux cortège d'esclaves. Mais

1. Payne Smith n'a pas gardé à ܙܗܝܐ ce sens de « circonspect, *cautus* », que lui avaient reconnu Castelli et Michaelis. Je crois cependant que la variante ܙܗܝܪܐ, donnée par deux mss., et le rapprochement dans notre phrase de ܙܗܝܐ et de ܚܡܝܪܐ suffisent pour justifier ma traduction.

2. *Gen.* XV, 2.

non seulement il ne faisait nulle attention à ces choses passagères qui s'évanouissent, c'était même à l'opposé qu'allaient ses visées, en sorte qu'il s'accoutumait à l'humilité, tout en se consacrant en paix à l'étude; et bien que beaucoup d'enfants de son âge cherchassent à le faire faiblir dans sa poursuite opiniâtre d'une grande science, il ne se départait pas de sa persévérance. Or les parents de l'enfant, ne comprenant pas qu'il était un instrument choisi par Dieu, se prirent à s'affliger et à se lamenter, à la pensée qu'il était simple et inhabile à la vie de ce monde.

Ils s'ingéniaient donc secrètement pour rendre l'enfant adroit et avisé, et son père commandait aux esclaves de plaisanter avec lui, afin de l'accoutumer à la hardiesse. Mais lui, avec son habituelle humilité, les reprenait, et leur faisait des reproches, et se détournait d'eux de son air grave et modeste. Sa mère de son côté avait rassemblé de belles esclaves, parées de toutes les plus brillantes parures du monde, par qui elle le faisait servir. L'enfant ne les chassait pas ouvertement de sa présence : mais, le regard baissé, il se laissait servir par elles; puis d'une parole grave il leur ordonnait de sortir d'auprès de lui et demeurait seul. La mère de cet adorable enfant demandait alors à ses brillantes esclaves s'il leur avait parlé ou s'il avait badiné avec elles. Elles répondaient : « Non seulement il n'a pas badiné avec nous, mais nous n'avons pas même osé le regarder, tant il y avait en lui de gravité imposante. » Longtemps il tint la même conduite. Puis, après que le temps eut marché et qu'il fut arrivé à la florissante jeunesse, ses parents résolurent de lui donner une femme, selon l'usage : ce qu'ils firent en effet.

Et quand vint le temps de la noce, on prépara tout ce qui peut servir à l'éclat et à la gloire, on dressa un lit somptueux, et toute la ville fut invitée à la noce. Or, le premier jour de la noce, comme la fiancée allait faire son entrée en grande pompe, une prompte résolution s'empara de l'esprit du saint qui pria un de ses paranymphes d'aller avec lui jusqu'au port.

Le paranymphe crut qu'il parlait ainsi par plaisanterie; mais comme le saint voulait vraiment faire ce qu'il disait, il chercha à le retenir par ce discours : « Quoi! toute la ville est invitée aujourd'hui à se divertir et à se réjouir chez toi, et nous irions courir les chemins déserts! Qui nous accueillera? Qui ne se moquera de nous, si nous faisons cela, si nous quittons la joie pour la tristesse, et que l'allégresse se change en affliction chez tous ceux qui s'attendent à être témoins de ton bonheur? » Mais l'adorable jeune homme, chaque fois que son ami s'efforçait de le retenir, le suppliait à son tour de partir avec lui. Or, comme le paranymphe avait pour lui de la déférence, il se rendit à la prière du saint : ils prirent deux chevaux et s'en allèrent au port, sans que personne les accompagnât. Et le saint dit à son paranymphe : « Demeure et garde mon cheval, tandis que je me promènerai; puis nous rejoindrons ensemble la noce. » Celui-ci, qui ne soupçonnait pas quel projet il méditait, fit selon son ordre, en le priant de retourner vite et sans tarder, de peur qu'on se moquât d'eux.

Alors le bienheureux, s'écartant un peu de son paranymphe, pria ainsi : « O toi de qui les dons dépassent nos demandes, ouvre-moi ta porte où je frappe, et accorde-moi à cette heure le désir de mon cœur. » Et comme il faisait cette prière, voilà que s'offrit à lui un vaisseau en partance pour la Syrie. Il y monta aussitôt; et un grand vent s'éleva et l'amena sans retard au port de Séleucie de Syrie, sous la conduite de Dieu.

Puis le saint sortit de Séleucie, traversa le pays en mendiant et s'en vint jusqu'à la ville des Parthes [1], qu'on appelle Edesse, où il demeura, dans la mendicité, jusqu'à sa mort. Or voici quelle était la vie de ce bienheureux à Edesse. Le jour, il se tenait constamment dans l'église, et dans le martyrium [2],

1. Dans les *Ancient Syriac Documents* de Cureton et Wright, Edesse est aussi appelée ܒܪܬ ܦܪܬܘܝܐ « la fille des Parthes ».

2. Je crois que dans cette phrase ܥܕܬܐ désigne l'ensemble des bâtiments de l'église, l'église avec ses dépendances; ܒܝܬ ܩܘܕܫܐ est la partie spécialement destinée au culte, l'église proprement dite.

sans accepter rien de personne. Il voulait même se passer de nourriture pendant le jour et s'astreignait à garder le jeûne jusqu'au soir. Alors, le soir venu, il se plaçait debout à la porte de l'église, la main tendue, et recevait l'aumône de ceux qui entraient dans l'église. Et dès qu'il avait reçu ce qui suffisait à son besoin, il fermait la main pour ne plus rien prendre. Sa ration pour sa nourriture était de dix *menîn*[1] de pain et de deux de légumes; et si par hasard il avait reçu davantage, à l'instant il donnait à un autre le surplus et de l'aumône faisait l'aumône. A cet égard, beaucoup tentèrent et éprouvèrent l'Homme de Dieu. Il ne séparait pas non plus sa demeure de celle des pauvres; mais quand la nuit était venue, sitôt que dormaient tous les pauvres près desquels il était, il se levait, se plaçait les bras en croix contre un mur ou une colonne et priait. Et avec les premiers qui venaient pour la prière[2], il entrait à l'église jusqu'au matin. Telle était sa vie de tous les jours.

De sa condition première et de sa grandeur il ne fit rien savoir à personne. Il ne voulut même pas révéler son nom, pour qu'on ne pût connaître ou découvrir par là sa condition.

Or son paranymphe, ayant attendu longtemps et ne le voyant pas revenir, parcourut tout le port et interrogeait les gens à son sujet. Et quand on lui eut appris qu'il avait pris passage sur un vaisseau, il retourna à la maison du bienheureux annoncer ce qui venait d'arriver. La langue ne peut rendre le chagrin et la douleur qui saisirent les parents du saint. Autant que le permettaient leur richesse et leur puissance, ils le firent chercher dans tous les ports et dans tous les pays.

Or il y avait un des esclaves chrétiens de sa maison, un de ceux qui étaient partis à la recherche du saint; comme ils parcou-

1. D'après *Marc*, XII, 42, la menue monnaie appelée ܡܢܝܢܐ pouvait valoir environ une once et demie. Au lieu de ܡܢܝ̈ܢ, les mss. D et F donnent ܟܘܕܪܢܛܣ, *quadrans,* d'après Payne Smith. Pourtant, Bar-Ali explique encore ܟܘܡܪܐ par ܡܣܡܘܢܐ «une once et demie».

2. Il s'agit ici de l'*Officium nocturnum*, ܬܫܡܫܬܐ ܕܠܠܝܐ. Cf. la page suivante, l. 17.

raient les villes et qu'ils étaient venus aussi à Edesse, où se trouvait leur maître qui mendiait, cet esclave, l'un des serviteurs du saint, alla instruire le glorieux évêque de cette ville d'Edesse, Raboula[1], de l'histoire de l'Homme de Dieu. Et non seulement il ne trouva pas le saint, mais on ne le crut même pas, à cause de l'étrangeté de l'histoire. Enfin, n'ayant pu le découvrir, il partit, s'en alla le chercher en d'autres pays. Le saint, lui, reconnut bien les gens de sa maison, lorsqu'ils entrèrent à l'église et qu'ils en sortirent : mais eux, à l'aspect de ce mendiant, ne pensèrent point à leur maître, même un seul instant, à cause de son indigence profonde, et parce qu'il n'y avait pas trace de splendeur en lui. Comment en effet pouvaient-ils le reconnaître dans cet homme vêtu de haillons infâmes et qui mendiait? Il est même vraisemblable qu'il reçut d'eux l'aumône.

Longtemps après, un vertueux portier[2], digne d'un tel spectacle, sortit une nuit pour voir si l'heure de l'office était venue; et, quand il fut sorti, il trouva l'humble saint debout, les bras en croix et priant, tandis que tout le monde dormait. Et cela, il ne le vit pas une ou deux fois, mais quantité de fois, pendant de longues nuits.

Or une nuit ce portier alla à lui et l'interrogea : « D'où es-tu, » demanda-t-il, « et que fais-tu? » Le bienheureux d'abord ne répondit pas un mot aux demandes du portier. A la fin, contraint par ses prières, il lui répondit ainsi : « Pourquoi m'adresses-tu ces questions, toi? Interroge ceux qui sont devant toi, et tu apprendras d'eux qui je suis et d'où je suis. Car je suis un d'entre eux. » Le portier ne put se résoudre

1. Il fut évêque de 412 à 435.

2. ܦܪܡܘܢܪܐ. C'est le mot grec παραμονάριος, comme l'ont reconnu les Bollandistes. On appelait *paramonarius* ou *mansionarius* (voir Du Cange *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis)* le gardien d'une église ou d'une chapelle. Il avait la charge des clefs, sonnait les cloches pour les offices, et c'était à lui qu'incombaient la surveillance du temple, le soin des reliques et du trésor. Les *paramonarii* appartenaient à l'ordre des clercs.

à laisser sans examen un fait si étrange, et, l'esprit tout en feu, il fit serment et jura sur son âme de ne pas le quitter et de ne pas s'éloigner de lui qu'il n'eût appris la vérité.

Alors l'Homme de Dieu, en proie à la terreur qu'il avait des serments et des malédictions, et parce qu'aussi il n'aimait pas les querelles, consentit à découvrir la vérité au portier.

Puis lui-même exigea du portier le serment de ne rien révéler à personne tant qu'il vivrait. Ensuite il lui découvrit tout. «Ce chrétien, dit-il, qui vint ici autrefois et cherchait quelqu'un, était un de mes esclaves; et c'était moi qu'il cherchait.» Quand le portier eut ouï ces paroles, il lui demanda avec force prières de vivre avec lui. Mais ne pouvant le persuader, il le quitta. Et de ce jour, le portier, bien qu'accompli déjà en bonnes œuvres, se livra à de dures pratiques et exigea de ses membres plus qu'auparavant, au point que son aspect même témoignait de la dureté de ses pratiques. Il se disait: «Si cet homme élevé dans les plus grandes délices supporte de telles choses, à quoi ne sommes-nous pas tenus, nous autres misérables, pour faire notre salut!»

Longtemps après cela, le bienheureux et humble serviteur de Dieu tomba malade; et il était couché entre les colonnes. Comme le portier, en courant çà et là, ne voyait pas le saint comme de coutume, il s'enquit de lui avec sollicitude, et, quand il l'eut trouvé, il le pria de permettre qu'il l'emmenât chez lui pour le soigner; mais il ne voulut pas. Il lui dit encore : «Après ta guérison, je te laisserai retourner à tes premières habitudes.» Le saint refusa.

Alors le portier lui dit : «Viens donc, que je te conduise à l'hôpital.» Et il n'y consentit qu'avec peine, au prix de beaucoup d'efforts et de prières, et en exigeant du portier qu'il ne ferait pour lui rien de plus que pour les étrangers. Celui-ci le prit et l'emmena; et il le visitait assidûment.

Mais Dieu, qui fait en tout temps la volonté de ceux qui le craignent, combla la mesure des œuvres du saint; il mit le

sceau à sa couronne et protégea son humilité même après sa mort. Car le jour où il devait quitter ce monde pour la demeure de l'éternité, il advint un empêchement au portier qui ne put, comme d'habitude, aller visiter le saint.

Or, sitôt que le bienheureux eut rendu l'esprit, les gens de l'hôpital, selon leur coutume, l'emportèrent vite sur un brancard, simplement, au lieu de sépulture des étrangers. Comme ils étaient partis et déjà loin, le portier arriva et s'informa de lui; et, à la nouvelle qu'il était mort et qu'on l'avait emporté pour l'enterrer, il commença aussitôt à pleurer et éclata en longs gémissements. Il courut chez le saint évêque Raboula et tomba à ses pieds, en disant avec des cris : « Je t'en prie, seigneur, reconnais-moi, et prends pitié de moi. » Or l'évêque Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du corps. Il apaisa donc, aidé de sa suite, les cris du portier, et lui demanda quelle en était la cause.

Celui-ci lui dit alors tout ce qui s'était passé, et pria ardemment qu'on rendît des honneurs en grande pompe à ce corps pur et sans souillure, et qu'on le déposât dans un lieu connu.

L'évêque, à ce discours, fut émerveillé et comme embrasé d'un noble feu, car il avait la passion des belles choses. Il décida aussitôt d'aller là où l'on avait porté le saint pour l'enterrer. Comme ils étaient en chemin, voilà qu'ils rencontrèrent les porteurs du brancard revenant de l'endroit où ils avaient enterré le glorieux défunt. On leur demanda : « Où avez-vous enterré cet étranger? » Ils répondirent : « Auprès des étrangers ses compagnons. »

L'évêque et sa suite emmenèrent avec eux les porteurs pour leur indiquer le tombeau; et, quand ils y furent arrivés, l'évêque ordonna de le rouvrir, et lui et sa suite entrèrent avec les porteurs pour voir le corps et l'enlever, afin de lui rendre des honneurs. Puis ils regardèrent, et ils virent qu'il n'y avait à sa place que les haillons où le saint était enveloppé, mais que son corps n'y était plus[1]. Étonnés, ils cherchèrent le corps par

1. Cf. *Luc,* XXIV, 12.

tout le tombeau et ne le trouvèrent point, mais seulement les haillons; et ils restèrent un grand moment saisis de stupeur et d'effroi.

L'évêque, revenu à lui, dit : «Prions!» Puis, quand il eut prié, le saint Raboula pleura et dit : «Me préserve désormais le Seigneur de faire autre chose que de mettre mon unique soin à soulager les étrangers! Car qui sait s'il n'y en a pas beaucoup comme ce saint, recherchant l'humilité, grands par eux-mêmes aux yeux de Dieu, et ignorés des hommes à cause de leur humilité?»

Dès lors, le saint Mar Raboula s'occupa beaucoup des étrangers, et multiplia les ordres à leur sujet. Et c'était avec un grand zèle qu'il répandait en tout temps ses dons sur les pauvres et les étrangers, et qu'il exhortait par sa parole à l'amour des étrangers. Il interrompit en effet de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables. Tous ses soins étaient pour les orphelins et les veuves, toute sa sollicitude était pour les malheureux et les étrangers : à tel point qu'il ne s'appliquait pas seulement à pourvoir aux besoins de ceux de sa ville, mais qu'il s'attachait encore sans cesse à soutenir de ses dons les étrangers des villes éloignées et des pays lointains, afin d'obtenir de participer près de Dieu à la félicité des miséricordieux. — C'est ainsi que le bienheureux Raboula conçut et porta à la perfection l'amour des étrangers.

Or cette histoire de l'Homme de Dieu, que nous venons de raconter, a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint, et rédigée aussi par lui pour qu'on en gardât la mémoire. Car il avait pris soin de l'interroger sous la menace de l'anathème et sous le sceau des serments. Et le saint l'avait instruit de toute sa vie : de la première partie qui avait été le temps de la grandeur, et de la dernière qui fut celui de l'humilité. Et il ne lui avait rien caché.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

Autre histoire du même Homme de Dieu,

écrite dans la ville de Rome sur sa vie divine et sur sa sortie de ce monde.

Donc, l'histoire de l'Homme de Dieu que nous venons de raconter ci-dessus a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint. — Longtemps après cela, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite sur sa vie à Rome, la patrie du bienheureux, et nous racontant les faits qui se sont passés à Edesse et ont été rapportés par le portier, et ceux encore qui suivirent la mort du saint et son ensevelissement, la recherche de son corps dans le tombeau, sa sortie du tombeau dont Dieu seul connaît le secret, et son arrivée à Rome. Le portier qui a écrit l'histoire du saint l'a racontée d'après ce qu'il avait appris directement du bienheureux. Quant aux auteurs dignes de foi[1] qui ont écrit à Rome son histoire, ils l'ont fait sans rien savoir de sa mort à Edesse. Et cela vint de ce que peut-être le bienheureux lui-même n'eut pas connaissance des circonstances de sa mort à Edesse, et de ce qu'eux non plus n'en reçurent pas d'Edesse le récit. Ils n'en ont donc rien dit, parce qu'ils n'avaient rien appris que par le papier qu'on trouva dans la main du bienheureux lors de sa mort à Rome.

1. Il est possible que l'expression ܡܗܝܡ̈ܢܐ désigne ici des personnes munies d'une charge officielle : archivistes, historiographes. Cf. C. Dœpke, *Glossarium Chrestomathiæ Syriacæ Michaelis*, p. 142, et Phillips, *The doctrine of Addai*, p. ܟ, l. 13 et p. ܠܝ, l. 4.

Et peut-être est-ce le désir qui occupait son esprit pendant sa maladie à Edesse que Dieu réalisa pour lui, selon sa demande, et à la prière de ses parents de voir leur fils avant de mourir. Dieu fit de telle sorte dans sa bonté que la vertu du saint restât ignorée des hommes pendant sa vie, et que ses parents ne fussent pas privés de la grâce qu'ils imploraient de voir leur fils et de mourir après.

Voici donc comment ceux de Rome ont écrit l'histoire de ce qui advint après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux :

Quand l'Homme de Dieu vit qu'il commençait à être connu des gens d'Edesse, il s'enfuit de cette ville et vint à Laodicée; et, trouvant un vaisseau qui allait à Tarse, il y monta en se disant : « Allons à Tarse, au temple de Saint-Paul. Là je ne serai pas connu du peuple de la ville. » Dès qu'il fut entré dans le vaisseau, celui-ci fut emporté par un vent violent et amené dans la patrie du bienheureux à la ville de Rome. Le bienheureux, lorsqu'il sortit du vaisseau, s'écria : « Dieu soit béni de ce qui arrive! Me voici dans mon pays! Je ne serai plus à charge à personne; mais j'irai chez mes parents. Eux-mêmes aujourd'hui ne me reconnaîtront pas. » Et en quittant le vaisseau pour partir, il ajouta : « C'est un effet de la providence du Seigneur. » Parole qui sera confirmée par des signes.

Il s'en alla donc et se rendit chez ses parents. Et il rencontra son père, qui revenait du palais avec sa suite, et il le salua en lui disant : « Serviteur de Dieu, fais-moi cette grâce, à moi pauvre et étranger, de me laisser demeurer dans ta maison et me rassasier des miettes qui tombent de ta table[1] avec les esclaves de ta maison. Car il est dit que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu[2]. Le Dieu très-saint t'accordera d'habiter le royaume des cieux. Il bénira aussi celui que tu as à l'étranger

1. Cf. *Luc,* XVI, 21.
2. *Prov.* XIX, 17.

et réalisera ton espérance à son sujet. » Son père, en l'entendant parler de celui qui était à l'étranger, sentit s'accroître son désir ardent d'accueillir cet homme, parce qu'il avait rappelé le souvenir de son fils unique dont il ignorait le sort. Et aussitôt il l'emmena, l'introduisit chez lui et dit à tous ses esclaves: « Celui de vous qui voudra servir cet étranger, je le jure par le Dieu vivant! sera affranchi et recevra en héritage une part de mon bien. Mais cependant faites que son lit soit dressé dans le vestibule de mon palais, par où j'entre et je sors, de façon que je le voie toujours, quand j'entrerai et quand je sortirai. Pour sa nourriture, qu'on ne lui impose aucune gêne : j'ordonne qu'il reçoive de ma table ce dont il aura besoin. Faites qu'il en soit ainsi. »

Mais les esclaves, quand le soir était venu, tourmentaient le saint, et le souffletaient, et se moquaient de lui, et lui faisaient subir beaucoup d'autres mauvais traitements, le frappant à coups de pieds et à coups de poings. A ces outrages, lui ne se fâchait pas, mais se rappelait cette parole de l'Évangile où il est dit : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente lui aussi l'autre [1]. » Car l'Homme de Dieu savait que ces maux qui lui arrivaient venaient du fait de Satan et de l'hostilité de ce haineux ennemi des bonnes œuvres. Bien mieux, il les supportait avec joie et avec zèle, car il avait l'Esprit-Saint pour conseiller.

Or l'Homme de Dieu vécut ainsi dix-sept années chez ses parents, sans en être reconnu, dans une entière humilité et une complète indigence. Et quand le temps fut venu de sa mort corporelle et de sa sortie de ce monde, l'Homme de Dieu dit à l'esclave qui le servait : « Mon frère, va me chercher du papier et de l'encre. » Et l'esclave alla lui chercher du papier et de l'encre. Puis le bienheureux s'assit et écrivit toute l'histoire de sa vie, depuis le jour où il était sorti de la maison de ses parents jusqu'à ce jour. Il dit les secrets qu'il y avait eu entre son père et sa mère et lui; les discours qu'il avait tenus à sa fiancée; ce qui se passa quand elle était assise dans la chambre

1. *Matth.* V, 39.

nuptiale, et quand il lui donna son anneau et son pallium [1] enveloppés dans un voile de soie pourpre; et tous les événements postérieurs de sa vie, de façon qu'après sa sortie du monde ses parents reconnussent à ces signes qu'il était leur fils.

Un jour donc, le dimanche de la semaine sainte, après la célébration des mystères divins, après la communion du peuple, alors que l'archevêque Innocent était dans l'église avec les pieux empereurs de la ville de Rome, une voix fut entendue qui sortait de l'autel et qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous donnerai le repos.[2] » L'étonnement et la crainte saisirent tous les assistants, et ils tombèrent la face contre terre, criant : « Seigneur, aie pitié de nous! » et implorant Dieu. Et une seconde fois la voix se fit entendre et dit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome! Car vendredi, à la première heure [3], Dieu lui reprendra son dépôt. » Et la voix se fit encore entendre pour la troisième fois et dit : « Cherchez-le dans la maison d'Euphémianus, le corps pur de l'Homme de Dieu! »

Or le soir du jeudi de cette semaine, le peuple entier, les pieux empereurs, l'archevêque Innocent et tout le sénat se réunirent,

1. On pourrait être tenté de traduire ܕܪܥܐ par « ceinture », car tous les textes grecs portent ζώνην, et l'on sait que notre seconde vie syriaque provient d'une source grecque. Mais ܕܪܥܐ ou ܐܕܪܥܐ n'a pas d'autre sens que celui de *pallium*. C'est ainsi que le rédacteur de la vie carschouni du Vatican, qui a constamment utilisé les deux vies syriaques, a compris ce mot. Voy. la traduction du P. Benedetti (*Acta Sanct.* juill., t. IV, p. 266) : *Tum repente assurgens, annulum et pallium exuit, et utrumque uxori tradens* . . .

2. *Matth.* XI, 28.

3. Les Orientaux faisant commencer le jour avec les premières ombres de la nuit précédente, l'expression ܠܓܗ (ou quelquefois ܠܓܗܗ) indique la veille d'une fête ou d'un jour de la semaine, et non pas le matin de cette fête ou de ce jour. ܠܓܗ ܥܪܘܒܬܐ que j'ai traduit : « vendredi, à la première heure », signifie donc en réalité : « jeudi, à la tombée de la nuit ». C'est dans ce sens que la vie romaine a écrit : *illucescente die parasceve;* et la vie byzantine primitive avait peut-être : ἐπιφωσκούσης τῆς παρασκευῆς. On sait qu'aujourd'hui encore la célébration des grandes fêtes de l'église catholique commence la veille au soir.

et, portant avec eux la croix qui donne la vie, celle où il y a du bois précieux de la vraie croix, se rendirent au temple saint de Pierre et Paul, cherchant avec ardeur et avec amour le saint corps objet de la révélation. Ils entrèrent donc au temple de Saint-Pierre, et les empereurs, les archevêques et tout le sénat tombèrent prosternés, suppliant l'Esprit-Saint de leur révéler où était le saint corps, et implorant avec des cris le secours de notre sainte Dame, la Mère de Dieu, Marie, et des princes des disciples, Pierre et Paul, dont les reliques étaient placées dans une châsse devant eux. Puis les pieux empereurs et les archevêques se levèrent, et tous regardaient au ciel vers Dieu. Et la bonté divine se manifesta pour eux du haut des cieux et leur dit : « C'est dans la maison d'Euphémianus qu'est celui que vous cherchez. » Alors les pieux empereurs et les archevêques, se retournant, appelèrent Euphémianus auprès d'eux et lui dirent : « Tu as chez toi une telle grâce et tu ne nous l'as pas révélé ! » A quoi Euphémianus répondit : « Par le Dieu vivant! je l'ignorais. » Aussitôt il manda en toute hâte le chef de ses esclaves et lui dit : « Sais-tu quelqu'un parmi tes compagnons qui possède une telle grâce? » Et l'esclave, les yeux au ciel, jura par Notre-Seigneur et par le bois de la vraie croix, et répondit : « Je ne connais personne qui possède une telle grâce. »

Alors les pieux empereurs et les archevêques et tout le sénat décidèrent d'aller à la maison d'Euphémianus, pour y chercher le précieux corps. Et aussitôt Euphémianus commanda à ses esclaves de préparer des trônes et des sièges pour le cortège des pieux et nobles empereurs et pour les princes des prêtres, et d'apprêter des lampes et des parfums à l'odeur suave, afin de faire aux empereurs la réception d'usage. Puis les empereurs et les archevêques vinrent à la maison d'Euphémianus.

Or, la mère de l'Homme de Dieu étendit un voile blanc devant une fenêtre, et de là elle regardait et se disait : « Pourquoi ce mouvement et cette agitation? Qu'arrive-t-il et de quoi parle-t-on? » De même la bru, sa fiancée, se tenait cachée,

regardant elle aussi, et écoutant ce qu'on disait. Alors s'avança l'esclave qui servait l'Homme de Dieu et s'adressant à son maître : « Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir? Car nous avons vu en lui de grandes vertus et des signes éclatants. D'un dimanche à l'autre dimanche, après qu'il avait participé aux ineffables mystères divins, il mangeait deux onces de pain et demeurait ainsi à jeun toute la semaine. Et tout le temps de sa vie, il passa ses nuits sans sommeil. Même il y eut maintes fois des esclaves qui le souffletaient et se moquaient de lui; mais il acceptait avec une joie grande et un zèle vif tous les tourments qui lui venaient d'eux. »

Lorsqu'Euphémianus, son père, eut entendu ces paroles, il s'approcha de l'endroit où il était couché et se pencha sur lui, mais il ne perçut aucun bruit de voix ni de gémissement. Il découvrit son visage, et vit qu'il resplendissait comme la face d'un ange. Et il tenait un papier dans sa main. Et comme son père voulut le lui prendre pour voir ce qui y était écrit, il se refusa à le lui donner. Alors Euphémianus s'avança vers les pieux empereurs et leur dit : « Nous avons trouvé celui que vous cherchez. » Et tout de suite il se mit à leur raconter comment il l'avait reçu chez lui, il y avait dix-sept ans, et leur fit connaître aussi qu'il tenait un papier dans sa main et qu'il n'avait pas voulu le lui donner. Sitôt que les pieux empereurs l'eurent entendu, ils commandèrent qu'un riche brancard fut placé au milieu de l'assemblée et qu'on apportât le précieux corps pour l'y déposer. Puis les pieux empereurs se levèrent, avec les archevêques et tous les assistants, et demandèrent à ce mort placé devant eux de leur donner le papier qu'il avait à la main. Mais il ne le leur donna pas. Alors les empereurs et les archevêques s'avancèrent vers lui et lui dirent : « Tout pécheurs que nous soyons, nous sommes les Empereurs; et voilà aussi le Père de toute la terre habitée. Donne-nous ce papier qui est dans ta main, que nous voyions quelles choses y sont écrites. » Et aussitôt il

leur donna le papier. Et l'ayant pris, ils le remirent au vertueux Aetius, grand chartrier de la sainte église.

Celui-ci fit la lecture du papier. Et dès que le père eut entendu le récit qu'il contenait, il reconnut son fils, et, se levant précipitamment du siège où il était assis, il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et répandit à terre ses cheveux blancs. Il courut se jeter sur la poitrine de son fils, et il pleurait amèrement et disait : « Malheur à moi! mon seigneur. Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, et as-tu rempli mon cœur de chagrin et de tristesse? » Et il gémissait et disait encore : « J'étais comme dans la désolation d'être privé de toi; je te voyais étendu devant moi, j'entendais ta voix : et tu ne m'as pas révélé ni montré que tu étais celui que j'espérais revoir, quand en te faisant reconnaître tu m'eusses consolé et rendu la vie. Malheur à moi! mon fils chéri. Malheur à moi, infortuné et misérable! Que pourrais-je faire, ou que pourrais-je dire? Comment mon cœur ne s'emplirait-il pas de sanglots, quand j'ai la douleur et le chagrin de voir mon fils unique étendu sans vie sur ce brancard et ne me parlant pas? »

Quand la mère l'entendit, pareille à une lionne qui sort de sa cage et jette des regards furtifs, telle elle sortit aussi, et elle s'avançait au milieu de l'assemblée, — car la foule était grande qui se pressait dans sa maison, — en criant et suppliant son mari de lui faire faire place, pour qu'elle pût embrasser son fils. Puis, arrivée près de lui, elle pleura avec d'amers sanglots en disant : « Malheur à moi! mon fils chéri, le nourrisson de mes seins, l'espoir des mes yeux, la consolation de ma vie. » Et elle se jeta sur la poitrine de ce corps saint et précieux, qu'elle baisait avec amour; et elle disait dans sa souffrance : « Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, ô mon fils? Pourquoi as-tu rempli mon cœur de tristesse et de chagrin, et as-tu ajouté à ma douleur première cette douleur de t'avoir vu gisant en proie à la misère et aux tourments parmi les esclaves, dans la maison de ton père? Et moi je l'ignorais! Tu me l'as caché! Tu ne m'as pas révélé

ce secret dont la connaissance m'eût consolée et m'eût rendu la vie! » Et ses yeux, ainsi que deux fontaines, versaient des larmes continuelles.

Alors sa fiancée, gémissante et revêtue de longs voiles noirs, accourut près de lui, criant et disant à travers ses gémissements : « Hélas! mon seigneur, pourquoi as-tu agi ainsi envers moi? Tu m'as remplie d'une grande affliction! Malheureuse que je suis, qui vois ici ma colombe, le seul qui fût à moi parmi les hommes! Comment te revoir désormais? En qui plus espérerai-je? »

Les empereurs et tout le peuple étaient dans l'admiration. Ensuite les malades et les paralytiques s'approchèrent du saint corps et furent guéris. Et ceux qui étaient muets parlèrent, et les aveugles virent, et les lépreux furent purifiés et les démons furent chassés.

Puis les pieux empereurs portèrent eux-mêmes le brancard sur lequel on l'avait placé, afin d'être sanctifiés par le saint corps. Mais tout le peuple se pressait autour du brancard, de telle sorte qu'ils ne pouvaient avancer. Alors les empereurs et les archevêques ordonnèrent de jeter beaucoup d'or et d'argent sur le chemin, afin que la foule se détournât pour courir vers l'or et leur livrât passage. Mais le peuple n'accorda même pas un regard à cet or : l'unique désir de tous tendait au saint, pour en toucher les restes. A grand' peine purent-ils le porter au temple de Saint-Pierre; et là, on célébra des fêtes en son honneur pendant sept jours, tandis que son père et sa mère et sa fiancée étaient dans le deuil. Ensuite les pieux empereurs ordonnèrent qu'on fît une châsse d'or et de pierreries, et, quand on l'eut apportée, on y plaça le corps précieux du saint. Et soudain cette châsse laissa couler un chrême à l'odeur suave, et tout le peuple se pressa pour prendre de ce chrême. Et quiconque en prit, ce lui fut d'un grand secours par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Louange à lui, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles! Amen.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

APPENDICE

Office de Saint Alexis (rite melkite)

XVII adar. Mémoire de Saint Alexis, l'Homme de Dieu.

Στιχηρά, dans le 1er ton, sur : *Vous, saints martyrs* . . .

Oui, nous te reconnaissons pour l'Homme de Dieu! Tu l'es à la fois par le nom et par toutes sortes d'œuvres admirables et extraordinaires. Car c'est par les actes que tu t'es illustré; c'est par le dépouillement et par l'absolue solitude que tu as affirmé sur terre ta prodigieuse sainteté. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Tu as arrosé ton corps d'une rosée splendide et rafraîchissante, pour éteindre l'ardeur des désirs sensuels, ô bienheureux Alexis! Au feu brûlant des possessions terrestres, tu as préféré justement la lumière qui éclaire et tu t'es rendu digne de l'acquérir. Tu as échangé les voluptés du corps pour la spiritualité des anges. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Ferme et persévérant, sans un regret[1], tu as demeuré à la porte de tes parents, ô bienheureux! exposé aux mépris, aux risées et à la persécution de tes esclaves, pendant tout un long

1. A moins que ܕܠܐ ܡܟܠܢܘܬܐ ne soit une mauvaise traduction du grec ἀγνοούμενος.

espace de temps. C'est pourquoi tu as été révélé, au moment de ta mort, par le prodige d'un miracle sublime; et tu as reçu le don de guérir tous les malades et de chasser les malins esprits du corps des fidèles.

Canon de la nuit, dans le 2e ton. Ode 1e, sur: *Au fond de la mer . . .*

Tu as pris sur toi de marcher sans reproche et sans souillure dans la voie difficile et étroite, ô sage! et tu t'es efforcé de te soustraire au monde dès ton enfance. C'est pourquoi je t'en supplie, dirige mon esprit borné dans la voie pleine d'obstacles, ô Alexis!

Tu as brûlé tout entier pour Dieu, ô bienheureux et excellent en tout! Tu as vécu corporellement hors de ce monde, et tu as gagné en retour la récompense du monde incorruptible et céleste. Tu es parvenu au séjour de la Jérusalem, cette mère des premiers-nés dont les noms sont inscrits au ciel.

Ô mœurs graves et dignes de louange! Tu as rompu la clôture d'un sein stérile et tu as été octroyé comme Samuel, ô glorieux saint, paré de toutes les beautés! Dès le ventre de ta mère, tu as appris le culte de la modestie, et tu as été guidé dans les voies de l'Esprit-Saint par l'esprit salutaire de la foi.

Mariale. — Le Fils, le premier-né, le principe qui n'a pas eu de commencement, qui siège sur le même trône que le Père, lorsqu'il voulut descendre pour nous visiter, a trouvé en toi sa cause excellente. C'est dans tes entrailles pures qu'il a pris et revêtu une forme à notre ressemblance; et tu es apparue vierge encore, après avoir enfanté, d'une manière surnaturelle.

Ode 3e, sur : *Le désert a germé et produit . . .*

Tu as fixé et arrêté tes regards dans la contemplation d'un but pur et saint. Tu as échangé les voluptés des passions ter-

restres pour les joies du ciel, et, par la pureté du corps, tu as mené la vie d'un être incorporel.

Les agitations du monde, ses honneurs, ses richesses, ses biens corruptibles et périssables, tu as tout quitté et rejeté. Et tu t'es montré le glorificateur de la Trinité, en imitant la pauvreté du Seigneur, ô Alexis![1]

Mariale. — Celui[2] que les anges ne peuvent pénétrer, qui est insondable pour les chérubins et les séraphins, est né de toi[3] comme homme; il est apparu parfait dans ses natures divine et humaine, et il a retiré de l'erreur les nations perdues.

Κάθισμα, dans le 4e ton, sur : *Aussitôt* . . .

Tu t'es montré observateur parfait de la loi divine, ô notre père Alexis! en passant ta vie dans une pauvreté rigide et dans les méditations, en détruisant en toi les pensées charnelles. C'est pourquoi tu es arrivé au royaume des cieux; et nous t'implorons, nous tes serviteurs : prie pour que nous y participions avec toi!

Ode 4e, sur : *Tu es venu au monde* . . .

Tu as souffert et supporté, de ton propre choix, l'absolue pauvreté, en demeurant à la porte de tes parents[4] et en imitant la complète indigence de Lazare. Dans une visée lumineuse, tu as incliné ton cœur intelligent vers les richesses célestes.

Tu as voulu que tes jours fussent libres des biens et des délices terrestres; une seule fois dans la semaine, tu prenais la

1. Le texte du dernier vers de cette strophe me semble fautif et altéré; mais le sens n'en est pas douteux. — Notre version syriaque a omis ici, avant le *Mariale,* la troisième strophe de l'ode, que le canon grec donne ainsi : Ἐν δάκρυσι καὶ πόνοις τε, καὶ ἐγκρατείᾳ πάνσοφε . τὸ ἀγαθὸν ἐζήτησας, πότε ἥξει φῶς ἐπιγνώσεως, τὴν ἀπάθειαν νέμον τῇ καρδίᾳ σου.

2. Il faut corriger ܗܘ au lieu de ܠܗܘ.

3. Au lieu de ܡܚܠܨܟ, on pourrait peut-être mieux corriger ܡܢܟ.

4. Il faut lire ܡܬܘܡܐ au lieu de ܡܬܘܡܐ.

nourriture nécessaire pour te soutenir sans te rassasier, ô bienheureux! en vue de la gloire ineffable, et de la paix éternelle à laquelle il n'y aura pas de fin.

Tu as mis tes soins à faire de ton cœur un temple vivant pour la demeure du Seigneur. Tu as choisi d'habiter et de rester constamment dans l'église de la Mère de Dieu. Tu as désiré ardemment d'acquérir par ton zèle la félicité d'en haut.

Mariale. — Tu as nourri de ton lait celui qui donne la nourriture à tout ce qui respire, Vierge mère. Rassasie mon cœur, vide et affamé de la connaissance divine; donne-moi et inspire-moi le repentir véritable, à moi chétif qui t'implore.

Ode 5e, sur : *Tu es le médiateur . . .*

Des larmes continuelles que tes yeux ont versées et répandues nuit et jour, tu as arrosé ton âme comme un champ, et elle a étalé une récolte centuple de fruits spirituels. Tu l'as admirablement gouvernée et tu l'as gardée de l'entrave des passions.

Tu as été sur la terre l'exemple d'un être corporel qui vit comme un être incorporel, ô père! grâce à la continence et à la prière ininterrompue qui furent ton application constante et incessante, et qui ont fait, ô bienheureux et digne de toutes louanges! ton illustration et ta renommée [1].

Mariale. — Celui qui habite le séjour de lumière a eu pour demeure ton ventre vierge et saint. Il a ramené et retiré le monde entier de l'abîme des ténèbres. Prie-le sans cesse d'éclairer et d'illuminer ceux qui chantent tes louanges!

Ode 6e, sur : *Lorsqu'au fond . . .*

Tu as été le temple splendide de Dieu, ô glorieux saint! Tu

1. Le canon grec ajoute ici une troisième strophe, omise par le traducteur syriaque : Πυρὶ προσευχῶν, ἁμαρτίας ἔφλεξας τὴν ὕλην σοφὲ . ἀγρύπνοις δεήσεσι, πᾶσαν ἡδυπάθειαν ἐκοίμησας . κοιμηθεὶς δὲ πρὸς φέγγος, μετέβης τὸ ἀνέσπερον.

as choisi d'habiter dans le temple immaculé de la Mère de Dieu, mais sans te faire connaître, secrètement, et c'est elle qui annonça et révéla ta présence dans son temple.

Ton jeûne et tes prières sont montés vers Dieu, suaves comme une fumée d'encens. Par eux tu as chassé et repoussé les passions détestables des fidèles, et tu as répandu un doux parfum ![1]

Mariale. — Le Verbe qui a habité dans ton sein a changé et renouvelé entièrement en ta personne les lois naturelles, devenues surannées et vieillies. Il nous a sauvés de toutes chutes et, dans son amour infini, a fait voir en nous ses frères bien-aimés.

Κοντάκιον, dans le 2e ton, sur : *Prédicateur de la foi . . .*

Celui qui dès son enfance a consacré son âme au Seigneur, qui dès son berceau a reçu le bienfait de la grâce, celui qui a mérité le nom d'Homme de Dieu, unissons nos plus doux accents pour le célébrer dignement par toutes sortes de chants et de cantiques, et louons-le d'avoir terrassé la troupe des démons.

Ode 7e, sur : *L'ordre du tyran . . .*

Tu as soutenu courageusement, ô noble saint! la tâche de demeurer à la porte de tes parents tout à fait ignoré d'eux, et tu as supporté avec joie la risée et la moquerie de tes esclaves. Tu es resté tout le temps de ta vie dans l'absolue pauvreté et dans la douleur par où on se rachète des passions.

Tu as dompté et anéanti les passions aveuglantes du corps, pendant que tu contemplais et que tu voyais tes parents comblés des honneurs du monde, sans qu'ils te reconnussent. Tu as achevé les années de ta vie sous les injures dont t'accablaient

1. La troisième strophe de cette ode est omise dans notre version syriaque. Elle est ainsi conçue dans le canon grec : Ἱερᾷ πολιτείᾳ κοσμούμενον, πάλιν ὁ Χριστὸς μὴ βουλόμενον ἔνδοξε . σὲ τῇ πατρίδι δίδωσιν, ἀποφεύγοντα δόξαν τὴν πρόσκαιρον.

tes esclaves, qui t'insultaient sans pitié quand il eût fallu te glorifier [1].

Mariale. — Tu es apparue pour accomplir les mystères des prophètes sublimes et dignes de toute gloire, ô Vierge bénie, glorieuse et immaculée! Car tu as conçu et enfanté le Verbe, qui nous a relevés des chutes du péché. C'est pourquoi nous chantons tes louanges, Vierge pure, pleine de grâce, et joie des anges!

Ode 8e, sur : *Autrefois une fournaise . . .*

Celui qui jusque-là était resté inconnu des parents qui lui avaient donné la vie corporelle, quand le temps vint pour lui du départ définitif, leur révéla et leur fit connaître clairement le mystère de son existence, pour la plus grande gloire du Christ, et pour les louanges et les honneurs qu'il était juste qu'il reçut de ses parents.

Le maître de l'univers, d'une voix retentissante, révéla et fit connaître par toute la ville de Rome la richesse de ce trésor, découvert sous l'apparence de la misère et de la pauvreté, et qui distribuait incessamment et largement les dons de la santé à tous ceux qui accouraient avec foi vers lui.

Les princes des peuples, les empereurs et les prêtres tous ensemble se réunirent avec empressement, par l'ordre de Dieu, pour te donner la sépulture, ô bienheureux! Et ce fut avec une grande admiration qu'ils découvrirent ce que tu avais supporté, ô saint digne de toutes louanges! par la vertu et le secours de l'Esprit-Saint.

Mariale. — Alors que nous étions en proie à la décrépitude et à la corruption, pour avoir transgressé les commandements divins, nous avons été créés de nouveau et rajeunis par un Dieu

1. Nouvelle omission, dans notre version syriaque, de la troisième strophe de cette ode, ainsi conçue dans le canon grec : Ὢ θαῦμα πῶς ἔμεινας ἀεὶ πτωχεύων . ἐν πλούτῳ 'Αλέξιε, ἀπείρου ταπεινώσεως . πῶς ἤνεγκας παίζεσθαι . καὶ ὀνειδίζεσθαι . ὑπὸ παίδων πάνσοφε τῶν σῶν, ἀγνοησάντων τὴν πολιτείαν σου.

miséricordieux et clément, qui s'est fait homme d'une manière inexplicable dans ton sein incorruptible, ô Vierge pure et immaculée! et qui nous a tous rachetés de nos péchés.

Ode 9ᵉ, sur : *Le fils enfanté* . . .

Tu as répandu et prodigué sans fin les guérisons et les cures, quand tu as été porté au tombeau, ô glorieux saint! Par la vertu divine épanchée sur toi, les aveugles privés de lumière ont recouvré la vue et ceux qui ne parlaient pas ont reçu la parole. Louange à toi en notre Seigneur, ô Alexis!

Tu es apparu aussi resplendissant et aussi éclatant que le soleil à l'aspect lumineux, lorsqu'on t'emporta pour te déposer dans la tombe commune. Tu as opéré toutes sortes de guérisons excellentes, tu as mis en fuite toutes les passions mauvaises, tu as replongé dans les flammes les démons rebelles et tu as délivré ceux qui avaient la crainte du Seigneur.

Sur l'ordre instant de Dieu, toutes les classes se sont réunies pour t'ensevelir : le patriarche, l'empereur victorieux, ami du Christ, plein de bonté et de mansuétude, tous les patriciens, les prêtres et le peuple, accourus de tous les pays pour s'approcher de toi, ô glorieux saint!

Tu es monté au ciel, enlevé sur le char splendide de tes vertus, et tu as établi ta demeure au milieu des troupes de tous les bienheureux, parmi les chœurs des apôtres, des saints martyrs, des patriarches et de tous les justes. Souviens-toi donc de nous, qui t'honorons, ô Alexis!

Mariale. — C'est avec joie que nous t'adressons les paroles de Gabriel, et que nous crions sans cesse et répétons avec respect : « Salut à toi, terre bénie et divine, qui n'as pas reçu de semence corruptible! Salut à toi, libératrice, qui nous as déliés de l'anathème! Salut à toi, ravissement et joie des saints! »

ADDITIONS ET CORRECTIONS.[1]

P. ܟܐ, l. 7, après ܕܠܚܢܝ̈ܢ, ajoutez : ܡܫܒܚ̈ܢܐ, que portent tous les mss., sauf *A* et *C*.

» ܟܒ, » 13, nota : ms. ܕܫܬܡܥܐ, sans ribbui.

» » , » 16, » : » ܕܟܒܟܒܐ, sans ribbui.

» » , » 18, » : » ܕܟܒܪܫܝܬܐ, sans ribbui.

» ܟܕ, » 7, » : » ܠܗܘ au lieu de ܘܠܗܘ.

» » , » 15, » : » omet ܕܫܠܡ.

» ܟܗ, » 15, corrigez : ܐܘ̈ܠܘܦܣ, avec *G*.

» ܠܘ, supprimez les mots ܘܪ̈ܒܢܐ ܐܦܣܩ̈ܘܦܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ (l.15) et ܟ̈ܠܗܘܢ (l. 16), qui ne se trouvent que dans le ms. *E*.

» ܠܗ, l. 4, corrigez : ܠܘ ܒܢܦܫܗ. ܘܒܪܢܫܐ ܬܘܒ ܥܡܗ, selon la leçon du ms. *H*.

» ܢܒ, » 21, nota : ms. ܡܚܡܣ.

» ܢܛ, » 6, corrigez : ܐܰܡܘܳܬ݂ܳܐ.

» » , » 13, lisez : ܕܰܡܫܰܠܡܳܢܶܐ.

» ܡܡܒ, » 7, corrigez : ܡܩܰܪܒܳܐ, suivant la leçon du ms. β.

» ܡܡܕ, » 2, » : ܐܳܡܰܪ ܡܰܢ.

» ܡܡܘ, » 12, » : ܕܐܳܚܘܗܝ.

» XXX, » 30, lisez : de reste, au lieu de : du reste.

» XL, » 3, » : j'ai plaisir à, au lieu de : j'ai le plaisir à.

1. Malgré le soin qui a été apporté à la correction des épreuves du texte syriaque, il s'est produit au dernier tirage un certain nombre de fautes qu'il était impossible d'éviter. Tantôt c'est le point supérieur d'un *rîch* ou le point inférieur d'un *dôlath* qui est tombé; tantôt c'est la hampe d'un *lômadh* ou d'un *tau* qui s'est brisée et a disparu. Je ne relève point ici ces fautes que les lecteurs reconnaîtront aisément.

ܡܫܪܘܬܐ ܠܟܘܢ ܗܘܬ[1] ܡܫܡܫܢܝܬܐ .
ܘܕܠܐ ܫܠܝܐ[2] ܡܬܥܩܢܝܬܐ .
ܘܡܫܒܚܬܐ ܐܡܝܢܝܬܐ .
ܢܛܪ ܠܟܘܢ ܫܠܡܐ ܡܪܝܡܐ ܘܠܘܩܒܠܐ .
ܗܘ ܕܠܐ ܡܫܬܠܡ ܐܦܢ ܡܬܡܫܚܢܐ .
ܢܛܪ ܠܟܘܢ ܬܘܕܝܬܐ ܕܟܬܒܐ .
ܢܛܪ ܠܟܘܢ ܘܢܘܐ ܘܡܫܪܘܬܐ ܕܫܩܠܐ ܀

1. α ܗܘ̇.
2. β ܫܠܘܐ.

ܗܘ ܕܢܣܒ ܠܡܫܝܚܐ ܘܠܚܝܐ ܘܡܫܡܫܐ .
ܘܥܡ ܕܢܚܝܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܥܡܗ ܠܥܠܡ .
ܕܥܡ ܥܡ ܩܕܝܫܝܢ ܐܬܒܚܪܘ ܗܘܘ .
ܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ ܕܠܥܠܡ ܠܐ ܫܢܐ[1] ✠

[2]ܐܬܬܢܝܚܬ ܐܚܝܐ ܘܐܬܢܝܚܬ .
ܟܠ ܦܘܡܐ ܡܫܝܚܐ ܕܕܘܟܪܐ .
ܘܡܫܠܡ ܘܡܢܗܪ ܐܒܐ ܕܐܡܠ
ܠܝܘܩܪܐ ܕܥܡܗܘܢ ܣܒܐ[3] .
ܘܝܩܪܐ ܕܫܠܝܚܐ ܘܣܗܕܐ ܦܛܪܝܐ .
ܘܦܛܪܝܪܟܐ ܘܥܡܗܘܢ[4] ܐܦܣܩܐ .
ܘܥܡܗܘܢ ܐܬܪܢܝ ܐܦ ܟܠܗ[5] .
ܕܡܫܡܫܢܝܢ ܠܗ ܠܟܠܗܘܢ ✠

ܥܕܬ[6] ܩܠܐ ܗܘ ܕܝܚܐܝܠ[7] .

M. Zotenberg a noté l'usage constant de cette manière d'écrire dans un autre ms. du Menæon (voyez n° 133 du *Catalogue des manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale, Paris 1874).* — Le texte grec d'ailleurs ne parle que d'un seul patriarche : Συνῆλθε κηδεῦσαί σε πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος, βασιλεύς τε ὁ λίαν φιλοχριστότατος, κτλ.

1. Les trois derniers vers sont faux. Je voudrais les restituer ainsi : ܘܥܡ ܕܢܚܝܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܠܥܠܡ . ܕܥܡ ܥܡ ܩܕܝܫܝܢ ܐܬܒܚܪܘ . ܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ ܠܥܠܡ ܠܐ ܫܢܐ .

2. Toute cette strophe est très-altérée dans le ms. β, qui la donne ainsi : . ܐܬܬܢܝܚܬ ܐܚܝܐ ܘܐܬܢܝܚܬ ܐܒܐ ܕܐܡܠ ܠܝܘܩܪܐ ܠܟܠ ܡܫܠܡ ܘܡܢܗܪ . ܐܒܐ ܕܥܡܗܘܢ ܣܒܐ ܘܝܩܪܐ ܕܫܠܝܚܐ ܘܣܗܕܐ ܐܬܪܢܝ ܐܦ ܟܠܗ ܕܡܫܡܫܢܝܢ ܠܗ ܠܟܠܗܘܢ . •

3. α ܣܒܐ.

4. α ܥܡܗ. Mais ma correction est très-probable. Le texte grec dit : καὶ τῶν ἀποστόλων, μαρτύρων, πατριαρχῶν καὶ πάντων δικαίων.

5. Vers défectueux. — Restituez ܘܥܡܗܘܢ.

6. α ܥܕܬܐ.

7. β ܕܝܚܐܝܠ.

ܐܪܡܠ ܘܐܬܦܠܓ ܠܐ ܡܬܦܠܓܢܐܝܬ .
ܡܢ ܠܡܫܘܕܥܘܬܐ ܐܬܦܫܛ ܒܗ .
ܡܢܗ ܒܟܠ ܡܢ ܕܚܝܠ .
ܒܫܠܡܐ ܕܐܒܐ ܕܫܕܪܗ ܐܬܐ .
ܫܡܝܐ ܕܠܐ ܫܪܐ ܘܢܚܬܐ ܡܢܗ ܗܘܐ .
ܘܗܘܐ[1] ܕܠܐ ܡܬܟܠܐ ܡܬܟܠܐ .
ܡܬܚܙܐ[2] ܒܟܠܗ ܠܓܘܫܡܢܐ[3] ◊

ܐܬܚܘܝ ܕܡܢ ܩܕܡ ܘܡܬܢܗܪ .
ܡܢ ܩܕܡ ܡܫܝܚܐ ܠܗܘܢ ܡܫܪܝܐ .
ܡܢ ܡܠܡܠܟܐ ܗܘܐ ܕܐܬܬܬܚܫܒ[4] .
ܠܦܪܨܘܦܐ ܢܘܗܪܐ .
ܠܡܠܐܟ[5] ܫܡܝܢܐ ܡܫܒܚܐ ܡܟܪܙ[6] ܗܘܐ .
ܘܠܡܠܐ ܣܓܝܐ ܘܙܩܦ ܗܘܐ .
ܘܡܬܡܠܟܘܢ ܐܠܗ ܦܪܨܘܦܐ[7]
ܠܡܟܪܙܘܬܐ[8] . ܘܡܬܒܣܡܝܢ ܡܢܗܘܢ ܦܪܫ ܐܠܐ[9] ◊

10 ܐܬܢܛܪܘ ܕܠܡܫܝܚܐ[11]
ܠܥܘܡܩܐ ܡܫܬܪܝܐ ܕܐܒܐ .
ܫܪܪܐ ܗܘ ܡܬܥܗܕܢܐ[12] .
ܘܐܦ ܡܫܬܡܥܐ ܐܡܪܐ .

1. α ܗܘܝ.
2. β ܡܬܚܙܐ.
3. β ܠܓܘܫܡܢܝܐ.
4. α ܕܐܬܬܬܚܫܒ.
5. α ܠܡܠܐܟܐ.
6. β ܡܟܪܙ.
7. α ܦܪܨܘܦܐ.
8. α ܠܡܟܪܙܘܬܐ.
9. α ܦܪܫ ܐܠܐ.

10. Cette strophe est omise dans le ms. β.
11. α ܕܠܡܫܝܚܐ.
12. α écrit ܡܬܥܗܕܢܐ; mais il écrit aussi au vers précédent ܡܫܬܪܝܐ, et en quelques autres passages, que j'ai cru inutile d'indiquer, la lettre ܪ est marquée de deux points, au lieu d'un seul, dans des mots au singulier.

ܐܬܒܠܥܘ ܗܘܘ ܟܠ ܡܬܦܫܘܬܐ¹ .
ܦܘܡܝܐ² ܟܬܒܢܝܐ .
ܐܝܟ ܕܠܦܣܢܘܢܝܢ ܐܘ ܢܘܡܘܣܐ .
ܘܬܘܕܝܬܐ³ ܕܫܠܡܐ ܚܕܐ ܗܘܘ⁴ .
ܒܗܠܝܢ ܕܫܡܫܬ ܡܫܡܫ ܒܟܠ .
ܒܝܕ ܚܝܠܐ ܘܫܘܡܠܝܐ ܕܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ ✤

ܠܟܝ ܗܘܢܝ ܕܒܬܘܠܝ⁵
ܒܪܝ ܐܦ ܐܫܬܒܚܬܝ⁶ .
ܡܢ ܒܛܢ ܦܘܡܝܐ ܢܒܥ ܘܢܦܩ ܡܢܝ ܕܡܠܟ .
ܗܘ ܡܪܢܫܦܢܐ ܘܚܢܢܐ .
ܕܠܐ ܦܘܫܩ ܝܬܝܪ ܐܬܒܪܢܫ ܗܘܐ⁷ .
ܡܢ ܡܪܚܡܢܐ ܠܐ ܡܬܚܫܒܢܐ .
ܘܒܬܘܠܘܬܐ⁸ ܕܝܠܟܝ ܘܠܐ ܡܚܒܠ⁹ .
ܘܦܪܩ¹⁰ ܠܟܠܢ ܡܢ ܫܥܒܕܘܬܐ ܕܡܘܬ ✤

ܙܘܥ : ܒ : ܟܠܗ¹¹ : ܡܢܐ ܕܡܟܬܒܐ :

¹²ܡܫܒܚܢܐ ܘܟܠ ܐܢܫܘܬܐ¹³

1. Vers défectueux.

2. α ܦܘܡܝܐ.

3. α ܬܘܕܝܬܐ.

4. Vers défectueux.

5. α ܕܒܬܘܠܝ.

6. α ܐܫܬܒܚܬܝ.

7. Vers défectueux. Il faut sans doute restituer ܕܠܐ ܦܘܫܩ.

8. α ܕܒܬܘܠ.

9. Ce vers a une syllabe de trop. Comme c'est ici la strophe dite *Mariale* (θεοτόκιον, ܬܐܘܛܘܩܝܘܢ), où l'on s'adresse toujours directement à la Mère de Dieu, je propose la restitution : ܡܢ ܡܪܚܡܢܐ ܠܐ ܡܬܚܫܒܢܐ . ܘܒܬܘܠܘܬܐ ܡܚܒܠ. Telle est d'ailleurs la leçon du texte grec : σεσάρκωται ἐξ ἀφθόρου σου, πανάμωμε, νηδύος.

10. α ܘܦܪܩ ܠܟܠ.

11. α om. ܟܠܗ.

12. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 7. 8. 7. 6. 9. 10. (ou 4. 6.) 7. 9. Mais il est devenu dans un certain nombre d'odes, et justement dans celle-ci : 7. 8. 7. 6. *10. 9.* 7. 9.

13. α om. les ribbuis.

ܠܐ ܡܬܚܙܝܢܐ ܗܘܐ¹ .
ܡܢ ܐܒܗ̈ܐ ܕܡܟܪܙܝܢ ܗܘܘ ܦܪܘܩܘܬܗ .
ܒܐܝܩܢܐ ܕܢܦܫ ܠܗ ܚܙܘܐܗ² .
ܠܗܘܢ ܕܐܪܐܗ ܠܐ³ ܘܫܡܥ ܠܡܐܬܝܬܗ .
ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܠܐܠܗܐ⁴ .
ܘܠܡܫܠܡܢܘܬܐ ܘܠܐܡܪܐ⁵ .
ܕܐܡܪܐ ܕܡܢ ܐܒܗ̈ܐ ܢܬܝܠܕ⁶ ܗܘܐ ◆

ܫܘܒܚܐ ܠܡܫܝܚܐ⁷ .
ܠܐ ܗܘܐ ܘܫܡܥ ܩܕܡܐ ܥܠ .
ܡܠܟܘܬܗ ܕܐܘܪܫܠܡ⁸ ܠܡܫܬܘܕܥܘܬܐ .
ܘܫܘܠܛܢܐ ܗܘ ܕܐܬܦܫܠ⁹ ܗܘܬ .
ܒܐܘܪܫܠܡ ܟܗܢܘܬܐ ܘܡܫܬܡܠܝܘܬܐ¹⁰ .
ܘܡܠܘܟܘܬܐ¹¹ ܕܫܠܝܚܢܐ¹² ܡܠܟܝܢܐ .
ܕܠܐ ܦܣܩ¹³ ܡܢܗ ܠܡܐܬܝܬܗ .
ܠܟܠ ܕܪܘܚܝܢ ܠܘܬܗ. ܡܫܝܚܘܬܐ¹⁴ ◆

ܪ̈ܫܢܐ ܕܥܡ̈ܡܐ .
ܘܡܠܟ̈ܐ ܐܟܚܕܐ ܠܘܬ ܟܗ̈ܢܐ¹⁵ .

1. Vers défectueux.

2. α ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗ; β semble donner ܒܐܝܩܢܐ ܕܢܦܫܗ ܚܙܘܐܗ.

3. α ܠܐ ܗܘܐ ܘܫܡܥ.

4. α ܐܠܗܐ ܕ ܠܡܫܡܫܘ; β écrit ܕܡܫܡܫ.

5. β ܘܐܡܪܐ.

6. β ܢܬܝܠܕ.

7. β ܫܘܒܚܐ ܠܡܫܝܚܐ.

8. α ܕܐܘܪܫܠܡ.

9. β ܕܐܬܦܫܠ.

10. α ܫܪܒܘܬ ܘܡܫܬܡܠܝܘܬܐ.

11. α ܘܡܠܘܟܘܬܐ.

12. β ܘܫܠܝܚܢܐ.

13. β ܦܣܩܘ.

14. α ܡܫܝܚܘܬܐ.

15. α ܪܫܢܐ ܘܡܠܟܐ ܕܥܡܡܐ ܘܟܗܢܐ ܐܟܚܕܐ; β ܪܫܢܐ ܘܡܠܟܐ . ܕܥܡܡܐ ܐܟܚܕܐ ܠܘܬ ܟܗܢܐ. Je base ma restitution sur le texte grec du Canon : Ἄρχοντες λαῶν καὶ βασιλεῖς συνῆλθον καὶ ἱερεῖς, μάκαρ, κτλ.

ܒܢ̈ܝܐ ܡܫܡܫܢ̈ܐ ܕܪܘܚܐ .
ܦܘܫ ܥܡܗ ܘܐܬܒܣܡ .
ܡܢ ܫܘܪܐ[1] ܗܘܝܘ ܘܚܙܐ ܠܐܦܝ̈ܗܝ ܕܐܡܝܢ ܠܥܠܡ[2] .
ܡܢ ܗܝܕܝܢ ܠܐ ܐܫܬܘܕܥܘܗܝ[3] .
ܘܫܡܠܝ ܚܝ̈ܘܗܝ ܒܡܫܝܢܘܬܐ[4] .
ܕܚܝ̈ܐ[5] ܕܡܠܟ ܫܡܫܝܢ ܗܘܘ .
ܘܠܐ ܕܘܫܐ ܢܫܡܝ ܗܘܘ ܡܢ ܐܠܗ ܡܬܚܫܒ ܐܠܗ ⁘

ܐܬܚܫܒܬ ܡܫܡܫܢܘܬܐ .
ܕܐܝܠܝܢ[6] ܕܒܬܠܐ .
ܡܢܗܘܢ ܘܡܬܢܫܝܢ[7] ܥܠ ܡܬܪܡܝܢܐ ܘܡܥܢܝܢܘܬܐ ܕܠܐ[8] ܡܬܡܪ .
ܥܡܗ[9] ܕܥܘܒܕܐ ܥܡܠܗ ܘܐܬܟܪܝܬ .
ܗܘ ܕܡܢ ܡܘܬܒܐ ܕܫܡܝܐ ܐܬܡܪ ܠܝ .
ܘܥܒܕܘܗܝ[10] ܡܬܚܫܒܝܢ ܟܠܗ
ܕܩܕܡܐ ܡܥܠܡܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ[11] ܚܕܐ ܕܩܕܝܫܐ ⁘

ܬܘܒ : ܗ : ܒܢܘ[12] : ܐܘܬܐ ܡܢ ܫܡ[13] :

[14] ܗܘ ܕܡܢ ܫܡܝܐ ܡܬܝܕܥܬ .

1. β ܫܘܪܐ.
2. Vers défectueux.
3. α ܐܫܬܘܕܥܘܗܝ ܠܐ.
4. Vers défectueux. — Le mot ܡܫܝܢܘܬܐ manque dans le *Thesaurus* de Payne Smith.
5. α ܕܡܠܟ ܚܝ̈ܐ; β ܘܡܠܟ ܚܝ̈ܐ. Ma correction me semble justifiée par le sens de la phrase aussi bien que par la mesure du vers.
6. β ܕܐܝܠܐ.
7. α ܘܡܬܢܝܢ.
8. β ܘܠܐ.
9. β ܥܡܗ ——— ܥܡܗ, répété par erreur.
10. α ܘܥܒܕܘܗܝ.
11. α ܡܫܡܫܘܬܐ.
12. α om. ܒܢܘ.
13. α om. ܡܢ ܫܡ.
14. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 5. 7. 10. 7. 9. 8. 7. 9. Cependant dans cette ode le dernier vers de chaque strophe a plus souvent dix syllabes.

1 ܗܘ ܕܡܢ ܒܬܘܠܬܐ ܕܢܚܬ ܥܡܗ .
ܦܪܩ ܠܥܡܗ ܒܡܪܝܐ .
ܡܢ ܚܪܘܪܐ ܥܡܗ ܕܝܠܗ .
ܡܛܠ ܗܘܐ ܥܡܗ ܒܡܥܒܕܬܐ .
ܗܘ ܕܡܠܡܕ ܡܚܘܐ ܥܡܗ ܕܐܠܗܐ .
ܡܪܘܡܝܐ ܕܡܢ ܘܩܠ[2] ܩܝܢܬܐ .
ܘܠܗ ܥܡܗ ܢܦܠܚ ܡܠܐ ܬܫܒܚܬܐ ܡܘܡܪܬܐ .
ܡܢܗܠ ܕܚܫܝܪܐ ܫܡܝܢܐ ܡܢܝܚ ܗܘܐ ❖

ܚܬ : ܐ : ܟܘ[3] : ܩܘܢܕܩܝܢ ܗܘ ܕܢܘܪܐ[4] :

[5]ܫܘܒܚܐ ܘܬܫܒܘܚܬ ܐܘ ܡܫܡܫܢܐ .
ܠܡܠܟܘܬܐ ܕܟܠ[6] ܥܠܡܐ .
ܕܐܠܗܐ ܕܡܠܟ ܡܢ ܡܠܟܘܬܗ ܠܐ ܐܬܥܠܝܘܡܝܢ[7] .
ܡܠܟܘܬܐ[8] ܕܡܢ ܥܠܡܐ .
ܡܫܟܢܘܬܐ ܕܡܠܟܐ ܢܚܬ ܡܢ ܪܘܡܐ ܐܠܗܐ[9] .
ܘܡܫܬܡܥܢܘܬ[10] ܡܫܬܥܠܝܢܘܬܐ[11] .
ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܡܠܟ ܫܡܝܐ ܗܘܝܘ ܡܪܢ ܫܡܝܢ ❖

1. Je ne saurais établir ici aucun *schema*. Je n'ai trouvé nulle part le κοντάκιον ܡܪܝܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ. Au contraire, ces mots forment le premier vers d'un κάθισμα du quatrième ton, sur le type du κάθισμα ܡܫܝܚ; or notre κοντάκιον est indiqué comme du deuxième ton. Je le reproduis simplement tel qu'il est coupé par la ponctuation dans le ms.

2. Ms. ܕܩܠ.

3. α om. ܟܘ.

4. α om. ܕܢܘܪܐ ܗܘ.

5. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 7. 5. 14. 7. 7. 7. 14. 7. Quelques odes l'ont altéré en 7. 5. 14 (ou *15)*. 7. 7. 7. 14. Il semble être devenu dans celle-ci 7. 5. 14. 7. *11*. 7. *12*.

6. β ܟܠ.

7. α ܐܬܥܠܝܘܡܝܢ.

8. α ܘܡܠܟܘܬܐ.

9. α ܐܠܗܐ ܡܢ ܪܘܡܐ.

10. α ܡܫܬܡܥܢܘܬ.

11. β ܡܫܬܥܠܝܢ.

ܟܦ : ܗ : ܟܗ : ܡܢ ܡܥܡܘܕܝܬܐ ܕܨܠܐ[1] :

[2]ܗܘܢܐ ܡܫܝܚܐ ܕܐܠܗܐ ܗܘܒܠ[3] ܠܪܘܚܐ .
ܘܗܘܢܐ[4] ܕܠܐ ܡܬܚܫܚܐ ܕܡܬܒܪܟ[5] ܠܐܠܗܐ ܐܫܒܚ ܕܢܥܡܪ .
ܠܗ[6] ܐܝܟ ܕܒܪܫܝܬܐ ܐܠܐ ܒܬܘܚܡܐ .
ܡܢ ܗܘܦ[7] ܦܪܘܩܠ ܦܪܘܩܠ ܒܒܝܬ ܕܒܗ ܗܘܢܐ ܐܠܠ[8] ◆

ܪܘܚܐ ܘܪܒܘܬܐ ܕܝܠܗ ܒܗܘܢ ܐܠܗܐ .
ܦܪܘܩܢ ܕܚܝܐ ܕܗܘܪܘܢܐ[9] ܐܒܒܘܬܗ ܦܫܝܩܐܝܬ .
ܘܦܗܘܢ ܒܫܝܢܐ ܠܪܢܝܐ ܕܡܗܝܡܢܐ .
ܕܢܫܒ ܐܠܠ[10] ܘܢܗܪ ܘܡܚܡܨܐ ܐܠܠ[11] ܕܚܝܐ[12] ܚܝܠܐ ◆

ܠܦܬܘܓܡܐ[13] ܝܗܒ[14] ܕܗܝܡܢܐ ܕܠܡܘ ܘܦܓܪܘ[15] .
ܦܬܚ ܦܘܡ ܕܙܗܡ ܝܬܝܪ ܗܘܐ ܘܚܪܒ ܦܠܚܬܐ ܕܒܟܝܡܢ[16] ܢܦܫܐ .
ܘܦܪܩܢ[17] ܦܘܡ ܦܠ ܢܘܕܥܬܐ[18] .
ܘܐܬܐ ܚܫܝܫܐ ܢܘܡܝ ܥܘܕܪܘܗ ܕܠܐ ܦܠܚܘܢ ◆

[19]ܩܘܠܐ[20] : ܦ : ܦ : ܟܗ : ܡܪܐ ܕܐܘܟܠܘܣ :

1. α om. ܕܨܠܐ.

2. *Schema* (cf. l'*hirmos*, *opp. et locc. citt.,) :* 11. 13. 8. 11.

3. β aj. ܐܘ.

4. β ܡܘܢܐ.

5. β ܡܬܒܪܟ.

6. α ܠܟܘܢ.

7. β ܗܘܦ.

8. β ܕܗܘܦܝ ܗܢܘܢ ܠܥܠܡ ܐܠܠ.

9. α sans ribbui.

10. α ܐܠܠ ܕܡܝܐܠܠ ܘܗܠܝܢ.

11. α ܘܡܚܡܨܐ.

12. α ܦܪܘܩܐ.

13. α β sans ribbui.

14. β om. ܝܗܒ.

15. α ܦܓܪܘ.

16. α ܕܒܟܝܢ.

17. α ܘܦܪܩ.

18. Vers défectueux, à moins qu'on ne puisse vocaliser ܢܘܕܥܬܐ.

19. Ce κοντάκιον n'est donné que par le ms. 138.

20. Lisez ܩܘܢܕܩܘܢ, gr. κοντάκιον et κονδάκιον.

ܘܫܘܫܛܗ ܡܫܡܫܢܘܬ[1]
ܦܐܪܐ ܕܚܘܒܐ ܚܪܝܦܐ[2] .
ܘܒܚܘܒܐ[3] ܡܫܝܚܝܢ ܕܒܪܝܬ
ܘܠܡܠܟ ܡܢ ܫܡܝܐ ܡܟܘܡܬܐ[4] ܀

ܟܠ ܐܘܟܐ ܐܬܚܙܝܬ .
ܡܥܠܝ ܡܢ ܡܬܕܒܪܢ[5] ܗܘܝܬ ܐܝܟ ܠܐ ܥܡܡܝܐ[6] .
ܐܝܟܢ ܡܢ ܡܢ ܠܐܡܝܪܘܬܐ .
ܘܡܠܟܘܬܐ ܠܐ ܡܫܬܠܛܢܝܬܐ[7] .
ܕܐܡܝܢܘܬܗ ܕܠܐ ܦܣܩ ܡܫܡܫܬ .
ܐܘ ܡܫܒܚܬ[8] ܒܟܠ ܢܗܘܒܠܐ .
ܕܒܗ[9] ܐܝܟ[10] ܠܗܝܪܐ ܐܬܩܪܒܬ ܀

ܗܘ ܥܝܢ ܕܒܠܗܘܪܐ
ܐܬܚܘܝ ܒܗ[11] ܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ . ܡܦܪܫܐ ܒܗܠܟܬܐ[12] .
ܘܩܝܡܬܐ ܕܫܡܝܐ ܒܦܢܝ ܗܘܐ .
ܘܒܟܠܗ ܒܟܠܗܐ ܕܟܠ[13] ܘܐܬܚܕ[14]
ܡܢ ܠܗܘܢܐ ܗܘ ܡܫܘܚܐ[15] .
ܕܟܠܗ ܕܠܐ ܡܟܠܐ ܐܬܚܫܚ .
ܕܢܡܣ ܘܢܠܗܘܢ ܒܡܫܡܫܢܝܢ ܟܠܗ ܀

1. αβ ܡܫܡܫܢܘܬ. — Vers défectueux.
2. α ܦܐܪܐ, et om. ܚܪ.
3. β ܡܫܝܚܐܝܬ.
4. α ܡܟܘܡܬܐ.
5. α ܡܥܠܝܐ ܡܢ ܡܬܕܒܪ.
6. α ܥܡܡܝܐ.
7. β ܘܡܠܟܘܬܐ ܠܐ ܡܫܬܠܛܢܝܬܐ.
8. α om. ܡܫܒܚܬ.
9. α ܒܗ.
10. β om. ܐܝܟ.
11. α om. ܒܗ.
12. αβ ܒܗܠܟܬܐ, qu'on pourrait d'ailleurs conserver, en retranchant ܒܗ avec le ms. α.
13. α ܕܠܐ; β ܕܟܠ.
14. α ܘܚܕ.
15. α ܡܫܘܚܬܐ.

ܗܡܚܠܐ ܡܢܥܡܐ .
ܠܡܣܟܢܘܬܐ ܕܡܢܟ ܐܬܝܬ[1] ܘܥܒܕܬ ܠܥܒܕܟ .
ܘܐܣܒܥ ܠܡܣܟܢ̈ܐ[2] ܘܥܢܘܝ̈ܐ .
ܐܫܬܡܠܝܬ ܥܒܕܐ ܕܥܒܕ ܠܗܘܐ .
ܘܡܠܚܡܬܐ ܗܘܝ ܕܠܟܠ .
ܐܬܓܡܪܬ ܐܝܟ ܕܬܩܒܠ ܡܢ ܡܬܩܒܠ ◆

ܬܪܫܝܬ ܡܣܟܢܐ .
ܠܗܘ ܕܡܬܪܓܫ[3] ܠܒܠ ܢܦܫܐ ܐܦܐ ܡܢ ܡܠܘܟܐ[4] .
ܠܠܒܐ[5] ܕܥܝܢ ܕܥܩܪ ܘܣܩܝܢ .
ܩܒܠ ܐܝܟܠܐ[6] ܠܗܘܡܐ ܫܠܝܢ[7] .
ܘܬܘܬܒܘܬܐ[8] ܫܡܥܬܐ
ܗܘܢ[9] ܘܡܚܠܝܢ ܠܗ ܠܚܠܡܐ ܕܟܠܗ ܡܬܠܡܘܢܐ[10] ◆

ܬܘܒ : ܗ : ܠܗ[11] : ܡܢ ܟܠܐ ܡܢ ܗܘܫܠ[12] :

[13] ܦܪܘܩܢܐ ܬܫܒܘܚܐ .
ܕܐܫܬܟܚ ܘܐܬܕܒܪ ܗܘܐ[14] ܒܬܠܝܢ ܠܒܠܠ[15] ܘܐܫܬܟܚ[16] .
ܒܠܥܡܝ ܦܪܩܬ ܐܦܐ ܡܢܝܚ .

1. α ܐܬܝܬ.
2. β ܠܡܣܟܢ̈ܐ ܘ.
3. α ܕܡܬܪܓܫ.
4. β ܠܡܠܘܟܐ ܐܘ ܐܦܐ ܡܢ ܠܐܘ.
5. α ܠܒܐ.
6. α aj. ܗܘ.
7. α ܫܠܝܢ.
8. α ܬܘܬܒ.
9. α ܗܘܢ.
10. β ܐܠܐ ܡܬܠܡܘܢ.
11. α om. ܠܗ.
12. α om. ܡܢ ܗܘܫܠ.
13. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 5. 11 (ou 12). 7. 11. 7. 8. Je crois qu'il est devenu dans notre ode 5. 11. 7. *9*. *8*. 7. 8.
14. α ܕܐܫܬܟܚ ܘܐܬܕܒܪ ܗܘܐ.
15. β ܠܒܠ.
16. α ܐܫܬܟܚ.

ܠܡܫܒܚܘܬܐ ܗܘܝ ܡܫܡܠܝܘܬܐ .
ܘܣܠܩ ܠܒܝܬ ܠܘܬ ܡܩܒܠܢܝ
ܠܡܐ ܕܠܡܠ ܬܫܒܘܚܬܗ ܀

ܬܘܒ : ܙ̄ : ܐܬܝܬ ܠܥܠܡܐ[1] :

[2]ܫܡܥܢܢ ܘܐܬܒܠܠ .
ܠܡܫܝܚܘܬ[3] ܕܡܫܒܚܘܬܐ ܐܬܓܠܝܬ[4] .
ܡܢ ܡܘܬܒܟ[5] ܕܠܐ[6] ܙܘܥ ܡܢܝܢ[7] .
ܡܢ ܡܬܕܡܝܐ ܡܢ ܦܪܨܘܦܗ ܕܐܒܘܗ .
ܡܢ ܡܪܝܐ ܠܡܪܝܐ[8] .
ܠܡܫܡܫܘ[9] ܠܟܠܢ ܐܝܟ ܡܫܡܠܝܐ ܡܫܡܠܝܢ[10] ܀

ܕܠܐ ܡܬܚܠܦ[11] .
ܘܕܠܐ ܫܘܚܠܦܐ[12] ܐܬܚܒ ܕܝܘܗܐ ܐܠܗܝ .
ܘܠܒܫ ܡܠܟܐ ܡܫܡܠܝ ܗܘܐ .
ܫܡܥܢܐ ܫܡܝܢ ܡܢ ܫܡܝܐ[13] ܐܘ ܢܘܡܘܣܐ .
ܡܢܗ ܢܘܗܪܐ ܗܘ ܕܝܠܗ .
ܘܡܢ ܢܣܒܐ ܕܠܥܠܡ ܕܠܐ ܡܫܡܠܝܢ[14] ܠܗ ܀

1. α ܠܥܠܡܝܢ̄.

2. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion et Octoêchos, locc. citt.,)* était probablement 4. 11. 7. 9. 7. 13. Il semble être devenu dans certaines odes 4. 11. 7. 9. 7. *2. 12;* il est devenu dans celle-ci 4. 11. 7. *10.* 7. *12.*

3. β ܠܡܝܬܘܬܟ.

4. α ܐܬܓܠܝ.

5. β ܡܘܬܒܟ.

6. β ܕܠܐ.

7. β ܡܢܝܢ.

8. α om. ce qui précède à partir de ܡܢ ܦܪܨܘܦܗ inclusivement.

9. β ܠܡܫܡܫܘ̄.

10. α ܡܫܡܠܝܐ.

11. α Sans ribbui.

12. α ܘܕܠܐ ܫܘܚܠܦܐ.

13. β ܫܡܝܐ.

14. α ܕܡܫܡܠܝܢ.

ܘܡܡܚܝܢܐ ܕܬܟܡܝܬܐ[1] ܐܬܚܝܠܬ .
ܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ[2] ܕܡܢܝܪ ܕܡܢܐ ܠܟܘܫܐ[3] ܀

ܠܗܘ ܕܥܠܡܐ ܠܐ ܫܪܐ ܠܗ .
ܘܡܢ ܡܪܘܬܐ ܘܫܪܒܐ ܠܐ ܥܡܠܝܐ .
ܐܝܟ ܡܪܢܐ ܡܛܠܗ[4] ܐܬܟܠܝ .
ܘܐܬܝܪܬ ܡܚܡܟܢܐ[5] ܡܟܠܗܘܢ ܘܡܐܢܘܬܐ[6] .
ܘܟܠܩܠܩܐ ܕܐܬܥܪܝ ܗܘܐ ܡܢܗ ܡܢ ܩܘܡܐ ܀

ܡܠܡܐ[7] : ܩܘ[8] : ܕ : ܠܗܘ[9] : ܡܚܪܒ :

[10] ܡܡܚܝܢܐ ܡܢ ܐܬܚܘܝܬ .
ܕܢܦܫܐ ܠܟܘܫܐ[11] .
ܐܘ ܐܚܝ ܠܟܘܫܐ[12] .
ܡܢ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܟܝܬܐ
ܠܒܪ ܫܡܝܢ ܘܡܚܘܬܐ[13] .
ܘܠܡܕܝܡܘܬܐ[14] ܗܘ ܕܡܫܪܐ .
ܐܥܒܕܬ ܗܘܝܕ ܡܢ ܗܕܡܝܢ[15] .
ܘܡܫܠܡܢܘܬܐ ܐܬܢܝܕ .

1. α ܘܡܡܚܝܢܐ ܕܬܟܡܝܬܗ.
2. β ܡܫܡܫܢܘܬܐ.
3. β ܠܟܘܫܘܗܝ ܕܐܬܝܗܒ.
4. β ܡܛܠ.
5. β ܡܚܡܟܢܐ.
6. Vers faux. A corriger peut-être ܡܟܠܗܘܢ ܘܡܐܢܘܗ.
7. β ܡܠܡܐ; lisez ܩܬܝܣܡܐ, gr. κάθισμα.
8. β ܩܘ.
9. α om. ܠܗܘ.

10. Le *schema* du κάθισμα ܡܚܪܒ *(Octoêchos, 4ème ton, vendredi, office de la Croix,)* est 7. 7. 7. 7. 6 (ou 13). 7. 7. 7. 8. 8. 6. (ou 14). C'est aussi celui de notre κάθισμα.
11. α ܡܢ ܢܦܫܐ ܠܟܘܫܐ.
12. β ܠܟܘܫܗ.
13. J'ai supprimé ܠܟܘܫܐ, qu'ajoutent ici les deux mss.
14. α ܠܡܕܝܡܘܬܐ.
15. β ܡܠܐܡܢܝܢ.

ܡܪܝܐ[1] ܡܫܒܚܐ ܘܪܘܡܡܐ ܕܠܐ ܡܘܪܒ[2] .
ܗܘ ܕܟܠ ܐܝܟ ܗܕܐ ܡܫܡܠܝܐ .
ܡܢ ܝܠܕܐ ܕܬܠܬܐ ܘܬܫܥܝܢ[3] ܫܢܝܢ ܫܢܬܐ ܝܠܕܬܐ
ܐܡܠܟ . ܘܠܡܫܡܠܝܘܬܐ[4] ܕܝܠܟ .
ܐܬܬܠܡܘ ܘܬܠܡ ܡܢ ܕܡܫܬܘܬܡܘ[5] .
ܘܫܠܡܘܬܐ[6]
ܡܢ ܟܠܗ ܕܡܬܒܠܗ[7] ܐܬܦܪܫܘ[8] ܟܠܗܘܢ ܡܢ ܚܛܝܐ ◆

ܬܠ : ܝ : ܟܠܗ[9] : ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ܡܢܝ[10] :

ܐܢܕܬ[11] ܘܐܬܩܒܠ ܡܣܝܐ .
ܕܬܐܘܪܝܐ[12] ܕܡܠܬܐ ܘܡܬܡܠܠܐ .
ܘܟܠܗܘܢ ܐܬܐ ܕܫܡܝܐ[13]
ܕܐܦܐ ܫܟܝܚ ܡܫܟܚ ܡܫܬܡܠܝܐ[14] .
ܘܐܡܪ[15] ܠܐ ܡܫܬܟܚܐ ܐܬܪܚܡ ܡܢܡܘܬܐ ܕܦܓܪܐ ◆

ܟܡܝܢܘܬܗ[16] ܕܟܠܡܕܡ ܘܠܐܡܦܪܗ .
ܘܟܠܡܕܡ ܘܟܠܡܫܟܚܢܘܬܐ[17]
ܘܟܠܡܫܟܚܢܘܬܐ[18] ܡܫܡܠ ܘܐܦܩܬ .

1. α β ܠܡܪܝܐ.
2. β ܡܘܪܒܐ.
3. α ܕܬܫܥܝܢ.
4. α ܘܠܐ ܕܡܠܬܐ.
5. Vers défectueux.
6. α ܘܫܠܡܘܬ. — Vers défectueux.
7. β ܕܡܬܒܠܗ.
8. α ܐܬܦܪܫܘ.
9. α om. ܟܠܗ.
10. Lisez ܡܢܝܢܐ. α om. les mots ܘܐܡܝܢ ܡܢܝ.

11. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion* et *Octoêchos, locc. citt.,)* est 8. 7. 8. 10. 12. Il semble avoir été modifié dans cette ode et être devenu 8. *9*. 8. 10. 12.
12. β ܕܬܐܘܪܝܐ.
13. Vers défectueux.
14. α om. le ribbui; β ܡܫܬܡܠܝܐ.
15. β ܐܡܪ.
16. β ܟܡܝܢܘܬܐ.
17. α om. le ribbui.
18. β ܘܟܠܡܫܟܚܢܘܬܐ.

ܡܪܘܚܐ ܡܢ ܗܘ ܠܚܝ̈ܘܬܐ .
ܘܡܛܠܬܐ ܐܘ ܣܩܘܦܐ1 .
ܘܡܢ ܟܠܒܐ ܐܪܦܬ2 ܕܒܝܬܗ .
ܡܢ ܢܟܬܘܒ ܘܟܬܘܒ ܟܠ ܡܬܚܫܒ ܐܠܐ3 .
ܠܐܟܝ̈ܢܘܬ ܗܘܝܐ ܕܡܠܟ .
ܢܦܠ ܡܪܘܚܐ ܟܢܫܬܐ4 ܠܟܫܝܪܐ5 ⁘

ܟܠ ܠܟܠܗܐ ܡܟܝܟ ܐܬܦܩܕ .
ܐܘ ܢܡܘܣܐ ܘܡܟܪܙ ܡܠܠ .
ܘܡܟܪ ܡܢ ܟܟܒܐ ܟܠ ܦܪܐ ܣܝܡܬ6 .
ܘܡܢܝܢ ܗܘ ܢܣܒ ܘܡܬܒܠ .
ܠܐ ܡܬܚܒܒܐ ܘܡܬܢܝܢܐ7 .
ܘܐܬܡܢܥ ܠܐܘܪܚܬܗ .
ܗܘ ܐܢܐ ܕܩܘܡܐ8 ܕܡܬܦܩܕ ܩܘܡܢܐ9 ⁘

ܕܩܕܡܐ ܡܬܢܚܐ ܘܡܬܚܫܒܢܐ10 .
ܠܡܪܡܟܐ ܠܡܪܐ ܐܠܗ ܡܪܝܡ .
ܘܡܢܗܘܢ ܡܢܗܘܢ11 ܐܬܠܒܫ ܕܝܢܐ ܡܠܐ ܟܠ
ܥܘܬܪܝ . ܘܡܢ ܡܪܝܐ ܕܐܡܪ .
ܐܬܡܠܟܘ ܒܪܫܝܬ ܡܬܚܫܒܘܬܐ12 .
ܘܡܚܫܒܬܐ ܕܪܘܚܦܘܢܐ13 .
ܐܬܦܪܫ ܡܢܘܗܝ ܦܘܪܩܢܐ ܕܡܬܠܘܬܐ14 ⁘

1. α ܘܣܩܘܦܐ. — Vers défectueux.
2. α ܐܪܦܬ.
3. Vers défectueux.
4. α om. ce qui précède à partir de ܡܬܚܫܒ ܐܠܐ inclusivement.
5. β ܠܟܫܝܪܘܬ.
6. β ܣܝܡܬ. — Vers défectueux.
7. α ܘܡܬܢܝܢܐ. — Vers défectueux.
8. α ܕܩܘܡܐ.
9. β ܩܘܡܢܐ.
10. α ܘܡܬܚܫܒܢܐ.
11. β ܡܢܗܘܢ.
12. Vers défectueux.
13. α ܕܪܘܚܦܘܢ.
14. α ܕܡܬܠܘܬ.

ܘܡܫܒܚܘܬܐ¹ ܠܟܝ ܘܐܬܟܦܦ .
ܐܡܝܢ² ܀

ܡܫܒܚܬܐ³ ܫܡܟ ܐܦ ܡܠܟܘܬܟ⁴ .
ܕܠܐ ܡܬܦܠܓܐ⁵ ܡܢ ܡܠܟ ܐܠܗ .
ܟܠ ܬܪܥܐ ܕܐܬܡܬܚ ܐܘ ܬܫܒܚܬܐ .
ܡܢ ܡܫܒܚܢܝ⁶ ܘܡܫܒܚܝܟ .
ܘܡܫܬܥܕ ܡܢ ܟܠܗܘܢ⁷ .
ܣܓܕܝܢ ܐܘܚܕܢܐ ܘܡܫܒܚܢ ܕܐܠܗܐ⁸ .
ܘܡܫܒܚܘ ܠܡܫܡܫܢܘܬܟ ܚܝܠܐ ܡܫܒܚܢܐ⁹ .
ܠܟܝ ܡܪܬܝ ܐܬܬܓܒܠ .
ܘܡܩܒܠ ܘܡܣܒܠ ܕܬܐܘܪ ܟܠܗ ܡܪܟܒܬܐ¹⁰ .
ܘܬܫܒܚܢ¹¹ ܬܘܒ ·
ܟܪܘܒܐ¹² ܩܕܝܫܐ ܡܢ ܡܫܡܫܢܐ¹³ ܀

ܩܢܘܢܐ ܕܟܒܫܐ¹⁴ : ܣܒܣ¹⁵ : ܒ : ܬܠܬ¹⁶ : ܐ : ܟܘ : ܡܢ ܬܘܕܝܬܐ ܕܡܫܝܚܐ¹⁷ :

¹⁸ܕܠܐ ܟܪܝܟ ܘܕܠܐ ܡܚܘܝܢ ܡܫܒܚ ܕܬܘܕܝܬܐ¹⁹ .

1. α ܘܡܫܒܚܘ.
2. β om. ܐܡܝܢ. Il faut compléter comme à la strophe précédente.
3. β ܡܫܒܚܬ.
4. Vers défectueux.
5. α ܕܡܬܦܠܓܐ.
6. β ܡܫܒܚܢܝ.
7. α ܡܢ ܟܠ et om. ܟܠܗܘܢ.
8. α om. ce vers.
9. α ܡܫܒܚܢܐ.
10. β ܡܪܟܒܬܐ.
11. β ܘܬܫܒܚܢ.
12. α ܟܪܘܒܐ.
13. Vers faux; peut-être doit-on restituer ܟܪܘܒܐ ܩܕܝܫܐ.
14. β om. ܕܟܒܫܐ.
15. β ܣܒ.
16. Lisez ܬܠܬܐ.
17. α ܡܢ ܬܘܕܝܬܐ.
18. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion syriaque, 2ème ton*, καταβασίαι *de la Résurrection*, et *Octoêchos, 2ème ton, dimanche, canon de la Résurrection,)* est 9. 7. 12. 7. 13. 6. 11. Mais le texte de cette ode paraît très-altéré et beaucoup de vers sont défectueux.
19. β ܡܫܒܚ ܟܠܗ.

ܘܡܫܬܪܗܒܢܘܬܐ 1 ܘܡܫܬܡܪܚܢܘܬܐ ܡܫܬܥܠܝܢܘܬܐ 2 .
ܟܠ ܐܝܟܢܐ ܐܬܡܠܝܬ 3 ܗܘܬ ܡܬܕܒܪܢܘܬܐ 4 .
ܘܠܗܕܪܐ 5 ܡܢ ܠܒܟ ܘܐܬܢܝܚܬ .
ܐܝܟ ܕܠܗܘܢ ܠܟܢܫܐ 6 ܕܒܟܠ 7 .
ܚܝܠܐ ܕܥܠܡܐ 8 .
ܟܠ ܫܘܝܢܘܬܐ 9 ܢܘܚܡܬܐ 10 ❖

ܢܨܝܚ 11 ܦܪܘܩ ܕܢܣܒ ܠܒܣܪܢ 12 .
ܘܡܫܬܠܛܢܐ ܒܟܠܗ ܡܢ 13 .
ܕܡܠܟܘܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ ܕܠܥܠ .
ܢܘܗܪܐ ܠܚܕܬܐ 14 .
ܘܡܢ ܢܘܪܐ ܕܡܠܝܐ .
ܠܒܪܝܬܐ 15 ܕܡܫܝܚܐ 16 ܡܢ ܕܪܐ ܐܝܬܘܗܝ ܘܡܫܬܠܛ .
ܘܠܒܪܢܫܘܬܐ 17 ܕܐܝܬܝ .
20 ܠܒܪܢܫܘܬܐ 18 ܠܐ ܡܚܝܠܐ 19 ܡܫܬܡܠܝܐ .

1. β om. ܘܡܫܬܪܗܒܢܘܬܐ.
2. β ܡܫܬܡܪܚܢܘܬܐ ܡܫܬܥܠܝܢܘܬܐ.
3. α ܐܬܡܠܝܬ.
4. α ܡܬܕܒܪܐ.
5. α β ܘܠܗܕܪ.
6. α ܐܝܟ ܕܠܗܘܢ ܠܟܢܫܐ.
7. β om. ܕܒܟܠ.
8. α om. ܕܥܠܡܐ ܚܝܠܐ.
9. α om. ܟܠ et écrit ܫܘܝܢ.
10. α β omm. ܢܘܚܡܬܐ. Je restitue ce mot, suivant la leçon du στιχηρὸν type, auquel les quatre derniers vers de notre strophe sont empruntés.
11. β ܢܨܝܚ.
12. β ܠܒܣܪܢ, pour ܠܒܣܝܡܘܬܢ?
13. β ܘܡܫܬܠܛܢ.
14. β ܐܫܬܡܥ.
15. α ܠܒܪܝܬ.
16. β ܕܡܫܝܚܐ.
17. α ܘܠܒܪܢܫܘܬܐ.
18. α ܠܒܪܢܫܐ; β ܠܒܪܢܫܘܬܐ.
19. α β ܡܚܝܠܐ ܠܐ, sans ribbui. Mais le texte grec dit : . . . . θαλάμου θάλαμον εὐσεβῶς ἠλλάξω, ἡδονῆς τε σώματος τὴν θείαν τῶν ἀγγέλων ὁμοίωσιν.
20. A la place de ces deux vers, le premier de 7 syllabes, le second de 9, le schema n'en appelle qu'un de 9 syllabes. Je ne sais comment restituer la strophe. Peut-être pourrait-on retrancher le quatrième vers, ܢܘܗܪܐ ܠܚܕܬܐ, et faire remonter les suivants.

APPENDICE.

Office de Saint Alexis (rite melkite).

(Extrait de la version syriaque du Menæon grec, d'après les mss. 137 et 138[1] de la Bibliothèque nationale de Paris.)

ܝܙ : ܒܐܕܪ : ܕܡܘܕܝܢܐ ܕܩܕܝܫܐ ܘܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ ܀ ܐܠܟܣܝܘܣ :2

ܣܛܝܟܪܐ :3 ܩܠܐ :4 ܐ : ܠܗ :5 ܠܟܘܢ ܣܗܕܐ ܡܥܝܬܐ :6

7ܡܪܢܝܬܐ ܓܒܪ ܕܐܠܗܐ .

ܡܫܒܚܐ8 ܠܟ9

ܡܢܗܪܬܐ ܐܝܟܘ ܘܡܐܠܟ ܫܘܒܚܬܐ

ܡܚܝܝܬܐ ܘܠܒܫܬܐ .

ܡܫܒܚܐ10 ܓܒܪ ܐܠܟܣܝ .

1. Je désignerai dans les notes le ms. 137 par la lettre α, et le ms. 138 par la lettre β.

2. α ajoute ici ܓܒܪ ܐܘ. Le scribe voulait peut-être écrire ܐܘ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ, et s'est arrêté en remarquant qu'il venait de donner déjà cette appellation d'*Homme de Dieu*.

Dans le ms. β, où les titres sont en arabe, on lit : السّابع عشر ذكر البارّ الكسيوس الّذى هو رجل اللّه .

3. β ܣܛܝܟܝܪܐ; gr. στιχηρά.

4. β ܩܠ; lisez ܩܠܐ.

5. α om. ܠܗ; lisez ܠܟܘܢ.

6. α ܣܗܕ̄ ܠܟܘܢ.

7. Le *schema* du στιχηρὸν type ܠܟܘܢ ܣܗܕܐ *(Octoêchos, 1er ton, samedi, office des martyrs,)* est 6. 2. 7. 9. 6. 5. 7. 6. 5. 7. 9. 4. 7. La plupart des στιχηρὰ composés sur ce type ont modifié trois vers : 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. 6. *6*. 7. 9. 4. 7, ou bien 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. *12*. 7. 9. 4. 7. Il est curieux que les στιχηρὰ de l'office de Saint Alexis semblent offrir : 7. 7. *10*. 6. *6*. *10*. *9*. 7. 9. 4. 7.

8. β ܡܫܒܚ.

9. Vers défectueux.

10. α ܡܫܒܚܐ.

p. ܟܓ, l. 9. D F ܦܓܪܐ ܡܢ, H ܦܓܪܗ ܡܢ, au lieu de ܕܦܓܪܐ ܡܠܟܗ; — D H ܡܫܡܫܢܐ au lieu de ܡܫܡܫܬܐ; — G manque.

l. 10. DFH ܠܗ ܗܘܘ ܡܟܠܝܢ au lieu de ܗܘܘ ܦܩܕܝܢ; — DFH omm. ܕ ܠܡܚܣܘܢ; — G manque.

l. 11. D F ܘܪܗܛ; — G manque.

l. 12. D F omm. ܘܟܘܪܗܢܐ; — H ܠܡܕܒܪܘ au lieu de ܠܡܣܪܘ; — F ܗܘ ܩܐܪܘܣܐ; — G manque.

l. 13. G manque.

l. 14. D F ܐܬܬܦܝܫ ܗܘܐ; — G manque.

l. 15. D F H ܠܘܬܗ ܕܡܫܡܫܬܐ ܐܡܝܢܐ ܗܘܬ; — D F H omm. ܐܡܝܢ; — G manque.

l. 16. D F ܥܠܝܗ (D ܕܒܥܘܠܐ) ܕܡܬܬܥܝܠ; — D F H ܕܡܢ ܠܟܢܘܫܝܐ au lieu de ܘܠܟܢܘܫܝܐ; — G manque.

l. 17. D F H omm. ܗܘܘ; — D F H ܕܢܟܦܘܬܗ ܠܡܫܡܫܢܘܬܗ; — D F ܠܡܫܡܫܬܗ; — D F H (D ܦܓܪܝܘܣ) ܦܐܓܪܝܘܣ ܕܡܫܡܫܬܐ; — G manque.

l. 18. G manque.

l. 19. D F H omm. ܘܡܫܡܫܢܝܬܗ; — F aj. ܢܦܠ après ܘܐܬܐ, et om. ܗܘܘ; — D F H placent ܦܩܕܘ après ܡܫܡܫܗ; — D om. ܩܠܠܬܐ; — G manque.

l. 20. D F H omm. ici ܦܩܕܘ; — G manque.

l. 21. D F H ܐܡܠܟܘ au lieu de ܐܡܠܟܘܗܝ; — D F H ܠܦܓܪܐ; — G manque.

p. ܟܕ, l. 1. DFH ܡܫܡܫܢܐ ܗܘ au lieu de ܕܡܫܡܫܬܐ ܡܫܡܫܢܐ; — G manque.

l. 2. D F ܡܟܪܙܘܢ au lieu de ܡܟܪܙܐ; — F ܘܡܣܒܝܢ; — D F ܒܟܠܗ au lieu de ܠܟܠܗ; — G manque.

l. 3. D F ܕܡܟܪܙܘܢ au lieu de ܕܡܟܪܙܐ; — D F ܗܘܐ ܕܢܒܥܘܢ au lieu de ܕܠܒܥܘܢ; — F ܠܗ ܗܘܐ ܗܘܐ; — G manque.

l. 4. DFH ܠܟܠ ܠܡܕܝܢܬܐ au lieu de ܠܡܕܝܢܬܐ ܗܝܡܢܐ; — G manque.

ll. 5 et 6. H ܕܒܥܠܡܗ ܠܐܬܐ ܘܟܪܘܙܐ ܡܫܡܫܬܐ ܡܫܡܫܢܐ ܘܐܡܢܐ . ܠܟܠܟܠܗ ܘܟܠܟܠܝܢ ܐܡܝܢ .; — D F . ܕܒܥܠܡܗ ܠܐܦܘܗܝ ܥܠܝ ܢܦܫܐ ܡܫܡܫܬܐ . ܘܐܢܐ ܘܐܡܢܐ ܗܘ ܒܟܠ (D ܡܠܠܐ) ܐܠܐ, et le reste comme dans E; — G manque.

l. 7. D F (D ܡܚܠܡܠܟ, corrigé plus tard en ܡܚܠܡܠܗ) ܡܚܠܡܠܗ ܠܡܫܡܫܬܐ ܕܠܐܦܩܘܪܐ ܕܡܫܡܫܢܐ ܕܠܗ ܕܐܬܠܚܡܬ (F om. ܕܬܫܒܘܚܬ) ܕܬܫܒܘܚܬ ܠܡܫܡܫܬܐ . (D om. ܡܫܡܠܠܐ) ܡܫܡܠܠܐ ܨܝܘܢܝ; — H ܡܚܠܡ ܨܚܘܢܝ ܡܢܝ; — G manque.

p. ܢܗ, l. 6. D G H ܗܘܐ (H ܡܠܟܐ) ܡܠܟܐ ܩܕܝܫ ܡܢ; — F ܗܘܐ ܩܕܝܫܐ au lieu de ܡܠܟܐ ܩܕܝܫ ܡܢ; — G H ajj. ܠܗ après ܡܫܡܫܢܐ; DF ajj. ܗܘܐ après ܡܫܡܫܢܐ; — D F G H omm. ܐܢܬ; — H ܕܬܠܟܐ.

l. 7. DFGH ܕܡܪܗ ܡܪܝܐ ܠܟ; — DF ܕܠܟ ܡܢ; — D ܡܫܬܠܛܢܐ.

l. 9. G H ܫܘܒܪܐ au lieu de ܘܫܘܒܪܐ; — D F G H ܕܪܬܬܝܢ au lieu de ܕܬܠܬܝܢ; — G ܩܕܝܫܐ, H ܩܕܝܫܐ, au lieu de ܘܩܕܝܫܐ; — G ܕܢܫܝܢ au lieu de ܕܢܫܝܢ; — F ܢܦܝܫܝܢ.

l. 10. D F ܡܪܝܐ; — F G H ܡܪܝܐ ܒܪܝܐ, D ܒܪܝܐ ܒܪܝܐ, au lieu de ܘܡܪܝܐ ܒܪܝܐ; — H ܡܫܒܚܢܐ ܡܫܒܚܢܐ; — G écrit ܡܫܒܚܢܘܬܐ.

l. 11. D F ܘܐܡܪܬ au lieu de ܘܐܡܪ; — G ܟܠܡܐ.

l. 12. D F G H omm. ܕܟܠ.

l. 13. H ܠܒܝܬ ܠܟ.

l. 14. D ܘܕܘܟܬܐ.

l. 15. D F G omm. ܒܟܠܗ; H donne ܕܟܠܗ.

l. 16. D F ajj. ܡܠܟܐ après ܫܡܝܐ; — D F G H omm. ܡܢ.

l. 17. H ponctue ܐܢܬ.

l. 18. H ܠܟܘܢ ܡܫܒܚܝܢ ܐܦ au lieu de ܕܟܠ ܡܫܒܚܝܢ.

l. 19. D écrit ܡܫܬܠܛܢܐ; — G om. ܘ ܡܫܬܠܛܢܐ; — H ܡܫܬܠܛܢܐ ܡܫܬܠܛܢܐ ܡܫܬܠܛܢܐ.

l. 20. D F ajj. ܗܘܐ après ܡܠܟܐ; — D ܘܡܫܬܠܛܢܐ.

l. 21. D F G omm. ܠܟ après ܘܟ; — G ܘܗܘ au lieu de ܕܗܘ.

p. ܢܘ, l. 1. D F H ܘܐܬܒܛܠ au lieu de ܐܬܒܛܠ ܕܗܘ; — F ܟܠ ܟܠܗܘܢ au lieu de ܫܠܝܚܐ; — D G H ܡܠܟܘܬܗ, que D a corrigé plus tard en ܡܠܟܘܬܐ; — D F ajj. ܠܗ après ܠܐ.

l. 2. D F G ܗܘ au lieu de ܕܗܘ, mais D a inséré plus tard un ܕ devant ܗܘ; — D F G ܠܥܕܢ au lieu de ܠܥܕܢܘܗܝ; — H om. toute la phrase : ܠܡܠܟܘܬܗ ܠܐ ܡܪܝܐ ܕܗܘ ܠܟ ܘܟ ܡܫܒܚܝܢ ܠܟ ܠܥܕܢܘܗܝ ܕܗܘ . ܕܠܟ; — D F G H ܐܡܝܢ au lieu de ܐܡܝܢ.

l. 3. D F G ܡܠܟܘܬ au lieu de ܡܠܟ; — D F ܡܠܟܐ, sans ribbui.

l. 4. G ܡܫܬܒܚܝܢ ܗܘܘ ܡܫܒܚܝܢ au lieu de ܗܘܘ ܡܫܬܒܚܝܢ; — D F G H omm. ܗܘܘ après ܡܪܢ; — H ܡܪܝ.

l. 5. D F G ܗܘܠܟ au lieu de ܗܘ ܠܟ; — D F G H ajj. ܠܗܘܢ avant ܡܫܝܚܐ; — D ܘܐܬܦܫܩ, corrigé plus tard en ܘܐܬܦܫܩ.

l. 6. A partir de cette ligne, la fin manque dans le ms. G, dont quelques feuillets sont perdus. — D om. ܗܘܘ; — F ܡܠܟ.

l. 7. G manque.

l. 8. D F H ܗܠܟܬܗ; — G manque.

p. ܟܗ, l. 16. DFGH omm. ܩܛܠܬܐ; — DF (F ܢܬܬܦܫܩܘܢ) ܢܬܦܫܩܘܢ ܬܐܬ.

l. 17. DFGH ܗܘ ܐܬܟܠܝܘܬܐ.

l. 18. DFGH ܘܗܝܡܢܝܢ; — DFGH omm. ܡܫܡܗܝܢܐ.

l. 20. DFGH ܕܡܘܢܝܐ ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܕܦܫܩ ܗܘ ܐܬܟܠܡ ܥܠ ܡܘܢܝܐ; — DFG ܕܟܠ au lieu de ܕܟܠܗܘܢ.

l. 21. DFGH ܕܡܐܬܐ ܗܘ au lieu de ܡܐܬܐ ܗܘܐ ܕܐܬܐ ܗܘ; — DFGH ܥܡܗ au lieu de ܥܡܗܘܢ.

l. 22. DF ܢܦܫܗ ܢܦܫ, G ܢܦܫܗ ܢܦܫ, au lieu de ܘܢܦܫܗ.

l. 23. GH ܘܐܬܪܡܝܢ, DF ܐܬܪܡܝܢ ܡܢ, au lieu de ܘܐܬܪܡܝܘ; — GH ܐܦܝܢ; — DF ܕܡܫܝܚܐ ܥܠܝܢ ܐܦܝܢ; — DFGH ܐܠܗܐ ܩܛܠܬܐ ܗܢܐ au lieu de ܩܛܠܬܐ ܥܠܝܢ.

l. 24. DFGH ܠܗܘܢ ܘܗܢܐ au lieu de ܗܢܐ ܘܐܦ; — H om. ܗܘ et ponctue ܐܬܟܠܡܫܬܡܠܬܐ; — après ܐܬܟܠܡܫܬܡܠܬܐ, DFGH ajj. (GH omm. ܗܘ) ܗܘ ܐܬܦܫܩܘܬܐ (H ܢܦܫܗ ܗܘ) ܘܢܦܫܗ.

p. ܟܘ, l. 1. G ܡܬܬܦܫܩܢܐ au lieu de ܡܬܦܫܩܢܐ; — DFGH ܐܝܟܢܐ au lieu de ܐܝܟܢܐ.

l. 2. F ܘܗܝܡܢܝܢ au lieu de ܘܡܗܝܡܢܐ; — G ܡܬܦܫܩܢܐ.

l. 3. DFG ajj. ܡܢܗܘܢ après ܡܠܦܢܐ; — GH ܐܬܬܦܫܩܘ, DF ܢܦܫܩܘܢ, au lieu de ܐܬܦܫܩܘ; — DFG ܡܬܦܫܩܢܐ, H ܡܦܫܩܢܐ, au lieu de ܡܬܦܫܩܢܐ ܢܦܫܗ.

l. 4. H om. ܡܗܝܡܢܘܬܐ; — G ܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 5. DF ܬܫܒܘܚܬܐ.

l. 6. D ܡܫܡܗܝܢܬܐ *(sic)*; — H ܡܫܬܡܠܝܢ *(sic)*; — G ܫܘܒܚܐ.

l. 9. G ܡܢܗܝܢ; — DFGH ܐܦܝܢ ܡܢ au lieu de ܘܐܦܝܢ.

l. 10. D ܢܦܫܗ ܬܫܒܘܚܬܐ, F ܠܢܦܫܗ ܘܬܫܒܘܚܬܗ, G ܘܬܫܒܘܚܬܐ ܠܒܢܝܢ, H ܕܢܦܫܗ ܠܟܠܗ ܘܬܫܒܘܚܬܗܘܢ.

ll. 11 et 12. DFGH ܡܢ ܕܐܬܬܠܝܬ ܐܢܐ ܘܬܫܒܘܚܬܢ; — DFGH ܕܐܢܐ au lieu de ܐܢܐ, et ܡܫܒܚܝܢ ܗܘܬ ܕܪܘܚܐ au lieu de ܬܪܘܚܐ.

l. 14. F ܗܘ ܐܠܗܝܢ ܗܘ ܕܐܠܗܐ; — DF ܕܐܠܗܘܬܐ.

l. 15. DFGH omm. ܡܢ; — FGH ponctuent ܬܐܬܝܐ; — G ܡܢܐ.

l. 16. DFH ܡܫܡܗܝܢܐ au lieu de ܠܡܫܡܗܝܢܐ.

l. 17. FGH ܬܫܒܘܚܬܐ.

p. ܟܙ, l. 1. DFGH omm. ܡܢܬܐ ܝܗܒܬܐ.

l. 2. DF ajj. ܡܢܗܘܢ après ܡܠܟܐ.

l. 3. DF ܡܬܩܢܢܐ ܟܠ ܥܠܝ; — DFGH ܘܥܠܝܢܐ.

l. 4. DF ܡܗܝܡܢܗ; — DFGH omm. ܡܢ; — H ܘܥܠܝܢܢ, DFG ܘܡܩܕܡܢ.

l. 5. DFGH ܠܢܦܫܐ au lieu de ܕܡܠܐ, et ܡܫܡܠܝܬܗ au lieu de ܠܡܫܡܠܝܬܗ.

p. ܢܓ, l. 9. G H ܡܢ ܗܘ ܡܫܝܚܐ ܡܢ, D F ܡܢ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ, au lieu de ܗܘܬ ܡܫܝܚܐ ܡܢ ܗܘ; — G H ܗܘܝܢ ܡܬܩܛܠܝܢ, D F ܗܘܝܢ ܕܡܬܩܛܠܝܢ ܟܠܗܘܢ.

l. 10. D F G H ajj. ܠܗ après ܗܘܐ ܕܡܬܚܙܐ.

l. 11. G aj. ܡܢܝܢ avant ܡܠܟܐ.

l. 12. F ܡܬܚܙܝܢ ܕܠܐ au lieu de ܕܚܙܝܢ; — H ܐܬܚܙܝܬܘܢ sans le ܕ; D ܕܐܬܚܙܝܬܘܢ *(sic)*.

l. 13. D F ܬܫܒܘܚܬܐ au lieu de ܕܘܪܫܐ; — D F ܘܕܘܪܫܐ au lieu de ܘܬܘܬܐ; — D F G ܬܫܒܘܚܬܐ au lieu de ܬܫܒܘܚܬܐ; — H ܗܘ ܒܫܡܝܐ; G ܗܘ ܠܗ ܒܫܡܝܐ.

l. 14. G H omm. ܗܘܐ; — D F ܬܘܕܝܬܐ au lieu de ܗܘܐ ܕܢܬܝܕܥ.

l. 15. D F ܕܐܝܢܐ; — D F G H omm. ܘܠܐ ܡܬܩܛܠܝܢ; — D H ܢܬܩܛܠܘܢ, G ܐܬܩܛܠܘܢ, F ܐܬܩܛܠܘܢ.

l. 16. D F G H ܕܠܡܫܝܚܐ; — G om. ܗܘܐ après ܡܫܝܚܐ; — D F G ܒܫܡܝܐ ܠܡܠܟܐ ܕܚܝܠܬܐ au lieu de ܒܫܡܝܐ ܕܚܝܠܬܐ ܕܠܗ.

l. 17. H om. ܒܫܡܝܐ; — H ܘܡܠܟܘܬܗ ܬܫܒܘܚܬܐ au lieu de ܘܡܠܟܘܬܗ ܥܠܡܐ; — G H omm. ܕܡܫܝܚܘܬܗ; — D F G omm. ܗܘܐ.

l. 18. H ܘܠܐ; — F ܐܬܩܛܠܬ ܫܡܝܐ au lieu de ܫܡܝܐ ܐܬܩܛܠ.

p. ܢܕ, l. 2. D F G H omm. ܕܝܠܗ; — D F G H ܒܗ au lieu de ܠܗ.

l. 3. H om. ܗܘܐ.

l. 4. D ܐܬܩܛܠܘ; — D F ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗ; — F ܕܐܝܟܢ.

l. 5. D F ܕܝܠܗ au lieu de ܕܝܠܗ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܡܬܚܙܐ ܠܐ au lieu de ܡܬܚܙܐ ܠܐ ܠܗ; — F ܗܘܐ ܠܐ; — D écrit ܦܪܨܘܦܗ.

l. 7. G H ajj. ܗܘܐ après ܐܝܟ.

l. 8. D F ajj. ܐܢܘܢ après ܠܗ; — G ܕܢܦܩܘܢ; — D F G H ܕܠܐ au lieu de ܕܐܝܠ.

l. 9. D F ajj. ܗܘܐ après ܐܬܦܬܚܬ; — D ܐܬܦܬܚܬ.

l. 10. F aj. ܕܝܢ après ܗܘ; G aj. ܡܢ après ܗܘ.

l. 11. D F G H ܗܘܝܢ au lieu de ܗܘܝܢ; — F ܡܢܝܢ au lieu de ܐܢܘܢ; — H aj. ܠܗ après ܐܢܘܢ; — D F G H ܕܡܬܚܙܐ.

l. 12. H ܐܝܬܘܗܝ; — D F omm. ܗܘܐ; — D F G H (H ܘܡܢ) ܡܢ ܩܕܡ (F ܡܢ) ܡܠܟܘܬܐ.

l. 13. D ܗܘܐ ܐܝܟ.

l. 14. D F ܠܗ ܘܠܐ, G H ܠܗ ܘܠܐ, au lieu de ܠܗ ܕܠܐ ܗܘ; — G H ܠܗ ܠܡܠܟܘܬܗ; D F ܠܗ (D ܕܠܡܠܟܘܬܗ) ܕܠܡܠܟܘܬܗ.

l. 15. H om. ܡܠܟܘܬܗ; — D F G H omm. ܐܬܦܬܚܬ ܘܚܙܝܢ ܡܠܟܘܬܗ ܡܠܟܐ.

p. ܟܒ, l. 2. G om. ܟܠܗܘܢ; — H ܡܫܪܝܬܐܠܗ.

l. 3. G om. ܡܢܐ; — D F ܡܢܗܘ (D ܢܦܫܗ) ܘܢܦܫܗ; — F ܠܡܫܝܚܐ ܫܟܝܚܐ; — D F ܘܐܡܪܗܘ; — H ܠܡܠܬܗ au lieu de ܠܗ.

l. 4. F G H ܕܕܐܡܪ.

l. 5. D F G H ܡܫܝܚܗ ܠܡܠܬ au lieu de ܗܘ ܠܡܠܬܗܘܢ.

l. 6. D F G omm. les mots ܕܠܡܠܟܘܬܐ ܗܘ ܘܡܦܩܢܐ ܡܢܗ.

l. 7. D F ܠܗ ܐܝܟ ܐܦ ܗܘ ܕܐܡܪ ܕܡܫܝܚܘܬܐ; H ܡܫܝܚܘܬܐ ܗܘ ܕܐܡܪ ܐܝܟ ܠܗ; G même leçon que H, sauf ܠܡܠܟܗ au lieu de ܠܗ; — G ܦܘܡ.

l. 8. G ܡܟܠܟܠ ܡܬܡܟܢܘܬܐ ܩܕܡ ܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ; — D F H omm. ܡܬܡܟܢܘܬܐ; — D F ܘܡܟܠܗ au lieu de ܘܡܟܠܗ.

l. 9. H ܘܣܩܠܛܝܩܘܣ; — D ܕܐܘܣܛܩܘܣ.

l. 10. F ܘܡܣܩܢܘܬܐ ܡܢ ܥܠܡܐ ܠܥܠܡܐ.

l. 11. D ܐܘܣܛܩܘܣ; — D F ܒܟܠܡܕܡ ܗܘܐ au lieu de ܠܟܠܡܕܡ ܕܗܘܐ ܒܗ; — G ܬܪܘܡܘܣ, H ܬܪܘܡܘ; — D F ܬܪܘܡܣ au lieu de ܬܪܘܡܘܣ.

l. 12. D F ܡܬܩܛܠ au lieu de ܘܡܬܩܛܠܐ; G ܘܡܬܩܛܠܐ, sans ribbui; — D F ܠܡܛܪܘܠܝܛܐ, sans ribbui; — D F G H omm. ܘ ܡܬܡܟܢܘܬܐ.

p. ܟܓ, l. 1. D F ajj. ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܡܛܪܦܘܠܝܛܐ avant ܟܗܢܐ ܘܡܛܪܦܘܠܝܛܐ; — H ܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ au lieu de ܟܗܢܘܬܐ; — H ܘܠܡܛܪܦܘܠܝܛܐ; D ܕܠܡܛܪܦܘܠܝܛܐ et om. le point après ܟܗܢܐ; F ܗܘܘ ܕܠܡܛܪܦܘܠܝܛܐ; — F G ܠܡܩܒܠܢܐ; — D F ajj. ܡܫܝܚܐ après ܠܡܩܒܠܢܐ.

l. 2. H om. ܡܫܝܚܐ; — D G ܘܡܫܝܚܐ, F ܡܫܝܚܐ ܘܡܫܝܚܐ, au lieu de ܡܫܝܚܐ; — H om. ܕܡܢܗܘܢ; — D F ajj. ܕܡܢܗܘܢ après ܡܢܗ; — H ܕܠܡܦܠܚܘܢ au lieu de ܠܡܦܠܚܘܢ; — D F omm. ܩܕܡܝܐ.

l. 3. G ܘܢܦܫ.

l. 4. D ܕܐܘܣܛܩܘܣ; — après ܕܐܘܣܛܩܘܣܝܣ, D F ajj. ܘܡܠܐܟܐ ܘܡܛܪܦܘܠܝܛܐ, H ܡܛܪܦܘܠܝܛܐ ܘܡܠܐܟܐ, G ܘܡܠܐܟܐ ܡܠܐܟܝܗܘܢ ܡܛܪܦܘܠܝܛܐ; — H ܕܡܪܝܬܐ; — D F ܕܡܪܝܐ au lieu de ܕܡܪܝܬܐ.

l. 5. D F G H ܡܢ ܡܢܗ ܠܐ au lieu de ܡܢܗ ܠܐ ܠܢܦܫܐ ܢܦܫܐ ܦܪܘܫܘܬܐ ܘܡܢ ܠܗ; — D F G H ܬܐܒ au lieu de ܬܝܒܐ; — D F ܘܡܬܕܟܪܐ, G H ܡܢ ܡܬܕܟܪܐ, au lieu de ܘܐܬܕܟܪ.

l. 6. H ܗܘ ܕܡܬܠ au lieu de ܕܡܬܠ; — F aj. ܕܗܘ après ܗܘ.

l. 7. H ܕܗܘܠܟܝ au lieu de ܘܗܘܠܟܝ, et om. ܐܝܟܢܐ ܡܬܠ.

l. 8. H om. ܡܢ; — D om. ܗܘܐ; — H ܡܩܒܠܢܘܬܐ (sic); D F G ܡܩܒܠܢܘܬܐ au lieu de ܡܩܒܠܢܘܬܐ.

p. ܟܛ, l. 17. G aj. ܠܗ après ܢܦܫ; — D F ܘܠܐ ܘܬܘܒ.

p. ܠ, l. 1. D F omm. ܬܘܒ.

l. 2. D ܕܐܘܣܛܬܝܘܣ, F ܕܐܦܣܛܬܝܘܣ, G ܕܐܘܦܣܛܬܝܘܣ, H ܕܐܘܣܛܬܝܘܣ (sic); — D F ܡܐܘܗܝ.

l. 3. G ܡܣܟܢܬܐ au lieu de ܕܡܣܟܢܬܐ; — D G ܐܬܠܒܫ.

l. 4. D ܘܐܘܠܘܓܝܛܘܣ, F ܘܐܠܘܓܝܛܘܣ, G ܘܐܘܠܘܓܝܛܘܣ, H ܘܐܘܠܘܓܝܛܘܣ.

l. 5. D F omm. ܐܘܠܘܓܝܛܘܣ ܘܟܠܗ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܡܢܐ; — G H ܐܦܝܣܩܘܦܐ.

l. 6. G ܟܠܗܘܢ ܟܠܗܘܢ; — G ܗܘܐ ܐܝܟ ܕ au lieu de ܕܐܝܬ ܗܘ.

l. 7. D F G ajj. ܗܘܐ après ܘܐܬܠܘ; — H ܕܦܘܠܘܣ ܕܡܫܝܚܐ; — F écrit ܕܦܘܠܘܣ.

l. 8. D ܘܕܒܥܠܕܒܒܐ; F G ܘܕܒܥܠܕܒܒܘܗܝ; — H ܘܒܥܠܕܒܒܘܗܝ; — D F omm. depuis les mots ܡܢ ܩܕܡ ܗܘܐ inclusivement, jusqu'aux mots ܘܠܟܠ ܠܟ ܐܦܝܣܩܘܦܐ (l. 10) exclusivement.

l. 11. G ܘܦܩܕ au lieu de ܘܦܩܕܘ; — D F ܘܟܠܗ au lieu de ܘܟܠܗ; — D ܐܘܠܘܓܝܛܘܣ, H ܐܘܠܘܓܝܛܘܣ.

l. 12. D F G H ܠܗ ܟܠ ܡܢ ܩܕܡ au lieu de ܡܢ ܩܕܡ ܟܠܗ; — D F G H omm. ܐܡܝܢ; — D ܠܝܬ au lieu de ܕܠܝܬ; — F ܟܠܗܘܢ au lieu de ܟܠ.

l. 13. D F G H ܠܒܪܢܫܐ; — D H ܡܫܝܚܬܐ, G ܡܫܝܚܬܐ, F ܡܢ ܟܢܫܬܐ, au lieu de ܡܫܝܚܐ.

l. 14. G ܡܬܦܢܝܐ; — H ܘܕܡܬܩܫܝܢ, DF ܘܕܡܩܝܡܢ, G ܕܡܩܝܡܢ, au lieu de ܘܕܡܬܩܝܡܢ.

l. 15. F G H ܘܒܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ ܘܦܘܠܘܣ; — D F G H ܕܡܫܝܚܘܬܐ et ajj. ܠܩܘܡ.

l. 16. D F G H ܗܘܐ ܡܫܒܚܝܢ ܡܩܝܡܝܢ; — G ܘܩܡܘ; — D F ܗܘܐ ܘܩܡܘ; — G ܦܠܚܐ ܡܫܡܫܢܐ, sans ribbui; — H om. ܡܫܡܫܢܐ.

l. 17. G ܘܦܩܕ au lieu de ܘܦܩܕܘ.

l. 19. D F G H ܡܢ ܩܕܡ, sans ribbui; — D F ajj. ܠܗܘܢ après ܘܐܬܩܪܝ; — D ܕܐܘܣܛܬܝܘܣ, F ܕܐܦܣܛܬܝܘܣ, G H ܕܐܦܣܛܬܝܘܣ.

l. 20. D F G H ܘܗܝܡܢ.

l. 21. G ܘܦܩܕ; — F ܘܡܢ ܐܘܪܗܝ, H ܘܡܢ ܐܘܪܗܝ; — D F G H reportent ܠܗܘܢ après ܐܘܣܛܬܝܘܣ; — D ܐܘܣܛܬܝܘܣ.

l. 22. D F ܘܐܩܝܡܘ au lieu de ܘܐܩܝܡ; — D F G H ܕܐܝܟ; — D F G ajj. ܠܗ après ܐܝܟ; H aj. ܗܘܐ après ܐܝܟ.

p. ܠܐ, l. 1. D F ܠܐ ܠܡܫܬܡܥܘ ܠܗ; — H om. ܕܡܢ; — D F G H omm. ܗܘ; — D ܐܘܣܛܬܝܘܣ; — D F ܕܝܢ.

p. ܩܛ, l. 18. H ܟܪܘܡܐ au lieu de ܘܟܪܘܡܐ; — G H ajj. ܕܒܥܠܕܒܒܗ après ܗܘ; — D F ajj. aussi ܕܒܥܠܕܒܒܗ, mais omm. ܗܘ.

l. 19. Au lieu de la phrase ܘܐܠܐ ܐܢܫ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܨܒܐ ܠܗ ܘܐܬܦܣܩܗ ܘܐܬܦܣܩܘܢ, G H donnent ܘܡܢ ܗܘܐ ܨܒܐ ܠܗ ܐܬܦܣܩܘܢ ܐܝܬܗ ܠܗ ܕܢܐܬܘܢ; D *id.*, sauf ܘܐܬܦܣܩܘܢ et ܕܢܐܬܘܢ (*sic*); F *id.*, sauf ܘܐܬܦܣܩܘܢ.

p. ܩܝ, l. 1. G H ܕܐܬܓܒܒܒܢ; — D F ܠܡܠܟܐ ܠܒܝܬ ܡܢ ܠܒܝܬܗ au lieu de ܠܡܠܟܐ ܠܒܝܬ ܡܠܟܘܬܗ; — G ܫܠܡ au lieu de ܫܠܡܐ; — D F H ܫܠܡ ܘܡܢ au lieu de ܫܠܡܐ ܡܢ ܗܝܡܢܝ.

l. 2. D G H omm. ܗܘܬ; F ܠܒܝܬܗ au lieu de ܗܘܬ; — F ܣܡܝܟܬ au lieu de ܣܡܟܬ; — D ܡܢ au lieu de ܘܡܢ; — H ܫܡܥܘܢ pour ܫܡܥܘܢ; — H ܠܗ au lieu de ܠܗ; — D F ajj. ܠܡܠܟܘܬܐ après ܠܗ; — D F ܠܩܘܦܬܐ; — D F G H ܘܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܘܐܦ ܕܢܝܐ.

l. 3. F aj. ܗܘܘ après ܡܬܢܣܒܝܢ; — D F ܡܬܢܣܒܐ, G ܡܬܐܢܣܒܐ, au lieu de ܕܡܬܢܣܒܐ ܫܠܝܚܬܐ; — D F ܦܢܛܦܘܪܘܣ, G ܦܢܛܦܘܪܘܣ, au lieu de ܕܦܢܛܦܘܪܘܣ; — H om. la phrase ܫܠܝܚܬܐ ܡܢ ܡܬܢܣܒܝܢ ܕܡܬܢܣܒܐ ܕܦܢܛܦܘܪܘܣ.

l. 4. H écrit ܫܠܝܡܘܢ; — D F G H omm. ܫܠܡ.

l. 5. D F ajj. ܗܢܐ après ܠܟܠܗܘܢ; — au lieu de ܕܢܥܒܕ ܐܬܘܬܐ ܡܢ ܠܡܘܬܐ ܡܫܠܗܘܢ, D F G H donnent ܐܬܘܬܐ ܡܢ ܡܫܠܗܘܢ ܠܡܘܬܐ.

l. 6. G om. ܕܝܢ; — D F ܐܘܩܝܢܐ ܡܢ ܫܡܥ et omm. ܕܝܢ; — H om. ܗܟܢܐ ܕܝܢ ܡܘܩܝܢ ܡܢ ܫܡܥ.

l. 7. H aj. ܕܝܢ après ܫܡܥܐ; — G om. ܕܐܢܐ ܐܬܘܬܐ ܫܠܡ ܡܢ ܠܗܘܢ.

l. 8. D F ܫܠܡ au lieu de ܫܠܡ ܡܢ; — H om. ܫܠܡ ܡܢ ܕܡܠܟܐ ܢܡܘܣܐ.

l. 9. D F G omm. ܗܘܐ; — D ܪܡܫܐ au lieu de ܪܡܫ; — D ܘܠܡܠܟܘܬܗܘܢ corrigé plus tard en ܘܐܠܡܠܟܘܬܗܘܢ; F ܗܘ ܘܐܠܡܠܟܘܬܗܘܢ; G ܘܠܡܠܟܘܬܗܘܢ; H ܘܠܡܠܟܘܬܗܘܢ.

l. 10. D F H omm. ܡܢ; — D H ܦܪܘܣܡܘܢ, G ܦܪܘܣܡܘܢ, F ܕܦܪܘܣܡܘܢ.

l. 11. D F G H omm. ܦܝ; — H ܕܬܘ; — D F ajj. ܘܫܠܡܘܬܐ après ܐܢܐ.

l. 13. D F G H ܘܕܐܬܐ; — D F G H ܐܣܝ au lieu de ܐܣܝ ܐܠܘ.

l. 14. D F G H ܢܚܡܝܢ au lieu de ܡܚܡܝܢ; — D F G H omm. ܡܢܝܐ ܕܐܝܟ ܠܟܠܡܢ; — D F ajj. ܗܘܘ après ܘܫܠܡܦܘܩܝܢ.

l. 15. D F omm. ܬܘܒ.

l. 16. F G ܪܘܡܝܢ; — H aj. ܡܢ ܫܠܝܚܐ après ܪܘܡܝܐ; — D F ܠܘܬܗܘܢ au lieu de ܠܘܬܗ.

p. ܩܡ, l. 17. D ܐܡܪܘܗܝ (*sic*); — D F G H ܕܠܝ au lieu de ܠܝ.

l. 18. D F G H ܠܗܘܬܐ ܕܡܠܟܐ au lieu de ܠܐ ܗܘܬ; — D F G H ܦܘܠܚܢܐ au lieu de ܦܘܠܚܢܗ.

l. 19. Dans E, ܘܗܘܬܐ semble avoir été corrigé plus tard en ܘܗܝ.

p. ܩܢ, l. 1. G om. ܠܗ ܗܘܐ; — D F ajj. ܡܫܝܚܐ après ܠܗ; — F aj. ܠܗ ܗܘܐ après ܘܡܫܡܫܝܢ.

l. 2. D F G ܐܝܟ au lieu de ܕܐܝܟ; — H om. la phrase ܘܫܡܝܢܐ ܕܐܝܟ ܗܟܢܐ ܫܒܩܝܢ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܐܢܫܝܢ.

l. 3. G ܠܗ au lieu de ܠܗܘܢ; — H ܘܡܫܬܠܛܝܢ au lieu de ܡܢ ܡܫܬܠܛܝܢ; — D F G H omm. ܗܘܐ; — H om. ܠܗ.

l. 4. D F ܗܘܐ ܫܒܩܝܢ au lieu de ܫܒܩܝܢ ܗܘܘ; — D F G H ܡܫܬܘܕܥ; — D F H ܕܠܝ ܗܘܐ ܕܡܫܬܠܛܐ; G ܡܢ ܗܘܐ ܕܡܫܬܠܛܐ.

l. 5. D F H ܐܠܘܫܠܡܘܢ, G ܐܠܘܫܠܡܘܢ, au lieu de ܐܘܠܘܫܠܡܘܢ; — D F G H ܐܬܐ au lieu de ܐܬܐ ܡܢ.

l. 6. D F G H ܐܦܐ au lieu de ܦܐ; — D F G H ajj. ܡܢ après ܗܘܐ ܟܠ.

l. 7. G H ajj. ܗܘ avant ܡܢܝܢܐ.

l. 8. G ܫܢܝܐ pour ܫܢܝܐ; — D F H ܫܢܝܐ ܫܢܝܐ; — D F G H ajj. ܗܘܝ après ܐܬܚܫܒܘܢ, et ajj. ܗܘܝ après ܕܡܢܝܢ; — F aj. ܡܫܝܚܐ après ܠܗ.

l. 9. D F G H ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 10. E G ܡܫܬܕܪܝܢ; F ܡܫܬܕܪܐ; — D F ܕܡܢ ܫܠܝܚܐ au lieu de ܗܘܬ ܕܡܢ ܫܠܝܚܐ; — G aj. ܗܘ avant ܐܦܠܐ; — H om. ܐܦܠܐ ܗܘܐ ܕܠܗ.

l. 11. H ܡܫܡܫܬ au lieu de ܡܫܡܫ; — D F G ܐܡܪܘܗܝ ܕܡܫܡܫܬ; — D F G H omm. ܡܢ ܠܐ ܡܢܗ ܠܗܘܢ ܡܫܡܫܐ.

l. 12. F ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ ܡܫܡܫܢܐ; — H ܡܫܡܫܢܐ ܐܝܟ ܡܫܡܫܢܐ; — F ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 13. G H reporte ܕܠܝ après ܟܠܗ; — D ܐܢܫܐ ܕܡܫܡܫ ܕܡܢ ܡܢ ܕܡܫܬܠܛܢܘܬܗ; F *id.*, mais aj. ܗܘ après ܐܢܫܐ; — H ܘܡܫܬܠܛܢܘܬܗ au lieu de ܘܡܫܬܠܛܢܘܬܗ.

l. 14. F aj. ܗܝ après ܡܫܠܛܢܐ; — H ܡܫܝܚܐ ܗܘ au lieu de ܐܦܠܐ ܗܘܐ ܕܠܗ.

l. 15. D F ajj. ܡܫܡܫܐ après ܘܕܡܘܬܐ.

l. 16. G H omm. la phrase ܘܐܬܚܘܝ ܠܗ ܡܫܝܚܐ. ܡܢ ܗܘ ܘܠܐ ܘܕܡܘܬܐ; D F remplacent la même phrase par ܐܬܚܘܝ ܡܢ ܠܗ; — D F ܢܦܩ au lieu de ܘܢܦܩ.

l. 17. H ܡܫܡܫܬܗ ܕܡܢ; — G om. ܕܡܫܡܫܬܗ; — D F G ܕܡܠܟ au lieu de ܡܠܟ.

p. ܛ, l. 14. F G ܠܡܘܪܒܢ; — H ܐܟܠܐ ܗܘ ܠܦܘܩܕܢܐ ܥܠ ܢܦܫܗ ܕܐܝܟ ܡܢ; D F ܠܦܘܩܕܢܐ ܥܠ ܢܦܫܗ ܗܘܐ ܐܟܠܐ ܕܐܝܟ ܡܢ; G *id.*, sauf ܗܘ pour ܗܘܐ.

l. 15. G H ܠܗ au lieu de ܡܪܢܐ; D F omm. ܡܪܢܐ; — D F G H ܕܡܫܝܚܐ; — G ܢܦܫܗ; — D F G H ajj. ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ après ܢܦܫܗ.

l. 16. G H ܠܐ ܬܗܘܘܢ; D F ܕܠܐ ܬܗܘܘܢ.

l. 18. H om. ܠܐ; — D E F ܢܦܫܗ au lieu de ܦܓܪܗ.

l. 19. D F ܡܫܝܚܐ.

l. 20. D F G omm. ܟܠܗ; — G écrit ܬܬܕܟܪܘܢ et om. ܡܢ; — D ܕܢܦܫܗ, F ܢܦܫܗ ܕܐܝܬܘܗܝ, au lieu de ܘܢܦܫܗ; — G ܐܬܬܐ ܘܐܬܐ . ܕܢܦܫܗ; — H omet les mots ܘܟܠ ܡܠܟܘܬܐ ܠܟܠ ܬܬܕܟܪܘܢ ܡܢ ܐܬܬܐ . ܘܢܦܫܗ; — D F G ܬܠܟ au lieu de ܟܠܟܠ.

p. ܝܐ, l. 1. D F ܐܘܟܝܢ au lieu de ܐܘܟܝܢܘܗܝ; — D F ܗܘ au lieu de ܗܘܝܘܗܝ.

l. 2. G ܐܫܬܡܠܝ, H ܐܫܬܡܠܝ *(sic)*; — D om. ܟܠܗ.

l. 3. D F G H ܟܠ ܕܢܫܒܘܩ ܠܬܘܒܐ ܕܐܬܝܗܒ ܡܫܝܚܐ.

l. 4. F ܘܡܬܟܢܫܝܢ au lieu de ܘܐܬܗܘܐ.

l. 5. D F ܟܪܝܣܛܝܢܐ au lieu de ܐܟܪܝ.

l. 6. D ܕܡܢܗܘܢ; — D F ܡܫܝܚܝܬܐ; — D F G H ܠܐܠܗܐ ܕܡܫܬܒܚ; — D ܠܗܘ ܫܠܝܚܐ, F ܠܗܘ ܫܠܝܚܐ ܘܡܫܝܚܐ, au lieu de ܘܠܗܘ ܡܪܝܐ.

l. 7. E ܟܠܗ au lieu de ܘܟܠܗ.

l. 8. H om. ܕܝܢ.

l. 9. H om. ܡܫܝܚܐ; — D ܕܡܫܬܡܠܝܐ, corrigé plus tard en ܕܡܫܬܡܠܝܢ; — D F G H ܢܬܝܠ au lieu de ܬܬܝܠ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܕܝܢ.

l. 10. D ܕܢܦܩܘܢ, corrigé plus tard en ܕܢܦܩܘܢܗܘܢ; F semble donner ܕܢܦܩܘܢܗܘܢ; — G H ܡܢ ܐܬܪܐ, D ܡܢ ܐܬܪܐ, F ܗܘܐ ܕܐܬܪܐ ܗܘ ܡܫܝܚܐ, au lieu de ܡܢܐܬܪܐ.

l. 11. D F H ajj. ܗܘܐ après ܟܠ; — F G H ܡܫܝܚܐ; — F aj. ܕܝܢ après ܡܫܝܚܐ.

l. 12. D F omm. ܡܢ ܡܫܝܚܐ.

l. 13. F G ܕܢܦܩܘܢܗܘܢ, H ܢܦܩܘܢܗܘܢ, D ܕܢܦܩܘܢܗܘܢ *(sic)*; — F ܫܡܝܐ ܠܗܘܢ; — D F omm. ܕ ܠܗܘ ܡܪܢܐ ܗܘ ܕܝܢ.

l. 15. E om. ܕܝܢ; — D H omm. ܠܐ après ܘܢܦܫܗ.

l. 16. F H ܡܢ; — D ܬܬܕܟܪܘܢ; F H ܬܬܕܟܪܘܢ; — D F H ܟܠܗ ܬܠܝܬܝܐ au lieu de ܬܠܝܬܝܗܘܢ; — G donne ainsi cette ligne et la suivante : ܟܠܗ ܐܡܝܢ ܕܐܝܬܘܗܝ ܐܬܝܬܝܗܘܢ ܡܢ : ܠܡܫܝܚܐ . ܟܠܗ ܡܫܬܒܚ ܘܐܬܝܬܝܐ . ܘܢܦܫܗ

au lieu de ܐܕܪܩܘ, et F aj. ܗ̇ܘ après ܐܬܕܪܩ; — D F ܕܩܪܒ ܡܐܘܪܗܘܢ ܕܗܘܐ au lieu de ܕܡܐܘܪܗܘܢ ܕܩܪܒܗ.

p. ܩܘ, l. 3. H place ܬܘܒ après ܕܠܐ ܫܡܥ; — G ܫܘܒ au lieu de ܬܘܒ; — H ܐܪܟܢܘ; — D ܬܘܒܠܐ ܐܪܟܢ ܗܘ ܕܠܐ ܫܡܥ et om. ܬܘܒ; — F ܐܪܟܢ ܗܘ ܕܠܐ ܫܡܥ et om. ܬܘܒ ܬܘܒܠܐ.

l. 4. F aj. ܬܘܒܠܐ ܕ après ܡܫܘܠܡܗ; — G H ܐܡܬܝ, D F ܕܐܡܬܐ, pour ܐܡܬܐ; — H ܐܦܠܐ.

l. 5. D F G H ܦܫܠ; —. H ܟܠ pour ܘܟܠ; — F ܘܡܫܡܠ pour ܘܟܠ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܐܫܒܩ; — F ܕܠܐ ܟܠ au lieu de ܕܠܐ ܡܫܡܠ; — D F G H ܡܫܚ; — F aj. ܐܠܗ ܡܢ après ܡܫܚ; — F ܡܢ ܐܘ ܐܠܐ; — F H omm. ܗܘ.

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܡܫܘܠܡܗ ܙܪܡ; — F G ܕܡܪܘܡܡ.

l. 8. G ܗܘܐ ܕܡܝܐ; — D F ܡܡܪܗܘܢ.

l. 9. DFG ajj. ܗܘܐ après ܐܡܠܗܘܢ; — DFGH ܘܠܗܘܐ au lieu de ܕܠܗܘܐ; — F ܬܫܒܘܚܬܗ; H ܬܫܒܚܬܗ *(sic)*.

l. 10. G H ܬܩܢܘܬܐ.

l. 11. H om. ܘܗܡܢܐ; — G répète ܡܪܢ ܡܫܘܬܗܘܢ après ܠܗܘܐ.

p. ܩܙ, l. 1. DF omm. ܡܫܡܠܝܘܬܗ; — G ܡܫܡܠܝܘܬܗ̈; — D ܐܠܗܐ ܟܠܗܘܢ.

l. 2. G ܠܐ ܠܬܟܪܝܘܢ; — DF ܕܬܫܒܘܚܬܗܘܢ; H ܕܬܫܒܚܬܗܘܢ *(sic)*.

l. 3. F G ܘܡܢ; — F ܟܬܡܡܬܐ.

l. 4. D F ܐܬܡܢܘܗ̇; — F G ܕܡܪܘܡܡ; — G H ܕܪܓ̈ܫܢ.

l. 5. D G H ܡܫܦܩܗ, F ܡܫܦܩܢܗ pour ܡܫܦܩܬܗ; — D F G H ܕܡܐܘܪܗܘܢ; — H ܘܡܫܡܠܝܬܗ; — D F ܡܫܬܡܠܝܬܗ ܘܟܠ.

l. 6. G ܕܟܘܬܗܘܢ *(sic)*; — H ܡܢ au lieu de ܕܡܢ, et om. ܚܕܐ.

l. 7. H om. ܟܗ après ܡܫܡܠܝ; — G H ܡܐܘܪܗܘܢ.

l. 8. G H omm. ܟܗ après ܘܐܬܐ; — D F ܗܘܐ au lieu de ܟܗ; — F ܟܟܠܡܣܬܐ; — G ܟܟܠܡܘܣܬܐ; — H ܟܟܠܡܣܬܐ *(sic)*; — F G ܘܐܡܣܢ au lieu de ܐܡܣܢ ܘܡܢ.

l. 9. F H ܟܠܡܣܟܣ; — F ܘܐܡܠܦ; H ܘܡܠܦ; — H aj. ܟܗ après ܘܡܠܦ; — H ܘܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 10. F ܟܠ ܐܝܠܐ ܕܐܝܟ au lieu de ܕܟܢ ܐܝܠܐ; — F G ܟܠܡܣܟܣ; — D F H omm. ܡܫܡܠܝܬܐ; — D F ܟܡܫܡܠܗ.

l. 11. G H ܦܘܠܚܣ; — H ܘܬܡܠܡ; — D F G H ܟܠ ܡܟܠܡܢ ܠܐ ܐܠܬܩܢܗ au lieu de ܠܐ ܡܝܬܝܐ ܐܠܦ ܠܐܬܩܢܘܬܗ.

l. 12. D G ܟܗ; — H ܕܡܠܦ ܡܠܟܐ, D F G ܘܡܠܦ ܡܠܟܐ, au lieu de ܕܡܢ ܠܐܠܟܐ.

l. 13. F ܟܗ ܘܐܬܡܫܠܡܬ au lieu de ܘܐܬܕܪܫܬ; — D F ܟܗܘܬ au lieu de ܟܗܘܬ; — F ܕܡܝܬܐ au lieu de ܕܬܘܒܠܐ.

Seconde vie

P. ܩܗ, l. 1. D G omm. ܟܘܬ; D F G H ܕܬܪ̈ܬܝܢ au lieu de ܕܡܢܗ ܡܢ ܕܡܢܗ.

ll. 2 et 3. Au lieu de ces lignes, D ܗܘ ܕܡܢ ܫܠܝ ܡܛܘܬܗ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܦܐܪܘ̈ܗܝ ܘܡܠܠܗ ܕܨܡܨܡܐ ܘܫܘܠܛܢܗ ܗܘ ܕܗܘ ܐܟܠܗ ܡܫܝܚ . ܗܘܐ ܕܐܡܚܢܐ; — F même leçon que D, et aj. en marge : ܫܠܝ ܗܘ ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܗܘ (sic) ܕܡܢ ܫܠܝ ܡܛܘܬܗ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܦܐܪܘ̈ܗܝ ܘܡܠܠܗ ܗܘ ܕܡܢ ܐܟܠܗ . ܗܘ ܕܐܟܠܗ ܡܚܫܘܒܘ̈ܗܝ ܡܟܫܦ ܕܐܡܚܢܐ ܗܘܐ . ܫܠܝ ܕܡܢ ܬܫܡܫܬܗ ܗܘ ܕܡܢ ܫܠܝ ܒܛܠܝܢܗ ܕܦܐܪܘ̈ܗܝ H — ;ܡܫܡܫܬܐ ܡܟܫܦ ܗܟܝܠ . ܒܬܘܬܗ ܟܠ ܚܛܗܐ ܕܥܢܝܢ .

l. 4. H ܬܫܡܫ̈ܬܐ ܗܟܝܠ au lieu de ܬܫܡܫܬܐ; — D F omm. ܕܡܨܪ̈ܐ ܕܐܟܠܗ.

l. 5. G om. ܡܟܠܗ; — F om. ܗܘ et donne ܕܡܢܡܘܢ au lieu de ܕܡܘܬܢܐ.

l. 6. Après ܐܬܪܡܢܐ, D G ajj. ܐܦ ܡܟܠܗ ܟܠܗܘܢ ܕܐܬܬܪܡܫܬ; et après ces mots G aj. encore : ܗܘ ܕܡܢ ܐܬܚܙܝ ܗܘܐ ܡܫܒܚܘ ܟܠܗ ܟܠ ܕܡܫܒܚܢܘܬܗ ܒܡܛܠ ܕܡܫܡܫܢܐ ܘܫܘܒܚܐ ܡܛܠܢܐ . ܟܡܢܐ . ܕܡܫܢܗ; — G om. ܠܐ. . ܡܛܠ ܕܨܘܡܐ ܘܐܣܝܢܐ ܕܡܫܡܫܢܐ . .

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܐܣܝܬܐ (D écrit ܐܣܝܡܬܐ).

l. 9. D F omm. ܟܠ ܕܡܢܘܗܝ; — F G écrivent ܡܢܘܟܫ.

l. 10. F ܕܡܢܝܢܐ au lieu de ܕܡܢܗ ܕܡܘܬܢܐ; — H ܕܡܫܡܫܢܐ; — D F ܒܗܘܢ ܟܠ ܡܟܠܗܘܢ au lieu de ܕܗܘܢ ܒܟܠܗܘܢ.

l. 11. H ܐܫܬܒܩܘ; — D F G ܡܟܠܗ ܕܦܪܡܛܠܝܐ.

l. 13. G ܕܫܡܫܢܗ et om. ܕ ܗܘ ܘܡܫܡܠܗ.

l. 14. F G ܕܟܢܘܫܝܐ; — G om. ܡܢܝܘܬܐ.

l. 15. D ܕܡܢ au lieu de ܡܢ; — F ܕܗܘ au lieu de ܡܢ.

l. 16. F ܕܡܢܝܢܐ au lieu de ܕܡܘܬܢܐ; — D F H ܗܘ au lieu de ܐܚܪ̈ܢܐ; — G om. la ligne.

p. ܩܘ, l. 1. D aj. ܡܢ après ܟܘܬ; — D H ܕܗܘܐ au lieu de ܕܗܘܘ; — D ܡܢܘܗܝ ܟܫ; — D H ܐܠܦܝܢܗ au lieu de ܐܠܦܝܢܗ; — au lieu de cette ligne, F donne ܡܢ ܕܐܠܦܝܢܗ ܠܟܠܗܘܢ ܬܫܡܫܬܐ ܡܢܘܗܝ ܟܫ; — G om. la ligne.

l. 2. D F G H omm. ܟܠܗܘܢ; — F om. ܡܢ; — D F G H ܐܬܕܡܢ

ܕܩܘܡܐ; — D aj. ܡܢܗܘܢ après ܬܘܨܠܬܐ; — F ܡܢܗܘܢ au lieu de ܬܘܨܠܬܐ, et aj. ܐܦܣܩܘܡܐ après ܕܩܘܡܐ; — H om. la ligne.

p. ܩܕ, l. 20. F ܒܠܘܬܗ ܗܘܐ ܡܨܝܢ ܕ ܐܩܠܝܡܐ ܕܒܠ ܐܠܥܠ ܡܢܝܥܠܐ; — G ܐܩܠܝܡܐ ܘܕܩܠܝܡܐ ܐܩܠܝܡܐ ܡܢܝܥܒܐ; — H reprend à ܗܘܐ ܠܗ ܐܠܥܠ ܡܢ; — DFH omm. ܗܕܐ; — G ܐܠܥܠ ܡܢ ܒܢܝ ܗܘܢ et om. ܕܐܠܥܠܝ.

l. 21. BG omm. ܒܠ ܟܠ ܡܢ; — G ܐܢܫܐ ܕܗܢܐ au lieu de ܕܐܢܫܐ; — DF ܕܦܪܘܣܘܦܐ au lieu de ܡܢ ܦܪܘܣܘܦܐ; — G om. ܗܘ.

l. 22. F ܡܫܠܡܢܘܬܗ; — C ܕܡܘܬܐ ܕܡܚܝܐ au lieu de ܬܘܨܠܬܐ; — C H omm. ܡܢܗ avant ܐܬܪܐ; — G om. les mots ܕܗܘܐ ܬܘܨܠܬܐ ܡܢܗ ܡܫܡܠܝܢܗ; — GH ܘܐܦ au lieu de ܐܦ; — C aj. ܠܗܘܢ après ܐܦ ܡܢܗ.

p. ܩܗ, l. 1. C aj. ܗܘܬ après ܐܬܪܘܡܝܬ; — G ܐܬܪܘܡܝܬ ܒܫܡܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܕܐܬܘܬܐ; — G ܩܘܡ ܒܫܡܗ au lieu de ܒܗ ܐܢܫ; — C ܒܗ ܐܢܫ ܐܬܚܙܝ au lieu de ܒܗ ܐܢܫ ܐܬܚܙܝ ܗܘܐ; — D aj. ܫܡܥ, F aj. ܫܡܥ ܒܫܡܗ, après ܗܘܐ ܐܬܚܙܝ; — E ܘܡܥܡܕ pour ܘܡܥܡܕܗ.

l. 2. C om. ܒܡܘܬܐ et donne ܡܢܝܚܘܬܐ au lieu de ܡܢܝܚܐ; — BG ܘܡܢܝܚܐ ܡܥܡܕܢܘܬܐ, (G ܘܡܢܝܚܐ); — EH ܡܢܝܚܐ; — E ܘܡܥܡܕܢܘܬܐ; — F ܘܐܦ ܠܗܘܢ ܡܥܡܕܢܘܬܐ; — G ܘܐܬܒܝܢ ܒܗ au lieu de ܘܥܡܕܗ; — B ܥܡܗ.

l. 3. D ܕܡܪܘܡܗܘܢ au lieu de ܕܡܪܘܡܗ; — G aj. ܕܬܫܡܫܬܐ après ܕܡܪܘܡܗ; — DF ajj. ܗܘ après ܡܫܝܚܐ; — G ܡܫܝܚܐ ܘܐܚܝܕܐ ܘܕܘܒܪܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 4. G ܢܬܒ au lieu de ܝܬܒ; — après . ܝܬܒ, C ajoute : ܕܬܫܒܘܚܬܗ ܕܡܠܟܗ ܘܕܡܫܝܚܐ ܒܟܠܗܘܢ ܡܬܚܫܒܢܘܬܗ ܘܗܘܝܘܬܗ ܒܡܫܝܚܐ ܒܐܘܟܠܝܐ ܕܦܓܪܐ ܗܘܝܗܘܢ: ܠܟܠ ܐܦܢ ܡܢܗ ܘܡܘܕܐ ܘܡܫܘܚܐ ܕܠܐܝܫܘܥ ܗܘ ܡܠܟܐ . ܡܢ ܒܝܬ ܕܐܠܗܐ ܗܘ ܕܒܫܡܝܐ. ܟܠ ܐܡܟܝܢ ܕܐܡܪܝܢ ܒܫܘܒܚܐ ܦܘܪܩܢܐ ܒܐܝܕ ܕܡܪܢ. ܘܠܗܘܢ ܒܫܠܡܐ ܦܐܝܐ ܕܐܠܗܐ: ܥܡ ܢܦܫܐ ܘܦܓܪܐ ܘܩܘܕܫܐ ܘܡܥܡܘܕܝܬܐ ܡܫܒܠܢܘܬܗ ܕܡܪܢ ܠܥܠܡܝܢ. ܐܡܝܢ ::

l. 5. C ܕܐܢܫܐ au lieu de ܐܢܫܐ ܕܒܠ; — D om. la ligne; — E porte seulement ܡܫܝܚܐ ܠܡܫܡܫܐ ܫܠܡ, et H ܫܠܡ ܡܟܬܒ ܡܫܝܚܐ; — F ܐܢܫܐ ܕܒܠ ܡܫܝܚܐ ܠܡܫܡܫܐ ܡܟܬܒ ܗܘ ܒܡܪܢ : ܕܠܐܠܗܐ; — G ܕܐܢܫܐ ܡܫܝܚܐ ܠܡܫܡܫܐ ܡܟܬܒ ܕܠܐܠܗܐ.

p. ܨܝ, l. 6. G ܡܢܝ ܠܘܬ au lieu de ܠܐܠܗܐ; — B om. ܡܠܥܣܘܗܝ; — B F G ܠܡܠܬܢܝܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 7. C ܗ̇ܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܗܘܐ; — C G ܡܫܬܡܗܢܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 8. C ܘܦܘܩܕܢܐ, F ܘܦܘܩܕܢܐ; — B G reportent ܐܝܟ ܗܢܐ après ܘܦܘܩܕܢܐ; — G om. ܐܦܩܠܝܐ ܟܠ; — B C G omm. ܡܢܝܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 9. B C ajj. ܐܦܣܩܐ après ܦܘܪܢܐ; — D F ajj. ܘܡܢܗ ܠܗܘܢ ܕܒܟܣܘܗ après ܦܘܪܢܐ; — G aj. ܕܐܦܩܠܝܐ ܠܚܝܐ ܡܚܡܠ après ܦܘܪܢܐ; — C D ܡܟܘܠܗܘܢܗ, sans ribbui; — H om. la ligne; — E manque.

l. 10. D F ܘܐܦܩܠܝܐ pour ܐܦܩܠܝܐ ܘܟܠ; — C ܗܘܬ ܦܪܝܣܐ; — C aj. ܡܟܣܢܝܬܐ après ܘܡܟܠܟܠܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 11. C om. ܦܣܝܩ, et aj. ܠܟܠܟܠܢ après ܐܦܩܠܝܐ; — D ܡܬܥܣܩܢܐ ܗܘܬ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 12. F G ܡܫܬܡܗܢܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 13. G ܘܕܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܕܡܠܟܘܬܐ ܘܡܟܣܢܘܬ; — B ܘܐܪܡܟܠܟܠܐ, F ܕܐܪܡܟܠܟܠܐ ܘܐܦ; — G ܪ̈ܝܫܐ au lieu de ܪܝܫܐ; — C ܘܡܟܣܢܘܬ ܕܡܠܟܘܬܐ ܐܦ ܕܐܪܡܟܠܟܠܐ et om. ܗܘܐ ܪܫܐ; — C F G ponctuent ܘܕܦܬܝܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 14. D aj. ܘܕܡܫܬܘܕܥܢܐ, F aj. ܘܡܫܬܘܕܥܢܐ, avant ܘܕܐܦܩܠܝܐ; — B om. ܘܕܐܦܩܠܝܐ; — G ܘܕܡܬܢܚܡܗ au lieu de ܘܕܐܦܩܠܝܐ; — G ܡܪܝܒ ܘܡܬܦܢܝܢ ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܡܪܝܒ; — G ܘܡܢܗ au lieu de ܕܡܢܗ ܡܠܬܐ; — C om. ܘܡܟܣܢܘܬ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 15. C ܡܟܝܠܬܐ ܠܟܠܗܘܢ au lieu de ܟܠ ܕܡܟܝܠܬܗ; — D F ܟܠ ܕܡܟܝܠܬܗ ܘܠܟܠܗܘܢ; — G ܟܠ ܐܝܟ ܕܡܟܝܠܬܗ ܘܡܟܝܠܬܗ; — C om. ܗܘܐ ܡܪܝܒ et donne ܘܡܟܣܢܘܬ ܗܘܐ ܡܬܦܢܝܢ; — G ܗܘܐ ܡܪܝܒ ܕܠܡܬܦܢܝܢ ܠܐܦܩܠܝܐ; — B om. ܐܦܩܠܝܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 16. C om. ܕܡܬܢܝܢ; — D F ܘܐܬܬܪܝܬܐ; — C D ܐܦܝܦ, F ܡܪܝܒ, au lieu de ܐܦܝܦ; — C ܕܠܐ au lieu de ܕܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 17. C ܠܟܘܠܗܘܢ au lieu de ܕܠܟܘܠܗܘܢ; — B D F ܐܠܗܘܬܐ ܡܟܘܠܗܘܢ (D F sans ribbui); — G ܡܢ ܡܟܘܠܗܘܢܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 18. F ܕܡܬܗܦܟܢܐ; G ܡܬܗܦܟܢܐ; — H om. la ligne; — E reprend à ܠܗ ܗܘܬ.

l. 19. C om. ܗܢܘܢ ܘܗܝܡܢܘܬܐ; — E G ܘܡܟܝܠ au lieu de ܘܗܝܡܢܘܬܐ ܡܟܝܠ; — C ܡܗܝܡܢܐ au lieu de ܡܗܝܡܢܘܬܐ, et aj. ܐܦܣܩܐ après

p. ܩܣܓ, l. 18. C ܗܘ ܦܩܕ; B D F G ܗܘܐ ܦܩܕ; — B ܘܦܠܚܘܗܝ, D E G ܘܐܬܦܠܚ, F ܡܨܪ̈ܐ ܘܐܬܦܠܚ, au lieu de ܕܠܦܠܚ; — C ܡܠܒܪܚ (sic); — F ܗܘ ܘܒܒܗ, G ܗܘ ܘܒܠ, au lieu de ܘܗܘ.

l. 19. B place ܒܒܗ avant ܡܩܦܐ ܒܟܠ; — C ܐܢܫ au lieu de ܡܩܦܐ; — F G omm. ܒܒܗ.

l. 20. Après ܕܬܬܡܨܪ H donne : ܘܐܡܪ ܐܦܣܩܘܦܐ . ܠܝ ܠܐ . ܘܦܪ ܣܒܠܟ ܕܬܒܘܬܐ ., et reprend ensuite comme les autres mss. ܗܦܪܝܡ ܣܢܘ etc.; — B C F G H ܘܐܚܘ au lieu de ܘܐܚܝܡ; — G ܕܘܟܬܐ pour ܕܕܘܟܬܐ.

l. 21. E H ܫܡܫܢܝܢ au lieu de ܫܡܫܝܢ; G ܕܫܡܫܝܢ; — C D F G ܦܓܪܐ au lieu de ܒܦܓܪܐ; — F aj. ܦܪܝܫܐ après ܕܝܢ.

l. 22. B ܠܐ ܐܫܬܡܥ au lieu de ܕܒܥܠ; C D F ܒܥܠܘܗܝ; E G ܒܥܠ H ܕܒܥܠܘܗܝ; — F aj. ܘܡܬܠܕܩܢܝܢ après ܬܗܘܝܢ; — F ܦܪ ܡܟܘܢܘܗ au lieu de ܡܟܬܘܗ; — G ܡܟܬܘܗ.

l. 23. B ܡܫܠܡܐ au lieu de ܡܫܪܐ; — D F ܗܘ ܡܫܪܐ; — G om. ܐܝ; — E G H ܒܬܘܟܬܐ au lieu de ܒܬܘܟܬܐ; — C ܡܟܢܘܫܝܢ.

l. 24. Cette ligne et les 18 premières lignes de la page suivante, jusqu'à ܗܘܬ ܠܗ exclusivement, manquent dans le ms. E dont un feuillet est perdu. — C ܬܗܘܐ ܗܝܡܢ ܥܠܡܐ; H ܗܝܡܢ ܕܥܠܡܐ; — B ܕܗܘ ܠܗ ܡܘܬܐ ܘܐܝܟܢܐ; — C G omm. ܕܗܘ; — D reporte ܘܐܝܟܢܐ ܕܗܘ après ܐܝܟ ܐܢܫ; — F ܕܗܘ ܘܬܥܠܡܐ . ܐܝܟ ܐܢܫ ܘܐܝܟܢܐ ܘܐܬܡܠܟ : ܚܒܪܐ ܫܡܝܐ.

p. ܩܣܗ, l. 1. B . ܠܐ ܠܝ . ܘܐܡܪ ܚܝܠܐ ܕܝܢ ܐܦܣܩܘܦܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 2. C ܡܪܐ au lieu de ܒܚܘܒ; B ܒܚܘܒܗ; — B ܐܦܣܩܘܦܐ au lieu de ܩܕܝܫܐ; — D F G ܕܘܒܪܐ ܩܕܝܫܐ; C ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܘܒܪܐ ܩܕܝܫܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 3. G ܐܘ ܠܗܘܐ pour ܕܠܗܘܐ; — C om. ܐܘ après ܐܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 4. G ܐܣܟܠܝܐ pour ܐܣܟܠܝܐ; — B place ܡܢܘܚܐ avant ܐܣܟܠܝܐ; — C om. ܡܢܘܚܐ; — D F ܡܣܬܟܠܢܘܬܐ au lieu de ܡܣܬܟܠܐ; — B ܡܠܐ au lieu de ܐܠܐ, et aj. ܩܕܝܫܐ après ܫܡܝܐ; — D F ܐܘ au lieu de ܐܠܐ; — C ܫܡܝܐ ܐܣܟܠܝܐ ܐܝܟ ܐܘ ܠܡܪܝ ܒܢܝ ܬܒܥ ܘܠܐ ܡܫܒܚܝܢ; — G ܫܡܝܐ ܩܕܝܫܐ ܐܝܟ ܐܘ ܠܡܪܝ ܒܢܝ ܬܒܥ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 5. B ܐܝܟ pour ܕܐܝܟ, et om. ܩܕܝܫܐ; — C om. ܕܐܝܟ et donne ܐܝܟ au lieu de ܕܐܝܟ; — D ܐܝܟ pour ܕܐܝܟ, F ܐܝܟ ܡܢܗܘܢ; — G om. ܕܐܝܟ et ܩܕܝܫܐ; — H om. la ligne; — E manque.

p. ܩܝ, l. 5. G ܕܡܟܠܠܗ ܘܐܬܟܠܝ ܐܦܣܩܘܦܘܬܐ au lieu de ܘܕܡܟܠܠܗ ܘܩܒܠܗ̇; — F ܐܬܟܠܠܘܗܝ; — C H ܥܡܐ au lieu de ܥܕܬܐ, B D ܥܕܬܗ, F ܥܡܗ; — au lieu des mots ܡܥܠܝܢܗܘܢ ܠܡܪܥܝܘܬܐ ܥܠ ܥܕܬܐ, G donne ܡܢ ܫܘܐܡ ܡܥܒܕܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܠܡܪܥܝܘܬܐ ܕܢܒܠܐ ܥܠ ܥܕܬܗ. ܠܡܫܡܫܘ ܐܢܫ ܠܡܫܡܠܝܘ. ܥܡܡܐ ܦܐ.

l. 6. C om. ܕܥܕܬܐ; — D ܗܕܐ ܕܥܕܬܗ; — G ܦܘܠܐ ܕܥܕܬܐ, et om. ܗܕܐ; — E ܗܕܐ ܥܕܬܐ ܟܟܠܐ ܡܠܟܐ ܠܗ ܗܘܘ ܘܐܬܟܠܗܘܢ.

l. 7. B ܐܝܟ ܕܗܘ au lieu de ܗܝܡܝܢ; — E om. ܗܝܡܝܢ; — G ܐܬܠܟܢ au lieu de ܐܬܟܢܫ; — H om. ܠܗ; — B D E F G ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗ; — H om. ܕܗܘܐ; — F aj. ܡܛܠ ܡܫܝܚܘܬܗ ܕܠܗܐ après ܕܗܘܐ; — C aj. ܠܗ après ܗܘܐ ܡܫܡܫ.

l. 8. F ܐܬܡܠܟܬ *(sic)*; — E H ܕܥܡܐ ܘܠܒܐ; — A C ܘܐܬܡܥܢܐ; — C ܡܥܘܠܐ.

l. 9. F ܐܝܡܟܠܐ; — C D E F H ܠܥܠ ܫܘܒܚ; — B ܡܥܘܠܐ ܘܠܥܠ ܫܘܒܚ ܐܝܡܟܠܐ; — G ܡܥܘܠܐ ܠܥܠ ܫܘܒܚ ܐܬܥܢܝ ܘܥܡܗ ܦܐ ܘܥܡܪܐ ܐܝܡܟܠܐ.

l. 10. C aj. ܘܕܠܡܠܟܗ après ܕܡܢ, et écrit ܡܠܟܘܗ; — G om. ܠܡܠܟܗ, et aj. ܘܐܬܕܥܢ après ܕܗܢ.

l. 11. H ܗܘܐ ܐܠܗܐ ܐܬܪܥܡܐ ܕܫܠܠܐ ܡܛܠ; G ܗܘܐ ܕܫܠܠܐ ܘܡܛܠ ܐܬܪܥܡܐ ܡܥܡܘܕܝܢ ܥܕܬܗܘܢ ܘܡܥܡܕܢܘܬܐ ܕܡܢ; — B C D F H ܘܦܨܝ; — G ܕܡܥܒܕܐ ܠܐ ܐܠܬܗܘܢ.

l. 12. F G ܕܐܦܣܩܘܦܘܬܗ au lieu de ܕܐܦܣܩܘ; — G ܕܠܡܥܒܕܢ au lieu de ܕܠܡܥܒܕܘܢ; — C reporte ܠܡܝܡܢܐ après ܕܠܡܥܒܕܘܢ; — H ܠܐܡܥܐ ܕܠܡܥܒܕܘܢ ܡܝܡܢܐ ܗܘܐ ܕܐܠܗܐ; — F ܐܠܗܐ ܢܗܘܢ ܕܡܢ ܘܗܘܐ; — G ܗܘܘ ܐܠܗܐ ܡܥܡܕܝܢ ܠܟ ܐܦܣܩܘܦܘܬܐ ܗܘ ܘܡܢ; — E om. ܠܡܠܟܗ.

l. 13. B om. ܡܩܘܡܐ; — B D E F H ܕܠܡܥܡܝܢ au lieu de ܕܐܠܡܝܢ; — C om. ܡܩܘܡܐ ܗܠܡܝܢ ܗܐ, et donne ܐܘܟܝܢ ܐܠܗܝܢ ܗܠܝܢ ܕܡܥܒܕܘܢܗܘܢ ܠܟܠ ܡܥܐ; — G om. ܡܩܘܡܐ ܗܠܡܝܢ ܗܐ, et donne ܐܘܟܝܢ ܐܠܗܝܢ ܗܠܡܝܢ ܕܡܥܒܕܘܢܗܘܢ ܡܢ ܐܠܡܝܢ ܥܠ ܡܥܒܕܘܬܗ ܕܠܟܠ ܡܥܐ.

l. 14. F ܐܡܥܠܐ pour ܐܡܥܐ; — C G ܡܥܒܕܘܬܠܗܘܢ, H ܡܥܒܕܘܢܗܘܢ, au lieu de ܡܥܒܕܘܬܘܢ.

l. 15. C ܠܐܡܫܠܡܐ au lieu de ܐܡܫܠܡܐ ܘܠܗ; — G ܐܡܥܒܕܝܢ pour ܐܡܥܒܕܘ; — F ܕܪܝܡ au lieu de ܕܠܗܘܢ; — G aj. ܠܥܠܡܗܘܢ ܘܡܥܒܕܠܗܘܢ après ܡܥܒܕܘܢܗܘܢ.

l. 16. C F G H omm. ܗܘܘ.

l. 17. C ܐܢܫ ܠܗܠܡܝܢ au lieu de ܠܗܠܝܢ ܡܩܘܡܐ; — H ܠܡܩܘܡܐ et om. ܗܠܝܢ; — G aj. ܕܡܥܒܕܘܢܗܘܢ après ܡܩܘܡܐ; — G ܠܗ pour ܠܗܘܢ; — D F ܠܡܥܒܕܐ; — B E F G ܡܛܠܗ.

p. ܟܐ, l. 16. DF ܠܡܘܬܐ ܘܚܕܐ au lieu de ܠܡܘܬܗ̈ܘܢ; — H ܡܢܦܩ ܠܡܘܬܐ; — G ܡܘܬܢܐ au lieu de ܠܡܘܬܐ.

l. 17. B aj. ܘܐܬܚܙܝܘ après ܠܡܬܟܫܦܘ; — C aj. ܗܘܐ après ܐܬܚܙܝ; — B ܘܡܬܟܫܦܝܢ ܠܗ ܒܢܝ̈ ܐܢܫܐ; — C ܠܡܬܟܫܦܘ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܠܟܠܢܫ ܐܢܫܐ; — G ܐܝܟ ܕܢܬܟܫܦܘܢ ܐܢܫܐ ܠܗ.

l. 18. D ܡܫܡܫܐ ܐܘܡܢ̈ܐ ܐܟܠܗ ܕܐܦ; F ܐܦ ܡܫܡܫ̈ܢܐ ܐܟܠܗ ܕܐܦ ܐܢܫܘܬܐ; — H ܘܩܢܘܡܗ ܠܒܘܫܐ ܗܘ ܗܘܐ ܠܗ ܐܝܟ ܕܦܢܝܐ ܐܢܫܘܬܐ ܐܟܠܗ; — C om. ܡܫܡܫܐ; D F ܘܡܫܡܫܐ; — B ܗܘܢ au lieu de ܗܟܢܐ; — C aj. ܐܦ après ܗܟܢܐ.

l. 19. B E ܕܒܥܡܠܐ; C F H ܕܒܥܡܠܝܢ; D ܕܒܥܡܠܐ; G ܕܒܥܡܠܝܗ̈ܝܢ; — F ܡܫܝܚܐ après ܐܡܪܘܗܝ; — G om. ܡܢ; — C ܐܡܪ ܕܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚܐ au lieu de ܐܡܪܘܗܝ ܡܢ ܦܘܡܗ ܡܫܝܚܐ.

l. 20. G ܡܫܝܚܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — C ܡܢ au lieu de ܥܠ; — D ܥܠ au lieu de ܥܠ; — F ܘܐܦ ܐܝܟ ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܥܠ; — G ܐܝܟ ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܥܠ; — G om. ܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 21. B om. ܒܥܘ, et donne ܗܘܘ ܡܫܡܫܝܢ au lieu de ܕܡܫܡܫܝܢ; — H ܘܡܢ au lieu de ܡܢ ܕܝܢ; — C om. ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܗ; — G ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܗܘ ܘܐܦ ܗܟܢܐ ܡܢ ܕܝܢ.

l. 22. G ܗܘ ܦܘܪܩܢܐ; — F ܦܘܪܩܢܘܗܝ; — H ܐܢܘܢ au lieu de ܥܠܝܗܘܢ; — B G H ܘܐܦܣܘܗܝ au lieu de ܘܐܦܣܘ; — D ܘܐܦܣܘ, F ܘܐܦ, au lieu de ܘܐܦܣܘ.

l. 23. G ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ; — B ܡܫܡܫܐ après ܠܗ ܗܢܘܢ; — D F ܗܘܐ ܗܢܘܢ, et omm. ܠܗ; — C ܡܫܡܫܐ; — G ܡܫܡܫܢܐ ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ ܗܢܘܢ.

p. ܟܒ, l. 1. E ܡܬܩܪܝܢ au lieu de ܕܡܬܩܪܝܢ; — D E F G omm. ܗܘܐ; — E aj. ܗܘܐ après ܘܕܗܘ; — H om. ܡܫܝܚܐ.

l. 2. B D F ܦܓܪܐ au lieu de ܦܓܪ; — B écrit ܦܓܪܐ.

l. 3. C H ܕܐܝܬܘܗܝ au lieu de ܕܐܬܝܠܕ; — B E ܡܢ ܟܠܗ ܢܦܫܐ ܘܐܝܬܘܗܝ; D F ܘܐܬܝܠܕ ܢܦܫܐ ܟܠܗ; G ܢܦܫܐ ܟܠܗ ܐܬܝܠܕ, et om. ܐܬܝܠܕ; — G om. ܐܢܫܘܬܐ ܕܝܢ ܕܒܗ.

l. 4. H ܠܐ ܗܘܐ au lieu de ܠܐ ܗܘܐ ܕܝܢ; — C ܦܓܪܗ au lieu de ܦܓܪܐ; — E ܘܦܓܪܗ ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — G ܠܡܬܦܓܪ ܕܝܢ ܗܘܐ ܠܐ ܗܘܐ ܐܢܫܘܬܐ ܕܒܗ ܕܦܓܪܗ; — au lieu de notre phrase, F donne ܕܦܓܪܐ ܕܝܢ ܠܐ ܡܢ ܐܢܫܘܬܐ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܡܢܗ. ܡܫܝܚܐ ܘܐܦ ܟܠܗ ܕܗܘܐ ܗܘ ܟܠܗ ܕܦܓܪܐ ܗܘܐ. ܡܬܝܠܕ;

— D F ܘܗܘ au lieu de ܗܘ; — G H ܕܝܢ ܗܘ.

ܠܝܬܡܐ ܘܡܣܟܢܐ; — D F ܕܠܝܬܡܐ ܡܣܟܢܐ; — E ܡܣܟܢܐ ܘܠܝܬܡܐ; — C G ܣܡܟ pour ܣܡܟܘ.

p. ܟܛ, l. 3. B aj. ܐܡܪ ܠܡܪܗ après ܦܪܡܣܠܝܢܐ; — F G ajj. ܗܘܐ après ܠܡܪܝ; — B D E F G H ܡܪܝ ܠܟܠܐ ܘܡܠܟܐ.

l. 4. D F ajj. ܘܡܣܟܢܐ après ܠܝܬܡܐ; — B om. ܐܡܪ ܠܡܪܗ; — A B D E F G H ܘܡܣܟܢ; — H ܡܫܬܐܠܬ pour ܫܐܠܬ.

l. 5. D F ܗܘܐ ܐܡܣܟܢܗ; — G aj. ܠܝܬܡܐ après ܐܡܣܟܢܗ; — C om. ܐܡܪ; — F ܕܠܘܡܣܟܢܘܗܝ au lieu de ܕܠܡܣܟܢܘܗܝ; — G ܐܕܘܗܝ au lieu de ܠܟܠܗ; — F aj. ܘܠܟܠܡܘܗܝ après ܠܟܠܗ.

l. 6. B C ܕܦܘܪܢܣܗ ܘܐܙܠ; H ܦܘܪܢܣܗ ܘܢܦܩ (corrigé à la marge en ܘܢܦܩ); G ܦܘܪܢܣܗ ܠܗ ܗܘܐ ܘܐܙܠ; D F ܘܐܙܠ ܘܠܡܣܟܢܐ ܡܢ ܦܘܪܢܣܗ . ܕܡܢܗ; — B ܡܢ au lieu de ܘܡܢ.

l. 7. B F G omm. ܘܡܢ; — B D F G ajj. ܡܢ ܡܫܬܐ après ܕܠܟܠܗܘܢ; — E ܡܢ ܡܫܬܐ ܠܟܠܗܘܢ; H ܡܢ ܡܫܬܐ ܕܠܟܠܗܘܢ; — C ܕܫܠܡ ܡܫܬܐ ܐܙܠ.

l. 8. F G H ܐܬܬܦܝܣ; — G aj. ܠܗ après ܐܬܬܦܝܣ; — B ܗܘ ܦܪܡܣܠܝܢܐ; — F ܦܪܡܣܠܝܢܘܣ; — D F ajj. ܐܬ après ܡܪܝ; — G aj. ܐܢܫ après ܡܪܝ.

l. 9. B C E ܠܡܫܠܡܘ; H ܠܡܫܠܡܘ; G ܐܝܟ ܕܡܫܠܡܘ; D F ܕܡܫܠܡܐ; — B om. ܕܦܝܫܐ; H ܘܦܝܫܐ au lieu de ܕܦܝܫܐ; — C ܡܦܝܫܐ ܠܗ ܐܬܬܦܝܣ ܐܚܪܢܐ ܡܫܠܡܢܘܬܐ; — D F omm. ܕܦܝܫܐ et reportent ܐܚܪܢܐ ܡܫܠܡܢܘܬܐ après ܠܗ ܐܬܬܦܝܣ; — G ܠܗ ܐܬܬܦܝܣ ܐܚܪܢܐ ܡܦܝܫܐ ܘܡܫܠܡܢܘܬܐ.

l. 10. H ܘܡܢ pour ܡܢ; — C ܡܠܘܗܝ après ܡܫܠܡܢܘܬܐ; — D F omm. ܡܫܠܡܢܘܬܐ; — E om. ܡܪܝ; — C G ܕܡܪܝ; — D F ܬܡܢܐ au lieu de ܬܡܢ.

l. 11. C G ܠܐ ܠܡܚܙܐ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܠܡܚܙܐ; — G ܠܗ au lieu de ܠܟܠܗ; — H ܘܐܬܒܩܘ; — D F ܗܘܐ ܘܒܩܝ ܘܐܬܒܩܘ.

l. 12. C ܦܪܡܣܠܝܢܐ au lieu de ܠܗ, et aj. ܠܝܬܡܐ après ܐܬܡܠܠܬ; — F G ܐܬܡܠܠܬ au lieu de ܐܬܡܠܠܬ.

l. 13. D ܗܘܐ ܡܠܟܐ, F ܠܗ ܗܘܐ ܡܠܟܐ; — H ܡܢ ܡܫܬܐ ܕܗܘܠܐ; — D F ܕܐܬܦܠܐ ܡܢ ܡܫܬܐ au lieu de ܕܡܢ ܡܫܬܐ; — G aj. ܘܡܠܘܗܝ ܠܟܠܗ après ܕܡܢ ܡܫܬܐ.

l. 14. B ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܐܡܪܝܢ; — D F ܘܐܦ pour ܐܦ.

l. 15. D F omm. ܫܪܝ; — B D E G ܕܠܡܚܙܐ, F ܕܠܡܚܙܐ, au lieu de ܕܠܡܚܙܐ.

p. ܛ, l. 9. G aj. ܗܘܐ après ܛܒܐ; — F ܬܢܝܢ au lieu de ܬܢܝܢܗ; — DF ܠܡܫܡܫܘܬܗܘܢ pour ܠܬܫܡܫܬܗܘܢ; — G om. ܘܠܐ ܢܦܩܘܢ ܡܢܗ; — C ܕܠܐ ܢܦܩܘܢ ܡܢܗ ܘܠܐ ܠܬܫܡܫܬܗܘܢ.

l. 10. C ܐܚܪܢܝܬܐ; — H ܕܐܠܗܝܢ pour ܕܗܠܝܢ; — G aj. ܡܢܗ après ܕܗܠܝܢ; — D ܐܚܪܢܝܬܐ ܡܢܗ ܕܐܠܗܝܢ ܐܝܟ ܕܐܡܪ, F ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܕܐܠܗܝܢ ܡܢܗ ܐܚܪܢܐ, et omm. ܠܗܘܢ; — F ܕܝܢ ܘܗܘ; — C ܐܢܫܐ pour ܦܪܨܘܦܐ.

l. 11. E F ܐܬܐܠ; — E F G H ܩܪܝܒܐ.

l. 12. E om. ܐܬܘܗܝ; — F G H ܘܐܬܦܫܛܘ; — D F ajj. ܠܗ après ܘܐܬܦܫܛܘ; C H ajj. ܠܗ après ܕܐܠܗܐ; — B ܘܦܫܛ ܠܗ ܕܐܠܗܐ ܠܦܫܝܛܘܬܐ ܗܘ ܕܐܚܪܢܐ.

l. 13. C om. ܠܦܫܝܛܘܬܐ; — C ܘܗܘ ܫܡܝܐ; — B ܘܦܬܐ et om. ܗܘ ܫܡܝܐ ܗܘ ܐܦ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܦܬܐ; — B om. ܕܦܫܝܛܘܬܐ.

l. 14. C aj. ܠܗܘܢ après ܐܠܐ; — B ܡܫܬܡܗܢ au lieu de ܡܫ ܫܡ; — E ܫܡܝܐ ܗܘ et om. ܠܗ.

l. 16. D F ܐܢܬ ܠܐ ܐܢܬ; — C ܐܢܬ ܗܘܐ ܐܢܬ; H ܐܢܬ ܕܠܗ ܗܘܐ ܐܢܬ; — G ܘܡܛܠ ܕܐܠܐ; — G ܗܘ ܡܛܠ ܡܢ; — F ܕܟܠܗ ܘܟܠ ܡܢ ܗܘܐ ܐܬܘܗܝ; — E om. ܗܘܐ ܟܠ ܠܗ.

l. 17. G om. ܕܝܢ; — E ܐܢܫ au lieu de ܐܢܫ ܡܢܗ.

l. 18. C ܐܝܟ ܗܘܐ ܘܡܛܠ; H ܕܡܛܠܗ ܡܢܗ ܗܘܐ ܘܡܛܠ; D F G ajj. ܗܘܐ après ܘܡܛܠ; E aj. ܐܢܫ après ܡܢܗ; — B C ajj. ܠܗ après ܐܬܦܫܛܘ; — F G H ܐܬܦܫܛܘ.

l. 19. H om. ܗܘ; — C E F omm. ܠܗ; — D ܦܫܝܛܘܬܐ ܠܗ ܗܘ.

l. 20. B ܡܫܡܫܝܢ, H ܡܫܡܫܢܗ, pour ܡܫܡܫܢܐ; — B ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܕܚܠܬܐ; — D F ܕܡܫܪܝܐ pour ܕܡܫܪܝܐ et ܗܘܐ ܕܐܠܐ pour ܐܠܐ; — E G ܘܡܫܡܫܝܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ pour ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܬܫܡܫܬܗ pour ܬܫܡܫܬܐ et ܠܐܠܗܐ pour ܐܠܗܐ.

l. 21. G aj. ܡܛܠܬܐ après ܘܡܛܠ; — F G H ܕܗܝ ܡܠܬ.

l. 23. B D F omm. ܗܘܐ.

l. 24. D F omm. ܘܕܚܠܬܐ; — C E F G H ܬܕܚܠܘܢ au lieu de ܬܕܚܠ; — D F ܡܫܡܫܢ au lieu de ܫܡܫ; — B H ܡܫܡܫܢ ܫܠܝܚ au lieu de ܫܠܝܚ ܡܫܡܫܢ; — D F ܡܛܠ ܕܠܐ ܫܠܝܚ ܡܫܡܫܢ ܕܡܛܠ; E ܡܛܠ ܕܠܐ ܫܡܫܢ ܕܡܛܠ; G ܡܛܠ ܡܫܡܫܢ ܕܡܛܠ; C ܡܛܠ ܡܛܠ ܫܠܝܚ ܡܫܡܫܢ ܫܠܝܚ et om. ܕܡܛܠ.

p. ܝ, l. 1. C aj. ܠܬܫܡܫܬܐ après ܕܐܢܫܝܢ; — G ܐܝܟ ܕܠܬܫܡܫܬܗ, H ܡܫܡܫܢ ܬܫܡܫܬܗ, au lieu de ܠܬܫܡܫܬܗ; — G om. ܕܝܢ; — D ܡܛܠ ܡܛܠ ܕܝܢ ܡܫܡܫܢܐ ܠܐ; F ܡܛܠ ܕܝܢ ܡܫܡܫܢܐ ܠܐ ܡܛܠ.

l. 2. C ܠܚܘܕ ܗܘ; B ܠܚܘܕ ܠܗ ܗܘ; H ܠܗ au lieu de ܠܚܘܕ; — B om. ܡܫܡܫܢܐ ܠܟܠܗ; — C ܕܟܠܗ pour ܠܟܠܗ; — G

p. ܟܛ, l. 15. C aj. ܘܡܫܡܫܢܐ après ܥܒܕܐ.

l. 16. C ܐܢܫܐ.

l. 17. D F ܕܠܡܬܦܠܓܘܬܗܘܢ pour ܕܠܡܬܦܠܓܘܬܗܘܢ; — D ܗܘܐ ܕܠܡܦܠܓܘ; — G om. ܕܐܡܝܢ; — C H ܘܕܐܝܟܢ au lieu de ܘܐܡܝܢ.

l. 18. D ܕܝܢ ܕܝܢܐ, F ܕܝܢ ܠܗ ܕܝܢܐ; — B D F omm. ܗܘܐ.

l. 19. E ܡܬܟܣܝܢܐ; — B ܡܬܚܙܝܢܐ au lieu de ܠܡܬܚܙܝܘ ܘܐܝܟ ܗܘܐ; — G ܐܝܟ; D F ܐܝܟܢܐ; — C ܐܝܟ ܠܓܒܪܐ ܕܡܢܐ; H ܐܝܟ ܠܓܒܪܐ ܕܡܢܐ.

l. 20. D F ܕܡܢ ܠܫܘܠܛܢܐ ܡܢ; — G ܕܐܢܫ ܕܢܦܩܘܢ; — B ܡܢ ܢܦܩܘܢ ܕܐܢܫ ܗܘܐ; — D F ܕܐܦ pour ܐܦ.

l. 21. F ܕܒܫܘܠܛܢܐ au lieu de ܕܡܫܬܥܒܕܐ; — H ܕܒܫܠܛܢܐ ܕܡܫܬܥܒܕܐ; — C ܗܘܐ ܢܦܩܘܢ ܘܡܢ; — B D E F G omm. ܢܦܩܘܢ ܘܡܢ; — D E F G ܘܐܫܬܥܒܕܗ; — B ܠܡܫܪܝܗ ܒܗ; — C G ܡܢ ܒܫܘܠܛܢܗ.

l. 22. C aj. ܗܘܐ après ܕܡܢܐ; — B C E ܠܐ pour ܠܗ; — G ܘܠܐ ܗܘܐ pour ܠܗ ܕܗܘܐ; — B H ܘܡܬܬܢܚܝܢ; D F ܘܡܬܬܢܚܝܢ ܘܠܐ.

l. 23. B ܗܘܐ ܐܫܬܥܒܕܗ pour ܗܘܐ ܐܝܟ; C ܐܝܟܢܐ pour ܗܘܐ ܐܝܟ; — C E omm. ܐܦ; — C H ajj. ܐܬܩܢܬ avant ܚܝܠܘܬܐ; — C ܚܝܠܘܬܐ au lieu de ܚܝܠܐ; — D F ܚܝܠܐ ܡܬܩܢܢܘܬܐ ܐܦ ܐܠܐ ܐܬܩܢ ܚܝܠܘܬܐ; G ܚܝܠܘܬܐ ܘܐܬܩܢܬ ܚܝܠܘܬܐ ܡܬܩܢܢܘܬܐ ܐܠܐ.

l. 24. G om. ܡܢ ܕܡܢ ܡܬܩܢܢܘܬܐ ܡܘܣܝ, et aj. ܠܗ après ܘܡܢܗ; — F ܗܘ au lieu de ܗܢܐ; — B ܗܢܐ ܗܘ; — C ܗܢܐ ܡܬܟܣܝܢܐ.

p. ܠ, l. 1. B D E F G ܠܗ ܘܡܬܒܥܐ ܗܘܐ ܘܡܬܒܥܐ; — D F ܐܢܫ ܕܡܢ ܘܡܢܗ ܠܥܠܡ . ܡܢ ܐܢܫ ܕܗܘܐ . ܐܝܟ ܕܝܢ ܐܠܐ; — C ܘܡܢܐ ܗܘ au lieu de ܘܡܢܗ.

l. 2. B ܦܠܓܗ ܠܐ au lieu de ܦܠܓ ܠܐ; C D F G ajj. ܒܗ après ܦܠܓ; G écrit ܦܠܓ; — B om. ܗܘ ܠܡܬܟܣܝܢܐ.

l. 3. C D E F G omm. ܗܘ; — D F ܕܐܝܬܘܗܝ ܠܗ ܥܡܗ; — C ܒܕܘܟܬ au lieu de ܕܡܢ; — B ܠܡܫܬܡܗ.

l. 4. C ܕܡܬܩܢܢܘܬܐ au lieu de ܕܦܠܓܘܬܐ.

l. 5. C om. ܐܝܟܢ; — G aj. ܐܦ après ܐܝܟ; — B D E F G ܡܫܬܡܥܝܢ ܡܫܡܥ; — DH ܕܡܬܟܣܝܢ.

l. 6. D E F G H ܐܦ ܠܗܠܝܢ; — C ܡܬܩܢܢܐ ܡܬܚܙܝܢ ܡܢ ܡܢ ܐܝܟ ܐܢܫ; H ܐܝܟ ܡܬܩܢܢܐ ܡܬܚܙܝܢ ܡܢ ܡܢ ܐܝܟ; D F ܐܝܟ ܡܢ ܐܠܐ ܡܬܟܣܝܢ.

l. 7. E ܡܬܟܣܝܢܐ ܕܡܢ ܗܘ; — G ܡܬܩܢܢܘܬܐ ܠܐ et aj. ܠܗ après ܗܘܐ.

l. 8. D F ܕܗܘܐ ܠܡܬܟܣܝܢܘܬܐ; — F ܠܡܫܬܡܥ ܐܘ ܠܡܫܡܥ; — E ܡܢܘܬ pour ܡܢܘ.

p. ܠܓ, l. 14. B ܫܒܩ, F ܡܫܬܒܩ, au lieu de ܡܫܬܟܚܐ; — D ܗܘܐ ܡܫܬܟܚܐ ܕܒܪܗ; — D E F ܒܗܘܢ pour ܒܗ; — D F ܡܘܬܗ.

l. 15. D F ܡܫܡܫܢܐ ܕܝܠܗ ܕܒܪܗ ܒܟܠ; — E G ܕܒܪܢܫܘܬܗ ܘܒܟܠ ܡܫܡܫܢܐ; — G ܘܒܟܠ ܦܘܪܫܢܗ; — D F après ܘܦܘܪܫܢܗ ajj. ܠܐ (D ܐܘܕܝܬ) ܐܘܕܝ ܐܠܗܐ ܗܘ ܘܐܦܠܐ . ܐܠܗܐ ܡܢ; — B ܠܝ au lieu de ܐܘܕܝ.

l. 16. G om. ܦܠܓܐ; — B C G omm. ܠܐܠܗܐ; — D F ajj. ܠܐ après ܠܐܠܗܐ; — F G ܐܬܬܦܝܣ; — B aj. ܠܐܠܗܐ après ܕܢܨܠܘܢ; — E om. ܡܟܝܠ.

l. 17. C E ܠܬܡܢ ܐܘ ܠܬܡܢܐ; — B om. ܕܒܪܗ.

l. 19. D F ܗܘ ܡܚܣܢܗ; B C ܡܚܣܢܗ; C om. ܗܘܐ après ܡܟܝܠ.

l. 20. B ܐܡܟܝܠ; — C aj. ܕܡܟܝܠܗ après ܠܡܫܬܗ.

l. 21. D ܡܘܕܐ au lieu de ܡܘܕܐ; — C ? ܡܘܕܝܢ au lieu de ܕܡܘܕܐ; — F ܢܦܫܗ; — D F ܩܢܘܡܐ ܘܒܟܠ au lieu de ܘܐܦܠܐ; G ܘܡܟܝܠ ܐܦܠܐ; — D F ܕܐܝܬ; B C E G H ܕܐܝܬ.

p. ܠܕ, l. 1. C ܠܐ ܡܢ ܠܡܫܠܡܘ ܕܠܡܫܬܠܡܘ.

l. 2. D F ܕܐܠܘܗܘܬܗ ܦܘܪܫܢܗܘܢ ܘܐܝܟ au lieu de ܘܦܘܪܫܢܗܘܢ; — B ܘܡܚܝܠ; C D F ܠܚܝܠ.

l. 3. D F ܐܬܪܘܢ ܘܡܟܝܠ; — D F ajj. ܐܝܟܢܐ ܘܠܐ après ܡܢ ܡܟܝܠ ܠܗ; — B om. ܕܝܢ; — F aj. ܗܠܝܢ avant ܗܠܝܢ.

l. 4. B C D F G ܡܫܬܡܫܢܐ; — E ܕܡܫܡܫ ܗܠܝܢ ܡܫܬܡܫܢܐ ܡܢ.

l. 5. C om. ܗܘܘ; — C ܐܬܐ au lieu de ܘܐܬܐ.

l. 6. C ܡܫܬܡܫ au lieu de ܡܢ ܚܕ ܡܢܗܘܢ; — E ܡܢ ܐܝܟܢܐ ܕܢܬܪܗ au lieu de ܡܢ ܕܐܝܟܢܐ, et aj. ܡܢܟ après ܡܢܗܘܢ; — C ܗܘ ܕܝܢ ܗܢܐ.

l. 7. C F ܢܬܚܫܒܘܢ; — F écrit ܐܟܙܢ; — E om. ܗܘܐ; — C G ܘܐܘܕܝ; — F aj. ܕܝܢ après ܠܐܦܣܩܘܬܐ; — H om. ܡܫܡܫܢܐ.

l. 8. D E F ܐܪܙܘܗܝ ܕܡܫܡܠܝܬܐ ܕܡܫܚܗ; — C ܚܫܝܫܐ ܦܘܪܫܢܐ ܐܦܩܘܣܐ ܕܐܪܙܘܗܝ.

l. 9. DF ܡܢܗ ܡܟܣܝܢ ܕ; — C ܫܘܠܛ au lieu de ܡܟܣܝܢ ܕ; H ܗܘ ܡܟܣܝܢ ܕ ܫܘܠܛ ܘܠܐ; — D F ajj. ܢܦܫ après ܗܘ ܕ; — C ܐܦܠܐ ܠܐ.

l. 11. C H ܐܘܠܐ; — B E G ܐܣܬܠܩܬ ܕܚܟܝܡܘܬܐ; D F ܚܘܫܒܬܐ ܐܣܬܠܩܬ.

l. 12. F ܡܫܡܫܢܐ pour ܡܫܬܡܫ; — D E F G H omm. ܗܘܐ; — B om. ܐܠܘ.

l. 13. B om. ܒܥܒܕܐ; — C ܡܢ ܚܐܕ ܘܢܚܫܒ ܒܥܒܕܐ; G ܡܢ ܚܐܕ ܗܘܘ ܘܢܚܫܒ ܒܥܒܕܐ.

l. 14. B om. ܡܢ ܡܟܠܡܢܐ ܗܘܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗܘܢ ܕܚܢܢ.

p. ܐ, l. 24. B ܢܦܫܗ au lieu de ܢܦܫܗ; — D F omm. ܥܡܗ; E ܟܠ pour ܕܟܠ; — C ܠܢܦܫܗ ܡܬܚܡܨܢܐ ܕܡܥܠܝܬܐ.

l. 25. B aj. ܗܘܐ après ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ; — E F ܡܬܚܡܨܢܐ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ; — B D F G ܕܡܠܟܘܬܗ, C ܕܡܠܟܘܬ, au lieu de ܕܡܠܟܘܬܐ; — C ܢܦܫܗ au lieu de ܠܡܘܬܗ; D F G ܠܡܘܬܐ.

l. 26. D F G ܘܐܫܠܡܗ; B ܟܕ pour ܐܫܠܡܗ; — C D F G H ܕܗܘܐ ܗܘܐ; B ܗܘܐ ܗܘܐ au lieu de ܕܡܫܠܡ ܗܘܐ; — C om. ܕܡܫܠܡ.

p. ܒ, l. 1. C ܟܐܒܐ ܕܠܐ au lieu de ܟܐܒܐ ܠܡܪܝ; — H om. ܕܡܪܝܐ; — B ܟܕ ܡܢ ܗܘܐ ܠܐ ܟܐܒܐ ܕܡܪܝܐ.

l. 2. B C ܕܐܬܚܫܒ ܗܘܘ ܡܪܝܐ; — B C D F H ܡܘܬܐ, G ܕܡܪܝ ܟܕ, au lieu de ܘܐܫܠܡܗ.

l. 3. C D E H omm. ܗܘܐ après ܕܢܦܫܗ; G ܗܘ ܕܢܦܫܗ; — B D E F G omm. ܡܢܗܘܢ; — au lieu de ܕܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܐܡܪ, B seulement ܬܠܡܝܕܘܗܝ, E ܡܪܢ ܕܠܬܠܡܝܕܘܗܝ, D F ܡܪܢ ܕܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܫܡܥܘܢ, G ܡܪܢ ܕܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܫܡܥܘܢ ܗܘܐ.

l. 4. B om. ܕܠܫܠܝܚܐ ܡܢ; D F ܡܢ ܕܫܠܝܚܐ ܗܘܐ ܡܪܢ; — C ܫܡܥ au lieu de ܫܡܥܘܢ; G ܫܡܥܘܢ; H ܫܡܥܘܢ (*sic*).

l. 5. G ܕܡܬܟܬܫܢܘܬܗ ܕܠܗ; — B H omm. ܐܡܪ; — D F G ܟܢܫܐ pour ܟܢܫܐ; — D F ܡܠܟܘܬܗ au lieu de ܡܠܟܘܬ; H ܡܠܟܘܬ (*sic*); — B C D F ܡܠܟܘܬܐ au lieu de ܕܡܠܟܘܬܐ; — E ܘܬܫܒܘܚܬܐ pour ܘܬܫܒܘܚܬܐ.

l. 6. C ܕܩܪܒܐ pour ܕܩܪܒܐ; — H om. ܡܢ ܗܕܐ.

l. 7. D F H ܐܢܫܐ; — D om. ܗܘܐ après ܕܝܠܗ.

l. 8. C ܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ.

l. 9. E G ܡܢ; — C ܥܡܗ au lieu de ܕܥܡ; E om. ܕܥܡ; — C F ܩܪܝܒ.

l. 10. G aj. ܢܦܫܗ avant ܡܢܗܘܢ; — B ܡܢܗܘܢ au lieu de ܡܢܗܘܢ ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — C om. ܡܢܗܘܢ; — C E ܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܡܫܡܫܢܘܬܗ; G ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — D aj. ܡܫܡܫܢܐ, F aj. ܡܫܡܫܢܐ ܗܘ, après ܡܢܗܘܢ; — au lieu de ܟܕ ܐܫܠܡܗ ܕܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ ܟܠܗ, B ܟܕ ܕܡܫܡܫܢܐ, C ܡܫܡܫܢܐ ܟܕ.

l. 11. B C omm. ܡܢܗܘܢ; — B ܕܐܝܬܘܗܝ au lieu de ܕܐܝܬܘܗܝ ܗܘ; E ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܗܘ ܗܘ; G ܕܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ; — H aj. ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ après ܕܐܝܬܘܗܝ ܗܘ.

l. 12. B F ܘܟܠܗ; H ܗܘܐ ܘܟܠܗ; D G ܗܘܐ ܟܠܗ; — C H ܦܪܩܗ au lieu de ܢܦܫܗ; — F ܡܬܚܫܒܢܐ.

l. 13. G ܕܐܬܟܠ au lieu de ܕܢܣܒܗ; — C ܗܘܘ ܕܢܣܒܗ; — E G omm. ܠܡܬܟܠܘ; — B ܟܠܗ ܗܘܐ ܟܕ.

p. 1, l. 2. D G ܕܡܫܡܫܢܐ pour ܕܡܫܡܫܢܝܢ; — B om. la phrase ܟܠ ܐܠܐ jusqu'à ܒܫܝܢܘܬܗ; — C ܕܟܠ ܐܠܐ ܡܫܡܫܢܐ ܒܫܝܢܘܬܐ; — F ܡܟܠܠ ܗܟܢ ܕܡܫܡܫܢܐ ܒܫܝܢܘܬܗ ܡܚܣܢܘܬܐ . ܡܛܠ ܕܢܡܣܟ ܠܐܦܠ ܒܫܝܢܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܗ . ; — C ܐܪܝܟܐ; — B F G ܡܢܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 3. B om. ܐܦ; — D F ܗܢܘܢ.

l. 4. B D F G omm. ܒܗ; — D F ajj. ܒܗ après ܐܬܩܝܡ.

l. 5. F ܐܬܪܥܡ au lieu de ܐܬܕܡܪ; — C ܒܥܡܘܫܐ ܕܡܠܟܗ pour ܒܥܡܘܫܗ; — F ܕܨܝܡܐ pour ܕܡܫܡܫܐ.

l. 6. B F H omm. ܐܚܝܐ; — B aj. ܒܗ après ܗܘܘ; — C ܒܗܘܢ au lieu de ܗܘܘ; — D F omm. ܗܘܘ.

l. 7. C D F ܒܚܠ ܗܘܐ; — D F ܘܐܦܢܝ ܠܘܬ ܫܘܡܠܠܗ; — C om. ܬܘܒ; D F ܬܐ au lieu de ܬܘܒ; — F écrit ܐܬܪ.

l. 8. F ܡܫܬܦܪܢܝ; — G ܐܝܟ ܚܝܐ.

l. 9. B ܐܚܝܐ ܢܗܪ ܒܫܘܡܠܠܘܬܐ; C ܢܗܪ ܐܚܝܐ ܒܫܘܡܠܠܘܬܐ; — C aj. ܫܘܡܠܠܗ après ܕܐܝܟ; — B om. ܡܢ et aj. ܗܘܐ après ܕܢܝܫ; — C ܡܛܝ, G ܡܛܘܢ, pour ܕܡܛܝ; E ܕܡܛܘܢ ܕܐܬܡܫܚ.

l. 10. G om. ܒܟܝ; — B om. ܒܢܝ ܐܝܟ ܕܥܡ ܒܗ; — C om. ܘܐܦܢܝ; — B ܐܠܐ ܡܫܡܫ ܗܘܐ ܒܗ ܘܐܦܢܝ.

l. 11. C ܠܦܠܐ pour ܠܥܠܐ; — D F ܕܒܫܠܝܐ ܠܐܛܝܪܫ au lieu de ܘܠܛܒܪܫ; — B ܗܘ ܕܐܝܟ au lieu de ܗܝܡܝܢ.

l. 12. B C H ܘܐܦܢܝ; — H om. ܗܘ; — C F ܠܗܐ ܕܐܦܐ; D ܠܗܐ ܗܘ ܕܐܦܐ.

l. 14. E G H ajj. ܐܝܟ ܡܩܘܪܝܐ après ܐܠܐ ܡܢܗ (G écrit ܡܩܘܪܝܐ); — B D E F G ܘܡܢ ܗܘ ܗܟܝܠ.

l. 15. D ܗܘܐ pour ܗܐ; — D F H ܐܬܬܒ; — B ܐܥܚܒ ܠܓܠܐ au lieu de ܗܐ ܠܓܠܐ ܐܬܬ; — B ܕܐܠܐ ܒܫܘܪܝܐ; C ܕܐܠܐ ܗܘܬ ܒܫܘܪܝܐ.

l. 16. B ܘܡܫܝܚܐ au lieu de ܘܡܫܝܚܘܗܝ.

l. 17. B ܠܘܗܡܐ au lieu de ܠܘܚܡܬܐ; — F ܐܫܬܒܠܬܗ.

l. 18. B om. ܕܠܗܐ ܡܫܬܡܫܢܘܬܐ; — B ܗܘ ܕܐܝܟ au lieu de ܗܝܡܝܢ; — F ܩܝܡܐ au lieu de ܢܘܒܐ.

l. 19. D F omm. ܘܐܬܡܠܝ.

l. 20. B E omm. ܕܦܬܓܡܐ; — C ܡܬܡܟܟܢܘܬܐ au lieu de ܕܦܬܓܡܐ; — B C omm. ܗܘܐ; — B ܡܢܗ au lieu de ܬܘܡܢ; — D F ܡܚܝܪܘܬܗ, G ܡܢ ܚܝܪ au lieu de ܡܚܝܪܐ.

l. 21. C ܒܝܡܢܐ ܒܡܘܫܟܢܐ ܕܒܘܠܝܗ; — C om. ܗܠܝܢ; — B om. ܕܐܬܪܘܗܝ.

l. 22. B H ܗܢܘܢ ܐܬܬܡܗܘ ܗܘܘ.

l. 23. G ܘܡܢ.

p. ܛ, l. 8. C H ܐܡܪ̈ܝܢ ܗܘܼܘ; D F ܐܡܪ̈ܝܢ ܗܘܼܘ ܠܗ̇; — B aj. ܡܗܝܡܢܘ après ܕܡܫܝܚܐ; — A B G ܠܐ pour ܕܠܐ; — C ܒܠܒܗ ܠܐ ܡܗܝܡܢܘ.

l. 9. B C F G ܐܦ pour ܕܐܦ; — C ܡܫܡܫܢ̈ܝܬܐ, D E F G H ܡܫܡܫܢ̈ܝܬܐ, au lieu de ܡܫܡܫܢ̈ܝܬܐ ܐܝܟ ܠܗ.

l. 10. H ܕܕܡܫܝܚܐ pour ܕܡܫܝܚܐ; — D F ܕܦܪ̈ܘܫܘܬܗ au lieu de ܕܠܒܒ̈ܗܘܢ; — G ܗܘ au lieu de ܗܠܝܢ; — E om. ܕܡܢ; — E ܐܠܗܘܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ; — C aj. ܗܘܐ après ܒܝܫ; — E ܗܢܐ au lieu de ܗܠܝܢ; — H om. ܗܠܝܢ; — B om. la phrase ܗܠܝܢ ܕܡܢ jusqu'à ܗܠܝܢ.

l. 11. C H ܐܠܗܐ ܗܘܐ ܗܠܝܢ ܕܡܢ ܩܕܡ ܡܢ; E G ܡܢ ܩܕܡ ܕܡܢ ܐܠܗܐ ܗܠܝܢ ܕܢܘܪܐ ܘܐܝܬ; B D F ܘܐܝܬ ܕܢܘܪܐ ܕܡܢ ܩܕܡ ܡܢ; — B om. ܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 12. C H ܘܐܬܓܠܝܘ; B ܐܬܓܠܝܘ; — B D F G omm. ܗܘܘ; — B C G H ܐܠܗܬܐ ܠܗ ܕܢܚܙܘܢ.

l. 13. B ܕܟܠܗܝܢ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܡܪ; — C D F H ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܡܪ; — D F ܐܬܐ au lieu de ܢܚܙܘܢ; — D F ܕܡܫܝܚܘܬܐ ܐܠܗܐ.

l. 14. B om. ܘܕܐܬܓܠܝܘܬܐ; — D F ܠܥܠܡܐ ܗܝܡܢ.

l. 15. B om. ܠܗ; — B ܐܝܟܢ ܕܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 16. B om. ܡܫܝܚܐ.

l. 17. B om. ܡܠܟܐ; — G ܠܥܠܡܐ ܩܕܡܝܐ ܕܐܬܓܠܝ; — C H ajj. ܕܡܢ après ܗܘ; — B ܢܘܗܪܐ ܥܠܡܐ ܫܡܝܢܐ; H ܢܘܗܪܐ ܫܡܝܢܐ (sic) ܥܠܡܐ; F ܢܘܗܪܐ ܕܫܡܝܐ ܥܠܡܐ; — B ܒܪܝܬܗ.

l. 18. B om. ܕܢܦܫܗ; — B C G H ܗܘܐ ܐܬܐ; — G ܘܐܦܫܗ.

l. 19. C om. ܒܪܝܬܐ; — C ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܫܡܝܐ ܗܝܡܢ; — D F ajj. ܗܘܐ ܠܗ après ܫܡܝܐ.

l. 20. B ܗܘܐ ܐܡܪ; — G ܕܒܪܝܬܗ pour ܒܪܝܬܗ.

l. 21. B C D F H ܠܐ, G ܦܠܓܘ, au lieu de ܡܠܟܐ; — E om. ܡܠܟܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܢ et donne ܠܗ ܐܡܪ.

l. 22. B ܫܡܫܬܐ ܘܫܡܫܘܗܝ ܕܡܫܡܫܢܐ et om. ܘܐܬܚܙܝ; — D F omm. ܡܫܡܫܢ; — F ܫܡܫܬܐ; — D F ajj. ܒܗܠܝܢ après ܘܐܬܚܙܝ; — C ܐܦ ܐܬܚܙܝ pour ܘܐܬܚܙܝ; — G (sic) ܘܐܬܫܡܫܬܐ ܐܬܚܙܝ; — H ܘܐܬܚܙܝ ܫܡܫܬܐ ܕܡܫܡܫܢ ܡܕܡ ܡܫܡܫܢܐ; — B C D E G H ܘܫܠܝ; F ܕܡܢ ܘܫܠܝ.

l. 23. D F ܦܘܫܠܝ ܡܫܝܚܘܬܐ; — E G H ܕܦܘܠܝ; — D F ܘܡܠܟܐ pour ܐܘ ܡܠܟܐ.

l. 24. F G ܠܐܢܫ pour ܡܢܐܢܫ; — B ܘܦܘܫܠܝ ܚܝܠ; D E G H ܘܦܘܫܠܝ; — D ܚܝܘܬܝ pour ܚܝܘܬܐ; — F ܘܡܠܟ ܚܝܘܬܐ ܦܘܫܠܝ ܠܟܠܗܝܢ.

p. ܝ, l. 1. B om. ܪܫܐ; — C ܕܠܟܠܗܘܢ ܕܒܪ̈ܝܬܐ ܡܫܘܕܥܢܐ.

ܒܫܘܪܐ ܕܡܕܝܢܬܐ. ܘܟܕ ܫܠܝܐ ܐܙܕܝ ܠܬܫܡܫܬܐ ܗܘ ܒܡܘܪܐ[1] ܒܣܡܝܡ ܪܝܚܐ. ܘܒܕܝܢ ܟܠܗ ܟܢܫܐ ܐܝܟܢܐ ܕܢܣܒܘܢ ܒܟܠܗ ܕܒܘܪܐ. ܘܟܠ ܐܢܫܐ ܕܢܣܒ ܒܟܠܗ ܗܘܐ ܠܗ ܒܣܘܪܐ ܡܫܝܚܐܐ ܒܠܒܘܫܗ ܕܒܪܝܢ ܚܕܬ ܒܡܫܝܚܐ. ܕܒܐܒܘܗ ܠܐܠܗܐ ܫܘ̄ ܒܟܠ ܙܒܢܐ ܕܡܘܕܝܢܐ. ܗܫܐ ܘܒܟܠܙܒܢ ܘܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ ܐܡܝܢ :

ܫܠܡ ܕܟܠ ܥܘܕܪܢܐ ܕܐܠܗܐ.

(Ms. E, add. 14655 du British Museum.)

---

1. Gr. μύρον.

ܐܘܠܝܢܐ ܡܫܝܚܝܐ ܕܠܝܬ ܠܡܦܩܐ. ܘܝ ܠܗ ܕܗܘܐ ܫܢܝܐ ܐܝܟ ܠܡܦܠܝܐ ܕܝܠܗ. ܕܗܘܐ ܠܣܘܕܘܗܝ ܠܗ ܡܬܒܪܐ. ܐܝܟܢܐ ܒܟܡܢ ܐܝܬ ܠܗ ܕܐܝܣܝܢ. ܐܘ ܠܟܢ ܛܘܒ ܐܦܣܩܐ. ܟ̈ܠܒܐ ܕܝܢ ܘܟܠܗ ܚܝܘܬܐ ܕܡܬܕܒܪܝܢ ܗܘܘ. ܗܢܘܢ ܡܢܗ ܗܘܘ ܠܘܬ ܗܘ̇ ܦܓܪܐ ܡܝܬܐ ܕܢܗܪܐ ܘܡܬܢܐ ܘܐܬܐܟܠܘ.[1] ܘܐܝܠܝܢ ܕܐܬܚܘܝܘ ܗܘܘ ܚܙܝܐ ܟܠܠܗ. ܘܡ̈ܟܬܒܐ ܚܘ. ܘܚܙܒܐ ܐܬܕܪܟܘ ܘܕܘܪܐ ܐܬܕܪܦܘ. ܗܢܘܢ ܟ̈ܠܒܐ ܕܡ̈ܕܝܢܬܐ ܛܠܢܘ ܠܒܪܢܫܐ ܕܟܠܗܘܢ ܡܝܬ ܗܘܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܬܬܪܚܩܘܢ ܒܗܘܢ ܕܦܓܪܐ ܡܝܬܐ. ܘܟܒܪܐ ܟܠܗ ܢܚܝܢ ܗܘܘ ܠܒܪܢܫܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܠܐ ܢܦܫܘܢ ܕܢܠܟܘܢ. ܘܦܩܘܕ ܟ̈ܠܒܐ ܘܢܟܘܣ ܐܦܝܣܩܦܐ ܕܕܗܒܐ ܡܫܝܚܝܐ ܘܥܡܦܐ ܢܦܩܘܢ ܒܐܘܪܚܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܢܬܪܟܒܘܢ ܚܒܪܐ ܠܗܘ ܕܗܘܐ.[2] ܘܢܬܠܘܢ ܐܬܪܐ ܠܡܠܟܘܬܐ. ܚܒܪܐ ܕܝܢ ܐܦܠܐ ܗܘܐ ܐܬܬܦܝܣܘ ܕܢܣܒܘܢ ܠܘܬ ܕܗܘܐ. ܐܠܐ ܕܟܠܗ ܪܚܡܬܗܘܢ ܠܘܬ ܡܘܬܐ ܐܫܬܪܝܐ ܗܘܬ. ܐܝܟ ܕܐܒܕܬ[3] ܒܦܓܪܗ ܢܦܩܘܢ ܗܘܘ. ܘܠܒܣܘܡ ܐܥܒܕܘ ܗܘܘ ܕܢܬܒܠܥܘܢ ܠܡܟܠܐ ܡܘܬܐ ܕܦܓܪܘܗܝ. ܘܬܒܪܝܢ ܦܓܪܗ ܠܗ ܥܒܕܐ ܢܫ̈ܒܝܢ. ܒܗ ܐܟܠܘܗܝ ܘܐܟܠܗ ܘܒܡܕܝܢܬܗ ܒܐܟܠܐ ܐܬܚܘܝܘ ܗܘܘ. ܗܢܘܢ ܟ̈ܠܒܐ ܒܡܕ̈ܝܢܬܐ ܦܩܕܘ ܕܢܗܘܐ ܠܡܣܟܢܘܬܐ. ܕܢ ܕܗܘܐ ܘܒܠܥ ܦ̈ܓܪܐ ܠܫ̈ܝܢܬܐ. ܘܒܗ ܐܬܚܘܝ ܡܢܗ ܒܗ ܦܓܪܐ

1. Ms. ܘܐܬܐܟܠܘ.

2. Les onze mots qui suivent, jusqu'à ܐܠܐ ܕܟܠܗ, manquent dans notre ms. C'est évidemment la répétition des mots ܠܘܬ ܕܗܘܐ qui a causé l'oubli du copiste.

3. Ms. écrit ܕܐܒܕܬܝ et ajoute un ܕ avant ܦܓܪܗ.

p. ܠܓ, l. 8. C H ܠܗܘܢܐܝܬ ܗܘ ܡܢ.

l. 9. A ܕܡܬܚܠܦܝܢܗܘܢ, EGH ܕܠܐܡܬܚܠܦܝܢܗܘܢ au lieu de ܕܠܐܡܬܚܠܦܢܘܬܗܘܢ; — D E F G H ܕܡܬܚܠܦܢܘܬܐ au lieu de ܕܡܬܚܠܦܢܘܬܐ.

l. 10. A E omm. ܗܘܘ ܡܬܚܠܦܝܢ; — au lieu de ܗܘܘ ܡܬܚܠܦܝܢ, G ܡܫܚܠܦܝܢ ܗܘܘ, D F ܗܘܘ ܕܡܫܚܠܦܝܢ ܠܗ; — la phrase est devenue dans B . ܗܘܘ ܡܫܚܠܦܝܢ ܡܢ ܩܕܡܝܗܘܢ ܕܡܬܚܠܦܝܢ ܠܗܘܢ ܡܢܗܘܢ ܘܡܢ; — G ܘܗܘ; — H om. ܘܠܗ; — B ܘܡܬܚܠܦܢܘܬܐ ܡܢ ܗܘ; — D F ܘܡܬܚܠܦܢܘܬܗ ܘܠܗ ܕܡܢ ܗܘ.

l. 11. E ܗܘܐ ܕܠܐ ܠܐ ܡܬܚܠܦܝܢ au lieu de ܗܘܐ ܠܐ ܡܬܚܠܦ.

l. 12. E H ܠܒܪܢܫܐ pour ܕܒܪܢܫܐ.

l. 13. B om. ܘܡܬܚܠܦܝܢ; — B ܕܡܫܬܟܚܝܢ ܡܢ; E ܡܫܬܟܚܝܢ ܡܢ; — B aj. ܠܗܘܢ après ܗܘܘ; — B ܗܘ au lieu de ܐܝܬܘܗܝ; — C ܠܗܘܢ ܠܐ.

l. 14. F ܘܡܬܚܠܦܝܢ ܗܘܐ ܠܡܬܚܠܦܢܘܬܐ ܡܢܗܘܢ; — G ܠܗ après ܡܢܗ.

l. 15. C reporte ܐܝܟ après ܕܡܬܚܠܦ, sans doute par erreur.

l. 16. D F ܠܡܬܚܠܦܢܘܬܐ; — G H ܕܡܬܚܠܦܝܢ ܐܝܟ; D F ܕܡܬܚܠܦܝܢ et omm. ܐܝܟ.

l. 17. G ܠܡܬܚܠܦܢܘܬܐ.

l. 18. H ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܘܡܢܗܘܢ; F ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܡܢܗܘܢ ܘܐܦ; E om. ܠܗܘܢ ܘܡܢܗܘܢ; — C ܘܡܢܗܘܢ ܗܘܐ ܘܦܘܫ; E ܘܐܦܫܪ ܘܦܘܫ ܡܢܗܘܢ; G ܘܡܢܗܘܢ ܐܦܫܪ ܘܦܘܫ.

l. 19. G ܡܬܚܠܦܢܘܬܐ au lieu de ܡܬܚܠܦܢܘܬܐ; — G aj. ܘܡܬܚܠܦܝܢ après ܡܬܚܠܦܝܢ; E ܡܫܚܠܦ au lieu de ܡܬܚܠܦ; D F ܠܡܫܚܠܦ au lieu de ܡܬܚܠܦ; — C H ܘܐܦܢ pour ܐܦܢ ܐܦ; — G om. ܡܢܗ.

l. 20. C aj. ܕܠܗ après ܡܬܚܠܦܢܘܬܐ.

p. ܠܗ, l. 1. G ܦܬܐ pour ܦܬܐ; — D F ajj. ܘܡܬܚܠܦܝܢ après ܦܬܐ; — B om. ܕܡܬܚܠܦ; — C ܠܗ ܡܢ ܗܘܬ ܘܡܬܚܠܦܝܢ; D F ܦܬܐ pour ܡܬܚܠܦܝܢ; — E aj. ܐܝܟ après ܗܘܬ; — F H ܕܡܬܚܠܦܢܘܬܗܘܢ.

l. 2. C H omm. ܡܬܚܠܦ.

l. 3. G om. ܠܐ; — E om. ܡܢ; — B F G ܗܘܐ ܕܡܢ; H ܡܢܗ.

l. 4. G ܡܢ ܡܬܚܠܦ; — F ܕܡܬܚܠܦ.

l. 5. B om. la phrase ܡܢ ܦܬܐ ܗܘ ܡܬܚܠܦܢܘܬܗ; D F G H ܦܬܐ ܗܘܐ pour ܗܘ ܦܬܐ.

l. 6. C aj. ܕܠܗ après ܕܡܢ; — D E F H ܕܒܪܢܫܐ, G ܠܒܪܢܫܐ pour ܕܒܪܢܫܐ; — G aj. ܡܢ avant ܠܐܢܫ.

l. 7. B om. ܡܬܚܠܦܢܘܬܐ; — D F ܡܬܚܠܦܢܘܬܐ ܡܬܚܠܦܝܢ; — G ܗܘ ܐܠܐ; — D G ܡܬܚܠܦܝܢ ܕܡܬܚܠܦ; C ܡܬܚܠܦܝܢ ܗܘܐ ܕܡܬܚܠܦ; — B H omm. ܡܬܚܠܦܝܢ après ܡܬܚܠܦ ܐܘ; C om. ܡܬܚܠܦ ܐܘ ܡܬܚܠܦܝܢ.

p. ܛ, l. 7. H ܒܡܠܟܐ; — C G H ܕܐܬܩܪܝܘܗ̇.

l. 8. G om. le premier ܡܠܟ; — E om. ܪܘܚܐ; — H ܪܘܚܐ ܠܡܫܡܫܘܬܗ ܗܘ ܡܠܟ; — B om. ܗܘ.

l. 9. B F ܡܬܐܡܪܐ pour ܡܬܡܠܠܢܐ; G ܡܬܡܠܠ̈.

l. 10. F G ܪܘܡܝܢ; H ܪܘܗܡܝܢ.

l. 11. C H omm. ܓܝܪ; — C H ܦܩܝܕܐ ܠܗ ܡܠܐܟܐ; B ܦܩܝܕܐ ܠܗ ܠܡܫܡܫܘܬܐ; — C G H ܘܐܬܡܠܝܘܗܝ.

l. 12. D F ajj. ܓܝܪ avant ܡܫܡܫܢܐ, et ܪܘܚܐ après ܡܫܡܫܘܬܗ; — G ܘܫܡܫܐ pour ܘܡܫܡܫܘܬܗ; — B ܐܬܡܠܝܘܗܝ ܪܘܚܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܡܫܘܬܗ . ܗܘܐ; — H aj. ܪܘܚܐ après ܡܫܡܫܢܐ; — C om. ܡܫܡܫܢܐ et écrit ܘܪܘܚܢܝܬܐ ܕܡܫܡܫܢܐ ܕܐܠܗܐ ܡܫܡܫܘܬܗ.

l. 13. B ܘܡܬܩܪܐ ܗܘܐ ܡܢ ܡܠܟܐ.

l. 14. F ܘܡܫܠܡܢܘܬܗ ܗܘܐ et om. ܗܘܬ; — C H omm. ܐܦ.

l. 15. C D F G H ܕܡܬܝܪܬܐ; — B ܕܒܡܬܝܪܘܬܗܘܢ pour ܕܫܘܠܛܢܗܘܢ.

l. 16. B ܡܫܠܡܝܢ pour ܫܠܡܝܢ, et aj. ܠܗܘܢ après ܗܘܐ.

l. 19. B ܕܪ̈ܒܘܬܗܘܢ.

l. 21. H aj. ܗܢܐ après ܡܢܐ; B ܡܢܐ ܐܝܟ ܡܣܝܒܪܢܐ ܗܢܐ ܕܒܠܒܗܘܢ.

l. 22. D F ajj. ܘܡܬܚܫܒ̈ܢܘܬܗܘܢ après ܘܐܬܩ̈ܪܘܗܘܢ.

l. 23. B D F ajj. ܡܢܗ après ܐܬܦܩܕܘ; — C H omm. la phrase ܐܬܦܩܕܘ ܕܝܢ ܐܘ̈ܣܝܘܬܗܘܢ ܡܢ ܠܥܠܡܗܘܢ . — H ܡܢ au lieu de ܐܦ.

p. ܝ, l. 1. H ܡܢ ܡܢܗ ܗܘ; — G ܡܢ ܡܢ ܗܘܐ ܡܢܐ ܕܒܡܐ ܘܡܫܠܡܢܐ ܗܘܐ ܡܬܦܠܓܐ; — B ܐܫܬܘܬܦܘ au lieu de ܡܬܩ̈ܒܠܢ.

l. 2. B ܠܫܡܫܝܢ au lieu de ܠܚܕܝܢ; — C ܠܚ̈ܕܝܢ ܗܘܐ ܠܟܠܗܘܢ.

l. 3. C ܘܗܟܢܐ ܫܠܝܛܐ ܪܘܚܐ ܠܗ ܗ̈ܘܝܢ ܗ̈ܘܝܢ . H ܘܫܠܝܛܐ ܪܘ̈ܚܐ ܡܢ ܐܘ̈ܣܝܘܬܗܘܢ ܠܗ ܗܘܝܢ ܗܘܐ . B E omm. la phrase ܘܗܟܢܐ jusqu'à ܗܘܝܢ ܗܘܐ; — F ܐܬܦܢܝܘ au lieu de ܡܬܦܢܝܢ; — G ܐܦܢܝ au lieu de ܒܦܢܝܐ.

l. 4. D E G ܫܡܝ̈ܐ; — B ܘܐܝܬܝܗ ܪܘܚܐ ܘܚܝܘܬܐ ܫܡܝܐ ܕܚܫ̈ܟܐ ܫܦܝܪܐ ܒܥܠܡܐ; H comme B, mais reporte ܫܡܝ̈ܐ après ܕܚܫ̈ܟܐ; C comme H, mais reporte ܪܘܚܐ après ܘܚܝܘܬܐ; — F ܘܐܝܬܝܗ ܪܘܚܐ ܒܥܠܡܐ ܫܦܝܪܐ ܐܠܐ ܗܘܐ ܒܗ ܐܝܟ ܚܝܘܬܐ ܕܚܫ̈ܟܐ ܫܡܝ̈ܐ .

l. 5. B ܠܫܡ au lieu de ܐܠܐ; — F ܕܡܢ ܠܚܡܐ ܗܘ; — G ܒܗ ܡܫܟܚ; — B C D F H omm. ܠܐ ܗܘܐ ܡܫܟܚܐ; — B C H omm. ܒܗܝܢ; — D F ܡܢܗܝܢ pour ܒܗܝܢ.

l. 6. D F H ܡܢܗܝܢ pour ܒܗܝܢ; — B ܕܡܬܚܙܝܢ au lieu de ܕܡܬ̈ܚܙܝܢ; E ܕܡܬܚܙܝ̈ܢ; — B C H omm. ܐܦ.

l. 7. G ܠܫܡܗ ܗܘܐ ܡܟܝܠ.

— G ܕܟܠܗܘܢ ܐܢܫ̈ܐ ܕܟܠ au lieu de ܕܐܢܫ̈ܐ ܕܬܘܕܝܬܐ; — H om. la ligne.

p. ܠܐ, l. 6. G ܐܦ ܕܠܩܘܒܠܗܘܢ au lieu de ܠܘ ܠܡܣܒܪܐ; — D F G ܕܗܘܝܐ ܗܘ; E ܗ̇ܘ ܕܐܡܪ; — H om. la ligne.

l. 7. D F ܠܡܫܡܥܗ ܕܡܠܐܟܐ ܠܘ au lieu de ܠܡܫܡܥܗܘܢ ܡܠܐܟܐ; — D E G ܬܫܒܘܚܬܐ; F ܬܫܒܘܚܬܗ; — H om. la ligne.

ll. 5 à 7. Le ms. C donne différemment ces trois lignes : . ܚܫܝܫܐ ܘܦܘܪܥܢܐ ܠܡܫܡܥ ܬܫܡܫܬܐ ܕܐܢܫ̈ܐ ܕܬܘܕܝܬܐ . ܗܘܝܐ ܐܦ ܐܦ ܠܢ ܕܡܠܐܟܐ ܕܟܠܗ ܠܡܫܡܥܗܘܢ . ܠܗ̇ܘ ܕܡܫܡܥ ܬܫܒܘܚܬܗ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܒܥܘܕܪ ܢܬܠ.

l. 8. H om. la ligne.

l. 9. F ܒܪ ܒܠܚܘܕܝܗ; — H om. la ligne.

l. 10. H om. la ligne.

l. 11. G ܠܐ ܗܘܐ ܐܢܫ; — B ܕܡܫܬܡܫܢܘܬܐ; C ܡܫܬܡܫܢܘܬܐ; — G aj. ܐܝܟ après ܚܫܝܫܘܬܐ; — H om. la ligne.

l. 12. C ܕܐܝܬܝܗ̇ au lieu de ܚܝܠܬܬܐ; E ܦܠܝܠܐ (sic); — E ܕܢܫܝܐ ܘܕܓܒܪ̈ܐ; — C G ܫܠܘܪܐ; D E F ܫܠܘܪܗ; — H om. la ligne.

l. 13. B C ܕܫܘܡܠܝܗ̇; — C ܐܦ ܠܡܬܢܘܬܗ; — H om. la ligne.

l. 14. E ܡܫܡܠܝܐ (sic); — H om. la ligne.

l. 15. C ܘܡܢ ܒܪ ܚܘܫܒܗ au lieu de ܡܢ ܡܢ ܦܘܡܗ; — B D F ܡܬܩܒܠܬܐ; — H om. la ligne.

l. 16. C om. ܗܘܐ après ܢܫܒܘܩ; — E ܘܡܬܦܪܫܗ (sic); — F G ܒܫܘܡ; — H om. la ligne.

l. 17. B C G ܠܡܗܘܐ ܘܗܘܐ; — B C ܘܐܬܚܪܐ; — H om. la ligne.

p. ܠܒ, l. 1. B D E F G ܘܐܠܗܘܬܐ, C ܕܒܠܚܘܕܝܐ, au lieu de ܡܢ ܐܠܗܘܬܐ; — H om. la ligne.

l. 2. B C ܕܡܢ au lieu de ܡܢ; — B C G ܕܨܘܠܐ; — E ܐܪܥܝܐ; G ܕܥܡܐ au lieu de ܪܥܝܐ; C D F omm. ܪܥܝܐ; — C D F ܪܥܝܐ ܡܪܥܝܬܗ; — D F omm. ܕܥܡܐ ܠܟ; — H om. la ligne.

l. 3. D F G ܐܪܬܗ ܡܢ; — H ܕܡܫܒܠܚܢ ܕܡܢ ܠܦܘܠܚܢܐ ܘܠܗ ܐܢ ܕܐܡܪ : ܡܢ ܡܢ ܠܦܘܪܩܢܐ ܘܐܪܬܗ : ܐܡܪ ܐܦܪܝܡ : ܠܚܣܝܢܗ.

l. 4. E om. ܫܘܒܚܬܐ; — F G ܦܪܝܫ; — D F G ܘܐܦܪܝܡ ܠܡܠܟܘܬ; — B ܕܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 5. H om. ܘܠܡܬܪܟܢ; — E ܐܪܥܝܢ; — B om. ܘܡܫܬܘܪܗܘܢ ܡܫܒܚܬܗ; — C H ܘܡܫܒܚܝܢ au lieu de ܘܡܫܘܪܗܘܢ; — C E ܡܫܒܚܠܗ; — D F ܕܡܝܢܐ ܡܫܒܚܬܗ au lieu de ܡܫܒܚܬܗ.

l. 6. F ܒܫܘܒܚܬܐ; — F ܒܠܚܘܕܝܗ; H ܬܫܒܘܚܬܗ; — B C H ܠܗ̇ܘ.

VARIANTES DES MANUSCRITS

Première vie

P. ܐ, l. 1. E F ܬܘܒ ܬܫܥܝܬܐ; — F ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܬܠ̄ܘ ܡܢ; — E ܪܗܘܡܐ; F ܪܗܘܡܝ.

l. 2. C om. ܗ̈ܘ; — F ܘܐܬܓܠܝ pour ܕܐܬܓܠܝ ܗ̈ܘ; — C ܡܫܬܥܪܢܘܬܐ ܘܡܣܟܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܟܠ ܡܫܝܚܐ; E ܡܣܟܢܘܬܐ ܕܡܫܬܥܠܝܢܘܬܐ; F om. ܘܡܣܟܢܘܬܐ ܕܡܫܬܥܪܢܘܬܐ.

l. 3. C om. ܒܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ; — E ܒܝܘܡܝ au lieu de ܘܒܝܘܡܝ; — C om. ܠܝܚܐ ܘܒܝܘܡܝ; — F om. ܘܒܝܘܡܝ ܡܕܝܚܐ.

l. 4. E ܐܦܝܣܩܘܦܐ; F ܐܦܝܣ̄; — C om. ܕܡܕܝܢܬܗ̇; — C F omm. ܡܕܝܢܬܐ.

ll. 1 à 4. Les autres mss. diffèrent beaucoup plus pour le titre : B ܬܫܥܝܬܐ ܕܥܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܗܘܡܐ . ܕܡܘܩܦ ܠܝܚܐ ܘܒܝܘܡܝ ܡܪܝ ܕܢܦܩ ܦܘܠܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܗܘܐ ܘܫܘܒܚܗ ܘܠܚܝܠܗ ܕܓܒܪܐ ܗܘ ܕܐܠܗܐ . ܕܚܝܐ ܘܐܬܓܠܝ ܘܐܦ ܠܟܠ ܕܪܐ ܡܫܬܥܪܢܘܬܗ .

D ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܡܫܬܒܠ ܐܝ ܗ̇ܘ ܕܓܒܪܐ, et reprend aussitôt avec la ligne 5;

G ܬܫܥܝܬܐ ܕܕܘܒܪܐ ܬܚܫܒܬܗ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܢܦܩ ܡܢ ܪܗܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ ܡܬܩܠܣ ܣܗܕܐ ܘܡܪܝܐ ܡܢܗ ܦܘܠܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ .;

H ܬܘܒ ܡܫܬܒܠ ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܟܠ ܡܩܡܩܗ ܕܡܢ ܟܟܠܐ ܘܐܬܓܠܝ ܗܘܐ . ܠܚܝܠܬܗ ܟܠ ܐܢܫ . (et ajoute dans l'interligne : ܘܐܬܠ̄ܘ ܡܢ ܪܗܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ .).

l. 5. B ܬܫܥܝܬܗ ܕܓܒܪ ܕܐܬܩܪܝ ܐܬܘܬܐ; — D aj. ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ avant ܐܒܪܗܡ; F remplace ܐܒܪܗܡ par ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ ܡܢܠܚܝܠ;

ܘܪܢܘܬܐ. ܕܠܒܪ ܚܘܫܒܐ ܕܫܘܬܐ ܫܢܐ¹ ܐܝܟܐ. ܕܪܒܐ ܥܠ ܒܪܘܚܐ ܘܠܐ ܒܡܠܠ ܥܒܕ. ܐܝܟܢܗ ܕܐܦ ܒܗ ܡܫܡܫܬ. ܡܫܡܫܬ ܐܘܪܝܬܐ ܒܗ ܢܦܫܐ ܕܒܝ ܣܘܥܪܢܐ ܘܦܘܠܚܢܐ ܣܢܐܗ. ܗܝܟܠܐ ܐܦ ܗܘ ܒܗ ܢܦܫܬ ܡܬܚܝܠܬ ܗܘ ܫܡܝܐ ܐܝܟܐ ܗܘܬ. ܡܛܠ ܕܫܠܝܐ ܩܢܝܢܐ ܫܡܝܥ ܗܘܐ ܠܥܕܬܗ. ܒܗ ܦܬܚܐ ܘܡܟܣܣܢܐ ܠܡܪܢܗ. ܕܢܬܠ ܠܗ ܐܬܪܐ ܕܬܦܠ ܥܠ ܒܪܢܗ. ܘܡܬܐܦܪܥܬ ܠܘܬܗ. ܒܬܐܫܝܬܐ ܕܢܟܪܝܬܐ ܦܥܝܐ ܗܘܬ ܒܗ ܐܟܪܙܐ. ܘܝ ܠܝ ܒܪܝ ܚܒܝܒܐ. ܬܐܒܝܬܐ ܕܬܪܝ. ܘܡܫܒܪܬܐ ܕܚܬܢܐ. ܘܒܘܢܐܐ² ܕܥܢܝ. ܘܫܦܝܪܬ ܢܦܫܗ ܥܠ ܚܘܒܗ ܕܗܘ ܒܚܫܘܪܐ ܘܦܘܫܩܐ. ܘܣܒܝܒܘܬܐ ܒܥܠܡܐ ܗܘܬ ܠܗ ܘܐܟܪܙܐ ܗܘܬ ܒܫܡܗ. ܠܟܠܐ ܗܘܠܐ ܡܫܒܚܬ ܠܐ ܐܘ ܒܪܝ. ܘܡܠܝܬ ܠܒܝ ܒܥܘܬܐ ܘܪܢܘܬܐ ܪܒܬܐ. ܘܐܬܦܣܩܬ ܠܝ ܟܐܟܐ ܥܠ ܟܐܟܐ ܡܒܟܝܢܐ. ܕܢܫܐ³ ܗܘܝܬ ܠܝ ܕܪܒܐ ܗܘܝܬ ܒܐܘܠܨܢܐ ܘܕܘܘܢܐ⁴ ܒܝܬ⁵ ܥܒܕܐ ܒܡܝܬܗ ܕܐܒܘܟ ܘܐܢܐ ܠܐ ܢܒܠܐ⁶ ܗܘܝܬ. ܘܐܢܬ ܦܫܝܬ ܘܠܐ ܐܬܠܝܬ ܠܝ. ܕܐܬܪܒ ܘܐܬܒܣܐܐ ܒܟ ܘܬܐܣܐ ܠܦܓܪ. ܒܚܝܠܘܗܝ ܕܐܦ ܡܐܡܠܘ ܐܝܟ ܕܒܝ ܡ̈ܫܒܚܐ ܕܡ̈ܠܟܐ ܐܓ̈ܘܢܐ ܗܘܝ. ܒܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܝܢ ܒܬܐܫ̈ܝܬܐ⁷ ܘܒܫܠ̈ܝܬܐ ܐܘܡܢܘܬܐ ܪܗܛܬ ܐܬܬ ܠܘܬܗ ܒܗ ܒܪܓܫܐ. ܘܒܬܐܫܝܬܗ ܐܟܪܙܐ ܗܘܬ. ܘܝ ܠܝ ܒܪܝ ܕܠܐ ܠܟܠܐ ܗܘܠܐ ܡܫܒܚܬ ܠܝ. ܕܗܐ

1. Ms. ܐܢܫܐ
2. Ms. ܘܒܘܐܐ.
3. Ms. ܕܢܫܐ.
4. Ms. ܘܕܐܘܘܢܐ.
5. Ms. ܒܝܬ.
6. Ms. ܢܒܠ.
7. Ms. omet ܘ ܒܬܐܫܝܬܐ.

ܟܪܛܘܣܐ ܗܘܐ ܕܒܐܟܣܢ[1] . ܕܢܦܫܐ ܕܡܠܐ ܐܠܗܐ ܒܬܫܒ̈ܘܚܬܐ ܕܗܘ . ܘܒܟܬܒܐ ܢܣܒ ܠܗܘܢ ܒܟܪܛܘܣܐ . ܘܟܕ ܠܡܫܡܥܗܘܢ ܢܥܡܗܘܢ ܠܠܟܫܐ ܐܝܛܘܣ[2] ܪܒ ܟܪܛܘܠܪܐ[3] ܕܥܕܬܐ ܡܦܩܬܐ . ܘܟܕ ܩܪܐ ܗܘ ܒܟܪܛܘܣܐ ܗܘ . ܒܟܬܒܐ ܕܥܒܕ ܐܒܘܗܝ ܠܡܫܠܡܘܬܐ ܕܗܘ . ܐܫܬܥܒܕ ܠܒܪܗ . ܘܗܟ ܒܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܝܢ ܐܣܩܡܢܝܢ[4] ܕܟܠܝܗ ܢܦܩ ܗܘܐ . ܘܫܩܠ ܢ̈ܬܘܗܝ ܘܡܠܒܫ ܗܘܐ ܡܥܪܗ . ܘܫܘ̈ܪܬܗ ܕܪܐ ܗܘܐ ܠܗ ܐܝܟܐ . ܘܐܩܡܘܬܗ ܒܥܡܐ ܢܦܫܗ ܒܗ ܦܪܫܐ ܕܒܪܗ . ܘܡܟܬܒ ܗܘܐ ܒܪܢܫܬܐ . ܘܐܟܪܙ ܗܘ ܠܗ ܒܪܐ ܕܝܠܗ ܠܓܠܝܐ ܡܠܬܐ ܒܟܬܒ ܠܗ . ܘܡܟܬܒ ܠܗ ܒܪܘܬܐ ܘܚܒܘܬܐ . ܘܡܬܒܬܒ ܗܘܐ ܘܐܟܪܙ . ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܫܘܪܒܐ ܐܬܚܒܠܬ ܒܟܠܗ . ܫܪܐ ܗܘܬ ܠܗ ܕܪܟܒܬ[5] ܘܥܒܕ ܗܘܬ ܡܠܝ . ܘܠܐ ܢܦܠܬ ܠܗ ܘܫܘܬܦܐ . ܕܐܬܐ ܗܘ ܗܘ ܕܟܡܣܟܐ ܗܘܬ ܐܫܬܘܝܗܘܢ . ܐܝܬܠܐ ܕܟܕ ܐܙܠܬ . ܐܬܡܠܐ ܟܢ . ܘܬܐܬܐ ܢܦܫ . ܘܠܐ ܠܗ ܒܪ ܣܝܡܐ . ܘܠܐ ܠܗ ܠܡܫܡܠܐ ܘܕܘܐ . ܡܠܐ ܐܟܒܕ . ܐܘ ܡܠܐ[6] ܐܟܠܠ . ܐܘ ܐܣܒܠܐ ܠܐ ܠܡܒܠܐ ܠܗ ܬܫܬܐ ܒܗ ܣܓܝ

1. Ms. ܕܒܐܟܣ̈ܢ.

2. Ms. ܐܝܛܘܣ; G et H ܐܛܝܘܣܘܣ, dont D et F ont fait ensuite ܛܝܘܣܘܣ. — Une des vies grecques et deux vies latines donnent à l'archiviste de l'église le nom d'Aetius, Ἀέτιος, qui a dû se transcrire en syriaque ܐܛܝܘܣ, puisque ܐܛܘܣ = ἀετός d'après Bar Bahlul (v. Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*). Justement, une leçon primitive ܐܛܝܘܣ explique à la fois et la leçon de notre ms., ܐܝܛܘܣ, par métathèse de l'*ioud*, et celle de G et H, ܐܛܝܘܣܘܣ, par l'orthographe intermédiaire ܐܛܝܣܘܣ.

3. Gr. χαρτουλάριος, *chartularius*.

4. Gr. σκάμνον, *scamnum*.

5. Ms. écrit ainsi, pour ܕܪܟܒܬ.

6. Ms. ܐܡܠܐ au lieu de ܡܠܐ.

ܪܚܡܝܢ ܗܘܘ ܠܗ . ܘܕܚܠܝܢ ܒܗ[1] . ܘܗܘܐ ܒܚܕܘܬܐ ܪܒܬܐ ܘܒܫܘܫܘܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ[2] ܕܩܒܠ ܗܘܐ . ܠܟܠ ܕܒܐ ܕܢܦܫ ܗܘܐ ܠܗ ܒܟܠܗܘܢ . ܗܢܘܢ ܒܗ ܗܠܝܢ ܥܒܕ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܐܒܘܗܝ . ܡܢ ܒܬܪ ܠܡܘܬܗ ܐܚܐ ܕܚܝܠܗ ܗܘܐ . ܘܒܗ ܐܪܟܢ ܢܦܫܗ ܠܘܬܗ . ܡܠܟܐ ܐܘ ܢܗܝܪܘܬܐ ܒܠܗ ܠܐ ܥܒܕ . ܘܒܗ ܓܠܝܐ ܦܪܘܩܗ ܚܝܐ ܕܒܪܝܬܐ ܐܝܟ ܦܪܘܩܐ ܕܒܐܠܗܐ . ܘܕܠܡܫܝܚܐ ܐܝܟ ܕܟܬܝܒ ܒܟܬܒܗ . ܘܒܗ ܢܦܩܐ ܕܐܫܬܘܬܗ ܒܟܠܗ ܕܐܫܬܐ ܡܠܝܬ ܒܗ . ܠܐ ܐܬܟܢܫܘ ܕܐܬܠܝܘܗܝ ܠܗ . ܗܢܘܢ ܡܢ ܒܬܪ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܠܘܬ ܥ̈ܠܡܐ ܒܡܗ̈ܝܡܢܐ ܘܐܡܪ ܠܗܘܢ . ܗܘ ܕܩܕܡ ܗܘܝܬܘܢ ܐܬܒܢܝܢܘܢ . ܘܒܚܪܐ ܐܦ ܢܬܒܥܐ ܠܗܘܢ . ܕܐܒܠܟܐ ܡܠܟܗ ܗܘܐ ܠܘܬܗ ܒܗ ܡܢ ܥܠܝ̈ܐ ܡܫܡܫܢ̈ܐ . ܘܐܬܕܒܪ ܐܢܫ ܕܐܦ ܒܦܠܘܬܐ ܐܢܫܐ ܒܐܝܕܗ . ܗܘ ܕܠܐ ܢܦܩܐ ܕܢܬܠܗ ܠܝ . ܘܒܣܓܐ ܕܡܫܒܚܘ ܟ̈ܠܗܐ ܕܒܡܗ̈ܝܡܢܐ ܘܐܚ̈ܪܢܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ . ܦܩܕܘ ܟ̈ܠܗܐ ܕܐܪܥܐ ܕܡܕܒܪܢܘܬܐ ܬܬܩܒܠ ܒܡܕܝܢܬܐ . ܘܐܬܡܢܝܘܗܝ ܠܗܘ ܦܓܪܐ ܒܩܒܪܐ . ܘܬܬܦܩܕ ܥܠܘܗܝ . ܗܢܘܢ ܡܢܗ ܟ̈ܠܗܐ ܕܒܡܗ̈ܝܡܢܐ ܘܐܚ̈ܪܢܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ . ܘܟܬܒܘ ܗܘܘ ܒܗ ܒܥܠܬܐ ܗܘ ܕܦܣܩ ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܘܬܗܘܢ . ܕܐܬܠܘܗܝ ܠܗܘܢ ܠܦܛܪܝܪܟܐ ܗܘ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܒܟܘܟܐ . ܘܠܐ ܐܬܝܗܒ ܠܗܘܢ . ܗܢܘܢ ܟ̈ܠܗܐ ܘܐܚ̈ܪܢܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܡܢܗ ܠܘܬܗ ܘܐܡܪܘ ܠܗ . ܕܐܦܐ ܠܢ̈ܝܫܐ ܐܝܬܝܢ ܟ̈ܠܗܐ ܚܢܢ . ܘܐܦ ܗܢܐ ܐܢܫܐ ܗܘ ܕܒܬܠܡܝܕܘܬܐ . ܗܒ ܠܢ

1. Ms. ܗܘܘ au lieu de ܒܗ.
2. Ms. omet ܘܒܫܘܫܘܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ.

ܘܠܪ̈ܚܫ[1] ܒܗ̈ܠܐ. ܘܕܐܬܓܠܝܘ ܠܢ̈ܒܝܐ ܕܐܪ̈ܥܐ ܘܡܫܬܘ̈ܕܥܢܐ ܗ̈ܘܝܢ ܐܪܥܐ ܒܫܡܝܐ. ܕܒܗܘܢ ܐܝܟ ܚܘܪܐ ܡܫܬܡܠܝܢ ܟ̈ܠܒܐ. ܘܫܡܥܘ ܟ̈ܠܒܐ[2] ܘܪ̈ܚܫ ܐܦ̈ܬܡܣܘܣܐ. ܘܐܬܬܘ ܠܚܝܘܬܗ ܕܐܘܦܣܡܠܘܣ[3]. ܐܟܡܗ ܕܝܢ ܕܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ ܦܪܘܣܬ ܠܚܝܘܬܐ ܠܥܘܕܐ ܒܥܘܬܐ ܘܒܟܠܗ ܫܪܐ ܗܘܬ ܘܐܬܒܪܐ. ܕܟܠܝܢ ܥܠܝܡܝܐ ܗܠܐ. ܘܒܟܠܐ ܗܘ ܒܬܫܒܘܚܬܐ. ܘܗܠܝܢ ܕܬܫܒܚܠܢ ܒܟܠܗ ܐܬܝܗܝܢ. ܒܠܚܘܕ ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܒܟܫܪܬܗ ܕܒ ܫܢܝܐ ܗܘܬ ܒܡܫܬܥܠܝܢܘܬܐ. ܘܫܪܝܐ ܐܦ ܗܝ ܘܫܡܝܐ ܗܘܬ ܠܡܫܬܒܚܘ. ܗܘܝܢ ܡܢܝ[4] ܗܘ ܕܡܫܡܫܝܢ ܗܘܐ ܠܦܪܢܣܐ ܕܐܠܗܐ. ܘܐܡܪܝܢ ܩܕܡ ܒܪܗ. ܠܒܬܐ ܗܘ ܕܢܦܩ ܐܬܘܢ ܗܘܐ ܒܡܫܡܠܝܐ ܐܬܬܘܕܝ. ܗܘ ܕܫܒܚܬ ܠܗ ܕܐܫܬܒܚܘܗܝ. ܒܫܪܬܐ ܢܚܝܪ ܪ̈ܘܡܪܡܬܐ ܘܐܬܘܬܐ ܬܫܒܚܬܐ[5] ܒܐܝܠܝܢ ܒܗ. ܕܒܝ ܓܒ ܥܒܕܐ ܓܒܪ ܚܘܒܐ ܠܗ ܥܒܕܐ. ܕܒܝ ܟܠܗ ܕܠܦܡ ܗܘܐ ܪ̈ܐܐ ܐܠܗܝܐ ܘܠܐ ܡܬܒܚܠܠܐ. ܬܪ̈ܬܝܢ ܐܘܢ̈ܩܝܣ[6] ܠܒܝܐ ܐܦܠ ܗܘܐ. ܘܗܒܠܐ ܚܡܘܪܐ ܗܘܐ ܠܟܠܗ ܥܒܕܬܐ ܡܪ̈ܚܒܐ. ܘܟܠܗ ܐܦܠܐ ܕܢܦܫܘܗܝ ܕܠܐ ܥܠܬܐ ܒܕܒ ܗܘܐ ܠܬܠܬܗ. ܐܠܐ ܘܐܠܦܢ[7] ܕܒܝ ܒܒ̈ܘܕܐ ܐܦ̈ܠܝ ܗܡܡܢܝܐ

1. Ms. ܘܪ̈ܚܫ.

2. Ms. omet les mots ܟ̈ܠܒܐ ܘܫܡܥܘ. Le copiste a sans doute été trompé par la répétition du mot ܟ̈ܠܒܐ.

3. D F G H ajoutent ici ܘܒܬܝܘ ܒܛܪܝܩܠܝܢܐ; — gr. τρίκλινον.

4. Ms. ܡܢܒܘ.

5. Ms. ܘܬܫܒܚܬܐ ܘܪܘܡܪܡܬܐ ܘܐܬܦ̈ܬܐ ܒܬܘ̈ܕܝܬܐ . ܘܐܬܘܬܐ. — J'ai suivi la leçon de H.

6. Ms. ܐܘܢ̈ܩܝܣ; — gr. οὐγκίας *(uncia)*.

7. Ms. ܘܪ̈ܚܫܝܢ.

ܠܐ ܓܠܝܬ. ܘܐܡܪ ܕܝܢ ܠܘܬܗܘܢ ܗܘ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ. ܚܣ ܗܘ ܡܪܢܐ ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܢܦܩ ܐܢܫ. ܘܒܚܫܐ[1] ܒܡܣܝܒܪܢܘܬܐ ܥܒܪ ܦܢܐ ܠܡܦܩܢܐ ܕܚܒ̈ܘܗܝ ܘܐܡܪ ܠܗ. ܢܦܩ ܐܢܬ ܐܠܐ ܡܢ ܩ̈ܠܝܠ ܬܬܪܚܩܘܢ ܕܐܢܬ ܠܗ ܠܝܚܝܕܘܬܐ ܕܐܢܫ ܗܕܐ. ܘܐܡܪ ܚܕܐ ܗܘ ܠܬܗܘܢ ܒܗ ܫܥܪܐ[2] ܒܥܒܕܐ ܘܢܦܩܐ ܡܕܝܢܬܐ ܘܟܢܘܫܝܐ ܗܘ ܕܐܝܠܝܢ[3]. ܕܠܐ ܢܦܩ ܐܢܫ ܐܠܐ ܕܐܢܬ ܠܗ ܠܝܚܝܕܘܬܐ ܕܐܢܫ ܗܕܐ[4]. ܗܘܝܢ ܦܩܘܕ[5] ܩ̈ܠܝܠܐ ܒܗܢܘܢ ܕܟܢܘܫܝܐ ܘܒܬܪ ܐܦܝ̈ܣܩܘ ܘܟܠܗ ܘܡܟܠܠܝܢܘܢ. ܕܐܝܠܝܢ ܠܥܠܡܐ ܗܘܐ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܘܐܬܬܦܢ ܠܡܣܢܝܢܗܘܢ ܠܥܠܝܐ ܒܢܝܫܐ. ܘܒܢܝܫܐ ܦܩܘܕ ܗܘܐ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܠܒ̈ܝܬܐ ܩܠ ܫܠܗ. ܕܥܠܡܐ ܠܬܪ̈ܘܢܘܣ[6] ܘܡܬܒܥܐ ܠܦܠܚܐ ܕܩ̈ܠܝܠܐ ܒܗܢܘܢ ܘܢܦܩܐ

1. Ms. ܘܗܘܝܢ ܒܚܫܐ.

2. Ms. ܫܥܪ.

3. Je suis ici la leçon de H, que notre ms. amplifie ainsi : ܘܢܦܩܐ ܡܕܝܢ ܢܦܩ. ܘܟܢܘܫܝܐ ܗܘ ܚܕܕܒ ܩܢܐ ܕܓܠܠܗܘܢ ܐܪܦܩ ܒܝܡܘ ܒܢܝܫܬ ܐܬܝܢܘܬܗ (pour ܐܬܝܢܘܬܐ).

4. Je supprime ici la phrase suivante, qui ne se trouve dans aucun autre ms., et qui doit être une interpolation : ܠܐ ܓܝܪ ܒܡܠܝܠܘܬܐ ܐܦܢ ܐܢܐ ܕܐܘܡܐ ܚ̈ܝ. ܘܐܘܡܣܬ (pour ܘܐܘܡܣܬܐ) ܒܠ ܗܘܐ ܒܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܘܐ ܕܐܝܬܘܗܝ ܘܬܪܥܝܬܐ ܕܟܠܢ. ܐܡܪ ܓܝܪ ܡܪܢ ܒܐܘܢܓܠܝܘܢ. ܕܣܟ ܠܐ ܬܐܡܘܢ. ܘܬܘܒ ܡܢܐ ܐܝܬܪ ܒܪܢܫܐ. ܐܢ ܟܠܗ ܥܠܡܐ ܢܩܢܐ ܘܢܦܫܗ ܢܚܣܪ. ܐܘ ܡܢܐ ܬܚܠܘܦܐ ܢܬܠ ܚܠܦ ܢܦܫܗ.

Ces deux paroles sont tirées de *Matth.* V, 34 et XVI, 26.

5. Ms. ܦܩܘܕ.

6. Ms. ܬܐܪ̈ܘܢܘܣ; — gr. Θρόνους.

ܬܘܒ ܐܫܬܥܒܕ ܕܬܠ̈ܬ ܐܩ̈ܠܝܡ ܕܐܬܪ̈ܐ . ܒܡܠܟܘܬܗ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܬܗ ܒܟܠܗܘܢ ܠܦܢ̈ܝܬܐ ܕܡܕܢܚܐ ܕܓܪܒܝܐ ܕܐܠܗܐ . ܒܪ̈ܒܢܐ ܕܝܢ ܕܡܕܝܢܬܐ ܟܢܫܐ . ܐܬܦܢܝܘ ܠܗ ܟܗܢܐ ܘܟܘܡܪ̈ܐ ܕܦܠܚ ܐܠܗܐ . ܘܐܠܝܛܘܦܘܣ[1] ܐܝܟ ܐܦܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ[2] . ܘܐܬܘ ܟܕ ܫܡܝܛܝܢ ܡܠܝܟܐ ܕܟܒܪ ܫܢ̈ܐ . ܗܘ ܕܐܝܬ ܒܗ ܕܝܢ ܡܢܝܢܐ ܕܒܢܝܢܐ ܕܫܘܒܚܬܐ . ܘܐܙܠܘ ܠܗܝܟܠܐ ܡܕܝܢܬܐ ܕܦܛܪܘܣ ܘܕܦܘܠܘܣ . ܒܕ ܟܕ ܫܡܥܘ ܗܘܘ ܒܫܘܒܚܐ ܘܒܝܩܪܘܬܐ ܠܦܓܪܐ ܗܘ ܡܩܕܫܐ ܕܐܬܓܠܝ ܠܗܘܢ ܒܠܠܝܗܘܢ . ܟܠܗ ܕܝܢ ܠܗܝܟܠܐ ܕܡܪܝ ܦܛܪܘܣ ܘܢܦܠܘ ܥܠ ܐܦ̈ܝܗܘܢ ܟܢ̈ܫܐ ܘܫܒܚ ܐܦܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ . ܘܒܬܫܒܚܬܐ] ܗܘܘ ܠܡܪܝܐ ܡܫܒܚܐ . ܐܝܟܢܐ ܕܢܣܒܘܢ ܠܗܘܢ ܥܠ ܗܘ ܦܓܪܐ ܡܩܕܫܐ . ܘܢܫܩܘܢ ܗܘܘ ܒܚܕܘܬܗ ܒܚܕܘܬܐ ܕܒܪܬܐ ܕܝܠܗ ܡܩܕܫܬܐ ܠܫܘܠܡܗ ܐܝܟ ܕܝܘܠܦܢܗ . ܘܕܠܒܪ̈ܝܬܗ ܕܒܪܬܐ ܦܓܪܗ ܘܫܘܠܡܗ . ܕܒܝܬ ܓܠܘܣܩܘܡܐ[3] ܡܫܒܚܝܢ ܗܘܘ ܡܕܒܪܝܢ . ܘܡܢܗ[4] ܟ̈ܠܗ ܟ̈ܗܢܐ ܕܒܗܝܢܘܬܐ ܘܫ̈ܒܚ ܐܦܣܩܘܦܐ . ܘܟܠܗܘܢ ܚܕ̈ܝܢ ܗܘܘ ܠܒܗܢܐ . ܠܘܬ ܐܠܗܐ . ܘܐܬܚܙܝܬ ܠܗܘܢ ܦܪܘܫܘܬܐ ܐܠܗܝܬܐ ܟܕ ܒܪܘܒܐ ܘܐܬܒܪܟܬ . ܕܒܝܘܡܬܗ ܕܐܦܝܣܩܘܦܘܬܗ ܐܬܘܗܝ ܗܘ ܕܥܒܕ ܐܬܘܗܝ . ܡܢܗ ܐܬܦܢܝܘ ܟ̈ܠܗܘܢ ܟ̈ܗܢܐ ܕܒܗܝܢܘܬܐ ܘܫ̈ܒܚ ܐܦܣܩܘܦܐ . ܘܩܪܘ ܠܘܬܗܘܢ ܠܐܦܝܣܩܘܦܘܬܗ ܘܐܬܒܪܘ[5] ܠܗ . ܕܐܝܟ ܗܘܐ ܦܪܘܫܘܬܐ ܐܝܬ ܒܡܠܟܘܬܟ . ܘܠܐ

1. Sur la restitution de ce nom, v. la note 2, page ܒܝ.
2. Gr. σύγκλητος.
3. Gr. γλωσσόκομον.
4. Ms. ܘܡܢ.
5. Ms. ܘܐܟܪܙ.

ܘܐܝܟܢ ܕܐܬܬܟܠܠ ܒܝܘܡ ܠܘܬ ܡܠܟܐ. ܗܝܕܝܢ ܟܕ ܢܦܩܐ ܗܘܬ ܒܝܬ ܓܘܠܐ. ܘܟܕ ܢܦܩ ܠܗ ܒܪܘܡܬܐ ܘܐܦ ܪܕܝܐ ܟܕ ܡܪܟܒ ܒܡܫܘܬܐ ܕܡܠܟܐ ܕܦܘܪܦܘܪܘܢ[1]. ܘܟܠܗ ܕܘܒܪܐ ܕܢܫܘܗܝ ܕܡܢ ܟܬܪ ܒܬܪ. ܐܝܟܢܐ ܕܡܢ ܒܬܪ ܒܡܘܒܠܗ ܕܡܢ ܚܠܒܐ. ܡܢ ܐܬܬܐ ܕܪܚܡ ܢܬܒܥ ܒܢܝܗܘܢ. ܘܗܘ ܐܝܬܘܗܝ ܒܪܐ ܕܐܠܗܘܢ. ܟܕ ܡܢ ܢܦܩܝܢ ܕܝܢ ܗܘܠ. ܟܕ ܒܥܒܐ ܡܦܟܐ. ܡܢ ܒܬܪ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܐܪܐܐ ܐܠܗܐ. ܡܢ ܒܬܪ ܠܡܥܡܘܕܝܬܐ ܕܒܒܐ. ܟܕ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܪܫ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܐܝܢܘܟܢܛܝܣ[2] ܒܩܘܪܝܬܐ. ܘܡܠܟܬܐ ܕܡܠܟ ܡܢ ܐܠܗܐ. ܒܪܘܡܝܐ ܒܩܕܝܫܬܐ. ܘܠܐ ܐܫܬܒܩܬ ܡܢ ܓܘ ܡܥܡܘܕܝܬܐ ܕܐܡܪ. ܬܘ ܠܘܬܝ[3] ܟܠܟܘܢ ܠܐܢܝܐ ܘܫܩܝܠܝ ܡܘܒܠܐ ܝܩܝܪܬܐ ܘܐܢܐ ܐܢܝܚܟܘܢ[4]. ܘܬܘܒܗܐ ܕܫܠܝܬܐ ܐܫܬܟܚܬ ܠܟܠܢ. ܘܢܦܠܘ[5] ܟܠ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܟܕ ܩܝܡܝܢ. ܒܙܢܐ ܐܢܫ[6] [ܟܠܢ. ܘܡܬܒܪܟܝܢ ܠܐܠܗܐ. ܘܟܠܗ ܥܡܐ ܡܫܬܒܚܝܢ ܕܡܛܪܬܗ ܐܝܠܝܢ ܕܐܡܪ. ܟܕ ܗܘ ܠܚܘܪܐ ܕܐܠܗܐ ܘܢܛܠܐ ܟܠ ܪܘܡܒܐ. ܢܦܫܗ ܒܪܘܟܬܐ ܓܙܪ ܢܦܩ ܐܠܗܐ ܠܡܟܠܝܗ ܒܝܘܡ. ܘܟܠܗ

1. Gr. πορφυρῶν.

2. Ms. ܐܝܢܘܟܢܛܝܣ. Cette leçon, surtout si on la compare à celles des autres textes (v. aux *Variantes des Manuscrits*), fait songer d'abord à la correction ܐܢܩܠܛܝܣ, Ἀνάκλητος, *Anaclet*. Mais elle peut aussi se ramener très-simplement à une leçon ܐܝܢܘܩܢܛܝܣ, Ἰννοκέντιος, dont un copiste aurait mal lu ou mal formé le second *noun*. Or une vie grecque et deux vies latines, très-proches de notre seconde vie syriaque, nomment le prince des évêques *Innocent*. Ma restitution semble donc bien certaine.

3. Ms. ܠܘܬ.

4. *Matth.* XI, 28.

5. Ms. ܘܢܦܠ.

6. Il manque ici un feuillet dans le ms. Je rétablis entre crochets le passage perdu, tel que le donnent G et H.

ܗ̇ܘܐ ܗܘܐ . ܐܠܝܨܝܢ[1] ܗܘܘ ܠܗ ܘܡܬܦܝܣܝܢ ܘܡܬܢܝܚܝܢ ܒܗ . ܘܡܛ̈ܝܐܬܐ ܐܣܝܘܬܐ ܕܕܐܝܟ ܗܠܝܢ ܫܦܝܪܝܢ ܗܘܘ ܠܘܬܗ . ܟܕ ܡܬܒܠܝܢ ܗܘܘ ܘܡܬܥܦܝܢ ܠܗ . ܘܟܕ ܗܠܝܢ ܠܒܢ̈ܝ ܗܘܝ ܠܗ . ܠܐ ܡܬܦܝܣ ܗܘܐ . ܡܬܚܒܠ ܗܘܐ ܠܗܘ ܒܪܬ ܩܠܐ ܕܐܘܢܓܠܝܘܢ . ܐܡܝܪ ܓܝܪ ܕܠܟܢ ܕܢܚܫܐ ܠܝ ܟܠ ܦܓܥܝ ܕܡܚܠܐ ܦܠܓܐ[2] ܠܗ ܘܐܚܪܢܐ[3]. ܢܗܒ ܗܘܐ ܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ . ܕܝܢ ܡܬܒܥܝܢܘܬܐ ܕܫܠܝܐ . ܘܕܝܢ ܡܪܟܐ ܕܗܘ ܗܠܝܐ ܕܡܫܪ̈ܬܐ ܐܪ̈ܝܬܘܬܗܝܢ ܗܠܝܢ ܕܢ̈ܦܫܢ ܠܗ . ܘܬܐܪܬܐ ܒܫܘܬܐ ܘܫܘܬܐ ܚܪܝܢ ܗܘܐ[4]. ܘܪܝܫܐ ܓܝܪ ܡܫܝܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܡܒܗܘܬܐ[5]. ܚܒܪ ܕܝܢ ܗܘܐ ܠܗ ܓܘܪܐ ܕܐܠܗܐ ܒܗ ܐܒܫܘܢܝ . ܟܕ ܠܐ ܢܗܒ ܠܗܘܢ ܟܠܗ ܚ̈ܠܝܐ ܫܒܝܫܬܐ . ܟܠܗ ܡܒܘܒܐ ܘܡܫܒܒܠܬܐ . ܟܕ ܕܝܢ ܡܠܠܐ ܐܝܟܢ ܕܡܠܘܒܠܘܗ ܕܝܢ ܦܢܛܐ ܘܡܬܦܩܕܝܢ ܕܝܢ ܒܠܒܟܐ . ܐܡܪ ܗܘܐ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܠܠܠܝܐ[6] ܗܘ ܡܫܬܡܫܢ ܗܘܐ ܠܗ . ܐܝܟ . ܠܐܝܬܐ ܠܐ ܒܢܦܫܐ ܘܠܒܘܬܐ . ܘܐܝܠ ܗܘ ܠܠܝܐ . ܘܐܝܬܝ ܠܗ ܒܢܦܫܐ ܘܠܒܘܬܐ . ܘܬܒܬ ܠܘܟܠܐ ܘܬܒܬ ܟܠܗ ܕܡܟܪܐ ܕܫܬܘܗܝ ܕܝܢ ܠܡܟܐ ܕܠܒܫ ܕܝܢ ܒܠܬ ܐܟܫܘܗܝ ܘܒܥܒܕܐ ܠܡܟܐ ܗܘ . ܘܪ̈ܐܐ ܐܝܠܝܢ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܒܠܬ ܠܗ ܘܠܐܟܫܘܗܝ ܘܠܐܟܠܗ .

1. Ms. ܐܠܝܨ̈ܝܢ.

2. Je ne connais pas d'autre exemple du paël du verbe ܦܠܐ avec le sens qu'il doit avoir ici. Les quatre autres mss. ont l'aphel : ܐܦܠܐ, conformément à la leçon de la *Peschito*.

3. *Matth.*, V, 39.

4. Ms. ajoute : ܗܘܐ ܬܡܝܗܘܬܐ ܡܫܬܥܒܕܢܘܬܐ ܕܐܬܟܠܝܬܐ ܘܡܫܬܥܒܕܢܘܬܐ ܠܐܝܠܝܢ ܕܐܬܐ ܠܗ ܠܒܠܗܘܢ.

5. Ms. ܒܗܕܝܐ.

6. Ms. ܠܠܒܪܐ.

ܐܟܣ̈ܢܝܘܗܝ ܘܦܩܕ ܒܐܟܣܢܘܗܝ ܟܕ ܐܘܪܚܐ ܡܢ ܦܠܛܝܢ[1] ܟܠ ܐܘܦܣܝܩܝܢ[2] ܕܝܠܗ. ܘܫܡܫ ܠܗ ܟܕ ܐܙܠ. ܒܟܠܗ ܕܐܠܗܐ ܒܟܠ ܒܟܠ ܕܝܠܗ ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܒܟܠ ܕܝܠܗ ܒܡܣܟܢܐ ܘܐܟܣܢܝܐ. ܘܐܘ̈ܪܚܐ ܒܟܠܙܒܢ. ܘܡܢ ܦ̈ܪܘܬܐ ܕܢܦܠܝܢ ܡܢ ܦܬܘܪܟ. ܟܠ ܚ̈ܒܪܐ ܒܠ ܥܠܝܟ ܐܡܣܟܢ. ܐܡܪ ܓܝܪ ܕܝܗܒ ܠܡܣܟܢܐ ܡܘܙܦ ܠܐܠܗܐ[3]. ܘܐܠܗܐ ܡܦܪܥ ܢܛܠ ܘܢܦܪܥ ܠܟ ܛܒܘܬܐ ܕܥܒܕܬ. ܠܟܝܢ ܕܝܢ ܘܠܗܘ ܕܐܟܣܢܝܐ[4] ܐܝܬ ܠܟ. ܘܢܥܒܠܐ ܡܒܪܗ[5]. ܐܟܘܬܗ ܕܝܢ ܟܕ ܥܒܕ ܕܟܠ ܗܘ ܕܐܟܣܢܝܐ. ܬܫܪܝܬܐ ܪܗܛ ܒܢܘܒܗ ܕܢܡܠܡܘܗܝ ܠܛܠܝܐ. ܒܕܐܬܕܟܪ ܠܒܪܗ ܫܡܥܐ ܗܘ ܕܠܐ ܢܦܠ ܒܟܠܐ ܗܘܢܝ. ܘܒܫܘܒܗ ܠܡܫܗ ܘܐܒܠܗ ܠܒܝܬܗ. ܘܐܡܪ ܠܚ̈ܒܝܒܘܗܝ ܒܠܒܘܢ ܗܘ ܕܝܢ ܒܠܒܘܢ ܕܢܦܩܐ ܕܠܥܒܕܗ ܠܐܟܣܢܝܐ ܗܢܐ. ܚܕ ܗܘ ܒܪܢܐ ܐܠܗܐ ܕܒܚܝܪܐ ܚܘܝܐ. ܘܬܘܬܒܐ ܢܣܒ ܠܗ ܡܢ ܒܝܬܝ. ܐܠܐ ܒܪܡ ܒܡܫܠܡܢܘܬܐ[6] ܕܝܠܟ ܐܝܟܐ ܕܐܟܠ ܐܢܐ ܘܢܦܩ ܐܢܐ ܒܟܢܘ ܘܬܬܡܫܟܢ ܬܫܒܘܚܬܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܟܣܢܝܐܝܬ ܐܚܝܢܘܗܝ. ܟܕ ܐܟܠ ܐܢܐ ܘܢܦܩ ܐܢܐ. ܒܬܘܪܣܝܬܗ ܕܝܢ ܠܐ ܢܬܐܠܦ. ܐܠܐ ܗܟܢܐ ܦܩܕ ܐܢܐ. ܕܡܢ ܦܬܘܪܝ ܕܝܠܝ ܬܗܘܐ ܢܣܒܬܗ. ܘܗܟܢܐ ܫܒܩܘ[7]. ܒܟ̈ܒܪܐ ܕܝܢ ܐܟܣܢܝܬܐ ܕܪܒܥܐ

1. Gr. παλάτιον, *palatium*.
2. Gr. ὀψίκιον, *obsequium*.
3. *Prov*. XIX, 17.
4. Gr. ξενία.
5. Ms. ajoute encore ici ܐܟܣܢ.
6. Gr. βασιλική.
7. Ms. ܫܒܩܘ; les autres textes ont ܫܒܩ. La comparaison de ces deux leçons rend ma restitution au moins vraisemblable.

ܠܐ ܢܬܥܒܕ ܒܢ̈ܝܗܘܢ[1] ܒܡܫܬܘܕܥܘܬܗ ܠܒܢ̈ܝܢܫܐ[2] . ܘܐܒܗ̈ܘܗܝ ܠܐ ܢܬܛܠܘܢ ܡܢ ܦܘܠܚܐ ܕܢܫܐܠܬܗܘܢ . ܕܠܒܪܗܘܢ ܢܚܘܢ ܘܡܢ[3] ܕܫܠܬܝ . ܘܗܒܠܐ ܗܘܢܐ ܬܫܡܫܬܐ ܐܬܬܒܘ ܗ̇ܢܘܢ ܕܒܪܗܘܡܐ . ܟܠ ܐܢܫ ܕܢܦܩ ܡܢ ܒܬܪ ܒܦܩܘܕܗ ܕܡܢ ܡܩܪܐ ܒܐܘܪܗܝ . ܘܒܐܬܘܬܗ ܕܠܘܬܗܘܢ . ܕܗܘ ܠܟ ܗܟܢ ܚܙܐ ܗܘܐ ܟܕܪܐ ܕܐܠܗܐ . ܕܢܓܪ ܒܬܥܒܕ ܠܗ ܡܢ ܡܫܡ̈ܫܢܐ ܕܒܐܘܪܗܝ . ܒܪܡ ܠܗ ܡܢ ܛܘܒܢ ܘܐܬܐ ܠܗ ܠܦܘܠܚܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ . ܘܗܘ ܐܫܟܚ ܐܠܦܐ ܕܐܢܫܐ ܠܐܦܝܣܩܘܦܘ[4] ܕܡܕܝܢܬܐ . ܝܬܒ ܒܗ̇ ܟܕ ܐܡܪ ܕܒܬܪ ܐܢܫܐ ܠܐܦܝܣܩܘܦܘ ܕܡܕܝܢܬܐ . ܠܗܝܟܠܐ ܕܦܘܫܩܐ[5] ܦܘܠܘܣ . ܕܛܒܝܢ ܠܐ ܢܦܩܐ ܐܢܬܝ ܠܡܫܡܫܘܬܗ̇ ܕܡܫܝܚܘܬܐ . ܘܗܘ ܟܠ ܠܗ̇ ܕܝܢ ܠܐܠܗܐ . ܐܬܚܠܦܬ ܐܠܗܐ ܒܪܘܚܐ ܒܝܢܬܐ . ܘܐܬܕܒܪܬ ܠܒܝܬ ܐܒܘ̈ܗܝ ܕܦܘܠܚܐ ܠܗܘܡܒܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ . ܘܗܘ ܗܘ ܠܦܘܠܚܐ ܢܦܩ ܡܢ ܐܠܗܐ . ܐܡܪ ܕܚܝ ܗܘ ܒܪܢܐ ܐܠܗܐ ܒܟܠ ܕܗܘܠܟܐ ܝܘܡ . ܘܠܡܢܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܬܬܟܠܢܬ . ܬܘܒ ܠܐ ܐܫܟܚܐ ܘܡܪܐ ܟܠ ܐܝܟ ܕܡܢ[6] ܡܫܡ̈ܫܢܐ . ܐܠܐ ܠܡܢܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܙܠ . ܕܐܦ ܠܗܘܢ ܘܡܟܠܐ ܠܐ ܢܦܩܐ ܐܢܬܝ . ܘܗܘ ܦܪܩ[7] ܡܢ ܐܠܗܐ ܠܡܐܙܠ ܐܡܪ . ܕܒܟܠ ܕܒܪܢܐ ܗܘܬ ܒܡܫܡܫܘܬܐ . ܘܐܦ ܒܟܠܬܐ ܠܟ ܬܫܡܫܪܪ ܡܢ ܐܢ̈ܬܬܐ . ܘܢܦܩ[8] ܘܐܬܬܐ ܠܒܝܬ

1. Ms. omet ܒܢ̈ܝܗܘܢ.
2. Ms. ajoute ܕܒܐܘܪܗܝ.
3. Ms. *sic.*
4. Ms. ܠܐܦܣܩܘܦܘ.
5. Ms. ܦܘܫܩܐ.
6. Ms. omet ܐܝܟ ܕܡܢ.
7. Ms. ܢܦܩ.
8. Ms. ajoute ܘܐܡܪ ܐܡܝܢ.

ܬܘܒ ܕܗܘܘ ܒܪܗܘܡܐ ܐܒܘܬܗ̇ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܟܠܗܘܢ. ܟܕ ܠܐ ܐܙܕܗܪܘ[1] ܥܪܒܐ ܕܒܪܘܬܗ ܕܒܐܘܪܗܝ. ܘܗܕܐ ܫܡܥܬ ܐܢܘܢ. ܒܗܝ ܕܠܐ ܗܘܐ[2] ܠܒܘܬ ܐܝܟ ܐܪܐܢܫ ܒܪܘܬܗ ܐܝܟܢܐ ܐܫܬܒܚ ܒܐܘܪܗܝ. ܘܐܦܠܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܡܢ ܐܘܪܗܝ ܩܒܠܘ. ܘܟܠ ܗܕܐ ܠܐ ܐܬܩܒܠܘ ܗܘܘ ܒܛܠ[3] ܕܠܐ ܢܦܩܘ. ܐܠܐ[4] ܡܢ ܒܪܛܝܣܐ[5] ܗܘ ܕܒܐܝܕܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܫܬܟܚ[6] ܡܢ ܒܪܬܗ ܕܒܪܗܘܡܐ[7]. ܘܛܝܒ ܗܘ ܒܟܐ ܕܦܠܐ ܒܡܫܬܘܬܗ[8] ܟܕ ܒܒܘܪܗܢܐ ܐܬܘܬܗܝ ܒܐܘܪܗܝ. ܕܐܠܗܐ ܡܦܪ ܠܒܘܬܗ ܐܝܟ ܫܠܝܚܘܬܗ ܘܐܝܟ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܐܒܘܗ̈ܝ[9]. ܕܠܬܪܝܗܘܢ ܢܦܫܢ ܡܝܩܪ ܕܬܪܝܗܘܢ. ܘܗܢܐ ܡܥܠ ܐܠܗܐ[10] ܒܬܫܒܘܚܬܗ. ܘܗܘ

comme il fait encore dans le passage correspondant des mss. D et H: ܗܘ ܬܘܒ ܕܗܘܐ ܒܪܗܘܡܐ. — Peut-être le copiste a-t-il supprimé ces lignes parce qu'il n'y a vu qu'une répétition des derniers mots de la première vie, avec un développement superflu du titre qu'il venait d'écrire. Pourtant il lès a remplacées par une phrase plus inutile encore, si même elle est complète, et que voici : ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܕܒܪܗܘܡܐ ܕܒܝܠܬܐ ܕܐܒܘܬܗ̇ ܗܘܘ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܗ ܡܢ ܐܠܝܢ ܕܒܪܛܝܣܐ ܕܒܐܝܕܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܫܬܟܚ ܡܢ ܕܝܢ ܒܪܬܗ. ܫܪܝܪܐ ܬܘܒ ܘܫܪܪ.

1. Ms. ܐܙܕܪܒܘ.
2. Ms. ܘܗܘ.
3. Ms. ܒܟܐ au lieu de ܒܛܠ.
4. Ms. ܗܘܝܕܢ au lieu de ܐܠܐ.
5. Gr. χάρτης.
6. Ms. écrit ܐܫܬܟܚܘ et omet ܕܛܘܒܢܐ.
7. Ms. omet ܕܒܪܗܘܡܐ.
8. Ms. ܘܛܝܒ ܗܘ ܒܟܐ ܕܒܫܘܒܚܘܬܐ ܡܠܐ ܗܘܐ.
9. Ms. ajoute ܗܢܘܢ ܕܐܒܝܠܬܐ ܡܢ ܐܠܗܐ ܢܓܠܘܢ ܗܘܘ.
10. Ms. omet ܐܠܗܐ.

ܬܘܒ ܬܫܡܫܬܐ ܕܝܠܗ ܟܕ ܕܝܠܗ ܕܢܘܟܪܝܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܬܟܬܒܬ ܡܢ ܪܗܘܡܝܐ ܡܫܒܚܬܐ ܥܠ ܕܘܒܪ̈ܘܗܝ ܐܠܗܝܐ ܘܥܠ ܡܦܩܗ ܕܡܢ ܥܠܡܐ.

ܬܫܡܫܬܐ ܗܟܝܠ ܕܬܠܝܐ ܡܢ ܠܥܠ ܕܢܘܟܪܝܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܗܝܢ ܡܢ ܦܪܘܫܘܬܐ ܗܘ ܕܗܘܐ ܒܡܫܝܚܗ ܕܬܘܟܠܢܐ ܐܬܬܟܪܬ. ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܗܠܝܢ. ܟܕ ܗܠܝܢ ܐܦܢܐ ܠܐ ܐܦܪܐ. ܐܬܦܪܫܬ ܠܗܘܢ ܬܫܡܫܬܐ ܐܚܪܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܕܟܠܗ ܕܗܢܝܐ ܢܘܟܪܝܐ ܕܬܫܡܫܬܐ. ܐܦܢܐ ܕܐܬܬܟܬܒܬ ܥܠ ܕܘܒܪ̈ܘܗܝ ܒܪܗܘܡܝܐ ܡܫܒܚܬܐ ܒܗ ܐܬܒܩ̈ܘܗܝ ܕܝܠܗ ܕܬܘܟܠܢܐ. ܕܫܬܒܚܬܐ ܥܠܝܗܘܢ ܕܗܠܝܢ ܕܡܫܒܚܬܐ ܐܝܬܝܗܘܢ ܐܬܦܪܫܘ ܘܐܬܩܠܠܠ ܒܗܝܢ ܕܗܘ ܦܪܘܫܘܬܐ. ܘܗܠܝܢ ܐܢܫܬܐ ܕܡܢ ܒܬܪ ܟܬܒܘܗ ܘܡܫܘܪܬܗ ܘܟܬܒܗ ܕܡܫܡܫܢܐ. ܘܫܒܠܗ ܗܘ ܕܗܘ ܐܠܗܐ ܒܦܫ ܕܐܚܝܢܐ ܗܘܐ. ܘܒܬܫܠܡܘܬܗ ܕܠܗܘܢ ܡܫܒܚܬܐ. ܗܘ ܟܕ ܦܪܘܫܘܬܐ ܕܐܬܟܬܒܗ ܠܬܫܡܫܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܠܘܬ ܒܗܘܢ ܕܬܘܟܠܢܐ ܐܫܬܡܠ[1]. ܫܪ̈ܝܪܐ

1. Les lignes comprises entre les astérisques manquent dans le ms. E. Mais elles sont données par les quatre autres, et le sens général de cette *préface* rend extrêmement probable leur existence dans la rédaction primitive. Le ms. E semble d'ailleurs en garder une trace dans le ܬܘܒ qui s'est conservé, à la phrase suivante, après ܫܪ̈ܝܪܐ, et qui marquait sans doute originairement l'opposition de cette phrase à une précédente,

ܠܥܘܗܕܢܐ ܐܬܪܥܝܬ. ܠܗ ܕܝܢ ܐܬܟܠܠ ܗܘܐ ܘܒܥܘܒܗ ܠܢܘܚܐ ܒܣܝܡܐ ܘܒܣ̈ܝܡܬܐ . ܘܡܫܘܕܥܗ ܟܠ ܟܠܗ ܕܘܒܪܗ ܡܫܒܚܐ ܕܪܘܚܢܘܬܐ . ܘܐܚܪܢܐ ܕܟܘܒܟܐ . ܘܒܫܘܒܩ ܒܟܠܗ ܠܐ ܟܡܫ .

ܫܠܡܬ ܬܫܥܝܬܐ ܕܥܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ .

(Ms. A, add. 17177 du British Museum.)

ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܟܕ ܐܬܐ ܠܘܬ ܢܦܫܗ ܐܡܪ ܠܚܝܠܐ . ܗܕܝܢ ܟܕ ܚܙܐ ܒܟܠ ܗܘ ܪ̈ܒܘܠܐ ܡܫܝܚܐ ܘܐܡܪ . ܒܟܝܠ ܫܘ ܠܗ ܒܝܢ ܟܪܝܐ ܕܢܗܘܐ ܠܗ ܒܥܒܕܐ ܐܚܪܢܐ ܐܠܐ ܐܢ ܕܐܢܫ ܠܐܟܣܢܝܐ ܒܠܚܘܕ ܒܛܠܐܝܬ . ܡܢ ܗܪܟܐ ܢܦܩ ܐܠܐ ܡܨܪ̈ܝܐ ܕܐܝܬ ܕܐܝܟ ܗܠܐ ܡܫܝܚܐ ܕܡܟܝܢ[1] ܒܥܘܒܕܐ . ܘܪ̈ܘܪܒܢ ܠܐܠܗܐ ܒܢܦܫܗܘܢ . ܘܠܐ ܢܕܚܠܘܢ[2] ܠܟ̈ܠ ܐܢܫܐ ܒܟܠ ܒܥܒܕܗܘܢ . ܘܟܕ ܗܕܝܢ ܗܘܐ ܗܘܐ ܠܗ ܥܡܠ ܛܒܝܐ ܡܨܪ̈ܝܐ ܘܦܘܩܕܐ ܥܠ ܐܟܣܢܝܐ ܠܗ ܠܡܫܒܚܐ ܒܬܪ ܪܒܘܠܐ . ܘܒܫܦܠܘܬܐ[3] ܡܨܪ̈ܝܬܐ ܒܡܘܗ̈ܒܬܗ[4] ܒܒܠܝܢ ܥܠ ܕܫ̈ܦܠܐ ܘܥܠ ܐܟܣܢܝܐ ܪܒܐ ܗܘܐ . ܘܒܬܠܬܗ ܥܠ ܢܣܒܬ ܐܟܣܢܝܐ ܒܚܣܝܪ ܗܘܐ . ܠܒܢ̈ܝܢܐ ܕܝܢ ܡܨܪ̈ܝܐ ܩܛܠ ܗܘܐ . ܘܟܕ ܥܡܠ ܛܒܝܐ ܕܒܟܘܪ̈ܬܐ ܐܡܗܒ ܗܘܐ . ܘܟܠܡܗ ܕܬܒܥܐ ܘܐܪ̈ܒܥܬܐ ܪܒܐ ܗܘܐ ܘܕܡܫ̈ܝܚܐ ܘܕܐܟܣܢܝܐ ܣܓܝ ܗܘܐ . ܗܟܢܐ ܕܠܘ ܒܠܚܘܕ ܥܠ ܕܒܢܝܬܗ ܣܓܝ ܗܘܐ ܘܡܦܪܢܣ . ܐܠܐ ܐܦ ܥܠ ܐܟܣܢܝܐ ܕܟܪ̈ܐ ܢܣܒܐ ܘܕܐܪ̈ܡܠܬܐ ܒܟܪ̈ܝܗܐ ܐܚܝܣ ܗܘܐ ܕܠܐ ܒܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܠܗܘܢ ܢܣܒܘܢ ܒܚܘܒܗ ܒܡܘܗ̈ܒܬܗ . ܕܫܘܦܬܘܬܐ ܒܛܘܒܐ ܕܡܪܚܡܢܐ ܬܗܘܐ ܠܗ ܠܘܬ ܐܠܗܐ . ܘܗܟܢܐ ܫܪܝ ܘܗܟܢܐ ܫܠܡ ܒܛܘܒܐ ܪܒܘܠܐ ܒܢܝܚܬܐ ܕܐܟܣܢܝܐ .... ܬܫܒܘܚܬܐ ܗܟܝܠ ܗܕܐ ܕܬܠܝܢ[5] ܕܝܢ ܠܟܠ ܕܨܒܪܐ ܕܐܠܗܐ . ܒܝܕܗ ܕܝܢ ܦܪܘܩܢܐ . ܘܗ̇ܘ ܕܗܘܐ ܒܝܕܗ ܕܛܘܒܢܐ ܒܝܕܗ ܐܬܒܪܝܬ . ܐܦ ܒܝܕܗ

1. Ms. ܡܟܝܢ.
2. Ms. ܢܕܚܠܝܢ.
3. Ms. ܕܒܫܦܠܘܬܐ.
4. Ms. ܒܡܘܗܒܬܗ, sans ribbui.
5. Ms. ܬܠܝܢ.

ܪ̈ܘܪܒܬܐ ܗܘܬ. ܘܪܕܦ ܠܘܬ ܡܫܝܚܐ ܪܥܝܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܘܢܦܠ ܥܠ ܪ̈ܓܠܘܗܝ ܟܕ ܒܟܐ ܘܐܡܪ. ܚܛܝܬ ܐܢܐ ܡܛܠ ܕܒܪ ܐܬܕܒܪܬ ܘܐܣܪ ܥܠܝ. ܪܥܝܐ ܕܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܟܕ ܚܙܐ ܕܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ ܢܗܪܐ ܕܚܝ̈ܠܐ ܡܢ ܥܝ̈ܢܘܗܝ. ܗܘ ܗܟܝܠ ܘܕܒܪܗ ܫܠܡܘܗܝ ܠܦܪ̈ܕܝܣܐ ܡܢ ܥܠܡܐ. ܘܡܫܬܐܠܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܕܡܠܟܐ ܗܘ ܒܠܠܝܐ ܕܐܪܒܥܬܐ ܗܘܐ. ܗܢܘܢ ܐܡܪ ܠܗ ܟܠ ܡܕܡ ܕܗܘܐ ܘܡܟܬܒܢܘܬܗ ܗܘܐ ܐܝܟܢܐܝܬ ܕܗܘܐ ܦܓܪܐ ܠܒܪܐ ܘܕܟܝܐ ܠܘܬܗܘܢ. ܟܐܢܐ ܐܪܝܐ[1] ܘܟܘܢܫܐ ܪܒܐ. ܘܫܘܒܩܬܐ ܕܢܝܚܬܐ ܠܡܫܢܝܢ. ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܟܕ ܫܡܥ ܗܠܝܢ ܬܗܪ. ܘܐܝܟ ܕܟܠܘܢ ܪܘܚܐ ܪܬܚ. ܡܛܠ ܕܡܠܠܐ ܗܘܐ ܕܡܫܝܚܬܐ. ܦܩܕ ܒܟܢܫܐ ܕܢܐܙܠܘܢ ܠܐܢܫܐ ܕܐܦܩܘ ܠܡܥܢܝܐ ܕܠܡܦܪܘܩ. ܘܟܕ ܗܢܘܢ ܐܙܠܝܢ ܗܐ ܗܠܝܢ ܡܩ̈ܦܠܐ ܕܡܦܪܘܩܘܗܝ ܐܪܒܥ ܐܢܘܢ. ܕܐܙܠܝܢ ܟܕ ܐܢܫܐ ܕܡܦܪܘܩܘܗܝ ܠܠܝܢܫܐ. ܘܟܕ ܐܫܬܐܠܘ ܕܐܢܫܐ ܡܦܪܬܘܢ ܠܗܘ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܐܡܪܘ ܠܗܘܢ ܕܒܟܪ ܐܦܩ̈ܠܝܐ ܣܦܪ̈ܘܗܝ. ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܘܕܒܪܗ. ܕܡܪܘ ܗܘܘ ܐܢܘܢ ܒܒܝܬܗܘܢ ܠܗܪܘܢ ܡܩ̈ܦܠܐ. ܕܢܫܘܢ ܠܗܘܢ ܡܦܪܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܟܦܠܘ ܠܡܦܪܐ ܦܩܕ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܢܬܦܬܚ ܟܕ ܕܐܢܫ. ܘܗܘܐ ܘܕܒܪܗ ܒܟܠ ܡܩ̈ܦܠܐ. ܒܠܗ ܕܢܫܘܢ ܫܠܡܐ ܘܢܦܩܘܢܗ ܕܬܬܢܝܚ. ܗܢܘܢ ܚܙܘ ܘܢܣܒ ܕܪ̈ܘܡܐ ܕܟܡܢ ܒܟܪ̈ܡܐ ܗܘܐ ܦܘܫܐ ܡܫܟܢ ܒܠܘܕܘܗܝ ܒܗ ܒܦܘܩܕܬܐ. ܠܦܓܪܐ ܕܝܢ ܕܠܝܬ. ܗܢܘܢ ܟܕ ܬܗܪܝܢ ܒܟܐܘܗ ܠܫܦܝܐ ܒܟܠܗ ܡܦܪܐ ܘܠܐ ܐܫܟܚܘܗ. ܐܠܐ ܐܢ ܠܪ̈ܘܡܐ ܒܠܚܘܕ. ܘܬܫܒܘܚܬܐ[2] ܘܐܘܩܪܐ ܪܒܐ ܐܝܟ ܐܢܘܢ ܒܟܠ ܥܠܡܐ ܐܡܝܢ.

1. Ms. ܘܟܐܝܪܐ.
2. Ms. ܬܫܒܚܐ.

ܕܢܒܥܐ ܠܦܘܪܥܢ. ܥܒܪ ܐܘܠܐ ܕܝܢ ܡܣܟܢܐ. ܐܬܬܒܝܪܗ ܛܘܒܐ ܕܚܘܒܐ ܐܠܗܝܐ. ܘܫܩܠܐ ܗܘܐ ܥܡܗ ܐܟܣܢܝܐ. ܗܘ ܕܝܢ[1] ܦܘܢܕܩܝܐ ܟܕ ܚܕܪ ܠܟܐ ܘܠܟܐ ܠܐ ܚܙܝܗܝ ܠܡܣܟܢܐ ܐܝܟ ܚܙܘܗ. ܚܫܒ[2] ܒܠܒܗ ܡܠܝܐܝܬ. ܟܕ ܕܝܢ ܐܫܟܚܗ ܐܦܝܣܗ ܐܝܟ ܕܢܥܠܘܗܝ ܠܘܬܗ ܠܒܝܬܗ ܘܢܬܢܝܚ ܡܢ ܥܘܪܗܢܗ ܘܠܐ ܢܟܐ. ܘܬܘܒ ܐܡܪ ܠܗ. ܕܥܒܪ ܫܘܠܚܢܟ ܬܘܒ ܫܒܘܩ ܐܢܐ ܠܟ ܕܠܚܡܝ̈ܟ ܬܐܟܘܠ. ܘܠܐ ܐܬܦܠܚܣܘ.. ܗܝܕܝܢ ܐܡܪ ܠܗ ܦܘܢܕܩܝܐ. ܟܕܝܢ ܐܘܟܠܢ ܠܩܣܢܘܕܘܟܐ[3]. ܘܠܒܣܝܢ ܒܒܥܠܐ ܡܣܟܢܐ ܕܦܫܩܐ ܐܬܦܠܚܣܘ ܠܗ. ܟܕ ܬܒܥ ܒܟܠܗ ܒܥܘܬ̈ܬܐ. ܕܠܐ ܒܟܘܡ ܢܛܪ ܡܢ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܠܒܝܬ ܠܘܬܗ. ܘܫܩܠ ܐܘܟܠܗ. ܘܡܣܒܪ ܗܘܐ ܠܗ ܐܒܝܠܘܬܐ. ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܗܘ[4] ܕܡܒܠܒܢ ܒܒܥ ܢܟܚܠܐ ܕܐܦ̈ܠܘܗܝ. ܒܟܠ ܒܟܣܝܘܬܐ ܕܕܘܒܪ̈ܘܗܝ ܕܡܣܟܢܐ. ܘܒܠܒܠܗ ܣܛܡ. ܘܢܛܪ ܠܗ ܒܡܥܒܕܘܬܗ ܐܦ ܡܢ ܥܒܪ ܒܥܘܬܗ. ܒܝܘܡܐ ܓܝܪ ܕܒܬܪܗ ܗܘܐ ܕܢܦܘܩ ܡܢ ܒܠܒܐ ܗܢܐ ܠܒܒܟܪܗ ܕܠܥܠܡ. ܐܫܬܟܚ ܠܗ ܒܢܘܢܐ ܠܦܘܢܕܩܝܐ ܘܠܐ ܐܫܟܚ ܕܐܝܟ ܒܢܝܗ ܢܐܠ ܠܡܣܟܢܗ ܕܡܣܟܢܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܐܫܬܟܠ ܪܘܚܗ ܠܛܘܒܐ. ܒܫܦܐ ܗܘܐ ܗܠܝܢ ܕܩܣܢܘܕܘܟܐ ܐܝܟ ܚܕ̈ܗܘܢ ܐܦܝܣܘܗܝ ܒܡܘܦܐ ܗܘܐ ܚܕ ܥܫܝܢܐܝܬ ܠܒܪ ܕܡܒܥܝܢ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܒܡܣܟܢܘܬܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܢܦܩܘ ܗܠܝܢ ܕܡܒܥܝܢ ܠܗ ܘܐܟܒܘܗ. ܗܝܕܝܢ ܐܬܬܐ ܦܘܢܕܩܝܐ. ܘܡܫܐܠ ܒܠܒܗ. ܘܟܕ ܫܠܚ ܕܒܝܬܗ ܠܗ ܘܐܦܩܘ ܕܡܒܥܝܢܗܘܢ. ܒܡܣܟܢܐ ܫܪܐ ܠܗ ܒܒܝܬܐ. ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ

1. Ms. ܗܘ ܗܘ ܕܝܢ.
2. Ms. ܘܚܫܒ.
3. Gr. ξενοδοχεῖον.
4. Ms. omet ܗܘ.

ܘܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܗ ܕܐܝܟ ܐܢܫܐ ܐܢܬ. ܘܟܠܗ ܚܫܒܢ. ܠܥܠܡܐ ܕܝܢ ܡܘܕܐ ܐܢܬ ܠܐ ܦܠܐ ܦܬܓܡܐ ܠܦܪܘܫܘܬܐ ܗܘ ܕܫܐܠܗ. ܠܫܪܬܐ ܕܝܢ ܒܗ ܕܐܡܪ ܟܠܗ ܒܦܘܠܚܢܐ ܕܦܫܝܩܐ ܠܐ ܘܐܡܪ ܠܗ. ܠܟܠܢܐ ܗܝ ܒܡܫܡܫ ܐܢܬ ܠܗ ܥܠ ܗܠܝܢ ܓܒܪܐ.. ܫܐܠ ܠܗܠܝܢ ܕܡܫܡܫܝܢ. ܘܒܟܠܗܘܢ ܢܦܠܬ ܕܐܝܟ ܐܢܐ. ܘܐܝܟ ܐܢܫܐ ܐܢܬܘܢ. ܗܘ ܓܒܪ ܒܟܠܗܘܢ ܐܢܬܘܢ. ܦܪܘܫܘܬܐ ܕܝܢ ܠܐ ܒܡܫܡܫ ܗܘܐ ܕܕܠܐ ܒܡܘܒܐ ܠܗܕܐ ܬܕܒܘܪܬܐ ܠܥܒܕܐ. ܢܦܩ ܗܘܐ ܓܒܪ ܐܚܝܢܗ ܒܗ ܢܒܝܐ ܘܡܚܝܪ ܥܠ ܢܦܫܗ ܕܠܐ ܢܦܫܘܗܝ. ܘܠܐ ܢܦܫ ܒܟܠܗ ܒܡܕܝܢܬܐ ܕܠܘܬ ܫܪܪܬܐ ܒܠܒܘܗܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܩܪܝܒܐ ܕܐܠܗܐ ܐܬܐܠܝܢ ܒܗ ܕܢܦܠ ܡܢ ܒܥܒܕܘܬܐ ܘܡܢ ܡܕܒܪܐ. ܒܟܠܗ ܕܐܝܟ ܠܐ ܡܪܝܐ ܐܢܬܘܢ ܗܘܐ. ܘܐܬܦܠܣܘ ܕܢܠܐ ܫܪܪܐ ܠܦܪܘܫܘܬܐ. ܗܟܝܠ ܐܝܟ ܗܘ ܕܬܒܥ ܒܟܠܗ ܕܦܪܘܫܘܬܐ ܒܡܬܒܥܘܬܐ ܕܠܐ ܢܦܠ ܠܐܝܢ ܒܗ ܗܘ. ܘܗܟܝܠ ܓܠܐ ܠܗ ܒܗܠ ܒܥܘܩ. ܒܗ ܐܡܪ. ܕܐܝܟ ܗܘ ܒܡܥܒܕܢܐ ܕܦܘܩ ܕܒܠܐ ܐܬܐ. ܘܒܟܠ ܗܘܐ ܠܐܝܢ. ܒܪ ܒܥܘܬܝ ܗܘܐ. ܘܠܐ ܦܪܚܐ ܗܘܐ. ܦܪܘܫܘܬܐ ܕܝܢ ܒܗ ܫܒܒܐ ܗܠܝܢ ܐܦܝܣܗ ܡܟܝܠ. ܘܒܟܠ ܒܟܠܗ ܐܝܟ ܕܒܟܒܗ ܠܗܘܐ. ܘܒܗ ܠܐ ܐܬܦܠܣܘ ܫܒܝܗ. ܘܡܢ ܗܟܝܠ ܗܘ ܦܪܘܫܘܬܐ ܗܘܠܐ ܒܗ ܠܗ ܒܫܒܒܠ[1] ܗܘܐ ܒܡܫܒܚܢܘܬܗ ܫܦܝܪܐ. ܒܥܘܕܪܢܐ. ܡܬܥܝܪܐ ܐܚܠ[2] ܢܦܫܗ. ܘܒܟܠܗ ܥܠ ܗܕܝܘܬܗ ܢܛܪ ܥܠ ܕܡܢ ܡܒܥܩ. ܒܥܒܕܐ ܕܐܝܟ ܢܬܗ ܡܫܕܪܐ ܗܘܬ ܥܠ ܕܡܕܒܪܘܬܗ ܡܬܥܝܪܐ. ܒܗ ܐܡܪ ܗܘܐ ܒܠܒܫܗ. ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܕܒܦܘܢܝܐ ܕܪܘܒܐ ܐܬܕܒܪ ܗܠܝܢ ܡܒܪ. ܒܟܠܐ ܠܐ ܢܚܒܝܢ ܐܢܫܝܢ ܕܗܘܐ

1. Ms. ܒܫܒܫܒ.
2. Ms. ܐܚܠܠ.

ܠܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܡܫܡܫܢܐ[1] ܠܥܠܡܐ ܕܢܬܒܥܐ ܠܐ ܡܨܝܐ. ܐܝܟ ܒܘܬܪܗܘܢ ܕܝܢ ܘܒܡܬܘܬܗܘܢ ܫܦܪܘ ܒܟܠ ܠܩܕ̈ܡܝܢ ܘܐܬܪ̈ܘܗܝ ܒܗ ܒܚܝܢ ܠܗ. ܚܕ ܕܝܢ ܡܢ ܒܢ̈ܝ ܒܝܬܗ ܡܗܝ̈ܡܢܐ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܐܠܨܘ ܠܒܥܠܬܗ ܕܡܫܝܚܐ. ܒܗ ܕܡܬܒܪܢܝܢ ܗܘܘ ܒܬܫܒ̈ܘܚܬܐ ܘܐܬܘ ܐܦ ܠܐܘܪܗܝ ܒܪ ܕܐܬܩܘܗܝ ܗܘܐ ܒܪ̈ܗܘܢ ܒܗ ܚܕܪ. ܗܘ ܗܢܐ. ܚܕ ܡܢ ܛܠ̈ܝܘܗܝ ܕܡܫܝܚܐ ܒܠ. ܗܘܐ ܐܘܪܒ ܠܐܦܣܩܘܦܐ ܥܡܝܩܐ ܙܒܢܐ ܕܠܗ̇ ܕܐܘܪܗܝ ܒܠ ܡܓܘܬܐ ܗܘܐ ܕܢ̈ܒܪܐ ܗܘܐ. ܘܠܐ ܒܠܚܘܕ ܗܘܐ ܕܠܐ ܐܫܟܚܗ. ܐܠܐ ܕܐܦ ܠܐ ܕܬܗܘܢܝܢ ܗܘܐ ܒܟܠ ܙܒܢܬܗ ܕܡܓܘܬܐ. ܘܒܗ ܠܐ ܐܫܟܚ ܕܠܘܩܡ ܒܠܘܗܝ. ܢܦܩ ܐܙܠ ܠܗ ܠܐܬܘܪ̈ܬܐ ܐܚܪܢܐ ܒܗ ܒܟܐ ܠܗ. ܗܘ ܕܝܢ ܦܘܠܣܐ ܐܫܬܘܕܥ ܗܘܐ ܐܝܟܢ ܠܩ̈ܠܐ ܒܝܬܗ ܒܗ ܒܐܠܝܢ ܗܘܘ ܠܚܕܬܐ. ܘܒܗ ܢܦܩܝܢ. ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܒܗ ܒܡܬܝܚܐ ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܗܘܢ ܗܘܐ. ܠܐ ܐܫܟܚܘ ܒܠܗܘܢ ܐܦ ܠܐ ܒܠܚܠ. ܡܛܠ ܡܫܒܚܢܗ ܪܒܐ. ܕܐܬܐ ܕܢܝܚܘܬܐ ܒܗ ܠܝܬ ܗܘܐ. ܐܝܟܢ ܓܝܪ ܕܚܝܢ ܗܘܘ ܕܢܒܚܝܢܗܘܢ ܠܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܪ̈ܘܡܝܐ ܕܚܫܘܟܐ ܘܚܕܪ. ܕܡܟܐ ܓܝܪ ܕܐܦ ܘܐܘܬܐ ܡܛܠ ܗܘܐ ܒܠܗܘܢ. ܒܗ ܒܒܪ ܕܝܢ ܐܒܠܐ ܡܘܢܝܐ ܦܪܡܘܢܪܐ[2] ܒܗ ܢܒܥܐ ܘܫܡܥܐ ܠܚܝܬܐ ܗܕܐ. ܒܗ ܡܢ ܠܟ̈ܠܗܘܢ ܢܦܩ ܗܘܐ ܕܚܝܠܐ ܐܝܟ ܕܡܛܠ ܒܥܠܐ ܕܬܫܒܫܬܐ. ܘܒܗ ܢܦܩ ܐܫܟܚܗ ܠܗܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܕܡܛܠܒ ܘܡܚܝܠܐ. ܒܗ ܒܠܠܥ ܕܒܝܢ. ܘܗܘܐ ܠܗ ܚܕܐ ܐܦ ܐܘ ܬܪ̈ܬܝܢ ܚܝܐ ܗܘܐ. ܐܠܐ ܐܦ ܡܫܝܚܝܬܐ ܟ̈ܠܠܬܐ ܢܒ̈ܪܐ. ܒܗ ܕܝܢ ܡܢ ܠܟ̈ܠܗܘܢ ܐܝܠ ܘܦܩ ܠܗܘܬܗ ܗܢܐ ܦܪܡܘܢܪܐ.

1. Ms. ܕܫ̈ܡܫܢܐ.

2. Gr. παραμονάριος.

ܬܪܥܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܩܐܡ ܗܘܐ . ܟܕ ܐܙܠܗ ܦܓܪܐ . ܘܒܡܥܠ ܕܬ̈ܪܥܐ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܠܡܕܝܢܬܐ ܒܥܐܠܝܢ ܗܘܘ . ܘܐܬܒܥܬܝ ܕܩܒܠ ܗܘܐ ܒܟܠܗܘܢ ܐܝܟ ܕܠܡܫܘܚܬܗ . ܘܦܫ ܗܘܐ ܐܙܠܗ ܡܢ ܕܠܒܣܝܡܒ . ܐܬܚܘܝ ܗܘܐ ܕܝܢ ܛܩܛܘܢ[1] ܕܒܐܩܠܝܬܗ ܐܝܟ ܒܚܡܪܐ ܒ̈ܢܝܢ[2] ܕܠܫܒܐ . ܘܬܪ̈ܬܝܢ ܕܪ̈ܘܚܐ . ܘܟܕ ܟܝܢܐ ܛܒ ܬܪܝܢ ܒܡܩܒܠ ܗܘܐ . ܟܕ ܥܒܕܬܗ ܠܐܢܫܐ ܒܗ ܗܘܐ ܠܗ . ܘܡܢ ܕܐܦܬܐ ܕܐܦܬܐ ܦܠܓ ܗܘܐ . ܥܠ ܗܪܐ ܕܝܢ ܢܦܩܬܐ ܘܡܦܩܬܐ ܡܢ ܡܠ̈ܦܢܐܐ[3] ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܕܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ . ܡܢ ܡܫ̈ܡܫܢܐ[4] ܕܝܢ ܠܐ ܦܪܫ ܗܘܐ ܒܟܠܗܘܢ ܒܡܕܒܪܢܘܬܗ . ܐܠܐ ܐܚܪܢܝ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܠܟܠ ܒܢܐ ܕܕܒܪܘ ܒܠܗܘܢ ܒܡܫ̈ܡܫܢܐ[5] ܕܗܘ ܐܦܕܝܘܢ . ܘܐܡܪ ܗܘܐ . ܦܠܓܘܬܗ ܠܐܣܝܐ ܘܐܣܛܘܢܐ . ܘܒܡܠܟܐ . ܘܟܠ ܡܕ̈ܒܪܢܐ[6] ܕܡܬܒܢܝܢ ܠܢܦܫܬܐ ܠܒܕܬܐ ܒܟܠ ܐܚܪ ܗܘܐ ܒܕܒܪܐ ܠܢܦܪܐ . ܘܗܘܠܐ ܕܚܠܡ ܗܘܐ ܥܠ ܢܦܫ̈ܗܝ . ܘܟܠ ܕܗܘܐ ܡܕܒܪܐ ܘܪܒܘܬܗ ܠܐܢܫ ܠܐ ܐܘܕܥ . ܐܦ ܠܐ ܒܡܠܐ ܕܫܟܢܗ ܠܐܢܫ ܐܬܛܦܫܘ ܕܠܒܫ . ܒܟܠ ܕܠܐ ܢܬܚܫܒ ܐܘ ܢܦܩܘܫ ܕܡܒܪܗ ܒܫ ܫܒܚܗ . ܗܘ ܕܝܢ ܫܘܫܒܝܢܗ ܟܕ ܡܫܚ ܒܕܢܐ ܡܠܦܢܐܐ ܘܠܐ ܦܠܐ ܠܐ ܠܢܘܬܗ . ܒܬܟܪܬ ܗܘܐ ܒܟܠܗ ܠܒܢܝܐ . ܘܡܫܬܐܠ ܗܘܐ ܟܕ ܡܒܐ ܠܗ . ܘܟܕ ܗܠܟ ܕܡܐܠܟܐ ܢܬܒ . ܦܠܐ ܠܢܦܫܗ ܠܢܦܫܗ ܕܦܠܘܢܐ ܟܕ ܒܫܘܢܐ ܕܒܠܝܐ ܦܓܥ . ܥܠ ܚܘܒܬܐ ܕܝܢ ܘܡܐܠܟܐ ܕܐܚܝܢܘ

1. Gr. τακτόν.

2. Ms. ܒܢܝܢ, sans ribbui.

3. Ms. ܡܠܦܢܐܐ, sans ribbui.

4. Ms. ܡܫܡܫܢܐ, sans ribbui.

5. *id.*

6. Ms. ܡܕܒܪܢܐ, sans ribbui.

ܠܒܣܬܐ . ܘܦܝܫܘܬܐ ܪܒܬܐ ܠܚܝܪܘܬܐ ܕܬܗܦܟܐ .
ܠܟܠܐܢܫ ܕܡܡܛܐ ܠܫܘܬܦܘܬܗ . ܗܘ ܕܝܢ ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ ܕܒܗ ܗܘܐ
ܫܘܒܚܗ ܕܠܥܠܡܘܗܝ ܒܬܦܪܗ ܗܘܐ . ܗܟܢ ܐܦ ܗܘ
ܕܐܠܗܝ ܒܫܡܗ ܗܘܐ ܠܗ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܬܒܥܝ ܒܟܠܗ
ܫܘܒܚܗ ܐܬܕܒܪ ܠܫܡܗ ܕܡܫܝܚܐ . ܘܫܡܥܘ ܠܗܘܢ
ܐܚܝܕܐ ܪ̈ܒܐ ܬܪܝܢ . ܘܢܦܩܘ ܗܘܘ ܠܠܒܐܢܐ . ܟܕ ܐܢܫ
ܐܡܪܝܢ ܠܗ ܒܟܬܒܐ . ܘܐܡܪ ܠܗ ܠܫܘܒܚܗ . ܗܟܢ ܐܦ
ܠܗ ܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ . ܟܕ ܒܬܘܠܘܬܐ ܐܝܟ . ܘܗܘܝܘ ܐܚܝܕܐ
ܠܡܫܬܘܕܝܘ ܕܝܢ . ܗܘ ܕܝܢ ܟܕ ܠܐ ܐܢܫ ܕܡܢ ܐܬܡܠܟ
ܠܡܡܠܠ . ܟܕ ܐܡܪ ܕܝܢ ܠܗ . ܟܕ ܫܡܥܗ ܠܗ ܘܐܡܪ
ܕܥܒܝܕ ܢܦܠܐ ܘܠܐ ܢܦܫ ܘܐܬܡܠܟ . ܗܟܢ ܦܘܠܘܣ ܟܕ
ܐܬܦܠܓ ܥܠܘܗܝ ܒܢ ܫܘܒܚܗ ܦܠܓ ܘܐܡܪ . ܗܘ ܕܡܢܐ
ܠܐܠܗܐ ܡܫܒܚܢܘܬܗ . ܦܩܕ ܠܗ ܦܘܠܘܣ ܕܢܫܬܡܥ
ܐܢܐ ܗܘ . ܘܗܟܢ ܠܗ ܡܫܬܐ ܗܘܝܐ ܐܝܟ ܠܗܢ . ܘܟܬܒ ܗܘܐ
ܒܚܝܠܐ ܗܘܐ . ܗܘܐ ܐܠܐ ܐܬܬ ܡܢܗܘܢ ܠܫܪܪܐ ܐܠܐ
ܗܘܝܬ . ܘܡܬܦܠܓ ܡܠܠ ܠܗ . ܘܫܡܥܬ ܠܗ ܪܘܚܐ ܪܒܬܐ .
ܘܠܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܒܦܠܛܘܗܝ ܠܟܠܐܢܫܐ ܕܫܡܠܝܐ ܕܫܪܪܐ .
ܒܟܪܣܛܝܢܘܬܐ ܕܐܠܗܐ . ܗܟܢ ܦܘܠܘܣ ܢܦܫ ܟܠ
ܡܠܘܫܐ ܘܢܦܫ ܟܕ ܫܪܪ . ܘܐܬܡܠܟ ܒܒܟܐ ܠܟܘܢܝܬܐ
ܕܦܬܓܡܐ ܕܬܘܕܝܬܐ ܐܡܪܗܘܢ . ܘܡܛܠ ܗܘܐ ܡܢܝܢ ܟܣܝܐ
ܒܒܟܐ ܠܒܢܝܗܘܢ . ܕܬܘܪܗܘܢ ܕܝܢ ܕܡܢܐ ܦܘܠܘܣ ܕܐܢܐ ܐܡܪܗܘܢ
ܐܬܚܙܝ ܗܘܐ ܗܟܢܐ . ܒܐܢܫܐ ܐܬܡܠܟ ܗܘܬ
ܐܬܟܠܝܘܗ ܒܦܘܠܚܢܐ ܘܦܩܕ ܡܢܗܪܐ . ܟܕ ܒܟܪܙ ܡܢ ܐܢܫ
ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ . ܐܦ ܠܐ ܢܗܘܐ ܗܘܐ ܕܥܠ ܒܐܘܟܠܘܬܐ
ܒܐܢܫܐ ܢܫܬܡܠܐ . ܒܦܠܓ ܕܒܠܝܬ ܗܘܐ ܡܦܩܢܗ
ܒܬܘܕܝܬܐ ܐܬܚܙܝ . ܐܡܪܝܢ ܕܝܢ ܕܒܟܐ ܗܘܐ ܪܥܝܐ ܐܝܟ

ܦܐܪ̈ܐ ܕܒܠܒܐ. ܘܠܗܘܢ ܕܒܦܘܩܕܢܐ ܗܘܬ ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܛܠܝܐ ܠܡܠܐܟܘܬ ܠܐ ܕܚܒ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܒܝܢ ܡܫܒܚܢܘܗܝ. ܐܠܐ ܟܕ ܚܙܐ ܠܗ ܠܬܘܬ ܪܒܝ ܕܡܫܬܒܚ ܒܟܠܗܘܢ ܒܟܠ ܗܘܐ. ܘܗܘܝܢ ܠܒܣܡ ܒܝܢ ܡܬܕܡܪ̈ܘܗܝ ܒܦܓܪܗ ܢܦܪܐ ܠܗܘܢ ܦܩܕ ܗܘܐ. ܟܕ ܦܐܫ ܗܘ ܒܚܘܕܪ̈ܘܗܝ. ܐܟܡܐ ܕܝܢ ܕܗܠܝܢ ܐܪ̈ܥܢܝܐ ܒܥܠܡܐ ܗܘܬ ܠܡ̈ܛܠܬܗ ܒܪ̈ܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܘ ܕܟܠܠ ܒܒܪ̈ܗܢ ܐܘ ܢܝܚ ܒܒܪ̈ܗܢ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܡܪܝܢ ܕܠܐ ܒܠܚܘܕ ܕܠܐ[1] ܢܝܚ ܒܒܝܢ ܐܠܐ ܕܐܦ ܠܐ ܕܚܘܪ ܒܗ ܒܒܪ̈ܚܝܢ ܐܢܫܝܢ. ܒܟܠ ܢܦܪܘܬܐ ܕܡܠܐܟܘܬܐ ܕܚܠܘܗܝ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܦܠܐ ܡܠܝܟܐ ܠܒܢ ܗܘܠܐ. ܒܢ ܒܠܒܐ ܕܝܢ ܕܗܘܐ ܐܦܠܐ ܘܐܦܐ ܠܡܠܝܟܘܬܐ ܒܫܡܝܢܘܬܐ. ܐܬܒܠܒܠܘ ܗܘܘ ܐܟܡܘܬܗܘܢ ܕܐܢܫܘܬܐ ܢܒܣܪ̈ܘܢ ܠܗ ܐܝܟ ܕܡܠܐܟܘܬܐ. ܗܢܘ ܕܐܦ ܒܒܝܬܐ. ܘܟܕ ܒܟܠܗ ܐܦܢ ܒܫܡܝܢܘܬܐ ܛܟܣܐ ܟܠ ܒܟܪ ܕܗܕܪܐ ܘܕܬܫܒܘܚܬܐ. ܘܛܘܠܐ[2] ܕܫܡܝܢܐ ܢܫܒܘ ܠܗ. ܘܕܒܝܚܘܬܐ ܥܠܘܗܝ ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܬܚܙܝܬ. ܒܗ ܕܝܢ ܒܗܘܕܝܐ ܡܫܒܚܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ. ܟܕ ܒܛܠܝܘܬܐ ܗܘܬ ܥܠܬܐ ܠܒܝܬ ܠܒܝܬ ܟܘܗܢܐ. ܗܘ ܗܢܐ ܡܫܝܚܐ ܛܠܝܐ ܟܪܝܟܐ ܕܒܫܒܗ ܪܘܚ. ܘܐܦܩܗ ܠܗܘ ܒܝܢ ܫܘܒܚܐ ܕܝܠܗ ܐܝܟ ܕܐܠܐ ܒܒܝܬ ܒܗܝܟܠܐ ܠܐܠܗܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܫܘܒܚܝܗ ܡܢܝܢ ܕܛܘܒܢܐ ܗܘܐ ܐܡܪ. ܟܕ ܕܝܢ ܒܫܪܪܐ ܡܠܐ ܠܡܟܠܟܠܘ ܠܗܕܐ. ܒܟܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܟܕ ܐܡܪ. ܕܗܘܐ ܥܠܘܗܝ ܒܡܫܝܚܘܬܐ ܒܚܙܘܐ ܕܡܠܐܟܐ ܒܫܬܩܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܘܐܢܫܝܢ ܚܕܬܐ ܕܫܪܝܢ ܣܒ. ܘܢܫܒܚ ܒܟܠ ܠܝ. ܐܘ ܒܠܘ ܕܠܐ ܒܫܒܚ ܒܝ. ܟܕ ܗܕܐ ܠܟܠܗ. ܘܡܩܒܠ ܐܢܫܝܢ ܣܓܝܐܬܐ

1. Ms. ܠܐ.
2. Ms. ܛܘܠܐ.

ܡܢ ܟܕ ܗܘܘ ܒܦܣܝܠ ܒܫܠܝܐ ܕܡܪܕܘܬܐ ܗܘܐ. ܬܠܡ̈ܝܕܐ ܕܚܐܪܘܬܐ ܚܠܘܗܝ ܢܚܝܢ ܗܘܘ. ܘܗܠܝܢ ܣܘܬܪ̈ܐ ܡܢ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܠܗ ܗܘܝܢ ܗܘܘ. ܟܕ ܕܝܢ ܟܠܗ ܠܢܟܠܐ ܕܘܠܦܢܐ. ܒܐܘܪܚܐ ܙܒܢܐ ܠܚܕܐ ܫܦܝܪܐ ܒܘܣܡܐ ܕܟܬ̈ܒܐ ܡܫܝܚܝܐ ܐܦܠܐ ܗܘܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܚܙܐ ܗܘܐ ܠܗܝܢ ܠܗܠܝܢ ܒܒܘܪܢܬܐ ܕܒܥܘܬܝܢ. ܐܠܐ ܐܦ ܠܗܘܒܠܐ ܕܗܠܝܢ ܡܬܒܪ ܗܘܐ. ܒܗܝ ܕܗܘ ܒܒܝܒܘܬܐ ܠܠܒܗ ܕܒܢ̈ܝ ܗܘܐ ܟܕ ܠܗܘܠܦܢܗ ܒܥܠܝܘܬܐ ܢܦܫܐ ܗܘܐ. ܘܟܕ ܠܒ[1] ܡܫܝܚܐܐ ܩܠܐ ܬܠܡ̈ܝܕܘܗܝ. ܐܝܟ ܕܢܠܠܗܘܢ[2] ܒܣܘܡܟܐ ܕܟܬܒܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ ܒܚܝܢ ܗܘܘ[3]. ܗܘ ܕܝܠܗ ܡܢ ܙܒܢܘܬܗ ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ. ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܝܢ ܕܗܠܝܢ. ܒܗܝ ܕܐܠܐ ܒܡܬܒܥܝܢ ܗܘܘ ܕܒܐܠܐ ܗܘ ܕܢܚܐ ܠܐܠܗܐ. ܨܒܘ ܗܘܘ ܠܡܬܒܥܘܬܗ ܘܠܡܬܒܥܘ. ܟܕ ܡܣܒܪܝܢ ܗܘܘ ܕܒܘܪܐ ܐܝܬܘܗܝ. ܘܠܐ ܥܡ ܠܡܦܩܗ ܕܒܠܒܐ ܗܢܐ. ܒܬܦܪܣܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܗܡܠ ܒܡܣܐܢܬ. ܐܝܟ ܕܢܬܢܒܐ ܒܠܐ ܘܒܘܠܒ. ܘܒܣܦܪ ܗܘܐ ܐܒܝܘܗܝ ܠܒܥ̈ܘܗܝ ܐܝܟ ܕܣܘܠܝܘܬ ܒܒܗ. ܘܠܒܣܘܢܘܗܝ ܒܣܘܡܟܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܒܒܣܪܐ ܕܒܢܒܐ ܒܐܐ ܗܘܐ ܒܝܗܘ ܘܒܟܠܗܘ ܠܗܘ ܘܡܦܝܢ ܒܠܗܘ ܒܫܝܪܘܬܐ ܕܣܪܗ ܒܟܢܒܐ. ܐܦ ܐܟܙܢܗ ܬܘܒ ܒܟܠܒܐ ܗܘܬ ܠܬܠܬܐ ܥܣܪ̈ܝܬܐ ܟܕ ܒܟܠܝܬ ܒܥܠ ܡܩܛܠ̈ܬܐ

1. Ms. omet ܠܒ.

2. Ms. ܕܢܠܠܗܘܢ. — Le scribe, qui sans doute n'a pas compris la phrase, rendue incorrecte déjà dans le texte qu'il suivait par l'omission des mots ܒܚܝܢ ܗܘܘ, aura d'abord lu ܕܢܠܠܗܘܢ au lieu de la vraie leçon que je rétablis avec les mss. C D F; il aura ensuite remplacé ce verbe par un synonyme d'un emploi plus commun ܕܢܠܠܗܘܢ.

3. Ms. omet ܒܚܝܢ ܗܘܘ.

ܕܒܢ ܝܘܕܝܐ ܘܕܒܢ ܐܢܫܘܬܐ ܠܐ ܚܝܪ ܗܘܐ . ܒܬܘܠܘܬܐ ܢܛܪ ܘܩܕܝܫܘܬܐ ܐܝܟ ܕܒܢܒܝܘܬܐ ܪܒܬܐ ܒܦܠܓܗ ܕܒܠܝܐܬ ܒܒܪܝܬܐ ܗܘܬ . ܟܕ ܠܘܬܗܘܢ ܕܝܢ ܘܐܬܪܗ ܐܝܟ ܐܒܪܗܡ ܒܫܘܬܦܘܬܐ ܦܪܫ ܗܘܐ . ܒܐܪܥܐ ܓܝܪ ܕܐܠܗ ܕܢܬܬܒ ܘܢܬܒܥ ܓܝܪ ܗܘܐ . ܘܟܡܪܗܒ ܒܒܝܬܗ . ܘܒܢܝܐ ܐܦܠܐ ܠܒܝܬܗ ܠܡܫܒܘܚܘܬܗ ܕܗܘ ܕܡܪܬܐ ܕܒܠܗ ܠܟܠ ܠܥܡ ܐܚܪܢܐ ܟܕ ܕܐܒܪܗܡ . ܗܘ ܗܢܐ ܗܘܐ ܗܘܫܠ ܬܫܒܘܚܬܗ ܟܠ ܪܒܐ ܗܝ . ܘܟܢܪܐ ܐܝܬ ܗܘ ܟܠ ܟܬܒܠܠܐ . ܐܢܘܢ ܫܘܪܝ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܒܠܘܗܝ ܗܘܐ . ܐܢܫܘܗܝ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܘ ܟܕ ܪܗܘܡܐ ܟܦܠܝܬܐ . ܟܕ ܗܘܪܐ ܓܝܪ ܠܒܪܝܬܐ ܘܠܝܬܐ ܦܠܓܐ . ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܘ ܒܥܘܬܪܐ ܘܒܡܫܘܡܐ ܕܢܘܟܪܝܐ ܘܐܘܪܚܬܐ . ܟܕ ܟܕ ܠܢܓܐ ܒܓܠܝܢ ܗܘܘ . ܘܟܢܝܐ ܕܒܝܬܗܘܢ ܡܠܟܐ ܐܝܟ ܗܘܐ ܘܒܬܘܬܗܘܢ:[1] ܗܘܐ ܐܦ ܒܪܘܬܗܘܢ ܟܡ ܟܬܘܪܗܘܢ ܡܠܟܐ ܗܘܬ . ܒܗܝ ܕܪܘܬܐ ܕܡܫܝܚܘܬܗܘܢ ܠܐ ܚܝܢ ܗܘܘ . ܘܠܐ ܡܫܟܚ ܗܘܘ ܠܟܢ ܫܟܠܝܢ ܗܘܘ . ܐܝܟ ܓܝܪ ܐܒܪܗܡ ܐܝܟ[2] ܕܒܠܘܢ ܡܗܝܡܢܐ ܒܒܪܘܬܐ ܠܘܬ ܡܪܗ ܐܡܪ ܗܘܐ . ܕܡܪܝ ܡܢܐ ܬܬܠ ܠܝ . ܘܗܐ ܐܢܐ ܐܙܠ ܐܢܐ ܕܠܐ ܒܢ̈ܝܐ .[3] ܚܙ ܒܒܪܢܫܐ ܠܬܐܒܠܘܗܝ ܗܘܘ ܐܝܠܝܢ ܕܒܚܝܠܘܗܝ ܒܬܘܪܬܘܗܝ ܡܪܝܡ ܗܘܐ . ܒܦܬܓܡܐ ܗܘܫܠ ܘܚܝܠܬܐ ܡܝܬܪܬܐ ܘܫܦܝܪܐ ܐܬܚܙܝ ܠܗܘܢ ܒܪܐ . ܕܟܠܗܘܢ ܐܝܬܘܗܝ ܡܫܒܚܘܬܗܘܢ . ܘܪܚܡ ܗܘܐ ܠܐܠܗܐ ܘܠܐܚܘܗܝ ܘܠܫܒ̈ܒܘܗܝ . ܐܬܚܙܝܘ ܕܝܢ ܐܚܘܗܝ ܟܕ ܒܥܘܬܗܘܢ . ܠܐܠܗܐ ܕܝܢ ܐܦ

1. Ms. ܘܒܬܘܬܗܘܢ.
2. Ms. ܐܪܥܐ (*sic*).
3. *Gen.* XV, 2.

[ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܚܕ ܠܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܒܗ ܪܗܘܒܐ ܒܦܘܠܚܢܬܐ. ܗܘ ܕܐܬܠܒܫ ܘܐܬܟܠܠ ܒܟܘ̈ܠܠܐ ܕܡܣܡܪܦܘܬܐ ܟܐܘܪܚܗ ܒܦܘܠܚܢܬܐ ܫ̈ܦܝܪ ܠܢܝܫܐ ܘܡܗܝܡܢܐ ܡܫܒܚܐ ܡܪܝ ܪܥܝܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܝܠܢ ܕܐܘܪܗܝ ܒܦܘܠܚܢܬܐ. ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܒܪܐ ܕܬܘܪܒܝܬܐ ܐܟܪܙܝܢ ܐܝܟ ܗܘ ܕܒܪܐ ܐܦ ܠܐ ܠܒܪܢܫܐ ܠܐܢܫܐ ܕܒܗܘܢ ܗܘ. ܘܠܐ ܢܬܪܐܬ ܡܠܐܟܐ ܠܫܒܚܘܗܝ ܠܗܘ ܕܒܠܗܘܢ ܐ̈ܬܝܠܝܬܐ ܕܒܠܒܐ ܒܛ. ܐܬܒܗ ܕܝܢ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܒܠܗܘܢ ܗܘܢܐ. ܠܒܪܐ ܗܢܐ ܒܪ ܒܝܬܐ ܪܒܐ ܐܬܒܗܘܢ ܗܘܐ. ܘܡܫܠܡܬܐ ܕܒܝܬܐ ܠܒܐ ܠܗ. ܘܣܠܩܗ ܒܪܫܝܬܐ ܕܒܣܠܡܘܬܐ. ܘܠܐ ܗܘܐ ܕܝܢ ܒܫܠܡܘܬܐ ܫܡܫܝܬܐ. ܐܠܐ ܗܘ ܫܬܬܐ ܕܡܬܒܪܐ ܘܫܒܝܚܐ. ܗܘܐ ܕܝܢ ܫܒܬܐ ܕܢܨܒܗܪܐ ܒܟܘܒܗ. ܘܕܥܬܝܕܘܬܐ ܒܫܡܫܘܠܗ. ܘܗܘܐ ܒܟܠܢܐ ܕܫܠܝܚܘܬܐ ܘܕܒܫܒܚܬܐ. ܘܗܘܐ ܡܫܒܚܐ ܒܫܠܡܢܐ. ܒܗ ܕܝܢ ܦܘܩܕܢܗ ܒܐܘܠܬܐ ܚܡܠ ܗܘܐ. ܘܠܦܪܫܗ ܕܢܬܒܥܒܥ ܐܢܫ ܒܫܡܐ [1] ܠܐ] ܐܬܪܒܥ ܗܘܐ. ܗܘܐ ܠܘܬܐ ܒܪܐ ܘܗܢܐ ܠܢܦܫܗ. ܒܗܝ

1. Tout ce commencement placé entre crochets manque dans le ms. A, dont le feuillet 118 est perdu. Je l'ai restitué d'après la leçon de E, en y faisant seulement quelques corrections que justifie la comparaison des textes.

ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠ ܥܒܪܐ ܕܐܠܗܐ

ܕܝܢ ܪܘܫܡܐ ܒܫܘܠܡܬܐ .

a

3 2044 020 643 474

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Andover-Harvard Theological Library
Cambridge, MA 02138 617-495-5788

~~SEP 1 0 2003~~

~~SEP 1 0 2004~~

FEB 1 0 2006

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.